

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A (3

300

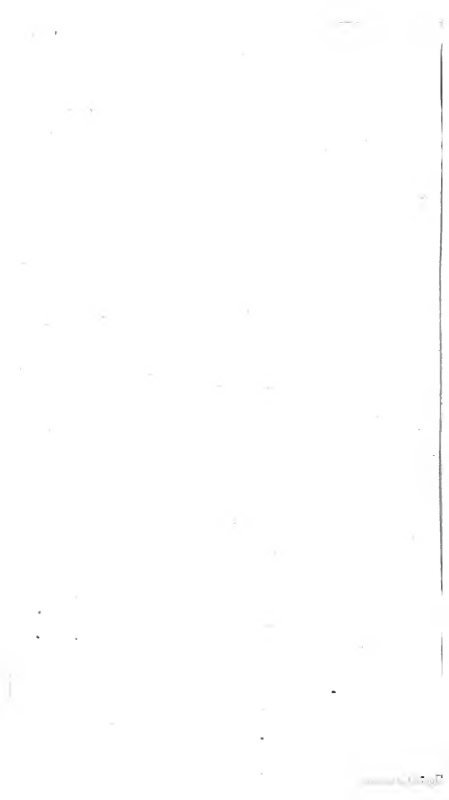
NAPOLI





563. III

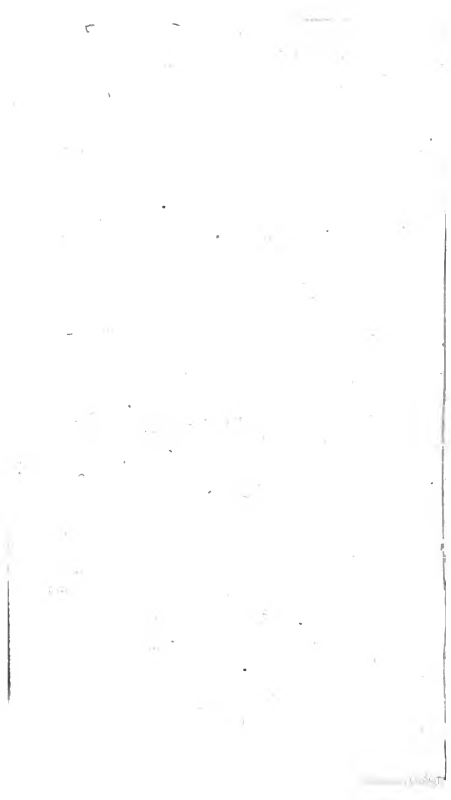
II Suffl. Palat. A 800



HISTOIRE
DES MEMBRES
DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Morts depuis 1706 jusqu'en 1771.



627658 SEN

HISTOIRE DES MEMBRES DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Morts depuis 1700 jusqu'en 1771,

POUR servir de suite aux ÉLOGES IMPRIMÉS
ET LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES
DE CETTE COMPAGNIE.

*Par M. d'ALEMBERT, Secrétaire perpétuel de
l'Académie Françoise; & Membre des Acadé-
mies des Sciences de France, d'Angleterre,
de Prusse, de Russie, de Suede, de Portugal,
de Bologne, de Turin, de Naples, de Cassel,
de Boston & de Norwege.*

TOME TROISIEME.

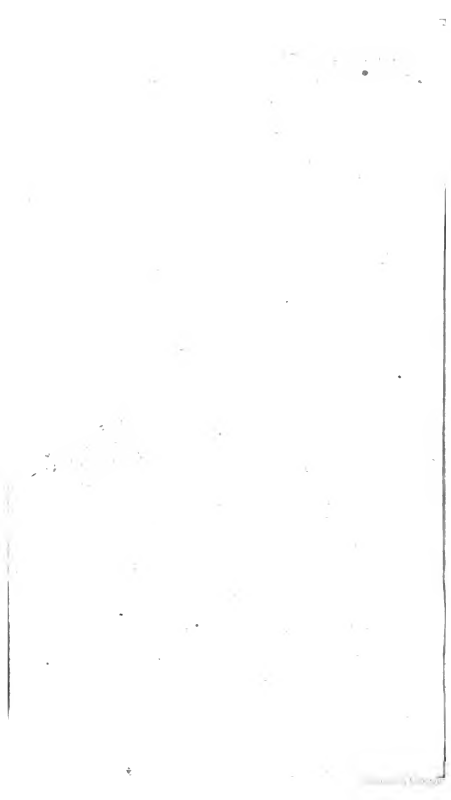


A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la
REINE, de MADAME, de Madame Comtesse
D'ARTOIS, & de l'Académie des Sciences, rue
des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





N I C O L A S
BOILEAU DESPRÉAUX,

*NÉ le premier Novembre 1636, reçu
le 3 Juillet 1684, à la place de
CLAUDE BASIN DE BEZONS,
Conseiller d'Etat, mort le 11 Mars
1711 (1).*

N O T E S
SUR L'ÉLOGE DE DESPRÉAUX.

NOTE I, *relative à la page 37, sur
la noblesse de DESPRÉAUX.*

QUELQUE peu intéressante que
nous paroisse la noblesse ou la roture
de Despréaux, ceux de nos Lecteurs

(1) Voyez son Eloge dans le premier Vo-
lume.

Tome III.

A

qui ne penseront pas comme nous à ce sujet, pourront consulter le Recueil des Lettres de Despréaux & de *Brossette*. Ils y apprendront que Jean Boileau fut anobli avec son fils en 1371, par le Roi Charles V, & que ce Prince eut pour Confesseur Hugues Boileau de la même famille, & Trésorier de la Sainte-Chapelle, à qui le Pape accorda le droit d'officier pontificalement aux grandes Fêtes de l'année : *beau privilège*, dit *Brossette*, dont ses successeurs ont joui.

Ne dissimulons pourtant pas que la noblesse de Despréaux souffre aujourd'hui des contradictions. Ce détail pourra amuser un moment ceux mêmes de nos Lecteurs qui ne se piquent pas de l'honneur d'être Généalogistes.

En 1695, on établit une Commission pour la recherche des faux Nobles; on levoit sur eux un droit, dans lequel une Compagnie de Traitans étoit intéressée. Ces Traitans avoient à leur tête le fameux Bourvalais, dont la régence fit dans la suite une justice rigoureuse, & (si on en croit la voix publique) très-bien méritée. La Compagnie Financière recherchoit avec tout l'intérêt de

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 3

l'avidité les usurpateurs des titres de noblesse, & intenta sur ce sujet un procès à la famille de Despréaux. Celui-ci raconte dans ses Lettres à Brossette, qu'il gagna son procès *avec éloge*. » J'en ai, dit-il, l'Arrêt en bonne » forme, qui me déclare Noble de » quatre cents ans. M. de Pommereu, » Président de l'Assemblée, fit en ma » présence, l'Assemblée tenant, une ré- » primande à l'Avocat des Traitans, & » lui dit ces propres mots : *Le Roi veut » bien que vous poursuiviez les faux » Nobles de son Royaume ; mais il ne » vous a pas pour cela donné permis- » sion d'inquiéter des gens d'une no- » blesse aussi avérée que sont ceux dont » nous venons d'examiner les titres. » Que cela ne vous arrive plus* ». Dans une autre Lettre, Despréaux s'attache à prouver qu'il est de meilleure maison qu'un certain Lyonnais fort obscur & fort ignoré, nommé *Perrachon*, qui se prétendoit plus ancien Gentilhomme que lui. Notre Poëte, tout le temps que dura son affaire, fut très-irrité contre Bourvalais, Chef de la Compagnie qui le poursuivoit. Il composoit alors la Satire sur le

A ij

ÉLOGE

faux honneur, adressée à M. de Valincourt; Ouvrage assez médiocre, qu'il comptoit rendre piquant par la peinture la plus caustique & la plus plaisante du Financier son persécuteur. Mais quand il eut gagné son procès & se vit déclaré Noble, il oublia sa vengeance, & le Gentilhomme dédaigna de punir le Financier.

Cependant des personnes très-instruites, très-dignes de foi, & qui ont été à portée de connoître & de juger les titres originaux (1), nous ont assuré que le Jugement rendu sur la noblesse de Despréaux ne l'avoit été que par considération pour le Poète, honoré de la protection du Roi; que les titres présentés par sa famille étoient l'ouvrage d'un faussaire, nommé *Haudiquier*; que plusieurs années après le Jugement, on avoit trouvé parmi les papiers de ce faussaire un mémoire de vingt louis, payés par Despréaux pour sa part des titres que cet *Haudiquier* avoit fournis. Les amis de Despréaux répondront sans doute que le Poète, en payant *Haudiquier*, n'avoit pas cru

(1) Entre autres feu M. de Foncemagne.

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 5

payer un imposteur , mais récompenser les recherches d'un Généalogiste ; les médifans prétendront que le Poëte en cette circonstance aura dit comme le Praticien *Falaise* dans la *Réconciliation Normande* :

Peut-être à mon profit , dans cette affaire obscure ,
Un Juge bien payé verra plus clair que moi.

Quant à nous , nous ne prendrons aucun parti sur cette question futile , dont la décision ne touche en rien la mémoire de Despréaux ; fût-il aussi noble qu'il prétendoit l'être , ou ne fût-il , comme il l'a dit de quelque autre dans une de ses Epigrammes , qu'un *Gentilhomme sans naissance* , quelques aïeux ignorés n'ajouteroient rien à la gloire de son nom ; c'est lui qui honorerait ses ancêtres , & qui répandrait sur eux l'éclat que tant d'autres empruntent des leurs ; ses Ouvrages sont devenus son plus beau titre de noblesse.

Parmi les Epigrammes de notre Poëte , on trouve , en forme d'Epitaphe , celle dont nous venons de parler , & dont l'objet est inconnu :

Ci-gît, justement regretté ,
 Un homme savant sans science ,
 Un Gentilhomme sans naissance ,
 Un vrai bon homme sans bonté.

Brossette, dans son Commentaire sur Despréaux, dit sur cette Epigramme ou Epitaphe, *qu'elle n'est bonne que pour ceux qui ont connu particulièrement celui dont elle parle.* Il paroît que Brossette étoit dans le secret, mais qu'il ne lui étoit pas permis de le révéler. Un Homme de Lettres, instruit de l'anecdote sur la noblesse de Despréaux, a prétendu que le Poète fit peut être cette Epigramme sur lui-même, étant en effet *savant sans le paroître, bon homme au fond quoiqu'on le crût méchant, & roturier quoiqu'on le crût Gentilhomme.*

Notre grand Poète, en faisant ainsi obscurément son propre portrait, auroit-il voulu s'égayer un moment à ses propres dépens, sans dire à personne le mot de l'énigme ? La chose n'est guere vraisemblable ; & en la supposant vraie, Despréaux ne l'auroit sûrement pas révélée au Commentateur

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 7

Broffette, qu'il avoit si long-temps entretenu & voulu persuader de sa noblesse réelle ou prétendue (1).

(1). Un autre Homme de Lettres qui se croit bien mieux instruit, & qui prétend avoir été à portée de l'être, nous a écrit que l'objet de cette Epitaphe étoit un très-grand Prince, qui passoit pour n'être pas le fils de son pere putatif, mais d'un Bourgeois très-obscur. En ce cas, la réticence du Commentateur auroit son explication bien naturelle. Mais cette Epigramme a été faite avant la mort du Prince qu'en nous a nommé, & qui a survécu à Despréaux; ce qui peut faire douter qu'il soit réellement l'objet de l'Epitaphe; d'ailleurs elle ne paroît guere convenir à quelque Prince que ce soit, & sur-tout au Prince dont il s'agit, comme il seroit facile de le prouver, si l'on ne croyoit devoir s'interdire toute discussion à ce sujet.



NOTE II, *relative à la page 38, sur la patrie de Despréaux.*

RACINE le fils, dans ses *Mémoires sur la vie de son père*, assure que Despréaux étoit né à Crône, & entre sur cela dans quelques détails, qu'il paroît avoir appris de Despréaux lui-même. D'un autre côté, le Docteur Boileau, frere de Despréaux, dans une lettre écrite à Brossette après la mort du Poète, dit expressément qu'il avoit été baptisé dans la *Sainte-Chapelle Royale du Palais*; & Brossette oppose ce témoignage, comme décisif, au récit de Racine le fils. Heureusement ce n'est pas ici le cas de dire :

Intererit multum Thebis nutritus an Argis.

Il importe bien peu que Despréaux soit né sur tel point du globe qu'on voudra lui donner pour patrie; mais comme il est une classe de Littérateurs fort avide de ces petits détails historiques, nous n'avons pas cru devoir les

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 9

en fevrier. Observons seulement que la Nature a dispersé dans tous les climats les grands Hommes dont elle est si avare; & ajoutons, comme l'a dit quelque part Despréaux lui-même, que plus d'une fois le génie, quoique déjà si rare dans les Nations qui s'appellent *éclairées*, fait à celles qu'on nomme *barbares* l'honneur de naître aussi parmi elles, comme s'il vouloit faire disparaître entre les Peuples la distance qu'il rend si grande entre les hommes. Plus d'un personnage illustre de la Grece avoit reçu le jour sous l'air épais de la Béotie, qu'un Athénien n'auroit pas cru pouvoir respirer sans s'abrutir. Fontenelle a dit sur cette contrée de la Grece, un mot plaisant dans *son Histoire des Oracles*; après avoir observé que les pays montueux, & par conséquent les plus pleins d'antres & de cavernes, étoient ceux où les Oracles abondoient le plus, il ajoute : *Telle étoit la Béotie, qui anciennement en avoit une très-grande quantité; remarquez en passant, que les Béotiens étoient en réputation d'être les plus sottes gens du monde: c'étoit-là un bon pays pour les Oracles, des sots & des cavernes.*

A v

Cette réflexion est aussi fine que juste ; mais si l'on jugeoit les Nations par les superstitions qui les ont avilies , on concluroit que l'abrutissement est le triste apanage & presque l'essence de la nature humaine ; & peut-être mettroit-on au dessous des Iroquois & des Esquimaux les Nations qui se croient les plus supérieures aux autres. Quoi qu'il en soit , non seulement Pindare , mais le Philosophe Cratès , l'Historien Plutarque , & sur-tout Epaminondas , étoient nés dans cette Béotie réputée si grossière. Parmi nous , La Fontaine étoit Champenois , c'est-à-dire , sorti d'une Province dont il retraçoit la simplicité précieuse & respectable , appelée d'un autre nom par une injuste ironie. Cette Champagne si maltraitée a produit encore , malgré le proverbe , les *Mignard* , les *Pithou* , les *Girardon* , &c. En voilà bien assez pour autoriser dans les Champenois , à titre aussi juste que dans beaucoup d'autres , cette vanité nationale qui n'est qu'une petite branche de la vanité humaine , mais qu'on a quelquefois la bonté de croire ou d'appeler *Amour de la Patrie*.

NOTE III , *relative à la même page 38,*
sur les contrastes que présente la na-
ture humaine.

LORSQUE les Intelligences célestes ; dit un célèbre Poëte moderne , voient naître sur la terre un homme de génie , elles se mettent à sourire , & il est à leurs yeux ce qu'un singe est aux nôtres. Le Poëte n'a voulu , par ce tableau , que marquer la distance prodigieuse des sublimes Intelligences célestes à la foible intelligence humaine. Sans nous élever à ce parallèle , le même tableau nous offre une autre vérité ; c'est que dans l'espece humaine les êtres supérieurs , à peu près semblables aux singes dans l'espece animale , forment comme une classe à part , distinguée & séparée des autres individus de la même figure , qui prennent comme eux le nom d'hommes , & qui leur ressemblent si peu. En effet , si l'on pouvoit faire , dit un célèbre Philosophe , » que nous euf-

» fussions pas hommes, nous imagine-
» rions-nous bien qu'il y eût ici-bas
» cette espèce bizarre de créature qu'on
» appelle le genre humain ? Pourrions-
» nous bien nous figurer quelque chose
» qui eût des passions si folles & des
» réflexions si sages ; une durée si
» courte & des vûes si longues ; tant
» de sciences sur des choses presque
» inutiles, & tant d'ignorance sur les
» plus importantes ; tant d'ardeur pour
» la liberté, & tant d'inclination à la
» servitude ; une si forte envie d'être
» heureux, & une si grande incapa-
» cité de l'être ? On a été réduit à dire
» que les Dieux étoient ivres de nec-
» tar lorsqu'ils firent l'homme, & que
» quand ils vinrent à regarder leur ou-
» vrage de sang froid, ils ne purent
» s'empêcher de rire ». Rien n'est plus
philosophique & ingénieux que ces ré-
flexions. Mais parmi les contradictions
inconcevables dont la nature humaine
est composée, & qui en font une pro-
duction tout à la fois si admirable &
si étrange, il n'est point de contraste
plus étonnant que celui qui se trouve
entre cette avidité incroyable de sa-
voir, qui voudroit tout saisir & tout

embrasser , & la connoissance qui nous est interdite de tant de choses , que notre inquiete curiosité désire si ardemment d'approfondir. Que l'intelligence d'un être ne passe pas certaines limites ; que dans une espece d'êtres elle soit plus ou moins circonscrite que dans une autre , rien en cela n'est surprenant , comme il ne l'est pas qu'un brin d'herbe soit moins élevé qu'un arbrisseau , & un arbrisseau qu'un chêne (ainsi la plupart des animaux , bornés par la Nature à un petit nombre d'idées , paroissent ne rien voir & ne rien désirer au delà). Mais que le même être soit à la fois arrêté par le cercle étroit que la Nature a tracé autour de lui , & averti néanmoins par elle qu'au delà de cette limite sont des objets qu'il ne pourra jamais atteindre ; qu'il puisse raisonner à perte de vue sur l'existence & la nature de ces objets , quoique condamné éternellement à les ignorer ; qu'il ait tout à la fois & trop peu de sagacité pour résoudre une infinité de questions , & assez de sagacité pour se les faire , en un mot la faculté de s'interroger sans avoir celle de se répondre ; que le

principe qui *pense* en nous se demande en pure perte ce qui constitue en lui la pensée, & que cette *pensée* qui voit tant de choses si éloignées d'elle, ne puisse se voir elle-même dont elle est si près, en cherchant néanmoins à se voir & à se connoître; voilà ce qui doit nous surprendre & nous confondre. Les contradictions que nous observons dans l'homme, se rencontrent même quelquefois dans certains animaux, sur-tout dans ceux qui semblent approcher le plus de lui; dans le singe, par exemple, cet animal imitateur qui contrefait l'homme en tant de choses, & qui ne peut le contrefaire dans son langage, quoiqu'il ait extérieurement les organes de la parole semblables aux nôtres, & quoique d'autres animaux qui ont l'organe de la voix si différent de celui de l'homme, proferent des sons articulés. Mais terminons ici ces réflexions singulières, qui nous meneroient plus loin peut-être que nous ne voulons, & qui nous ont déjà mené si loin de Despréaux.



NOTE IV , *relative à la page 39 , sur le peu d'opinion que le pere de DESPRÉAUX avoit de son fils.*

L'ÉLOGE donné par le pere de Despréaux à la *bonhomie* de son fils , dont les premières années ne sembloient pas annoncer sa renommée future , est à peu près celui qu'on donne à tout homme dépourvu de talent & d'esprit , mais dont on a résolu de dire un peu de bien. On lui accorde le mérite peu envié d'être un *bon homme* , & quand on veut compléter la louange , d'être un homme de *bon sens* , un esprit *moins brillant que solide*. Ce n'est pas que la *vraie bonté* & le *vrai bon sens* soient beaucoup plus communs que l'*esprit* dont on est si jaloux ; mais les hommes , n'attachant qu'un prix très-médiocre au bon sens & à la bonté , ne se font pas prier pour en gratifier à tort & à travers ceux même qui en sont les moins dignes. Un autre éloge assez fâcheux pour ceux à qui on l'accorde , sur-tout quand ils

sont jeunes, c'est celui qu'on fait quelquefois de leur *sagesse*, en n'ajoutant pas un mot de leur *esprit*; c'est une preuve que ce qu'ils ont d'*esprit* ne fait & ne fera peur à personne; au lieu que la *sagesse*, soit réelle, soit apparente, ne coûte jamais rien à louer, parce que ceux même qui ne sont pas *sages*, se flattent de ne l'être que trop dès qu'ils le voudront.

Un pere, plus clairvoyant & moins indulgent que celui de Despréaux, disoit dans un moment d'humeur à un fils très-sot qu'il avoit : *Vous ne pouvez manquer de faire fortune; premièrement vous êtes un sot, &c.* Despréaux fit fortune aussi, mais par une voie presque aussi sûre que la sottise, quoique toute opposée. On auroit pu lui dire, lorsqu'il donna ses premiers Ouvrages : *Vous avez deux grands moyens de réussir, le talent de la Satire & celui de l'Eloge; vous plairez par le premier à tous ceux que vos Satires n'attaqueront pas; & vous gagnerez par l'autre tous ceux qui seront l'objet de vos louanges.*



NOTE V, relative à la même page 39,
sur les freres de DESPRÉAUX.

DESPRÉAUX eut trois freres de beaucoup d'esprit ; *Boileau de Puimorin*, dont nous parlerons dans la suite de cette note ; *Gilles Boileau*, dont il sera question plus bas dans une note particuliere ; & *Jacques Boileau*, Docteur de Sorbonne & Chanoine de la Sainte-Chapelle, dont nous avons déjà dit un mot dans l'article de *Charles Boileau*, Académicien, qui n'étoit pas leur parent. *Jacques Boileau* est fort connu par un grand nombre d'Ouvrages singuliers & même quelquefois peu décens, qu'il écrivoit en latin, de peur, disoit-il, que les Evêques ne le condamnassent. Ce Docteur, ainsi que le Poëte son frere, n'aimoit pas les Jésuites ; il les définissoit, *des gens qui alongent le Symbole & accourcissent le Décalogue*. Se trouvant un jour avec plusieurs de ces Peres, il les entendoit tourner en ridicule (avec assez de raison) les Solitaires de Port-Royal, qui

s'occupoient , disoient ces Jésuites , à faire de *mauvais souliers par pénitence*. Je ne fais pas , répondit l'Abbé Boileau , *s'ils faisoient de mauvais souliers , mais je fais qu'ils vous portoient de bonnes bottes*. Nous ne donnons pas ce calembour comme un bon mot , mais comme un trait qui caractérise le genre de plaisanterie dont l'Abbé Boileau se permettoit souvent l'usage ; d'ailleurs la vérité que renferme ce mauvais jeu de mots , pourra lui servir de passe-port. C'étoit ce même Docteur qui , argumentant en Sorbonne contre le Président d'une Thèse sous le nom duquel venoit de paroître un Ouvrage dont il n'étoit pas l'Auteur , lui dit publiquement : *Si vous aviez lu votre dernier Livre , vous ne soutiendriez pas le sentiment que j'attaque*. On lui reprochoit la mauvaise compagnie qu'il voyoit quelquefois ; il se justifioit en disant , que *s'il falloit rompre avec tous les réprouvés , on courroit risque de vivre seul*. Comme Doyen du Chapitre de Sens , il fut chargé de haranguer le célèbre Prince de Condé qui passoit par la ville. Ce grand Capitaine aimoit à voir les Orateurs dé-

concertés en sa présence ; plaisir de Prince , mais non pas de Héros. Il affecta de regarder le Doyen en face , & avec une contenance qui avoit pour but de le troubler ; le Docteur Boileau s'en apperçut , feignit d'être interdit , & commença ainsi son Discours : *Monseigneur , que Votre Altesse ne soit pas surprise de me voir trembler devant elle à la tête d'une troupe de Prêtres ; si j'étois à la tête de trente mille soldats , je tremblerois bien davantage.* Il avoit prouvé dans un Livre écrit en latin , selon son usage , & d'un style dur & bizarre , qu'il n'étoit pas moins défendu aux Ecclésiastiques de porter des habits longs que des habits courts ; en conséquence il alloit à pied dans les rues , vêtu d'un habit ecclésiastique , qui n'étoit ni long ni court. Il avoit fait un autre Livre , intitulé : *De Formâ Christi , De la Figure de Jésus-Christ ;* & disoit de cet Ouvrage , *Il est plaisant que tant de Visionnaires qui se sont mêlés de commenter l'Ecriture , aient appliqué au Fils de Dieu , ce passage de je ne sais quel Prophete , speciosus formâ præ filiis hominum , le plus beau*

*des enfans des hommes ; je prouve clair comme le jour dans mon Livre , que ce n'étoit qu'un petit homme comme moi : plaisanterie trop peu décente en matiere si grave (1), mais dont nous avons pour garant le sage Abbé d'Olivet, qui nous a appris cette anecdote. Ce même homme, qui aimoit à paroître singulier en tout, disputant à une These de Philosophie que soutenoit au Collège de Beauvais le fils du Ministre Claude, donna au pere qui étoit présent , & qui jouissoit d'une grande réputation dans sa secte, le titre d'*Illustriſſimus Ecclesiæ Princeps*, comme s'il eût parlé d'un Evêque. On en murmura hautement dans l'assemblée ; & le Docteur fut obligé de donner par écrit une rétractation, que la Sorbonne fit imprimer.*

Tel étoit l'Abbé Boileau , qui n'avoit, comme l'on voit , ni le ton ni la décence de son état. Cette espece de cynisme s'étoit apparemment an-

(1) Il employoit même un terme bien plus libre & plus familier que celui de *petit homme*, mais dont nous épargnons l'indécence à nos Lecteurs.

noncée de bonne heure ; car son pere disoit de lui , *Jaco ne fera qu'un libertin*. Mais ce pere se trompa sur le Docteur , comme il s'étoit trompé sur le Poëte ; l'Abbé Boileau fut toujours aussi réglé dans ses mœurs , qu'il étoit libre dans ses discours & dans ses écrits.

Un troisieme frere de Despréaux , mais d'un autre lit , étoit Boileau de Puimorin , homme de beaucoup d'esprit comme les deux autres , & de plus très-aimable dans la société ; mais l'amour du plaisir l'enleva aux Lettres. C'étoit lui qui répondit à Chapelain , sur le reproche amer que lui faisoit celui-ci de ne *savoir pas lire* : *Je ne fais que trop lire depuis que vous faites imprimer*. Boileau tourna ce bon mot en Epigramme :

Froid , sec , dur , rude Auteur , digne objet de satire ,
De ne savoir pas lire , oses-tu me blâmer ?
Hélas ! pour mes péchés je ne fais que trop lire ,
Depuis que tu fais imprimer.

Racine représenta que le premier hémistiche du second vers , rimant avec le vers précédent & avec le troisieme vers , il valoit mieux dire *de mon peu*

de lecture. Moliere décida qu'il falloit conserver la premiere façon; *elle est, dit-il, plus naturelle, & il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l'expression; c'est l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des regles de l'art.* Si on en croit Brossette, c'est d'après cette décision de Moliere que Despréaux a dit dans son *Art Poétique* :

Quelquesfois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des regles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir les limites.

La mort de Puimorin eut une cause aussi triste que singuliere. Un jour qu'il étoit avec quelques amis, ils convinrent que le premier qui mourroit viendrait donner aux autres de ses nouvelles. L'un d'eux étant mort quelque temps après, Puimorin crut qu'il lui étoit apparu pendant la nuit, & tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau.

Nous ne dirons rien d'un autre frere de Despréaux, Jérôme Boileau, Greffier du Parlement, grand joueur, & grand blasphemateur quand il perdoit

au jeu ; mari d'une femme bizarre & acariâtre, que Despréaux a peinte en plusieurs endroits de la Satire contre les femmes. Le Poëte alla pourtant demeurer avec elle après la mort de son mari ; mais elle n'étoit pas sa femme.

Despréaux, dont l'enfance peu brillante ne promettoit rien à la vanité de ses parens, en fut très-maltraité dans sa jeunesse, principalement par ses freres qui ne le craignoient pas encore, & qui même le méprisoient trop pour en être jaloux. On lui donna pour logement, dans la maison paternelle, une guérite au dessus du grenier, & quelque temps après on l'en fit descendre pour le loger dans le grenier même, ce qui lui faisoit dire qu'il avoit commencé sa fortune par *descendre au grenier*. Il ajoutoit que si on lui offroit de renaître aux conditions onéreuses de sa premiere jeunesse, il aimeroit mieux n'être jamais né. Aussi étoit-il bien éloigné de croire au lieu commun si rebattu, que l'enfance est le temps le plus heureux de la vie. *Peut-on*, disoit ce Poëte amou-

reux de l'indépendance , *ne pas regarder comme un grand malheur le chagrin continuel & particulier à cet âge , de ne jamais faire sa volonté ? On avoit beau lui faire valoir les avantages d'une si heureuse contrainte , qui épargne au jeune âge tant de sottises ; Qu'importe , disoit-il , qu'on connoisse le prix de ses chaînes quand on les a secouées , si on n'en sent que le poids quand on les porte ? C'est en effet un triste bonheur que celui dont on ne s'apperçoit pas , & c'en est un plus triste encore que celui dont on s'afflige comme d'un malheur. Ce n'est pas que Despréaux trouvât les autres temps de la vie plus agréables que l'enfance ; tous lui paroïssent également pénibles , la jeunesse par les passions qui nous tourmentent , l'âge mûr par les soucis qui nous dévorent , la vieillesse par les infirmités qui nous accablent ; & il ne paroïssoit pas éloigné de penser comme ce Philosophe , qui , lorsqu'on lui demandoit *quel étoit le moment de la vie le plus heureux* , répondoit , *c'est le moment où on la quitte. Il seroit difficile* , disoit encore Despréaux ,*

préaux, de savoir quel est le meilleur temps de la vie ; on peut seulement dire que ce n'est presque jamais celui qui s'écoule au moment où l'on fait cette question.

La seule ressource du jeune Despréaux, si maltraité dans la maison paternelle, étoit d'aller quelquefois à la grande salle du Palais, où déjà il faisoit beaucoup rire les Clercs par ses plaisanteries. Si l'on ne savoit combien la haine est imbécille dans ses vengeances, on auroit peine à croire que les ennemis de notre Poëte lui aient sérieusement reproché ces amusemens très-innocens d'une jeunesse malheureuse.

NOTE VI, relative à la page 41, sur le style barbare de nos Loix.

N'EST-CE pas une absurdité bien étrange, comme le pensoit Despréaux, qu'on ait conservé dans nos Loix modernes le style gothique de nos ancêtres, & que les Edits & Arrêts du dix-huitième Siècle s'expliquent com-

me les Ordonnances de nos Rois du quatorzieme ? Pourquoi faire parler à Louis XVI & à ses Magistrats la langue de Louis Hutin & de ses Baillis ? Pourquoi lui faire dire *on nous auroit représenté*, pour *on nous a représenté* ? Pourquoi dire d'un accusé qu'il est *véhémentement suspecté* d'un tel crime, pour dire qu'il en est *violemment suspecté* ? J'avoue que condamner l'accusé sur ce *véhément* soupçon, comme on l'a fait quelquefois, est un crime un peu plus grave que des expressions ridicules. Mais c'est bien assez que nos Loix soient quelquefois atroces & absurdes, sans leur prêter encore un jargon inintelligible, comme si l'on vouloit joindre la barbarie de la forme à celle du fond.



NOTE VII , relative à la même page
41 , sur le Greffier Dongois , beau-
frere de DESPRÉAUX.

C'EST le fils de ce M. Dongois ,
Greffier du Parlement commé lui ,
que Despréaux appelle quelque part ,
M. Dongois mon illustre neveu , quoi-
que *cet illustre neveu* n'ait rien fait
de plus mémorable que de dresser &
de signer des Arrêts comme son pere.
Il semble que le Censeur si sévere de
Corneille & de *Quinault* auroit dû
être un peu plus difficile sur le nom
d'*illustre* , dont il décoroit si gratuite-
ment son neveu le Greffier.



NOTE VIII, *relative à la page 43 ;
sur l'humeur que les Satires de DES-
PRÉAUX donnoient au Duc de
Montaufier.*

ON prétend que dans les vers sui-
vans de la Satire IX, Despréaux n'a-
voit fait que rimer les propos ordinai-
res du Duc de Montaufier à son sujet.
Il dit à *son esprit*, en parlant des Ecri-
vains satiriques :

J'ai peu lu ces Auteurs ; mais tout n'iroit que mieux ,
Quand de ces médifans l'engeance toute entiere
Roit la tête en bas rimer dans la riviére.

Les amis de Despréaux , pour expri-
mer la rigueur inflexible du Duc de
Montaufier à son égard , appliquoient
à l'un & à l'autre ces vers d'Horace :

*Et cuncta terrarum subacta ,
Præter atrocem animum Catonis.*

Il n'étoit pas trop vrai que *toute la
terre* , excepté le nouveau *Caton* , fût
subjuguée par les nouvelles Satires ;

mais les amis de Despréaux comptoient pour rien tous les autres antagonistes en comparaison de celui-là. Il s'exprimoit en effet très-amèrement sur le compte du Satirique, & disoit avec une aigreur assez ridicule pour un si petit objet, qu'il *falloit l'envoyer aux galeres couronné de lauriers*. Telle étoit la punition à laquelle le Courtisan stoïcien condamnoit le Poète téméraire qui avoit eu l'audace de maltraiter *Chapelain & Cotin*, & de ne pas respecter la *protection* dont il les honoroit. Néanmoins le Poète, même en plaisantant avec raison sur la mauvaise humeur du Duc de Montausier, songea sérieusement à l'adoucir, & vérifia par son succès les vers de La Fontaine :

Amusez les Grands par des songes,
 Flatterez-les, payez-les d'agréables mensonges;
 Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
 Ils gèberont l'appât, vous serez leur ami.

Il falloit que les discours du Duc de Montausier contre le Satirique eussent fait à la Cour des impressions assez fortes; car Despréaux, dans une de ses lettres, se félicite beaucoup de l'appui

qu'il avoit trouvé en cette occasion dans son ami Félix, premier Chirurgien du Roi. *Il étoit, disoit-il en regrettant sa perte, un des premiers qui avoit battu des mains à mes naissantes folies, & qui avoit pris mon parti à la Cour contre le Duc de Montausier.*

Malgré son aversion si déclarée pour les satires, ce Courtisan misanthrope, dont nous avons parlé plus en détail dans les notes sur l'Eloge de Fléchier, avoit fait lui-même des Satires dans sa jeunesse; le talent réel ou prétendu qu'il avoit marqué pour ce genre, est l'objet d'une partie des éloges que Ménage lui donna en lui dédiant le Recueil de ses Poésies. Le Duc de Montausier ressembloit donc à ces vieilles femmes, qui, devenues dévotes sur le déclin de l'âge, & ne l'ayant pas été dans leur jeunesse, ne peuvent pardonner aux autres les petits péchés qu'elles-mêmes se sont autrefois permis, & font pénitence par une grande rigueur envers leur prochain de l'indulgence qu'elles ont eue pour leurs propres faiblesses.

Cet Aristarque si sévère en morale, au moins pour les autres, ce Mécène

des Chapelain & des Cotin en littérature , portoit quelquefois dans ses jugemens une finesse assez heureusement exprimée. Louis XIV lui demandoit un jour ce qu'il pensoit de deux Peintres célèbres, *Mignard & le Brun*. Sire , répondit-il , *je n'ai pas la prétention de me connoître en peinture ; mais il me paroît que ces deux hommes-là peignent comme leurs noms.*

NOTE IX , relative à la page 44 , sur quelques autres Censeurs des Satires de DESPRÉAUX.

MADemoiselle de Lamoignon , sœur du Premier Président , & dont la vertu étoit simple & vraie , sans dureté comme sans affiche , ne pardonna jamais à Despréaux ses Epigrammes & ses Satires. Quoi , lui disoit le Poëte , *vous ne permettriez pas même une satire contre le Grand-Turc ? Non*, répondit-elle , *c'est un Souverain , & il faut le respecter..... Mais au moins contre le Diable*, ajouta Despréaux ? Elle se tut un moment , sa Religion

hésita , & son caractère reprit bientôt le dessus : *Non* , répliqua-t-elle , *il ne faut jamais dire du mal de personne.* Elle donna dans une autre circonstance une preuve naïve de son indulgente simplicité. On sait quelle morale austère & terrible prêchoit dans ses Sermons le fameux Missionnaire Nicolas Feuillet , Chanoine de Saint-Cloud , le même dont Despréaux a dit :

Et laissez à Feuillet réformer l'Univers.

le même qui traita la Duchesse d'Orléans mourante , cette *Henriette d'Angleterre* si douce & si aimable , avec une barbarie bien contraire au véritable esprit du Christianisme , & qui inspire une juste aversion pour cet impitoyable convertisseur (1). Ce Chanoine avoit beaucoup d'embonpoint , & un air de santé qui paroissoit démentir l'austérité de sa doctrine. Despréaux se plaignoit malignement à Mademoi-

(1) Voyez le récit que Madame de la Fayette nous en a laissé. Il se trouve dans les dernières éditions des Oraisons funebres de Bossuet.

selle de Lamoignon qui aimoit beaucoup ce Prédicateur , du contraste fâcheux d'un extérieur si peu mortifié avec la pénitence rigoureuse qu'il exigeoit de ses Auditeurs. *Oh !* répondit-elle , *on dit qu'il commence à devenir maigre* (1).

Despréaux se plaisoit à raconter l'anecdote suivante sur son métier de Poète satirique. Un bon Prêtre à qui il se confessoit , lui demandoit quelle étoit sa profession. *Je suis Poète.* — *Vilain métier* , répondit le Prêtre ; &

(1) Ce Directeur rigoureux se permettoit quelquefois des Epigrammes peu charitables contre les Prédicateurs ses Confreres. On parloit en sa présence d'un Missionnaire plus recommandable par son zele que par ses talens , & qui prêchoit , disoit-on , *comme les Apôtres* ; ajoutez , répondit le pieux Chanoine , *comme les Apôtres avant qu'ils eussent reçu le Saint-Esprit* ; il racontoit à cette occasion (car il aimoit à rire quelquefois) , qu'un Orateur évangélique , qui n'avoit pas la même confiance que lui en l'inspiration divine , se trouvant un jour obligé de monter en chaire sans préparation , avoit dit à ses Auditeurs : *Pardonnez moi , mes Freres , d'être réduit dans ce moment imprévu à m'abandonner au Saint-Esprit ; une autre fois j'aurai le temps de me préparer , & de mieux faire.*

Poëte dans quel genre ? — Poëte satirique. — Encore pis. — Et contre qui faites-vous des satires ? — Contre les faiseurs d'Opéra & de Romans. — Oh ! pour cela , dit le Prêtre , à la bonne heure , & l'absolution s'ensuivit. La confession n'étoit pas fort sincère , ni l'absolution bien légitimement obtenue ; mais la conscience du Poëte ne cherchoit pas un abri plus sûr ; & quand il auroit cru en avoir besoin , il l'auroit trouvé dans le Docteur Arnaud , qui entreprit expressément l'Apologie de la satire la plus violente de Despréaux , celle qu'il écrivit contre les femmes. Il est vrai qu'Arnaud essuya quelques reproches à ce sujet , & se vit ensuite obligé d'être lui-même l'Apologiste de son Apologie. Mais Despréaux avoit beaucoup loué ce Docteur , que les éloges donnés à sa personne rendoient indulgent , comme le Duc de Montausier , sur les satires dont les autres étoient l'objet & la victime.

Quoique nous attachions beaucoup moins de prix aux Satires de Despréaux qu'à ses autres Ouvrages (si l'on en excepte la Satire à son esprit) , nous devons cependant rendre à ces Satires

une justice qui ne leur a peut-être pas été assez rendue , même par les amis de l'Auteur. C'est que le Poëte n'attaque jamais le mauvais goût & les mauvais Ecrivains qu'avec l'arme de la plaisanterie , & ne parle jamais du vice & des méchans qu'avec indignation. Cette différence qu'il a su mettre entre deux objets de satire , si différens en effet aux yeux de l'homme de bien , est la preuve de l'honnêteté de son ame & de la sincérité de sa vertu.

NOTE X, *relative aux pages 46 & 47 , sur le mérite poétique de DES-PRÉAUX.*

DES Ecrivains très-estimables ont prétendu que Despréaux étoit sans *verve*. Ils auroient dû nous dire ce qu'ils entendoient par ce mot ; car il s'en faut bien que tous ceux qui ont parlé de la *verve* poétique , & dont plusieurs ont seulement prouvé qu'ils ne l'avoient pas en partage , aient attaché à ce terme la même idée ; nous citerons en preuve la singulière définition qu'en a donnée

B vj

feu M. l'Abbé Batteux, qui a tant écrit sur l'*Art Poétique* ; cette définition appartient en propre à l'Auteur, & n'a rien de commun avec toutes les autres. » La verve poétique, dit-il, consiste dans une certaine marche vigoureuse, qui résulte de la multitude, de la force, de la vivacité & de la liaison intime des idées, lesquelles enchâssées dans certains intervalles symétriques, se poussent, s'attirent les unes les autres à peu près comme les sons dans le chant musical ; de manière que l'esprit, toujours agréablement occupé par les images, & l'oreille par le nombre & la mélodie, se portent toujours en avant, & jouissent sans cesse avec une nouvelle avidité de jouir (1) «.

Le même Académicien, dans la Préface de la Traduction d'Horace, a répété cette définition, qui sans doute lui a paru donner une idée nette & précise de la verve poétique. Si Des-

(1) *Lettres sur la construction oratoire*, par M. l'Abbé Batteux. Paris, 1763, Lettre VII, page 178.

préaux a de la verve ou n'en a pas, est-ce dans le sens du passage qu'on vient de lire ? Est-ce dans le sens de la définition moins savante & plus vulgaire que d'autres ont donnée de la verve, en disant » que c'est dans le » Poète cette vive émotion qui lui re- » présente avec chaleur l'objet qu'il » doit peindre, & qui répand la vie » sur les tableaux « ? Peu capables de prononcer sur ces questions, nous les laisserons résoudre à ceux qui ont le bonheur que nous n'avons pas, de sentir la verve poétique, & le talent que nous n'avons guere de la définir.

Il n'a peut-être été jamais porté un jugement plus équitable & plus lumineux sur le mérite de Despréaux, que dans ce passage d'une lettre de M. de *Voltaire* à feu M. *Helvétius*, tant regretté par ceux qui aiment la vertu, la Philosophie & les Lettres » Je con- » viens avec vous, dit l'Auteur de la » *Henriade* à son ami, que Despréaux » n'est pas un Poète sublime ; mais il » a très-bien fait ce qu'il vouloit faire. » Il est clair, facile, heureux dans » ses expressions ; il ne s'élève guere, » mais il ne tombe pas ; & d'ailleurs

» ses sujets ne comportent pas cette
 » élévation dont ceux que vous traitez
 » sont susceptibles. . . . Je vous prê-
 » rai donc éternellement cet art d'é-
 » crire qu'il a si bien enseigné , ce res-
 » pect pour la langue , cette suite d'i-
 » dées , cette liaison , cet art aisé avec
 » lequel il conduit son Lecteur , ce
 » naturel qui est le fruit du génie «.

Nous seroit-il permis d'ajouter à ce bel éloge de Despréaux , fait par un si excellent Juge en Poésie , une observation qui relève encore le mérite de cet illustre Ecrivain ? Nous connoissons plusieurs Littérateurs très-éclairés , qui n'ayant goûté que médiocrement dans leur jeunesse les Ouvrages de Despréaux , les estiment & les aiment de plus en plus à mesure qu'ils avancent en âge. C'est l'effet naturel & infallible de ce fonds inépuisable de vérité , de raison , & de bon goût , qui caractérise les productions de ce grand Poète , & qui doit plaire davantage à ses Lecteurs , à mesure que la raison & le goût se perfectionnent en eux. On ne peut pas donner la même louange à d'autres Versificateurs, même très-célebres , tels que Jean-Baptiste Rouf-

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 39

seau , l'idole d'un grand nombre de jeunes Poètes , qui en vieillissant se refroidissent pour lui , parce que l'harmonie & l'heureux choix des mots est son mérite principal , très-grand sans doute , mais plus fait pour les oreilles neuves & sensibles que pour les têtes pensantes.

On trouve dans une autre lettre de M. de Voltaire à M. Helvétius , un passage qui n'a point de rapport direct à Despréaux , mais que nous ne pouvons résister à la tentation de transcrire ici , parce qu'il nous paroît contenir des regles aussi fines que justes & bien rendues ; on ne peut mieux placer ces regles que dans l'article du grand Poète qui les a si constamment pratiquées.

» Craignez , en voulant atteindre le
» grand , de sauter au gigantesque.
» N'offrez que des images vraies ; ser-
» vez-vous toujours du mot propre.
» Voulez-vous une petite regle infail-
» lible ; la voici. Quand une pensée
» est juste & noble , il faut voir si la
» maniere dont vous l'exprimez en
» vers , seroit belle en prose. Si votre
» vers , dépouillé de la rime & de la
» césure , vous paroît alors chargé d'un

» mot superflu , s'il y a dans la construction le moindre défaut , si une
 » conjonction est oubliée , enfin si le
 » mot le plus propre n'est pas à sa
 » place , concluez que votre diamant
 » n'est pas bien enchâssé. Soyez sûr que
 » des vers qui auront un de ces défauts ,
 » ne se feront pas relire ; & il n'y a de
 » bons vers que ceux qu'on relit ».

Un mauvais Critique , qui s'est mêlé de dire son avis sur ce passage , ainsi que sur bien d'autres choses qu'il n'entend pas mieux , s'est imaginé que , suivant M. de Voltaire , il faut , quand on met un vers en prose ; y changer les expressions pour le bien juger : c'est précisément le contraire de ce que prescrit ici l'illustre Ecrivain. Il faut laisser la construction entière telle qu'elle est , avec tous les mots tels qu'ils sont , & en ôter seulement la rime & la mesure. Prenons pour exemple les premiers vers de Rodogune :

*Enfin ce jour pompeux , cet heureux jour nous luit ,
 Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit , &c.*

Mettez-les en prose : » Ce jour *pompeux* , cet heureux jour nous luit en-
 » fin , qui doit *dissiper la nuit d'un*

» trouble si long, ce grand jour, où
 » l'hyménée étouffant la vengeance,
 » remet l'intelligence entre le Parthe &
 » nous, *affranchit* la Princesse, &c. &c.
 On sent assez dans ce début les expressions lâches ou impropres qu'ont amenées la mesure & la rime, & qu'un bon prosateur ne se feroit pas permises.

Nous avons osé dire quelque part, que ce qui feroit mauvais en prose ne sauroit être bon en vers ; tous les Ecrivains de *prose rimée*, qui se croient *Poëtes*, se sont déchainés contre nous, malgré l'intérêt qu'ils pouvoient avoir à être de notre avis. Qu'ils démentent aujourd'hui M. de Voltaire. Mais qu'ils se gardent sur-tout de conclure (leur logique en est très-capable) que ce qui feroit bon en prose feroit bon en vers ; car ici la pierre de touche n'est pas réciproque : il n'est pas inutile de les en avertir. Il ne l'est pas moins de les prévenir encore du sens dans lequel ils doivent entendre le passage de M. de Voltaire. Si dans une pensée exprimée en vers, & mise ensuite à la coupelle de la prose, il se trouve des mots inutiles, louches, impropres, un tour lâche & traînant ; si la pureté

de la Langue y est blessée , foyez sûr que les vers sont mauvais. Si aucun de ces défauts ne se rencontre dans les vers ainsi *démontés* & réduits en prose , & que de plus la prose soit harmonieuse & ne renferme que des expressions , des tours qui appartiennent également à la prose & aux vers , concluez sans balancer que cette prose & les vers qu'elle représente sont excellens. Mais si la prose , sans avoir d'ailleurs aucun défaut d'impropriété ou d'incorrection , est sèche & sans mélodie , s'il s'y trouve des mots & des tours qui ne puissent appartenir qu'aux vers , dites alors que les vers son bons , quoique la prose soit mauvaise. Quand M. de Voltaire & d'autres après lui , ont dit qu'il n'y a de beau en vers que ce qui seroit beau en prose , ils ont voulu dire seulement que toute pensée , toute image belle en vers le seroit aussi sans être rimée ; mais ils n'ont pas prétendu que de bons vers fissent toujours de bonne-prose : nous insistons sur cette observation , parce que nous avons vu des hommes d'esprit & de goût se tromper sur le vrai sens du passage dont il s'agit ; passage

très-clair néanmoins pour qui voudra en saisir l'esprit & l'ensemble.

Ces réflexions nous donnent le courage d'en hasarder une autre. Quoique peu de gens se connoissent en poésie, il y en a peut-être encore moins qui soient capables de fixer d'une manière nette & satisfaisante, les vraies limites de la Poésie & de la Prose. Nous invitons M. Marmontel, qui, dans sa *Poétique Française*, nous a donné de si excellentes réflexions sur les différens objets de cet art, à discuter dans la nouvelle édition qu'il prépare de cet Ouvrage, les questions suivantes, dignes d'être approfondies par un esprit aussi juste que le sien, & aussi capable de les traiter avec une précision lumineuse.

En quoi consiste précisément la véritable essence de la Poésie ?

Est-ce uniquement dans le talent de peindre ? Et qu'est-ce que peindre ?

L'Orateur ne doit-il pas peindre aussi bien que le Poète ?

Quelle est la différence essentielle de la peinture poétique & de la peinture oratoire ?

Le Poète est-il toujours obligé de

peindre ? Et ne peut-il pas y avoir de très-beaux vers sans images , tels que ceux qui expriment ou des pensées nobles , ou des sentimens vrais & profonds , ou de grandes vérités ?

Quels sont les caractères qui constituent un tour ou une expression poétique ?

A l'exception de la mesure & de la cadence , y a-t-il quelque chose dans la Poésie qui ne puisse en aucun cas appartenir à la prose ? Par exemple , de bons vers de Comédies doivent ils être autre chose qu'une prose élégante rimée ? N'en est-il pas à peu près de même de tous les Ouvrages de Poésie familière ? La Langue de la prose est-elle exclue d'une autre Poésie que de la Poésie noble , ou même en est-elle toujours exclue ?

C'est aux vrais Poètes , & non à ceux qui en usurpent le titre , que nous demandons la solution nette & précise de ces questions. Seroit-ce pour ne les avoir pas envisagées & développées sous toutes leurs faces , que les Gens de Lettres sont encore partagés sur plusieurs autres questions qui tiennent aux précédentes : S'il peut y avoir de

Poésie sans versification , & réciproquement de bonne versification sans Poésie ? S'il y a une Langue poétique , au moins chez la plupart des Peuples modernes ? Si la prose poétique doit être admise ou rejetée ? S'il peut y avoir des Poèmes en prose ? S'il faut traduire les Poètes en prose ou en vers ?

NOTE XI, relative à la page 49 & suivantes , sur l'utilité dont DESPRÉAUX fut à Racine.

S'IL y a une distance énorme des *Freres ennemis* à *Britannicus* , la distance est bien plus grande encore de la Tragédie des *Freres ennemis* , toute foible qu'elle est , aux premiers vers que fit Racine à Port-Royal , & qu'on peut voir dans les Mémoires de Racine le fils sur la vie de son pere. On y trouve , sur les beautés champêtres de cette maison , des Stances dignes de Saint-Amand , & un Sonnet digne de Benferade , & dans lequel on lit entre autres ce vers sur l'Aurore :

Fille du Jour , qui nais devant ton pete.

vers fait pour une Enigme ou pour un Rébus , mais dont sans doute le jeune Poëte se savoit alors très-bon gré. Quand on aura lu ces vers , où le bon goût est blessé à chaque ligne , & où l'on n'apperçoit pas même le plus foible germe de talent , on jugera combien les conseils les plus sévères étoient nécessaires à Racine , pour lui donner cette pureté & cette finesse de goût qui ajoute tant de prix à ses Ouvrages. Que de générations , si l'on peut parler de la sorte , se sont écoulées entre l'Auteur de *Phédre* & celui de ces Stances & de ce Sonnet ? *Que le grand Racine* étoit loin d'être né ! Si Despréaux l'eût alors connu , vraisemblablement il lui auroit conseillé , tout Juge éclairé qu'il étoit , de renoncer pour jamais à la Poésie , à laquelle il paroïssoit si peu destiné ; & quelle perte irréparable la Littérature n'eût-elle pas faite ? Utile avis à ceux que les jeunes Poëtes consultent sur leurs premiers essais , de ne point s'opposer trop fortement à leur ardeur naissante , même lorsqu'elle ne paroît pas justifiée par leurs premiers efforts ; de laisser faire la Nature ; de croire qu'elle

en fait plus que nous , qu'elle trouvera bien le secret de démêler le génie où il est , de le tirer des ténèbres qui l'enveloppent , & où l'œil même le plus pénétrant ne le découvre pas toujours. Les grands Poètes sont si rares , que pour en avoir un bon , il faut souffrir , qu'il s'en élève vingt mauvais , comme Dieu promettoit autrefois (si l'on peut se permettre cette comparaison) de pardonner à toute une ville coupable , s'il s'y trouvoit seulement dix justes. Despréaux ne connut Racine que par l'Ode intitulée : *La Renommée aux Muses* , moins mauvaise , à la vérité , que ses vers de Port-Royal , mais où il feroit encore bien difficile de deviner & de prédire le grand Poète. Il eut besoin de l'inexorable critique de Despréaux , pour abjurer les principes de mauvais goût qui jusqu'alors avoient dicté ses Ouvrages ; il eut même d'autant plus besoin de ces leçons , que dans le temps où il faisoit ses plus mauvais vers , il avoit déjà lu les modèles admirables de Poésie que l'Antiquité nous a laissés ; qu'il les avoit goûtés jusqu'à les savoir par cœur ; que bien loin de les imiter en les goûtant ,

il avoit en quelque maniere déshonoré , par ses premiers Ecrits , ceux qu'il appelloit ses *Maîtres* ; la lecture des Virgile & des Horace , qui seule avoit formé Despréaux , avoit été en pure perte pour son ami. L'avantage ineffimable dont les conseils de Despréaux ont été pour Racine , doit , ce me semble , quand on comparera ces deux grands Poëtes , sinon faire pencher la balance pour Despréaux , du moins y ajouter quelque poids en sa faveur. Il est douteux que Racine , sans Despréaux , eût été Racine ; il est certain que Despréaux a été par lui-même.

On voit dans les *Mémoires déjà cités sur la vie de Racine* , un exemple des sages conseils que Despréaux donnoit à son ami sur ses Pièces de théâtre ; il l'engagea à supprimer une scene entre Burrhus & Narcisse , qui ouvroit le troisieme Acte de la Tragédie de *Britannicus* : cette scene n'étoit point inférieure pour la versification au reste de la Piece ; mais Despréaux craignit qu'elle ne produisît un mauvais effet sur les spectateurs. *Vous les indisposerez* , lui dit-il , *en leur montrant*
ces

ces deux hommes ensemble. Pleins d'admiration pour l'un, & d'horreur pour l'autre, ils souffriront pendant leur entretien. Convient-il au Gouverneur de l'Empereur, à cet homme si respectable par son rang & sa probité, de s'abaisser à parler à un misérable Affranchi, le plus scélérat de tous les hommes ? Il le doit trop mépriser, pour avoir avec lui quelque éclaircissement. Et d'ailleurs quel fruit espere-t-il de ses remontrances ? Est-il assez simple pour croire qu'elles feront naître quelques remords dans le cœur de Narcisse ? Lorsqu'il lui fait connoître l'intérêt qu'il prend à Britannicus, il découvre son secret à un traître ; & au lieu de servir Britannicus, il en précipite la perte. Ces réflexions étoient pleines de sens & de goût, & la scene fut supprimée.

Non seulement Despréaux donnoit à Racine d'excellens conseils sur ses Tragédies, il l'encourageoit même, lorsque le succès ne répondoit pas aux espérances du Poëte. *Athalie* fut peu goûtée, lorsqu'elle parut imprimée pour la première fois. Racine crut de bonne foi qu'il avoit manqué son sujet, &

il l'avouoit sincèrement à Despréaux ; qui lui soutenoit au contraire qu'il n'avoit rien fait de mieux qu'*Athalie*. *Je m'y connois*, disoit-il, & *le Public y reviendra*. Le Public a justifié Despréaux, mais au bout de soixante années ; & Racine est mort sans se douter qu'*Athalie* étoit son chef-d'œuvre, comme Quinault sans se douter qu'*Armide* étoit le sien.

Despréaux, entre autres conseils qu'il s'applaudissoit d'avoir donnés à Racine, se vantoit de lui avoir appris à *faire toujours le second vers avant le premier* ; c'étoit, selon lui, un des plus grands secrets de la Poésie, pour donner aux vers beaucoup de sens & de force ; ce conseil, excellent en lui-même, se réduit à cette regle si simple, mais plus connue que pratiquée par les Poètes, de ne jamais affoiblir le premier vers par le second : regle qui n'est pas même particuliere à la Poésie ; car le bon sens doit dicter à tous ceux qui écrivent, soit en vers, soit en prose, qu'en affoiblissant ce qu'on vient de dire, on en détruit l'effet. Si Corneille eût suivi cette regle, il n'eût pas gâté son sublime qu'il mou-

rit. Nous ne voudrions pas répondre que Racine ait toujours pratiqué à la rigueur le précepte de Despréaux ; mais nous croyons que Despréaux n'y a jamais manqué ; & ce n'est pas un petit éloge.

Après ce détail intéressant des obligations que Racine eut à Despréaux , il ne faut pas être étonné de l'espece d'ascendant que ce dernier avoit pris sur son ami. Racine, en effet, conserva toujours pour Despréaux, qu'on nous permette cette comparaison, la déférence qu'avoit le Prince Eugene pour Milord Marlborough, qui, si l'on en croit de bons Juges (1), n'étoit pas un aussi grand homme de guerre que le vainqueur de Turin & de Belgrade, & qui néanmoins, quand ils commandèrent en commun, parut toujours jouer le premier rôle, que son rival lui abandonna, pour ne pas nuire par la concurrence au bien de la cause commune.

(1) Voyez les Mémoires de Feuquieres.



NOTE XII, *relative à la page 50 ,
sur le parallele de Corneille & de
Racine.*

LES justes admirateurs de Racine , dont le nombre semble augmenter de jour en jour , nous reprocheront sans doute d'avoir été trop peu décisifs sur la préférence qu'ils croient due à l'Auteur de *Phédre* , & d'avoir mis ou laissé à côté de lui l'Auteur de *Rodogune*. D'autres nous reprocheront au contraire de n'avoir pas donné à Corneille la première place. Nous répondrons à ces reproches (si quelqu'un nous en croit dignes) , qu'il ne s'agit ici , ni de l'opinion de tel ou tel Ecrivain , quelque célèbre qu'il puisse être , ni du sentiment de telle ou telle classe de Littérateurs , ni sur-tout de notre opinion particulière ; mais du résultat de l'opinion générale des Gens de Lettres sur ces deux grands Hommes ; & l'on ne peut disconvenir qu'à cet égard les sentimens ne soient encore très-partagés. Il est des Juges qui , sans balancer ,

donnent le sceptre à Corneille ; il en est qui le lui arrachent pour le remettre à Racine ; il en est qui le partagent entre tous deux ; il en est enfin qui leur associent sur le trône tragique un troisième Ecrivain , & quelques-uns même qui ne craignent pas de mettre ce troisième Ecrivain au dessus d'eux , sinon pour le génie & le style , au moins pour l'intérêt des sujets qu'il a traités , pour le mouvement & l'effet théâtral , enfin pour les vérités nobles & touchantes qu'il a le premier fait entendre sur la scène. Nous ne déciderons certainement pas des honneurs du rang entre ces trois illustres Tragiques , nous ne voulons & ne devons être ici qu'Historiens fideles des opinions , & nous n'aurons ni l'orgueil ni l'ineptie de nous rendre juges. Nous observerons seulement , que si quelque chose peut balancer les assertions des partisans de Racine , ce seroit le témoignage de Racine lui-même , qui disoit à ses enfans , non par une fausse modestie , mais avec le ton simple & naïf de la vérité : *Corneille réussit moins à la Cour que moi ; ses vers sont cependant plus beaux que les miens.* Il

faisoit apprendre par cœur à son fils aîné des endroits de *Cinna*, & lorsqu'il lui entendoit réciter ce beau vers :

Et montré sur le faite, il aspire à descendre,

Remarquez bien cette expression, lui disoit-il, *on dit, aspirer à monter, mais il falloit être un homme de génie pour oser dire de l'ambitieux, qu'il aspire à descendre*. Cette remarque de Racine peut servir de preuve à l'opinion de ceux qui ont avancé que personne peut-être n'a égalé Corneille dans ses beaux vers. Il semble, en effet, qu'on ne trouve dans aucun autre Poète, & en particulier dans Racine, des vers du genre de celui que nous venons de rapporter, des vers de cette touche mâle & fière, de ce caractère énergique & original, qui paroissent propres au grand Corneille, & dont on trouve chez lui beaucoup d'autres exemples, tels que ceux-ci :

Devine, si tu peux, & choisis, si tu l'oses...

A qui dévoreroit ce regne d'un moment...

Fuisse naître de vous un fils qui me ressemble...

Et j'ai mis au tombeau; pour régner sans effroi,

Tout ce que j'en ai vu de plus digne que moi.

Mais si Racine n'offre point de ces

vers, en récompense il est toujours touchant, toujours vrai, toujours pur & harmonieux, souvent même éloquent, & n'est pas comme son rival, tantôt Corneille, tantôt Brebeuf, & quelquefois Scuderi.

Parmi nos Poètes modernes, M. de Voltaire a, comme Corneille, le rare avantage d'offrir souvent de ces vers heureux qui appartiennent au Poète, & qui sont comme sa signature. Mais ces vers sont chez lui d'un autre genre que ceux qui caractérisent Corneille; ce sont des vers d'un sentiment profond & cependant naturel, ou d'une philosophie sublime & touchante, tels que ceux-ci :

Hélas ! que n'êtes-vous le pete de Zámoré !...

. . . . Barbare, il te reste une mere,

Je serois mere encor sans toi....

Il aura donc pour moi combattu par pitié !...

Mon cœur, laissé de tout, demandoit une erreur,

Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,

Et qui me consolât sur le trône du monde !...

Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,

S'il-étoit né Chrétien, que seroit-il de plus ?...

Les grands Poètes, ainsi que les grands Peintres, ont tous un *faire* qui les caractérise, une maniere qui leur

est propre ; & comme on peut dire , telle figure , tel tableau est dans la maniere du Carache , du Titien , de Rubens ; on peut dire de même , tel morceau de Poësie , tel vers est dans la maniere de Despréaux , de Racine , de La Fontaine , &c. Mais de plus on trouve , dans la plupart au moins des grands Poëtes , des vers d'une touche originale , unique , & qui leur est tellement propre , que les autres Poëtes ne l'ont pas même imitée. Tel est dans Homere ce vers d'une simplicité énergique & pittoresque , où il peint la tristesse de Chrysès , dont Agamemnon a enlevé la fille :

Βῆ δ' αἰνίαν ὡρα θῖνα πολυφλοῖς βοῶν θαλάσσης.

mot à mot en latin :

*Ibat autem tacitus juxta littus multum sonantis
maris.*

& mot à mot en françois :

*Il s'en alloit en silence le long du rivage de
la mer bruyante.*

Tel est encore ce vers de Milton , à la suite d'un discours où Satan a proposé

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 57

à ses suppôts une entreprise dange-
reuse.

Ainsi parla Satan ; tous demeurèrent
les yeux fixés en terre :

Pondering danger with deepings thoughts.

mot à mot en mauvais françois :

Pesant le danger avec des pensées profondes.

Il me semble qu'un grand Peintre qui
voudroit représenter sur la toile le vers
d'Homere & celui de Milton , feroit
un tableau d'une simplicité bien ex-
pressive ; ces représentations , suppo-
sées sur la toile , sont peut-être la vraie
pierre de touche pour juger de la
beauté des images poétiques.

On trouveroit des vers de ce genre
dans La Fontaine. On en trouve plus
dans les Poètes inventeurs & originaux,
que dans les Poètes imitateurs , dans
Homere plus que dans Virgile , dans
Milton plus que dans Pope , dans Eu-
ripide plus que dans Racine , dans Ho-
race plus que dans Despréaux.

On prétend que Moliere disoit de
l'Auteur de *Cinna* : *Il a un latin qui*
vient de temps en temps lui souffler

d'excellens vers , & qui ensuite le laisse là en disant : Voyons comment il s'en tirera quand il sera seul ; & il ne fait rien qui vaille , & le lutin s'en amuse.

Fontenelle, neveu très-zélé du grand Corneille , & que d'ailleurs Racine avoit outragé , nous a laissé un parallele entre ces deux grands Hommes , où il met son oncle fort au dessus de son ennemi. Quelqu'un lui représentoit que dans ce parallele il n'avoit peut-être pas été assez juste à l'égard de Racine : *Cela se peut bien*, répondit le Philosophe , *il y a même grande apparence que vous avez raison ; aussi n'est-ce pas moi qui fis imprimer ce parallele ; & tout imprimé qu'il étoit , je n'ai pas voulu lui donner p'ace dans mes Œuvres.* On ne l'a mis dans ce Recueil qu'après sa mort. Cependant ce même Fontenelle, dans son Discours de réception à l'Académie en 1691 , s'étoit exprimé d'une maniere encore plus forte sur la préférence qu'il accordoit à Corneille. » Je » tiens, dit-il , par le bonheur de ma » naissance , à un grand nom , qui dans » la plus noble espece des productions » de l'esprit , efface tous les autres

» noms «. Ce mot *efface* dut blesser Racine, & de plus étoit très-injuste. Mais le Philosophe avoit en ce moment sur le cœur la haine dont Racine & Despréaux lui donnoient alors tant de marques, & les efforts qu'ils venoient de faire pour traverser son élection à l'Académie.

La Bruyere parla bien différemment deux ans après, dans son Discours de réception, en 1693. Corneille alors n'étoit plus, & Racine vivoit encore. » Quelques-uns, dit-il en parlant de » Racine, ne souffrent pas que Corneille lui soit préféré, quelques autres même qu'il lui soit égalé. Ils » en appellent à l'autre Siècle ; ils attendent la fin de quelques vieillards, » qui, touchés indifféremment de tout » ce qui rappelle leurs premières années, n'aiment peut-être dans *Ædipe* » que le souvenir de leur jeunesse «. Ce passage blessa beaucoup les amis de Corneille, & donna lieu à une Epigramme assez amère & plus médiocre encore, contre l'Auteur de ce Discours, Epigramme à laquelle nous ne ferons pas l'honneur de la rapporter.

La Bruyere avoit aussi maltraité Fontenelle , qu'il a peint dans ses Caractères sous le nom de *Cidias* ; mais tant de façons de penser qui lui étoient communes avec Despréaux , ne lui avoient pas fait trouver grace devant le sévère Satirique. Il lui reprochoit de s'être épargné dans son Livre des *Caractères* le travail des *transitions* , qui étoient , selon lui , *tout ce qu'il y avoit de plus difficile dans les Ouvrages d'esprit*. Peu de personnes souscriront à ce jugement. Il estimoit aussi très-peu le Discours de réception de la Bruyere à l'Académie Française , un des meilleurs cependant qui aient été prononcés dans cette Compagnie.



NOTE XIII, *relative à la page 53 ,
sur les louanges que DESPRÉAUX
donnoit au Roi.*

DESPRÉAUX répétoit souvent avec complaisance, comme le modele d'une louange fine & délicate, ces vers adressés au Roi, qui terminent sa premiere Epître :

Et comme tes exploits, étonnant les Lecteurs,
Seront à peine crus sur la foi des Auteurs ;
Si quelquel esprit malin* veut les traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables :
Boileau, qui dans ces vers, pleins de sincérité,
Jadis à tout son Siècle a dit la vérité,
Qui mir, à tout blâmer, son étude & sa gloire,
A^o pourtant de ce Roi parlé comme l'Histoire.

C'est ainsi qu'il tiroit parti de sa réputation de causticité véridique, pour ne laisser au Monarque aucun scrupule sur la sincérité de ses louanges. Il n'est ni le seul ni le premier qui ait employé avec succès ce moyen pour flatter des hommes puissans, sans leur paroître adulateur. Ce piège ne sera jamais usé ; l'amour-propre des Rois

& des Grands s'y prendra toujours.

L'Auteur comparoit ces derniers vers avec ceux-ci, tirés d'une autre Epître qu'il avoit adressée au Roi :

Avant que tes bienfaits courussent me chercher,
 Mon zele impatient ne se pouvoit cacher,
 Je n'admirois que toi ; le plaisir de le dire
 Vint m'apprendre à louer au sein de la Satire ;
 Et depuis que tes dons sont venus m'accabler,
 Loin de sentir mes vers avec eux redoubler,
 Quelquefois, le dirai-je ! un remords légitime
 Au fort de mon ardeur vient refroidir ma rime ;
 Il me semble, grand Roi, dans mes nouveaux Ecrits,
 Que mon encens payé n'est plus du même prix.
 J'ai peur que l'Univers, qui fait ma récompense,
 N'impure mes transports à ma reconnaissance ;
 Et que par tes présents mon vers décrédité
 N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Les amis de Despréaux se partageoient sur celui de ces deux morceaux qui méritoit la préférence. L'Auteur paroît en avoir jugé mieux que personne : *Le premier*, disoit-il, *fait plus d'honneur au Roi, puisqu'il y est loué, pour ainsi dire, par la satire même ; le second fait plus d'honneur au Poëte, parce qu'il y annonce ses éloges comme entièrement désintéressés.*

NOTE XIV , relative à la page 54 ,
*sur les vers de DESPRÉAUX en
l'honneur de Louis XIV , & de
Monsieur Frere du Roi.*

ON pourroit remarquer que dans ces vers, dont Despréaux faisoit tant de cas, le second n'est peut-être pas à l'abri de la critique :

Et dans Valenciennes est entré comme un foudre.

Il nous semble que l'expression *est entré comme un foudre*, est à la fois faible & enflée ; mais il ne s'agit point ici d'examiner ces vers en détail, il s'agit de l'effet général qui en résulte ; & sous ce point de vue, nous croyons que l'observation de Despréaux & la nôtre sur la gradation que le Poète a observée dans ce morceau, sont l'une & l'autre également justes.

Le Peuple, qui n'étoit pas aussi adroit courtisan que Despréaux, n'observa pas les mêmes nuances dans les éloges qu'il donnoit au Roi & à son Frere. Le Monarque & le Prince revinrent

ensemble de la campagne où Monsieur avoit été vainqueur à *Cassel* ; & dans tous les lieux où ils passoient , le Peuple crioit : *Vive le Roi , & Monsieur qui a gagné la bataille*. Le Roi s'en souvint , & Monsieur n'en gagna plus.

Despréaux , qui étoit si content de l'adresse qu'il avoit eue de louer le Frere du Roi *d'un ton plus bas* que le Monarque , avoit été plus scrupuleux encore sur le compte du Maréchal de Luxembourg. On connoît cette stance de son Ode sur Namur , où il dit aux ennemis de la France :

Loin de fermer le passage
A vos nombreux bataillons ,
Luxembourg a du rivage
Reculé ses pavillons.
Quoi ! leur seul aspect vous glace ! &c.

» Mandez-moi , dit-il dans une lettre
» à Racine , si vous croyez que je
» doive parler de M. de Luxembourg.
» Vous n'ignorez pas combien notre
» Maître est chatouilleux sur les gens
» qu'on associe à ses louanges ». L'éloge du Maréchal de Luxembourg est pourtant ici bien modeste ; & c'est apparemment ce qui donna au Poète

le *courage* de ne pas effacer cet éloge. Ce fut sans doute l'avis de Racine, aussi *courageux* que son ami dans cette circonstance, à leurs yeux si délicate. Il y auroit eu une meilleure raison de supprimer la flance qui mettoit Despréaux si fort en peine, c'est qu'elle est foible & peu digne de l'Auteur; mais ce motif auroit dû en faire disparaître beaucoup d'autres, plus mauvaises encore que celle-ci.

Notre Poète courtois étoit quelquefois obligé, dans les louanges même qu'il donnoit au Roi, d'user de détours, & presque de palliatifs, lorsque l'objet de ces louanges étoit équivoque. Dans ce vers de l'Épître sur le passage du Rhin :

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage,

l'Auteur avoit sauvé très-finement le reproche qu'on faisoit à Louis XIV de ne s'être pas mis, dans cette occasion, à la tête de son armée, & d'avoir été simple spectateur de ce fameux passage, dont il pouvoit être le Chef avec beaucoup de gloire & fort peu de péril.

On croit pouvoir citer ici ce qu'on a entendu dire à un grand Roi de nos

jours , qui commande *lui-même* ses armées , mais qui les commande *en effet* : *Il ne faut pas se dissimuler*, dit-il , *que la guerre se fait pour les Rois , & non pour les Peuples ; ainsi il est au moins bien juste que les Rois en partagent les fatigues & les dangers. Ne vaudroit-il pas mieux encore que la guerre , s'il étoit possible , ne se fit pas pour les Rois , dût-il en coûter aux Princes guerriers un peu de gloire , dont leurs sujets peuvent si bien se passer !*

- NOTE XIV , n°. 2 , relative à la page 56 , sur la première Epître de DESPRÉAUX au Roi , écrite à la prière de Colbert.

CE fait assez peu connu est si honorable à Colbert , & la mémoire de ce Ministre est si précieuse aux Lettres , qu'elles doivent recueillir avec soin ce qui peut rendre son nom respectable. Louvois , Ministre de la Guerre , & qui croyoit en l'allumant se rendre

nécessaire à son Maître , excitoit le Roi à l'entreprendre , & n'y trouvoit que trop de dispositions dans le jeune Monarque , avide de renommée , qu'il prenoit pour la véritable gloire. Colbert opposoit à cette gloire , trop achetée du sang des Peuples , la gloire bien plus désirable, que le progrès des Sciences , des Lettres & des Arts assure aux Souverains qui les protègent ; il remontoit au Roi que la paix seule pouvoit les faire fleurir , & maintenir en même temps par le commerce l'abondance & la prospérité dans le Royaume. C'est donc proprement ce Ministre , qui , en engageant Despréaux à présenter au Roi des vérités si intéressantes , lui inspira ces beaux vers si connus :

La Terre compte peu de ces Rois bienfaisans ,
Le Ciel à les former se prépare long-temps ;
Tel fut cet Empereur , sous qui Rome adorée
Vit renaitre les jours de Saturne & de Rhé , &c.

Vigneul Marville , plus grand compilateur d'anecdotes , que bon juge en matière de goût , préfère à ces vers sur Titus , cette espece d'Epigramme d'Aufone sur le même Prince :

*Felix imperio , felix brevitare regendi ,
Expers civilis sanguinis , orbis amor.*

Il se récrie principalement sur la beauté de cette pensée , *felix brevitare regendi* , qu'il trouve *sublime*. On ne voit pas trop comment ce Prince , si heureux par le bien qu'il a fait durant son règne , *felix imperio* , est heureux d'avoir régné si peu , *felix brevitare regendi* , à moins qu'Aufone ne veuille faire entendre que la vertu de Titus se feroit démentie s'il eût régné davantage ; bel éloge du Prince que le Poëte prétendoit louer ! Quelle différence de ce portrait de Titus au mot de Tacite sur Vespasien , qui dans sa jeunesse n'annonçoit pas les vertus qu'il montra depuis : *De tous les Princes qui avoient régné avant lui , dit l'Historien Philosophe , c'est le seul que le trône ait rendu meilleur. Solus omnium ante se Principum in melius mutatus est.*



NOTE XV, relative à la page 56,
sur l'Histoire de Louis XIV, écrite
par DESPRÉAUX & par Racine.

RACINE & Despréaux, en redoutant l'un & l'autre de publier leur Histoire du Roi, avoient devant les yeux l'exemple très-instructif du fade adulateur Pellisson, qui, dans ce qu'il avoit écrit de l'Histoire de Louis XIV, avoit exalté le Monarque jusqu'au dégoût. » Cette Histoire, disoit Despréaux, » est un Panégyrique perpétuel; il loue » le Roi sur un buisson, sur un arbre, » sur un rien; & quand on lui fait » quelques remontrances à ce sujet, » il répond qu'il veut louer le Roi. En se moquant avec tant de justice de Pellisson, Despréaux paroissoit oublier qu'il avoit bien aussi quelque reproche à se faire, sinon du même excès de fadeur & de ridicule, au moins de l'exagération & de la fréquence de ses éloges. Mais apparemment il se croyoit permis comme Poète, ce

qu'il se seroit interdit comme Historien.

On répétoit un jour devant un Philosophe le prétendu apophtegme , qu'*un Historien doit être sans religion & sans patrie : Dites plutôt* , répondit-il , *sans passion & sans pension*. Ce mot eût été digne de Despréaux : mais il étoit trop bien payé pour le dire. Ce qu'il fit de mieux , quoique très-bien payé , ou plutôt parce qu'il l'étoit , ce fut de ne point donner au Public une Histoire , qui n'auroit été qu'un monument d'adulation , peu honorable à la mémoire du Roi , & moins encore à celle des deux Poètes.



NOTE XVI, *relative à la page 58 ,
sur le dégoût que DESPRÉAUX prit
enfin pour le talent de louer,*

LORSQUE Despréaux fut tout-à-fait retiré de la Cour, il s'expliquoit plus librement sur nos triomphes. *Les prospérités de la France content cher au Greffe*, écrivoit-il à son ami Brossette; & *si cela continue, j'ai bien peur que les trois quarts du Royaume ne s'en aillent à l'hôpital couronnés de lauriers.*
....Je ne saurois assez vous admirer, lui dit-il dans une autre lettre, *de la liberté d'esprit que vous conservez, vous & vos Confreres les Académiciens de Lyon, au milieu des malheurs de l'Etat; & je suis ravi que vous vous occupiez plutôt à disserter sur les funérailles des Anciens, qu'à faire les funérailles de la félicité publique, morte en France depuis long-temps. On peut dire cependant, ajoute-t-il (& cette remarque peint bien le caractère de la Nation), qu'il n'y a pas moins de philosophie à Paris que chez*

vous, puisqu'il n'y a point de semaine où l'on n'y joue trois fois l'Opéra avec une grande affluence de spectateurs, & que jamais il n'y eût tant de plaisirs, de promenades & de divertissemens. La gaité & la frivolité françoise alloient plus loin encore. On faisoit des Epigrammes & des Chansons sur le Monarque, ses Généraux & ses Ministres, & on couroit au théâtre du Palais Royal chanter & applaudir les vieux Prologues de Quinault, qui devoient paroître un peu étranges depuis la bataille d'Hochster.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'après tous ces désastres, Despréaux fût dégoûté de louer. Cependant la Motte, très-inférieur à Despréaux comme Poëte, osa tenter avec succès, en pleine Académie, ce qui avoit effrayé l'intrépide Panégyriste du Monarque; il célébra la constance de Louis XIV dans ses malheurs, & en renferma l'éloge dans ce trait si noble & si heureux, que pour déployer toute sa grande ame, le Ciel lui devoit des revers (1).

(1) Voyez l'Ode de la Motte, intitulée: *La sagesse du Roi supérieure à tous les événemens.*
Malgré

Malgré la liberté philosophique avec laquelle Despréaux s'exprimoit sur nos défaits, il gardoit toujours quelques ménagemens pour les vieux Courtisans dont il avoit eu autrefois à se louer. De ce nombre étoit le Maréchal de Villeroi, si malheureux à la guerre. On sait qu'il perdit par sa faute la funeste bataille de Ramillies. *Il y a beaucoup de gens, écrivoit Despréaux, qui ne l'épargnent pas sur sa dernière action ; Et véritablement elle est très-malheureuse ; mais je m'offre pourtant de faire voir quand on voudra, que la bataille de Ramilly est en tout semblable à la bataille de Pharsale ; & qu'ainsi, quand M. de Villeroi ne seroit pas un César, il peut fort bien demeurer un Pompée.* C'est dommage que Despréaux n'ait pas aussi comparé Villeroi à César, qui s'étoit laissé surprendre à Dyrrachium, comme cet infortuné Général à Crémone. Mais l'ancien Pompée, ou, pour parler comme Despréaux, l'ancien Villeroi, avoit défait les Pirates, Spartacus, les Gaulois, les Grecs, Mithridate enfin ; & le moderne n'avoit jamais été que battu.

NOTE XVII, *relative à la page 59 ,
sur le défaut de sensibilité dont on
a accusé DESPRÉAUX.*

PLUS un Ecrivain est dépourvu de sensibilité , moins pour l'ordinaire il s'apperçoit qu'elle lui manque. On pourroit donc croire que Despréaux ne sentoit pas cette privation , & que ce n'étoit pas là ce *talon d'Achille* dont il parloit. Mais si l'ame de Despréaux ne l'avertissoit pas du sens dont il étoit privé , les modeles qu'il avoit devant les yeux pouvoient suppléer à cet avis ; Virgile & Racine , dont il lisoit les vers , suffisoient pour lui faire connoître qu'aucun des siens n'étoit parti de son ame & ne parloit à celle des autres.

La sensibilité qui manquoit à Despréaux pour produire , lui manquoit même pour juger ; car il a cru appercevoir l'expression du sentiment dans des Madrigaux aussi froids que médiocres. Il donnoit pour des vers de

passion & de sentiment , ces vers de
l'Opéra de Bellerophon :

L'amour trop heureux s'affoiblit ;
Mais l'amour malheureux s'augmente.

On lui a répondu avec raison , qu'il y
auroit peut-être plus de sentiment dans
ces vers du même Opéra , où cepen-
dant il n'y en a guere encore :

Qu'il est d'oix de trouver dans un amant qu'on aime ,
Un époux que l'on doit aimer !

Qu'on joigne à ces jugemens de Des-
préaux en matiere de sentimens , quel-
ques vers d'amour qu'il a eu le mal-
heur de faire , entre autres ceux-ci :

Mon cœur , vous soupitez au nom de l'infidele ;
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

& on sera surpris qu'il n'ait pas par-
donné à l'Auteur de *Thétis & Pelée* les
vers suivans , qui sont à peu près dans
le même genre :

Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Et je veux m'en punir en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Si nous remarquons ces petites taches
D ij

dans les Ouvrages ou dans les jugemens de Despréaux , ce n'est pas pour affoiblir l'hommage dû à ce grand Poëte , mais pour montrer à quel point les hommes du mérite le plus rare sont circonscrits dans leurs talens , & quelquefois dans leur goût. Lui-même d'ailleurs se rendoit justice , & convenoit avec la franchise qui sied si bien aux Ecrivains supérieurs , qu'il ne réussissoit pas dans les petits Ouvrages. C'est en lui un mérite de plus d'avoir senti & sur-tout avoué , que ce talent lui manquoit ; la perfection du mérite auroit été de ne point prostituer son génie à des productions faites pour le dégrader ; mais le comble de la sottise dans ses Editeurs , est d'avoir conservé ces avortons indignes d'un tel pere , & que lui-même ne reconnoissoit pas pour ses enfans légitimes. Nous ne conseillerions pourtant à personne de retrancher ces insipides bagatelles dans les éditions qu'on pourra faire à l'avenir. Le Public , qui se seroit consolé très-aisément d'en être privé , ne veut plus qu'on les lui enleve dès qu'une fois on les lui a abandonnées. Il est rarement *avide* de ce qu'on ne lui donne

pàs, mais toujours *avare* de ce qu'il a une fois en sa possession.

Quoique Despréaux passât aisément condamnation sur ses petits Ouvrages, il en avoit pourtant fait quelques-uns où il croyoit s'être surpassé, & qui n'étoient pas même, comme la prédilection de l'Auteur pourroit le faire croire, des Epigrammes satiriques. Il étoit sur-tout fort attaché à un Sonnet sur la mort d'une jeune personne de ses parentes, qu'on peut lire dans ses Œuvres, & où il croyoit avoir mis toute la tendresse possible. *On ne m'a pas, écrit-il à Brossette, fort accablé d'éloges sur ce Sonnet; cependant oserai-je vous dire que c'est une de mes productions dont je m'applaudis le plus?* Il en cite même quelques vers, en ajoutant qu'il ne croit pas avoir rien fait de plus *gracieux*. Il prétendoit avoir fait ce Sonnet pour en expier un autre, Ouvrage de sa jeunesse (1). *Les vers en sont assez bien tournés*, disoit-il en parlant de ce dernier Sonnet, & je ne le désavouerois pas même au-

(1) Ce second Sonnet est rapporté dans les Lettres de Brossette, Tome 2, pag. 204.

jour d'hui , n'étoit une certaine tendresse tirant à l'amour qui y est marquée , & qui y convient d'autant moins , que jamais amitié ne fut plus pure ni plus innocente que la nôtre. Mais quoi ! je croyois alors que la Poésie ne pouvoit parler que d'amour. C'est pour réparer cette faute , & pour montrer qu'on peut parler en vers de l'amitié , même enfantine , que j'ai composé , il y a quinze ou seize ans , le seul Sonnet qui est dans mes Ouvrages. C'est celui dont l'Auteur étoit si content. Nous croyons qu'il sera seul de son avis.

Quelquefois aussi indulgent admirateur des vers d'autrui que des siens , il exaltoit beaucoup ces trois vers , où Racan peint la gloire d'un Héros Chrétien dans le Ciel :

*Il voit , comme fournis , marcher nos légions
Sur ce petit amas de poussière & de boue ,
Dont notre vanité fait tant de régions.*

Despréaux disoit , comme on le voit par une de ses lettres , qu'il auroit donné ses trois meilleurs vers pour avoir fait ceux-là : assurément il eût beaucoup perdu au change. La pensée

de ces vers est belle & grande ; mais elle pouvoit être bien plus heureusement exprimée. *Comme fournis* est une expression familière & peu noble ; *fait tant de régions* (expression d'ailleurs très-prosaïque) ne présente qu'une idée vague , & ne caractérise pas avec assez d'énergie & de précision le prix que nous attachons à *ce petit amas de boue*, théâtre de notre gloire & de notre vanité.

La sévérité dont Despréaux se piquoit dans ses vers , ne lui permettoit guère les im-promptus. Il en faisoit pourtant quelquefois , & même d'assez heureux. La ville de Mons, qui appartenoit au Roi d'Espagne , & qui n'avoit jamais été prise, l'ayant été par Louis XIV, une femme, chez laquelle se trouva notre Poète , le pria de faire sur le champ quelques vers pour célébrer cette conquête ; il s'en défendit long-temps , & finit par lui dire ces quatre vers :

Mons étoit , disoit-on , pucelle ,
Qu'un Roi gardoit avec le dernier soin ;
Louis le Grand en eut besoin ,
Mons se rendre ; vous auriez fait comme elle.



NOTE XVIII, *relative à la page 60 ,
sur la comparaison de la sensibilité
à l'odorat.*

LA comparaison que nous avons faite de la sensibilité à l'odorat, paroît d'autant plus juste , que la sensibilité est , pour ainsi dire , aussi pénétrante que l'odorat physique , pour saisir dans les objets qu'on lui présente tout ce qui peut l'affecter d'une manière agréable ou pénible ; qu'elle est aussi facile à émouvoir & aussi prompte à blesser que ce même sens de l'odorat ; que les impressions qu'elle éprouve , ainsi que celles de l'odorat , ne sont jamais indifférentes , mais toujours accompagnées de plaisir ou de peine ; qu'enfin la sensibilité produit , comme l'odorat , les impressions les plus douces & les plus délicieuses dans ceux qu'une organisation délicate en a rendus susceptibles ; mais qu'elle les rend aussi plus sujets aux impressions douloureuses , qui par malheur sont plus fréquentes pour eux que les impressions agréables , comme un odorat fin & délié trouve plus d'odeurs qu'il blesse que d'odeurs qu'il flatte.

NOTE XIX, relative à la page 60,
sur la Fable du Bûcheron, mise en
vers par DESPRÉAUX & par La
Fontaine.

QUOIQUE tous nos Lecteurs sa-
chent ou doivent savoir par cœur la
Fable admirable du Bûcheron dans La
Fontaine, nous la mettrons ici sous
leurs yeux, en même temps que celle
de Despréaux; malheur à qui ne sen-
tiroit pas l'énorme distance de l'une
à l'autre.

FABLE DE LA FONTAINE.

UN pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant & courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumière enfumée;
Enfin n'en pouvant plus d'efforts & de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, & jamais de repos;
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier & la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

D v

Il appelle la Mort ; elle vient sans tarder ,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 C'est , dit-il , afin de m'aider
 A recharger ce bois , tu ne tarderas guere.
 Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes :
 Plutôt souffrir que mourir ,
 C'est la devise des hommes.

FABLE DE DESPRÉAUX.

LE dos chargé de bois , & le corps tout en eau ,
 Un pauvre Bûcheron , dans l'extrême vieillesse ,
 Marchoit en haletant de peine & de détresse.
 Enfin las de souffrir , jetant là son fardeau ,
 Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau ,
 Il souhaite la mort , & cent fois il l'appelle.
 La Mort vient à la fin. Que veux-tu , cria-t-elle ?
 Qui moi ? dit-il alors , prompt à se corriger ,
 Que tu m'aides à me charger .

A ces deux Fables , nous en ajouterons une troisième sur le même sujet , par un autre Poëte très-célèbre , Jean-Baptiste Rousseau , qui , aussi dépourvu de sensibilité que l'étoit Despréaux , a réussi tout aussi mal.

Le malheur vainement à la mort nous dispose.
 On la brave de loin ; de près c'est autre chose.
 Un pauvre Bûcheron , de mal exténué ,
 Chargé d'ans & d'ennuis , de forces dénué ,

Jetant bas son fardeau , maudissoit ses souffrances.

Et mettoit dans la mort toutes ses espérances.

Il l'appelle ; elle vient. Que veux tu, *Villageois* ?

Ah ! dit il , viens m'aider à recharger mon bois.

» Despréaux , dit Racine le fils ,
 » composa la Fable du Bûcheron dans
 » sa plus grande force , & , suivant ses
 » termes , dans son bon temps. Il trou-
 » voit cette Fable languissante dans
 » La Fontaine. Il voulut essayer s'il
 » ne pourroit pas mieux faire , sans
 » imiter le style de Marot , désapprou-
 » vant ceux qui écrivoient dans ce
 » style. *Pourquoi* , disoit-il , *emprunter*
 » *une autre langue que celle de son*
 » *Siecle* « ?

On ne conçoit pas où est la lan-
 guageur que Despréaux trouvoit dans la
 Fable de La Fontaine , encore moins
 en quel endroit de cette Fable La
 Fontaine a employé le style de Marot.
 Le jugement qu'on prête ici à Des-
 préaux est si étrange , qu'il est très-
 vraisemblable que Racine le fils a été
 mal servi par sa mémoire.

A la tête de la Fable de La Fon-
 taine , dont le sujet est pris d'Esopé ,
 on lit ces mots écrits par l'Auteur
 même : *Nous ne saurions aller plus*

loin que les Anciens ; i's ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Le bon homme s'exprime avec cette modestie , ou plutôt cette simplicité , à l'occasion d'une Fable où il est bien supérieur à Esope , comme dans presque toutes les autres. C'est encore ce même La Fontaine qui , dans la Préface de son Livre , cite Quintilien pour établir quelques principes sur la Fable , & ajoute : *Il ne s'agit pas ici d'en apporter la raison , c'est assez que Quintilien l'ait dit.* On ne peut guere pousser plus loin la foi littéraire. Rions un moment de cette superstition , mais sachons les Fables par cœur. La Fontaine , a très-bien dit un Ecrivain moderne , changea le ton de l'Apologue , quoiqué par respect pour l'Antiquité , il n'osât se l'avouer. Son génie , moins timide que ses principes , opéra cette révolution à l'insçu de l'Auteur.

S'il est vrai , comme on l'a reproché à Despréaux , qu'il ne sentoit pas assez tout le mérite de La Fontaine , ne pourroit-on pas en accuser l'inflexible sévérité de son goût , plus austere que délicat , & peu sensible aux graces

négligées & fugitives ? On s'étonne , avec raison , que le nom de La Fontaine ne se trouve dans aucun de ses vers , lorsqu'on y rencontre ceux de Racan & de Segrais ; étoit-ce oubli , étoit-ce projet ? On dit plus ; on prétend qu'il avoit La Fontaine en vue dans ces vers de l'*Art Poétique* , qui en effet peuvent le désigner :

C'est peu d'être agréable & charmant dans un Livre ,
Il faut favoir encore & converser & vivre.

Mais en supposant que ce trait regarde La Fontaine , le premier des deux vers suffiroit pour montrer combien Despréaux estimoit , au moins comme Poète , cet Ecrivain inimitable. D'ailleurs , s'il n'a point parlé de La Fontaine dans ses vers , il nous a laissé , dans sa Dissertation sur *Joconde* , un monument de son estime pour lui , puisqu'il ne balance pas même à le préférer à l'Arioste. C'est plus que n'en peuvent demander les justes admirateurs de notre charmant Fabuliste. Mais Despréaux , qui , jusqu'à la fin de sa vie , fit des additions & des corrections à ses Ouvrages dans les diverses éditions qu'il en publia , ne devoit-

il pas , dans le second Chant de son Art Poétique , où il parle des différentes especes de petits Poëmes , ajouter sur la Fable & sur La Fontaine quelques vers tels qu'il savoit les faire ? Ces vers eussent infiniment mieux valu que deux ou trois Fables de sa façon , où il semble avoir voulu jouter contre le *bon homme* avec aussi peu de succès dans ses efforts , que de justesse dans les critiques qu'il a faites de notre divin Fabuliste. En voici un nouvel exemple :

Despréaux & La Fontaine ont tous deux mis en vers , outre la Fable du Bûcheron , celle de l'Huître & des Plaideurs ; & quoique dans cette dernière Fable La Fontaine ne laisse pas Despréaux aussi loin derriere lui que dans la première , il y conserve toujours sa supériorité. Nous renvoyons nos Lecteurs à ces deux Fables. Celle de La Fontaine a encore été critiquée par Despréaux. Dans la Fable de ce dernier , qui se trouve à la fin de sa seconde Epître , c'est la *Justice* qui se présente la *balance* à la main , pour mettre les deux Plaideurs d'accord ; & dans celle de La Fontaine , c'est *Perrin*

Dandin qui arrive pour le même objet. Despréaux prétendoit que la Fable de La Fontaine manquoit de justesse, parce qu'au lieu de la *Justice*, il avoit mis un *Juge*, sous le nom de *Perrin Dandin*, qui avale l'Huître. Ce ne sont pas, disoit-il, les Juges seuls qui causent des frais aux Plaideurs; ce sont tous les Officiers de Justice. Nous laissons aux gens de goût à décider si cette critique n'est pas une chicane; nous leur demanderons de plus, si Despréaux a été lui-même à l'abri de la censure en représentant les Gens de Justice par la *Justice* en personne, la *balance* à la main, & s'il y a rien qui ressemble moins à la *Justice* avec sa balance, que les Gens de Justice avec leurs mains avides. Il nous semble, dussions-nous être condamnés comme *blasphémateurs*, que la jolie Fable de la Motte, intitulée, *Le Fromage*, & qui a le même objet à peu près que celle de l'Huître, est bien préférable à celle de Despréaux; car nous n'osons la comparer à celle de La Fontaine.

Despréaux faisoit une autre critique sur la Fable du Corbeau & du Re-

nard. Il vouloit que La Fontaine eût fait dire au Corbeau par le Renard, *mon beau chanteur, au lieu de mon bon Monsieur*. Nous osons encore n'être pas de son avis, & nous croyons que *mon bon Monsieur* est une raillerie plus douce & par conséquent plus fine de la bêtise du Corbeau, que *mon beau chanteur* ne l'auroit été de sa vanité. Il y a apparence que La Fontaine pensoit de même, puisque, malgré la critique de Despréaux, il ne changea rien à sa Fable. Peut-être Despréaux, en proposant *mon beau chanteur* au lieu de *mon bon Monsieur*, étoit-il déterminé par la rime plus exacte de *chanteur* avec *flatteur* qui termine le vers suivant; cette correction, ainsi motivée, seroit à peu près semblable à celle que Fontenelle vouloit faire dans un Conte de La Fontaine. C'est dans cet endroit de l'*Oraison de Saint Julien*, où le Poëte dit, en parlant des trois voleurs qui furent pris & pendus :

Et le trio branché

Mourut contrit & fort bien confessé.

Fontenelle, qui faisoit consister le prin-

cipal mérite de la Poésie dans l'exactitude de la rime, & qui, lorsqu'on lui lisoit des vers, ne reprenoit guere que les rimes qui lui paroissent mauvaises, n'étoit pas content de celle de *confessé* avec *branché*. Il lui paroissoit plus exact, & sur-tout plus fin de dire :

Moutut contrit, c'est-à-dire fâché.

Malheur à la rime & à la finesse, si elles produisoient toujours de semblables corrections !

Si nous osions hasarder une autre critique, mais bien légère, sur un endroit de cette Fable du Corbeau & du Renard, elle tomberoit sur les trois vers suivans :

Apprenez que tout flatteur

Vit aux dépens de celui qui l'écoute ;

Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.

Nous croyons que La Fontaine auroit peut-être bien fait de retrancher le dernier vers ; d'abord parce qu'on ne fait pas trop si ce vers est une réflexion du Fabuliste, ou la suite du discours du Renard, ce qui cause au Lecteur un petit embarras qu'il faut toujours lui éviter ; en second lieu, parce qu'en

supposant ce vers dans la bouche du Renard , ce qui est plus vraisemblable , il nous paroît de trop de la part d'un animal gourmand & rusé , qui, content du succès de sa fourberie , ne doit guere se soucier de faire remarquer au sot Corbeau l'utilité de la leçon qu'il lui donne. Mais le vers est plaisant & original, & c'est apparemment ce qui a déterminé La Fontaine à le laisser.

Dans les Sociétés où La Fontaine & Despréaux se trouvoient ensemble , & où l'on agitoit quelque matiere de Littérature , ils n'étoient pas toujours de même avis ; un jour ils dispuoient sur l'usage des *à parte* dans les Pièces de théâtre. La Fontaine soutenoit qu'ils choquoient la vraisemblance ; Despréaux les défendoit par toutes les raisons bonnes ou mauvaises qu'il pouvoit imaginer. Voyant que le Fabuliste ne se rendoit pas & s'échauffoit de plus en plus , le Satirique lui crioit pour toute réponse : *La Fontaine ne sait ce qu'il dit ; La Fontaine n'a pas le sens commun : La Fontaine* parloit toujours & n'entendoit rien. *Eh ! mon ami* , lui dit enfin Despréaux en éclatant de rire , *il y a une heure que je vous accable*

d'injures sans que vous vous en apperceviez ; dites à présent que l'à parte n'est pas vraisemblable. L'objection pouvoit n'être pas tout-à-fait juste , mais elle est plaisante , & fut au moins assez imprévue pour que La Fontaine ne trouvât rien à répliquer.

NOTE XX, relative à la page 61 ,
sur le peu de justice que DESPRÉAUX
rendoit à Quinault.

DESPRÉAUX , qui joignoit à un cœur peu fait pour la tendresse , des mœurs & des principes austères , étoit peut-être excusable de ne pas sentir ce que valoit Quinault ; les ennemis de Racine ont prétendu qu'on n'en pouvoit dire autant de ce dernier Poëte , qui , doué par la Nature d'une sensibilité exquise & profonde , savoit faire parler les passions avec une vérité si séduisante , & que les hommes sévères appeloient dangereuse. On en conclut que Racine étoit de mauvaise foi dans le peu de cas qu'il paroissoit faire de l'Auteur si tendre d'*Athys* & d'*Armide*.

Ce reproche n'est peut-être pas aussi fondé qu'on le croiroit. La facture *molle* des vers de Quinault, qui les rendoit plus propres à la Musique, les faisoit paroître aux yeux de Racine trop semblables à de la prose; lui & Despréaux se confirmoient dans cette opinion en comparant les vers des Opéra de Quinault avec les vers de ses Tragédies, qui manquent en effet absolument de force & de coloris; ils ne s'appercevoient pas que la liberté que Quinault s'étoit donnée dans ses Opéra de croiser les rimes & de mêler les vers de différente mesure, en faisoit disparoître la monotonie, les expressions oiseuses, le ton foible & lâche qu'on pouvoit reprocher aux vers de ses Tragédies, toutes écrites en grands vers & à rimes non croisées. Ce défaut disparoissoit aussi dans les Comédies du même Quinault, quoiqu'écrites en grands vers comme ses Tragédies, parce que les vers de Comédie sont pour l'ordinaire dispensés de force, & ne demandent guere en général que de la facilité & de l'élégance. Aussi la *Mere coquette* de Quinault, donnée à peu près dans le même temps que

l'Ecole des Femmes, c'est à-dire, dans les premières années de Molière, peut être regardée comme un chef d'œuvre de style, sur tout par rapport au temps où elle a été faite. Elle est même écrite, sinon avec autant de verve, du moins avec plus de pureté & de correction que les Pièces de Molière; car c'est encore là un mérite de Quinault; aucun Poète, sans exception, n'est plus correct que lui; & des remarques grammaticales sur ses Opéra se réduiroient à très-peu de pages & peut-être à quelques lignes. S'il n'emploie que rarement le mot *énergique* & *pittoresque*, du moins il ne met jamais le mot *impropre*. Mais ce mérite ne suffit pas pour des vers de Tragédie: or Despréaux & Racine ne jugeoient dans Quinault que le Poète Tragique; ils avoient trouvé le côté foible; mais ils n'auroient pas dû confondre l'Auteur de *Roland* avec celui d'*Astrate* (1).

(1) Peut-être le succès, non mérité, de plusieurs Tragédies de Quinault, donnoit-il à ces deux grands Poètes un peu d'humeur & par conséquent d'injustice à son égard: car ce succès fut si grand, qu'on entendoit, dit-

Le plus célèbre Ecrivain de notre Siecle , qui plus d'une fois a réformé les arrêts trop rigoureux ou trop injustes de Despréaux , a vengé un peu durement Quinault dans son Epître sur la calomnie :

O dur Boileau , dont la Muse sévère
 Au doux Quinault envia l'art de plaître ,
 Qu'arrive-t-il , lorsque ses vers charmans ,
 Par Jeliote embellis sur la scène ,
 De leur douceur enivrent tous nos sens ?
 Chacun maudit ta satire inhumaine.
 N'entends tu pas nos applaudissemens
 Venger Quinault quatre fois par semaine ?

on , le bruit des applaudissemens à deux rues de l'hôtel de Bourgogne. Poètes Dramatiques de nos jours , vantez-vous après cela de vos bonnes fortunes éphémères.



NOTE XXI, *relative à la page 61 ,
sur la Préface du Prologue d'Opéra,
fait par DESPRÉAUX & par Racine.*

ON lit dans cette Préface , que *les passions NE PEUVENT ÊTRE PEINTES par la Musique DANS TOUTE L'ÉTENDUE QU'ELLES DEMANDENT ; que d'ailleurs elle ne sauroit souvent mettre en chant LES EXPRESSIONS VRAIMENT SUBLIMES ET COURAGEUSES.* Que prouvent de telles assertions , sinon que Despréaux parloit de ce qu'il n'entendoit pas ? C'est ainsi que Pascal a cru que la beauté poétique consistoit à dire *fatal laurier , bel astre , & autres sottises* semblables.

A l'égard du Prologue même auquel ces étranges assertions servent de Préface , il prête encore plus à la censure , s'il est possible , par le sujet que par l'exécution. C'est la Poésie & la Musique qui se querellent sur la préférence de leur Art , & qui sont prêtes à se brouiller & à se séparer pour

faire chacune bande à part, lorsque tout à coup l'*Harmonie* vient les réunir. On ne comprend pas trop comment la *Musique* paroît d'abord dans ce Prologue sans l'*Harmonie*, qui est un de ses principaux attributs ; on comprend encore moins comment l'*Harmonie poétique* & la *mélodie du chant*, en les supposant brouillés ensemble (on ne sait pas trop pourquoi), peuvent être si facilement reconciliées par l'*Harmonie musicale* ; c'est-à-dire, apparemment par la *Musique* à plusieurs parties, qui seroit plutôt propre à augmenter la brouillerie, s'il y en avoit déjà sans elle. C'est dommage que, pour la consolation de ses ennemis, Despréaux n'ait pas achevé ce Prologue suivant le plan qu'il en a tracé lui-même ; l'*Harmonie* devoit y débiter des choses bien étranges. Elle devoit dire (ce sont les propres termes de la Préface) *la raison qui la faisoit venir sur la terre, qui n'étoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'être servi, & à qui elle devoit le plus, puisque c'étoit lui qui la maintenoit dans la France, OU ELLE RÉGNOIT EN TOUTES CHOSES,*

SES. Voilà exactement le Maître de Musique du *Bourgeois Gentilhomme*, qui prétend que tous les hommes devroient apprendre la Musique *pour être d'accord entre eux*. On peut remarquer en passant, la négligence du style dans le morceau de prose que nous venons de citer, & dans presque tous ceux que nous avons cités, ou que nous citerons. Il s'en falloit bien que Despréaux, dans sa prose, fût le Despréaux du *Lutrin* & de l'*Art Poétique*. Mais le Poète doit faire pardonner les défauts du Profateur, & ses erreurs en Musique.

Heureusement pour Despréaux & pour Racine, Quinault leur rendit, sans le vouloir, un grand service, en empêchant que ce Prologue ne fût joué. Il se présenta au Roi les larmes aux yeux, & remontra humblement le tort qu'on lui faisoit, s'il étoit désormais privé de travailler pour les plaisirs d'un si grand Monarque; le Roi arrêta le Prologue, & fit, sans le savoir peut-être, beaucoup moins de grâce à Quinault, que ce Poète modeste & malheureux ne croyoit en recevoir.

Tome III.

E

NOTE XXII, relative à la page 67,
*sur la sévérité de DESPRÉAUX à
l'égard de ses propres Ouvrages.*

» Q U A N D je vous lis mes Ouvra-
» ges, disoit Despréaux à un Mécène
» qui se croyoit un grand Aristarque,
» ce ne sont pas vos critiques que je
» crains, ce sont celles que je me fais
» à moi-même «.

Un Amateur qui avoit envie, comme
le Bourgeois Gentilhomme, *de se
connoître aux belles choses*, & à qui
la Nature n'avoit pas donné de mer-
veilleuses dispositions pour cette con-
noissance, se plaignoit un jour à notre
grand Poëte de ne pas entendre quel-
ques endroits de ses Ouvrages : *Ce n'est
pas ma faute*, répliqua brusquement
Despréaux.

Cependant, quelque soin qu'il don-
nât à ses vers, quoiqu'il ait été, dit-
on, plusieurs années à en faire quel-
ques-uns, à chercher même une rime,
quoiqu'il répétât souvent, pour justifier

la lenteur qu'il mettoit à publier ses Ouvrages , *le Public ne s'informera pas du temps que j'y aurai mis* , il n'aimoit pas à entendre dire que ses vers lui coutoient. Il lança même un trait de satire contre un Magistrat qui s'étoit permis cette remarque , & qui pourtant s'étoit bien gardé de lui en faire expressément un reproche. Despréaux reconnut bientôt , dans ce trait de satire , l'injustice d'un amour-propre trop chatouilleux , & il l'effaça dans les éditions suivantes (1).

Mais en pratiquant le précepte qu'il a donné , *si j'écris quatre mots , j'en effacerai trois* , il n'a pas imité d'autres Poëtes , qui souvent ont fait à leurs vers plus de changemens que de corrections. Ce travail aride d'une révision sévère , travail plus d'une fois mortel à d'autres Ouvrages , ne faisoit qu'ajouter de nouvelles beautés aux siens ; & on ne pouvoit pas lui faire le même reproche qu'à ces prétendus Maîtres de Littérature , qui abondamment pourvus de roideur & de sécheresse , achevent

(1) Voyez l'Edition de 1747 , Tome I , page 365.

à force de *rabot* (qu'on nous passe cette expression moins noble & plus propre ici que celle de *lime*), d'ôter à leurs minces productions le peu de substance que le hasard pouvoit y avoir mis ou laissé.

Rien n'est donc plus injuste que ces deux vers par lesquels les ennemis de Despréaux croyoient le caractériser :

Boileau polit un vers qu'il croit rendre sublime ,
Mais en vain , & son vers est plus dur que sa lime.

M. Marmontel a dit avec bien plus de vérité & de justesse :

Et son vers . . . poli , bien tourné ,
A force d'art rendu simple & facile ,
Ressemble au trait d'un or pur & ductile
Par la filière en glissant façonné.

C'étoit pour exprimer le soin pénible avec lequel Despréaux travailloit ses vers , que son ami Chapelle lui disoit avec plus d'esprit que de vérité : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon.*

Si Despréaux se rendoit si difficile sur ses propres Ouvrages , on peut juger qu'il n'étoit pas indulgent pour ceux des autres. Il pouffoit même cette sévérité jusqu'à un courage incroyable

dans un Poëte courtifan. Louis XIV lui montrait un jour des vers qu'il s'étoit avisé de faire on ne fait pour-quoi, & lui en demandoit son avis. *Sire*, répondit Despréaux, *rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, elle y a réussi.*

La sévérité avec laquelle il jugeoit ses Confreres, peut excuser celle d'un autre Homme de Lettres, qui, après avoir lu dans sa jeunesse beaucoup de vers, avoit fait une espece de vœu de n'en plus lire de sa vie, *par la raison*, disoit-il, *qu'il y avoit été attrapé trop souvent.* Il ne faisoit grace qu'à ceux dont la lecture lui étoit, pour ainsi dire, commandée, soit par la réputation bien méritée de l'Auteur, soit par l'unanimité de l'approbation publique.

Despréaux donnoit pour exemple des vers qui lui avoient le plus coûté, ces quatre vers de la Satire *sur l'Homme*, qui ne renferment pourtant rien que de très-commun, & dont même le second auroit mérité qu'il y eût pris encore plus de peine.

Lui seul vivant , dit-on , dans l'enceinte des tilles ,
 Fait voir d'honnêtes mœurs , des coutumes civiles ,
 Se fait des Gouverneurs , des Magistrats , des Rois ,
 Observe une police , obéit à des loix.

Nous avons souvent entendu louer
 comme un chef-d'œuvre de difficulté
 vaincue , ces autres vers de Despréaux
 que tous les Professeurs de Rhétorique
 font admirer à leurs Ecoliers :

Des veines d'un cailloux qu'il frappe au même instant
 Il fait jaillir un feu qui pétille en sortant ;
 Et bientôt au brasier d'une meche enflammée ,
 Montre , à l'aide du soufre , une cire allumée.

Ces vers ont le mérite , dit-on , d'exprimer élégamment & avec une sorte de noblesse , une chose petite & presque basse. A la bonne heure. Mais oserons-nous dire que la construction nous paroît embarrassée dans les deux derniers vers ? On croiroit qu'au *brasier* est le régime de *montre* , ce qui ne signifieroit rien ; il est le régime d'*allumée* dont il est trop loin , & dont il est séparé d'ailleurs mal à propos par le verbe *montre*. Déjà nous entendons nos petits Versificateurs s'écrier avec Madame Dacier : *Quel fléau pour la Poésie*

qu'un Géometre ! Quelque éloquente que soit leur exclamation , il est un grand nombre de vers dont ce Géometre se flatte de sentir tout le mérite ; il leur permet cependant , sans regret comme sans fiel , de déplorer le malheur de la Poésie , si maussadement jugée par un homme qui n'est pas Poète comme eux , & qui assurément n'a pas cette ambition.

Ce seroit peut-être ici le lieu d'examiner ce que disoit Despréaux , & ce que plus d'un Poète a répété après lui , que le grand mérite de la Poésie est d'exprimer noblement de petites choses ; mais cette discussion nous meneroit trop loin. Bornons-nous à dire , que quand le Poète , par la nature de son sujet , a des choses communes à exprimer , il doit sans doute les exprimer noblement ; mais que son vrai mérite est d'exprimer noblement des choses qui en valent la peine ; que s'il peut , dans un grand sujet , descendre quelquefois à des choses communes , c'est tout au plus pour donner quelques momens de repos au Lecteur , que pourroit fatiguer une suite

trop continue d'images grandes ou fines , ou touchantes , ou agréables ; mais que la pause seroit un peu longue , & le lit de repos un peu froid , si ces idées communes , même exprimées élégamment , dominoient dans un Ouvrage de Poésie. Ce seroit bien pis , si elles en faisoient toute la substance , & si , comme il n'arrive que trop souvent , la médiocrité du fond n'étoit pas même relevée par l'agrément de la forme. Ce ne sont point *les vers* que la Philosophie proscriit , comme tant de fots l'en accusent , ce sont les vers qui ne signifient rien , & qu'on ne se soucie ni de retenir ni de remarquer.



NOTE XXIII, *relative à la page 65 ,
sur le jugement que DESPRÉAUX
portoit de Moliere.*

CEUX qui font à Despréaux le reproche très-injuste de n'avoir pas assez senti ce que valoit Moliere , ne se rappellent pas l'endroit de ses Ouvrages, où il fait un si grand éloge de cet Auteur immortel ; nous n'en rappellerons que les derniers vers :

Mais si-tôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de sa Muse éclipsee.
L'aimable Comédie avec lui terrassée,
Envain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.

Put plus, dit un illustre Ecrivain qui a déjà cité ces vers avant nous, *est un peu rude à l'oreille, mais Despréaux avoit raison* ; & nous ajouterons que ceux qui ne seroient pas contens de cette apothéose de Moliere, seroient bien difficiles en éloges.

On cite à la charge de Despréaux
E v

l'endroit de l'*Art Poétique* où il condamne le sac de Scapin ; mais le vers qui suit ,

Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope ,

suffiroit pour prouver le cas qu'il faisoit de Moliere ; & la critique du *sac de Scapin* ne prouve que l'éloignement naturel de Despréaux pour la farce , dont Moliere ne faisoit lui-même que le cas qu'elle mérite. L'aversion de notre grand Poète pour le genre ignoble , & sur-tout pour le burlesque , étoit si grande , qu'elle lui échappoit même à la Cour , dans le temps où la veuve de Scarron , depuis femme de Louis XIV , y étoit le plus en honneur & en crédit. *Votre pere* , disoit-il à Racine le fils , *avoit la foiblesse de lire quelquefois le Virgile travesti , & de rire ; mais il se cachoit bien de moi.*

Despréaux a manifesté dans mille occasions toute son estime pour Moliere. Louis XIV lui demandoit quels Auteurs modernes avoient le mieux réussi dans la Comédie : *Je ne connois que Moliere* , répondit le Poète ; *tous les autres n'ont fait que des farces.* Racine , brouillé avec Moliere , &

moins juste à son égard que Despréaux, reprochoit à ce dernier d'avoir ri seul à la première représentation de l'*A-vare*. *Je vous estime trop*, lui répondit Despréaux, *pour ne pas croire que vous y avez ri vous-même, du moins intérieurement*. Les Stances qu'il envoya à Moliere sur l'*Ecole des Femmes*; quoique médiocres, prouvent le cas qu'il faisoit de cette Piece, si violemment frondée par tous les beaux esprits de la ville, & par tous les grands connoisseurs de la Cour. Nous ne citerons de ces Stances que deux vers :

Si tu savois un peu moins plaître,
Tu ne leur déplairois pas tant.

Il disoit néanmoins (car il falloit bien que les Anciens eussent quelque avantage sur un Moderne) que Térence avoit sur Moliere celui de s'arrêter toujours où il le faut, & de n'avoir point comme lui défiguré ses Pieces par le jargon des payfans : il faudroit donc, on ne fait pas pourquoi, bannir les payfans du théâtre; car il paroît difficile, si on les introduit sur la scene, de ne leur pas faire parler leur langue. C'est ce qui faisoit dire à Des-

préaux, que Moliere, sans ces taches
qui le défigurent,

Peut-être de son art eût emporté le prix.

*Qui aura donc ce prix, s'écrie M. de
Voltaire, si Moliere ne l'a pas ?*

Notre sévère Aristarque prétendoit
encore que le Prologue de l'*Amphi-
tryon* de Plaute valoit mieux que celui
de Moliere ; & que l'ancien étoit aussi
plus ingénieux que le moderne dans
la scene & le jeu du *moi*. Il est per-
mis de croire que Despréaux, plus
enthousiaste encore des productions de
l'Antiquité, que soumis aux jugemens
qu'elle prononçoit, vouloit seulement
(à l'exemple de Scaliger & de plu-
sieurs autres Erudits) un peu de mal
à Horace d'avoir tant maltraité les
vers & les plaisanteries du Comique
latin. On peut cependant supposer,
sans superstition ni prévention même
pour les Anciens, qu'Horace étoit à
cet égard un peu meilleur juge que
toute la troupe réunie des Savans Mo-
dernes.

Despréaux soutenoit aussi que ce vers
de Rotrou dans les deux *Sofies*,

J'étois chez nous long-temps avant que d'arriver,

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 109
étoit plus naturel que les deux vers de
Moliere :

Et j'étois venu , je vous jure ,
Avant que je fusse arrivé.

On nous permettra de ne pas souscrire
à cette décision, & de croire que le
tour des vers de Moliere est au contraire
plus naturel & plus vif que celui du
vers de Rotrou.

Moliere avoit dit dans *les Femmes
savantes* :

Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par les beaux côtés qu'il la faut imiter.

Le premier de ces deux vers offroit
une équivoque qui auroit donné beau
jeu à tous les mauvais plaisans du par-
terre de ce temps-là, & même du
nôtre. Ils furent très-heureusement
corrigés par Despréaux de la maniere
suivante :

Quand sur une personne on prétend se réplir,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler.

Plus il estimoit Moliere , plus on
doit s'étonner que dans l'Épître adres-
sée à ce grand Homme , il ne lui parle
que de la *rime* , & non de ses chef-

d'œuvres dramatiques (car il avoit déjà fait l'*Ecole des Maris* & l'*Ecole des Femmes*) ; que du moins ce Législateur du goût ne dise pas un mot des *Précieuses ridicules*, où Moliere, en paroissant ne donner qu'une espece de farce, eut le courage & l'honneur d'ouvrir les yeux aux prétendus gens de goût sur les détestables productions qu'ils encensoient, & de mettre la Nation dans la route du naturel & du vrai dont elle étoit si éloignée.

On dit que Moliere ayant lu le *Misanthrope* à Despréaux, & ce dernier ayant donné à cet Ouvrage les éloges qu'il méritoit, l'Auteur lui répondit, *Vous verrez bien autre chose*. Sans doute il vouloit lui parler du *Tartuffe*, qui dès-lors étoit commencé, & qui est le chef-d'œuvre de Moliere & du Théâtre François.



NOTE XXIV, relative à la page 68,
*sur les esquisses que DESPRÉAUX
 faisoit en prose de ses Ouvrages
 poétiques ; & à cette occasion, sur les
 Commentateurs de DESPRÉAUX.*

ON a imprimé dans les Œuvres de Despréaux (1), la Satire à son esprit, écrite en prose par l'Auteur, & on a mis au dessous de la Satire en prose la même Satire en vers. Cette comparaison du tableau avec son esquisse peut être très-utile aux jeunes Ecrivains, & c'est un service que *les Commentateurs* de Despréaux ont rendu à la Littérature : car plusieurs Ecrivains ont commenté notre Poëte ; un dernier Commentateur a eu la malheureuse patience de les recueillir tous, & d'enterrer le petit volume de Despréaux sous un fatras de notes en cinq gros volumes, qu'on pourroit appeler un *Despréaux variorum*. On a ramassé, dans ce monceau

(1) Edition de 1747, Tome V.

de décombres, jusqu'à de très-médiocre vers latins que Despréaux avoit faits dans sa jeunesse. Il renonça bientôt à cette futile occupation, & il aimait mieux être le rival d'Horace en françois, que son singe dans une Langue morte (1). Il faisoit peu de cas des Latinistes de nos jours, il avoit même composé à ce sujet un Dialogue entre Horace & quelques Poètes Latins modernes; mais il supprima ce Dialogue de son vivant, par égard pour deux ou trois hommes de collège qui avoient pris la peine de mettre en vers latins, bons ou mauvais, son Ode sur Namur, qu'il auroit dû faire meilleure en vers françois. Plus d'un Homme de Lettres se croyant & se disant Poète Latin, avoit fait le même honneur à d'au-

(1) *Racine, dans sa jeunesse, faisoit aussi des vers latins, dont son fils a rapporté quelques-uns; ils paroissent bien supérieurs aux premiers vers françois du même Poète, dont nous avons parlé plus haut dans la Note II. Ces vers ont même du feu & de l'harmonie, autant du moins qu'il est permis à un Moderne d'en juger; mais peut-être Virgile ne les auroit pas trouvés meilleurs que nous ne trouvons les vers françois qui viennent d'être cités.

tres Pièces de Despréaux ; un Professeur de l'Université , depuis Curé de Saint Côme à Paris , traduisit même en vers latins presque toutes ses Œuvres ; l'Approbateur de cette traduction (imprimée il y a quarante ans , & aujourd'hui presque oubliée) nous assure que Despréaux l'avoit honorée de son suffrage , *ne pouvant même disconvenir , ajoute cet Approbateur ; que les expressions latines donnoient souvent à ses pensées une force & une beauté qu'elles n'avoient pas dans l'original.* Le Dialogue dont nous venons de parler , fait douter avec grande raison que ce compliment fût sincère : car on voit en plusieurs endroits des lettres de Despréaux à Brossette , ce qu'il pensoit des Poètes Latins modernes. » Vous savez , » lui dit-il , que j'en fais une médiocre estime , dans la prévention où je suis qu'on ne sauroit bien écrire que sa propre Langue.... C'est une étrange entreprise que d'écrire dans une Langue étrangère , quand nous n'avons point fréquenté avec les Naturels du pays ; & je suis persuadé que si Térence & Cicéron revenoient au monde , ils riroient à gorge déployée des

» Ouvrages latins des Fernel, des
» Sannazars & des Murets. Les
» vers latins que vous m'avez envoyés
» m'ont paru dignes de Vida & de Bu-
» chanan, mais non pas d'Horace &
» de Virgile ; car quel moyen d'égaliser
» ces deux grands Hommes dans une
» Langue dont nous ignorons même
» la prononciation ? Qui croiroit, si
» nous ne le savions de Cicéron même,
» que le mot *dividere* est d'un trop
» dangereux usage, & que ce seroit une
» obscénité de dire, *cum nos vidissemus* ? Comment savoir en quelles
» occasions, dans le latin, le substantif
» doit passer devant l'adjectif, ou l'ad-
» jectif devant le substantif ? Cepen-
» dant imaginez-vous quelle absurdité
» ce seroit en françois de dire *mon*
» *neuf habit*, au lieu de dire *mon ha-*
» *bit neuf*, ou *mon blanc bonnet*, au
» lieu de *mon bonnet blanc*, quoique le
» proverbe dise que c'est la même cho-
» se « ! Despréaux pouvoit ajouter,
que s'il y avoit eu un pareil proverbe
dans la Langue Latine, les Latinistes
de nos jours ne manqueroient pas de
s'en appuyer pour autoriser leur jar-
gon factice & précaire, espece de mo-

faïque composée de pieces mal choisies
& mal rassemblées (1).

(1) » Je ne doute pas , dit un Ecrivain
» moderne , que si les grands Orateurs Latins
» de nos Colléges eussent parlé devant les
» Hirangeres de Rome , du temps de Cicéron ,
» ils n'eussent eu le désagrément de les en-
» tendre s'écrier : *Quel est donc ce barbare , qui*
» *estropie ainsi notre Langue ?* Croyons-en
» Muret , qui passe pour avoir le mieux écrit
» en latin dans ces derniers temps. *Qui som-*
» *mes-nous* , dit-il , *pour censurer le style d'un*
» *Ecrivain tel que Tacite ?* Nous ririons d'un
» Allemand ou d'un Polonois , qui ne sachant
» d'italien que ce qu'il en auroit appris dans
» deux ou trois Livres , & n'ayant d'autre
» Dictionnaire que le Catalogue des mots qu'il
» en auroit recueillis , traiteroit de barbare le
» langage d'un habile Florentin , parce qu'il
» y remarqueroit des mots qui ne se trouve-
» roient pas dans cet admirable Vocabulaire.
» Sommes-nous moins ridicules , lorsque nous
» critiquons sur leur propre Langue des hom-
» mes , dont les Cuisiniers & les Palefreniers
» savoient mieux le latin que nous ne le sau-
» rons jamais « ?

On a reproché à des Latinistes modernes ,
Cicéroniens de profession , entre autres à Ma-
nuce , d'avoir employé dans leurs compositions
latines des termes inconnus aux Auteurs du
bon Siecle , tels que *gratitudo* & *ingratitudo* ,
pour dire *reconnoissance* & *ingratitude* ; nou-
velle preuve des bévues où l'on est continuel-

Quoique les Commentateurs de Despréaux aient accablé ses Œuvres d'un

lement exposé dans ce genre d'écrire. L'harmonie de la Langue, si nécessaire à la beauté de la diction, nous est encore plus inconnue. Cicéron remarque dans son *Orator*, que cette chute de période *filii tēmeritās*, composée de trois breves entre deux longues, seroit flasque & sans effet. Cependant le même Orateur a employé avec le plus grand succès, & peut-être avec une sorte d'affectation, la chute *esse vidētūr*, qui diffère de la précédente par le seul déplacement d'une longue mise après les trois breves : on trouve encore chez le même Orateur, si sensible & si exact à l'harmonie, les chutes *minimē vidēt*, & *altērām mētūō*, qui renferment deux autres combinaisons des trois breves & des deux longues : en sorte que des différens arrangemens dont ces cinq syllabes sont susceptibles, il n'y a de contraire à l'harmonie que celui de trois breves entre deux longues ; encore cette règle auroit-elle des exceptions, puisqu'on trouve dans l'exorde de la Harangue pour Roscius, cette chute *emanāre pōtērūt*, que Cicéron n'auroit sûrement pas employée s'il l'avoit crue aussi dénuée de nombre que la chute *filii tēmeritās*. Devinez-en, si vous le pouvez, la raison ; la seule différence qu'on observe dans ces deux chutes, c'est que dans la première les trois breves entre deux longues sont précédées de deux longues *ēmā*, & dans la seconde d'une longue & d'une breve *filii*. Mais la

fatras de choses inutiles, les jeunes Littérateurs peuvent tirer de ce fumier quelques parcelles d'or, en étudiant les variantes des divers endroits que le

difficulté n'en est guère plus éclaircie. On peut observer que cette terminaison de période, composée de trois breves & de deux longues différemment combinées entre elles, équivalait à la combinaison d'une breve & de trois longues, dont Cicéron fait un usage presque continuel à la fin de ses phrases, & même de leurs différens membres, *cōmprōbāvīc, rētār-dārēt, quām plūrimōs*. Dans ces terminaisons, la dernière est toujours censée longue, quoiqu'elle soit breve; ainsi on trouve souvent des phrases de Cicéron terminées par des mots de la même quantité qu'*ōpōrtērē*, comme on voit des vers hexamètres qui se terminent par *armā*, la dernière étant censée longue. C'est encore un mystère de la prosodie latine, que la liberté si souvent prise par les Anciens, de regarder & de traiter comme longue une syllabe breve finale, soit en vers, soit en prose; & comme breve une syllabe longue, selon le besoin qu'ils en avoient pour le nombre & l'harmonie. Nous ignorons (en Juillet 1779 où nous écrivons cette remarque) si jusqu'à présent aucun Littérateur l'a faite. Nouvelle ou non, nous la croyons utile à ceux qui voudront courir encore le risque d'écrire en mauvais latin; nous espérons aussi que par cette raison, nos Lecteurs nous pardonneront cette longue note, & les détails qu'elle renferme.

Poète a corrigés. Rien n'est plus propre à former le goût, que de démêler dans les corrections d'un grand Ecrivain le motif des arrêts qu'il a prononcés contre lui-même. Une autre utilité des notes qu'on a faites sur Despréaux, c'est le soin qu'on a eu d'y rapporter les passages que Despréaux avoit traduits des Anciens, & qu'il a pour l'ordinaire très-heureusement rendus. Loin qu'il eût honte d'avouer ces larcins, il proposoit par forme de défi à ses Critiques d'en faire de pareils. Desmarests l'accusoit d'être redevable à Horace & à Juvenal des meilleurs endroits de ses Satires : *Avouez du moins*, répondit un homme d'esprit, *que ses larcins ressemblent à ceux des Traitans ; ils lui servent à faire une dépense dont tout le monde profite.* Un Ecrivain tel que Despréaux, qui savoit s'approprier les richesses des Anciens avec tant de choix, de lumieres & de goût, pouvoit s'appliquer avec justice le mot de Seneque sur les secours qu'il tiroit des Ouvrages d'autrui pour enrichir les siens : *Soleo & in aliena castra transire, non tanquam transfuga, sed tanquam explorator. Je passe quel-*

quelquefois dans le camp des autres , non comme transfuge , mais comme observateur ; c'est-à-dire , moins pour sortir de chez moi , que pour chercher ailleurs ce qui peut m'être utile.

NOTE XXV , relative à la page 69 ,
sur les services que DESPRÉAUX a
rendus à la Philosophie.

UNIQUEMENT livré aux objets de la Littérature & du goût , Despréaux avoit négligé les autres connoissances ; il ignoroit jusqu'aux termes les plus communs de la Langue des Sciences exactes ; ses ennemis ont très-injustement triomphé de quelques traits de cette ignorance qui lui sont échappés dans sa *Satire des Femmes* , entre autres d'avoir fait *parallaxe* masculin & non féminin. Il pouvoit répondre , que dans un Ouvrage où il reprochoit à quelques femmes l'affectation du savoir , il n'étoit pas mésséant au Poëte qui les en reprenoit , de paroître ignorer lui-même jusqu'à la Langue d'une science si opposée aux agré-

mens de la Poésie , comme à ceux de leur sexe. Nous ne répondons pas que les Censeurs de Despréaux se payent de cette apologie ; mais vraisemblablement il eut recours à ce prétexte ou à cette raison , pour ne se point corriger ; car il laissa subsister la faute , soit d'ignorance , soit de projet , qu'on lui avoit reprochée. C'est sans doute aussi par cette raison qu'il n'a fait aucun changement à deux vers de la même Satire , où ses ennemis l'accusoient d'avoir ignoré les premières notions de l'Astronomie :

Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
Si le soleil est fixe , ou tourne sur son axe.

vers que l'Abbé Terrasson a essayé de corriger ainsi , & qui , pour être plus exacts , n'en sont pas meilleurs :

Qu'un Télescope en-main un autre aille chercher
Si le soleil fixé tourne encore sur son axe.

Ce Poète , qu'on accusoit si amèrement d'être peu philosophe , a néanmoins rendu le plus important service à la raison , par l'arrêt burlesque qu'il donna en faveur de la philosophie d'Aristote : il fit mieux encore ; il mit dans

dans cet important service (comme nous l'avons dit dans son Eloge) toute la prudence & tous les ménagemens qui en assurèrent le succès. Puissé l'exemple de Despréaux, dans cette circonstance critique, modérer la fougue de ces Ecrivains impétueux, qui, attaquant sans ménagement des erreurs accréditées, traînent, pour ainsi dire; avec violence, les yeux bandés & sans précaution, le char de la vérité sur un chemin plein d'ornieres & bordé d'abîmes! ils finissent par le briser & le précipiter pour jamais: qu'ils apprennent de notre grand & sage Poëte, que la vérité, toujours obligée de se mettre en route de très-loin, doit cheminer lentement & à petit bruit, si elle veut cheminer sans risque, & que sa devise est cette maxime de la Tortue qui arrive au gîte avant le Lievre:

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.



NOTE XXVI, *relative à la page 70, sur l'Arrêt du Parlement donné en 1624, en faveur de la Philosophie d'Aristote.*

IL ne sera pas inutile de rappeler ici le trait principal de cet Arrêt si étrange, & trop peu connu. Les Magistrats qui le liront auront pitié de leurs prédécesseurs, & craindront de leur ressembler.

ARRÊT contre VILLON, BITAULT & de CLAVES, accusés d'avoir composé & publié des Theses contre la doctrine d'Aristote.

Ces trois Philosophes antipéripatéticiens avoient fait afficher leurs Theses Bitault devoit les soutenir, Villon en être le Juge, & de Claves le Président. Le 23 du mois d'Août 1624, étoit le jour fixé pour la dispute; elle devoit se faire dans la salle du Palais de la feue Reine Marguerite, où s'étoient déjà assemblées près de mille personnes

pour y assister ; mais avant qu'elle commençât, le Premier Président défendit cette dispute ; de Claves fut mis en prison , & Villon , craignant le même sort , prit la fuite. Voici l'Arrêt que le Parlement donna contre eux & contre leurs Theses.

» Vu par la Cour la requête présentée par les Doyens , Syndics & Docteurs de la Faculté de Théologie en l'Université de Paris , tendant à ce que pour les causes y contenues , fût ordonné que les nommés Villon , Bitault & de Claves comparoissent en personne , pour convenir , avouer , ou désavouer les Theses par eux publiées ; & , ouï leur déclaration , être procédé contre eux ainsi que de raison ; cependant permis de faire saisir lesdites Theses , & défenses faites de les disputer , &c. La Cour , après que ledit de Claves a été admonesté , ordonne que lesdites Theses seront déchirées en sa présence , & que commandement sera fait par un des Huissiers de ladite Cour auxdits de Claves , Villon & Bitault , en leurs

» domiciles , de sortir dans vingt-qua-
» tre heures de cette ville de Paris ,
» avec défenses de se retirer dans les
» villes & lieux du ressort de cette
» Cour , d'enseigner la Philosophie en
» aucune des Universités d'icelui , &
» à toutes personnes de quelque qua-
» lité & condition qu'elles soient , de
» mettre en dispute lesdites proposi-
» tions contenues esdites Theses , les
» faire publier , vendre & débiter ,
» à peine de punition corporelle ,
» soit qu'elles soient imprimées en
» ce Royaume ou ailleurs. Fait dé-
» fenses à toutes personnes , à *peine*
» *de la vie* , de tenir ou d'enseigner au-
» cune maxime contre les *anciens Au-*
» *teurs & approuvés* , & de faire au-
» cune dispute que celles qui seront
» approuvées par les Docteurs de ladite
» Faculté de Théologie. Ordonne que
» le présent Arrêt sera lu en l'assem-
» blée de ladite Faculté de Sorbonne ,
» mis & transcrit en leurs registres ;
» & en outre , copies collationnées d'i-
» celui , baillées au Recteur de l'Uni-
» versité pour être distribuées par les
» Collèges , à ce qu'aucun n'en pré-
» tende cause d'ignorance. Fait en Par-

» lement le quatrieme jour de Septem-
 » bre 1624. Ledit jour, ledit de Cla-
 » ves mandé, leſdites Theſes ont été
 » déchirées en ſa préſence «.

Ce bel Arrêt avoit peut-être eu pour
 modele les Lettres-Patentes données
 près d'un ſiecle auparavant contre Ra-
 mus par François Premier, qu'on a
 appelé le *Proteſteur des Lettres*, &
 qui ne l'étoit guere *de la raiſon*. Nous
 citerons encore ici ces curieufes Let-
 tres-Patentes pour l'avertiffement &
 l'inſtruction des Rois, comme nous
 avons cité l'Arrêt du Parlement pour
 l'avertiffement & l'inſtruction des Juges.

» François, par la grace de Dieu,
 » &c. : Comme entre autres grandes
 » ſollicitudes, que nous avons toujours
 » eues de bien ordonner & établir la
 » choſe publique de notre Royaume,
 » nous avons mis toute la peine que
 » poſſible nous a été, de l'accroître &
 » enrichir de toutes bonnes Lettres &
 » Sciences, à l'honneur & gloire de
 » notre Seigneur & au ſalut des Fide-
 » les; puis n'aguere averti du trouble
 » advenu à notre chere & aimée Uni-

» versité de Paris , à cause de deux Li-
 » vres faits par maître Pierre Ramus ,
 » intitulés , l'un *Dialecticæ institutio-*
 » *nes* , & l'autre *Aristotelicæ Animad-*
 » *versiones* , & des procès & différens
 » qui étoient pendans en notre Cour
 » de Parlement audit lieu entre elle &
 » ledit Ramus. . . . Les Docteurs ayant
 » été d'avis que ledit Ramus avoit été
 » téméraire , arrogant & impudent ,
 » d'avoir reprouvé & condamné le train
 » & art de logique reçu de toutes les
 » Nations que lui-même ignoroit , &
 » que parce qu'en son Livre des *Ani-*
 » *madversions* il reprenoit Aristote ,
 » étoit évidemment connue & mani-
 » feste son ignorance. . . . Nous con-
 » damnons , supprimons & abolissons
 » lesdits deux Livres ; faisons inhibi-
 » tions & défenses audit Ramus , sous
 » peine de punition corporelle , de
 » plus user de telles médisances &
 » invectives contre Aristote , ne autres
 » anciens Auteurs reçus & approuvés ,
 » ne contre notredite fille , l'Univer-
 » sité & Suppôts d'icelle & Souverains
 » & Magistrats , prenez & lisez ; Fanati-
 » ques , rougissez pour vos peres & pour
 » vous.

Cette Philosophie d'Aristote , si chere à nos Rois & à nos anciens Parlemens , n'avoit pas joui constamment de la même faveur auprès d'eux , même dans les temps de superstition & d'ignorance. Il est vrai que les raisons qui la firent quelquefois proscrire , étoient dignes des lumieres de ces temps-là. Au commencement du treizieme Siecle , les Livres de ce Philosophe furent brûlés à Paris , avec défense , sous peine d'excommunication , de les lire & de les garder , *parce qu'ils donnoient occasion à de nouvelles hérésies.* Ainsi , grace à l'imbécillité de nos bons aïeux , il n'y a point de genre de sottise que la Philosophie d'Aristote ne leur ait fait faire.



NOTE XXVII, relative à la page 72 ,
*sur l'admiration que DESPRÉAUX
avoit pour les Anciens.*

ON peut juger de cette admiration par le trait suivant : *Je lis maintenant , lui disoit quelqu'un , un Auteur qui est bien mon homme ; c'est Démosthènes... Si c'est votre homme , répondit-il , ce n'est pas le mien... Et comment l'entendez-vous donc , lui répliquait-on , vous qui êtes à genoux devant lui ?... C'est qu'il me fait tomber la plume des mains.* Charles Perrault opposoit à cet éloge des réflexions que nous avons rapportées dans l'article de cet Académicien.

On fait la folie du Peré Hardouin , qui prétendoit que la plupart des chefs-d'œuvres de l'ancienne Rome avoient été faits par des Moines du treizieme siecle. *Je ne sais ce qui en est , disoit Despréaux ; mais , quoique je n'aime pas trop les Moines , je n'aurois pas été fâché de vivre avec Frere Tibulle , Frere Juvénal , Dom Virgile , Dom*

Cicéron & leurs semblables (1). Il prétendoit encore que c'étoit lui qui avoit fait en grande partie la fortune d'Horace. *Avant moi*, disoit-il, *on ne parloit que de ses Odes ; je me mis à lire ses Satires & ses Epîtres, j'y trouvai mille beautés, & je m'appliquai à écrire en ce genre. Tout le monde voulut relire son Horace, & voilà ce qui a tant fait vendre celui de M. Dacier, qui n'a pu parvenir, malgré ses efforts, à gâter tout-à-fait l'original. Il n'est pas surprenant qu'avant Despréaux, qui a vraiment formé le goût de la Nation, les Epîtres & les Satires d'Horace fussent moins estimées parmi nous que ses Odes, & fussent même à peine*

(1) *Nous croirons*, disoit l'Abbé de la Chambre, *que Virgile & Cicéron étoient des Moines du temps de Saint Louis, quand le Pere Hardouin nous aura prouvé que les Jésuites sont Auteurs des Lettres Provinciales.* Cet Abbé de la Chambre, un des anciens Membres de l'Académie, ne paroît pas avoir aimé les Jésuites. Il disoit du Pere Rapin, qui faisoit successivement des Ouvrages de piété & des Poésies profanes, *qu'il servoit Dieu & le monde par semestre.* Il donnoit au puriste & minutieux Grammairien Bouhours, le nom d'*empesneur des Muses.*

connues. Horace , dans ses Odes , n'est guere qu'un très-grand Poète ; dans ses Satires & ses Epîtres , il est surtout *penfeur* , & penfeur d'un genre d'autant plus rare , qu'il réunit la profondeur & les graces ; & comme une Nation doit avoir de grands Poètes avant des Philosophes & même avant des hommes de goût , nous avons dû , par la même raifon , admirer dans Horace le Poète avant d'y démêler l'homme de goût & le Philosophe : c'est la réunion fi rare de ces différentes qualités ; c'est la variété piquante qu'elle produit dans fes Ouvrages , qui fait (comme Despréaux l'avoit fi bien fenti) tout le charme de cette lecture. L'efprit trouve une nourriture tout à la fois fi fubftantielle & fi douce dans ce mélange continuel de l'agréable & de l'utile , que fi l'on étoit réduit à ne conferver qu'un feul Poète parmi tous ceux que l'Antiquité nous a laiffés , il faudroit peut être choifir Horace de préférence à tous les autres , parce qu'il eft peut-être le feul où l'on trouve des beautés de tous les genres ; enthoufiafme , imagination , noblefse , harmonie , élégance , fenfibilité , fineffe , gaîté , goût exquis ,

philosophie tantôt légère, tantôt profonde & toujours utile, quelquefois même négligence aimable. Mais Despréaux, en appercevant le premier toute l'étendue des talens d'Horace, en la faisant connoître à ses Contemporains, en essayant par ses Ecrits de le naturaliser parmi nous, auroit dû joindre à ce mérite celui d'imiter son modele dans l'hommage éclairé que ce Poëte Philosophe rendoit aux Anciens, & dans le ridicule dont il a couvert ceux qui croient les honorer par une vénération servile. Si l'Epître admirable où il fronde ce fanatisme (c'est la première du second Livre) avoit paru du temps de Despréaux, le Poëte François auroit eu bien de la peine à se refuser quelque Epigramme contre ce même Poëte Latin qui a été l'objet de son culte.

Despréaux, malgré la préférence qu'il donnoit aux Anciens, ne renonçoit pas à se comparer avec eux. Il a dit de lui-même dans ces vers très-connus :

Au joug de la raison asservissant la rime ,
 Et, même en imitant, toujours original ,
 J'ai su dans mes Ecrits , docte , enjoué , sublime ,
 Rassembler en moi Perse, Horace & Juvénal.

Il est certain que ces vers sont de lui, & qu'il les fit pour en remplacer de mauvais qu'on avoit voulu mettre au bas de son portrait (1). C'est un petit mouvement d'amour-propre qu'il faut lui pardonner, & que la circonstance lui arracha; car dans une autre occasion, un Graveur lui ayant demandé des vers pour une autre de ses estampes, il répondit : *Je ne suis ni assez fat pour dire du bien de moi, ni assez sot pour en dire du mal.*

Les vers que nous venons de citer, quoique bons, ne nous paroissent pas préférables à une inscription latine très-courte, qu'un ami de Despréaux avoit faite pour une de ses estampes; inscription relative à la différence de son caractère comme homme & comme Auteur; il étoit doux & facile dans la société, mordant & satirique dans ses Ecrits; on exprimoit ce contraste : *Nicolaus Boileau Despréaux, morum lenitate & versuum dicacitate æquè insignis. Nicolas Boileau Despréaux, aussi connu par la douceur de ses mœurs que par la malignité de ses vers.*

(1) Voyez l'Edit. de 1747, Tome II, p. 408.

NOTE XXVIII, *relative à la p. 73 ,
sur la superstition érudite de M. &
de Madame Dacier.*

CES deux savans personnages pen-
ferent se brouiller sérieusement avec
Despréaux, à l'occasion d'un vers de la
douzieme Satire, où la vertu de So-
crate étoit révoquée en doute. Le Poëte
avoit dit, en parlant du Philosophe :

Très équivoque ami du jeune Alcibiade.

Ce vers parut scandaleux à M. &
Madame Dacier : *Vous avez*, leur ré-
pondit Despréaux, *un beau zele pour
les morts. Que diriez-vous donc si j'a-
vois fait la chanson qui court contre
le Pere Massillon ?* C'étoit une chanson
très-satirique, que les Jésuites avoient
faite ou fait faire contre les mœurs,
selon eux, peu religieuses de ce Prédi-
cateur célèbre, mais Oratorien. *Ah !*
répliqua Dacier, *le bel homme que
Massillon, pour le comparer à Socrate !*

Une femme parloit assez mal des
Anciens devant Dacier, & sur-tout du

divin Platon. *Sans doute*, répondit Dacier avec toute la politesse des héros d'Homere, *Madame ne daigne lire d'Auteur ancien que Pétrone. Pardonnez-moi*, Monsieur, répliqua-t-elle, *j'attends pour le lire que vous en ayez fait un Saint.*

Madame Dacier voyant une autre femme filer au rouet, lui dit d'un air mécontent : *Les Anciens n'ont jamais filé qu'à la quenouille.* On assure que Dacier & sa femme pensèrent un jour mourir d'un ragoût *antique*, dont ils avoient pris la recette dans *Apicius* ou dans *Apulée*. Ils se seroient consolés sans doute de cette fin *savante*, en croyant mourir *au lit d'honneur*.

Despréaux, malgré son peu d'estime pour M. & Madame Dacier, faisoit plus de cas de la femme que du mari. *C'est un homme*, disoit-il de ce dernier, *qui fuit les graces, & à qui les graces le rendent.* Et lorsqu'il parloit des Ouvrages que le couple savant donnoit en commun, il prétendoit que dans leurs productions d'esprit, *Madame Dacier étoit le pere.* Cette plaisanterie de Despréaux lui donna de l'humeur contre l'Abbé Tallemant, qui avoit mis le mot

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 135
du Poëte en très-mauvais vers. Nous
les rapporterons comme un modele
rare de ridicule :

Quand Dacier & sa femme engendrent de leur corps ,
Et que de ce beau couple il naît enfans , ALORS
 Madame Dacier est la mere ;
 Mais quand ils engendrent d'espris
 Et font des enfans par écrit ,
 Madame Dacier est le pere (1).

Les pesans Admirateurs & Com-
mentateurs de l'Antiquité , qui se traî-
nant , comme Dacier , lourdement à
sa suite , méprisent & insultent les Mo-
dernes , ont été comparés par un Phi-
losophe à ces valets insolens , qui , tout
glorieux d'être au service d'un grand
Seigneur étranger , montent fièrement
la canne à la main derriere le carrosse

(1) Ces vers valent pour le moins ceux
où le plat rimeur Desforges Maillard a peint
si élégamment un Poëte par ce rébus ingénieux :

Pere de mille enfans qu'il ne faut point chauffer ,
 Quoique leurs pieds soient en grand nombre.

Croiroit-on que celui qui faisoit de pareils
vers , ait été loué par ce même Jean-Baptiste
Rousseau qui a dénigré la Henriade & Zaïre ?
Auteurs & Rois , fiez-vous aux louanges !

de leur Maître. La comparaison, ajoutoit ce Philosophe, pourroit être plus noble, mais peut être n'en convient-elle que mieux aux pédans orgueilleux qui en font l'objet ; car le Maître qu'ils servent est bien *étranger* pour eux, & ils n'en font pas moins prêts à tomber grossièrement & lourdement sur ceux qui oseroient lui témoigner quelque irrévérence.

NOTE XXIX, *sur la Traduction de Longin par DESPRÉAUX.*

PARMI les Ouvrages de Despréaux les plus estimés, il en est un dont nous n'avons point parlé dans son Eloge, parce que le fond n'en est pas à lui, & que d'ailleurs il n'est écrit qu'en prose ; il mérite cependant que nous en fassions ici une mention particulière : c'est sa Traduction du *Traité du sublime* de Longin. Les ennemis de notre Poète ont reproché à cette traduction des contresens ; critique peut-être hasardée sans de fortes preuves ; mais ce qu'ils auroient dû ajouter, s'ils avoient

voulu être justes, c'est que l'Ouvrage se fait lire avec beaucoup de fruit & de plaisir, tant pour le mérite de l'original, qui contient d'excellens préceptes d'éloquence, que par celui de la Traduction même, écrite avec correction & avec pureté, quoique peut-être on y pût désirer plus d'élégance & des graces. Ce qui la rend sur-tout recommandable, ce sont les Traductions que Despréaux y a faites en très-beaux vers des passages d'Homere & de quelques autres Poëtes Grecs, cités par Longin; ce sont encore les notes que le Traducteur a jointes à sa version, & dont la plupart renferment les jugemens les plus sains en matiere de goût, & les meilleurs principes de littérature. Il seroit seulement à souhaiter que Despréaux, qui, dans ces notes, a souvent raison contre Charles Perrault en repoussant les traits que cet Antagoniste des Anciens avoit lancés contre Homere & contre Pindare, n'eût pas voulu tout justifier dans ces deux grands Poëtes, & fût convenu de bonne grace qu'Homere & Pindare ne sont pas toujours sans reproche.

NOTE XXX, relative à la page 72,
*sur l'aversion de DESPRÉAUX pour
Fontenelle.*

CE Philosophe parloit volontiers ; sur-tout dans sa vieillesse , de la haine que Despréaux & Racine avoient eue pour lui , & des sarcasmes sans nombre dont ils ne cessoient de l'accabler. Il ajoutoit que le Pere Bouhours lui avoit offert de le raccommo~~der~~ avec eux , & qu'il l'avoit refusé ; étoit-ce par un ressentiment d'amour-propre offensé ? Etoit-ce par l'opinion , bien ou mal fondée , qu'il avoit du caractère des deux Poètes ? Despréaux, dans son Ode sur la prise de Namur , avoit mis une strophe contre Fontenelle , qui à la vérité n'étoit pas bonne , & dont lui-même fit justice en la supprimant ; & le Philosophe , de son côté , fit contre Despréaux une assez bonne Epigramme que tout le monde connoît. Racine , à peu près dans le même temps , avoit fait contre la Tragédie d'*Aspar* , Ouvrage

malheureux de Fontenelle , une Epigramme encore meilleure , & qui est aussi très-connue. La principale cause de la haine que Despréaux & Racine avoient pour Fontenelle , étoit le prétendu mépris de ce Philosophe pour les Anciens , qu'il étoit pourtant bien loin de mépriser , mais qu'il n'admirait pas à la vérité avec le même enthousiasme que ces deux grands Ecrivains. Les partisans zélés de l'Antiquité ont toujours fait ce reproche à Fontenelle , qui un jour y fit une réponse aussi plaisante que péremptoire (1).

Dans une de ces disgrâces que Fontenelle essuya souvent aux élections académiques , & dont Despréaux & Racine étoient les principaux auteurs (2) , il courut contre le Philosophe une chanson plaisante , quoique très-injuste , faite par ces deux grands Poètes (3). On assure qu'ils couvrirent la route de

(1) Voyez dans l'article de Fontenelle , son Eloge par Duclos.

(2) Voyez plus haut l'article de l'Abbé Testu de Mauroy.

(3) Elle se trouve dans les Mémoires de l'Abbé Trublet sur Fontenelle , page 219.

Rouen, où Fontenelle étoit retourné, de chanteurs qui brailloient & ven-
doient cette chanson ; & celui de qui
nous tenons ce fait, ajoute que c'est
un des procédés que Fontenelle par-
donnoit le moins à Despréaux & à
Racine. Mais l'Epigramme contre *As-*
par étoit sans doute le motif qui
avoit encore plus ulcéré Fontenelle
contre Racine que contre Despréaux ;
il prétendoit que le pieux Auteur d'*Esf-*
ther étoit beaucoup plus méchant (c'est
le terme dont il se servoit) que l'Au-
teur de tant d'Epigrammes & de Sa-
tires. Despréaux pensoit à peu près de
même, en employant à la vérité une
expression moins amère. *Racine*, di-
soit-il, *est beaucoup plus malin que*
moi. Il citoit en preuve du talent su-
périeur de son ami pour la satire, ces
beaux vers de Bajazet, où l'expression
du mépris est en même temps si élo-
quente & si énergique :

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Une autre preuve moins équivoque du

caractère satirique de Racine , c'est l'Epigramme qu'il fit contre le Sésostris de Longepierre ; quoiqu'il n'ignorât pas que ce Poëte , à la vérité très-médiocre , lui donnoit hautement la préférence sur Corneille ; ce qui pouvoit exiger de la part de Racine quelque reconnoissance , ou du moins quelque ménagement pour son Panégyriste. Ce malheureux Longepierre , zélé partisan des grands Ecrivains de l'Antiquité qu'il n'imitoit guere , avoit le malheur de ne plaire ni à leurs partisans ni à leurs détracteurs , & d'être en butte aux injures des uns & des autres. On connoît l'excellente Epigramme de Rousseau contre lui , qui vaut bien mieux que celle de Racine.

Le penchant de Racine à la satire , penchant que toute sa dévotion ne réprimoit pas , fit soupçonner très-injustement d'hypocrisie la piété de ce grand Poëte. De là le couplet contre lui inséré dans un Noël du temps , & qu'on attribue à Fontenelle :

Le célèbre Racine
Après eux arriva ;
D'une modeste mine
D'abord il s'écria :

Seigneur , de ces pécheurs détourne ta colère !

Et sa dévotion , don don ,

Chacun édifie , la la ,

Uors l'enfant & la mere.

Despréaux , si nous en croyons Racine le fils , avoit contribué à faire sentir , à son ami le danger des Epigrammes. Il auroit donc pu lui dire comme Agamemnon à sa fille :

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçois.

Il ne pouvoit , ajoute Racine le fils , *assez admirer* comment son ami , que la Nature portoit aux plus fortes passions , avoit toujours pu en modérer la violence ; ce qu'il attribuoit aux sentimens de religion dont Racine étoit pénétré. *La raison , disoit Despréaux , conduit ordinairement les autres hommes à la foi , c'est la foi qui a conduit Racine à la raison.* Elle auroit dû le conduire aussi à la bonté ; mais la médifance est le péché que les dévots se permettent le plus , qu'ils regardent même quelquefois comme une œuvre méritoire , & presque comme une vertu de leur état. » Ils vous prouveront , en cas de » besoin , dit Racine lui-même dans

» une de ses lettres contre Port-Royal,
 » que la raillerie est permise , que les
 » Peres ont ri , que Dieu même a
 » raillé « ,

NOTE XXXI, *relative à la page 75 ,
 sur les louanges données par DES-
 PRÉAUX à Voiture,*

LE goût si décidé & si constant que Despréaux a marqué pour Voiture , est une énigme pour ceux qui adoptent d'ailleurs les autres jugemens , presque toujours si équitables. Ils tâchent de l'excuser en disant que ce fut une erreur de sa jeunesse , & que son aversion pour le style déclamatoire & boursoufflé de Balzac , l'avoit fait plier en sens contraire en faveur du genre opposé. Mais si Despréaux étoit l'ennemi de l'enflure , il ne l'étoit pas moins de l'affectation du bel esprit ; & on l'accuse de n'avoir jamais rétracté les éloges qu'il avoit prodigués à un Auteur si coupable de cette affectation.

Il paroît cependant qu'il eut enfin

quelques remords sur cet objet ; on en trouve une espèce d'aveu dans le dernier de ses Ouvrages , où il dit en parlant de l'*équivoque* :

Le Lecteur ne fait plus admettre dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'insipide figure.

Despréaux regrette en cet endroit les écarts où l'abus des pointes a entraîné ce *charmant* Auteur , & le tort que ce *plat agrément* a fait à ses *divins Ouvrages* ; mais cette demi-rétractation , exprimée d'ailleurs en vers assez faibles , & où l'amour perce encore à travers les reproches , n'a été publique que depuis la mort de l'Auteur , & n'a paru suffisante , ni à ses ennemis , ni à ses amis même , pour réparer l'espèce de scandale qu'il avoit donné aux partisans du bon goût par ses éloges outrés de Voiture.

Cet Ecrivain , qui a tant cherché l'esprit aux dépens du goût , s'étoit déclaré hautement contre le style de Plin le jeune , à qui on a fait le même reproche. Il semble qu'il auroit dû en être le plus zélé partisan. Quelle pouvoit être la cause de cette étrange aversion ?

sion? Apparemment l'impossibilité mortifiante où il se trouvoit, d'égaliser un Ecrivain qui avoit plus d'esprit sans effort que Voiture n'en avoit avec beaucoup de peine. C'est ainsi que feu Rémond de Saint-Mard, Auteur de quelques Ouvrages assez médiocres, où il n'a été que le singe de Fontenelle, se déchaînoit contre son modele avec une espece d'acharnement & dans sa conversation & dans ses Ouvrages. Fontenelle disoit de lui, en riant de l'amertume de ses censures : *Il est persuadé que je suis venu tout exprès de Rouen à Paris par le coche, avec le projet bien formé de corrompre le goût.*

L'Académie Françoisse avoit rendu à Voiture un hommage bien plus étrange que les éloges de Despréaux, en lui faisant l'honneur inoui de prendre le deuil à sa mort; honneur que n'ont reçu d'elle ni Corneille, ni Racine, ni Bossuet, ni Despréaux, ni Montesquieu, ni Voltaire, à qui même il ne lui a pas été permis de rendre, suivant son usage, les derniers honneurs funebres. Quelle a pu être la cause de

cette distinction si surprenante , accordée aux manes d'un Ecrivain , aujourd'hui presque oublié ? Etoit-ce la faveur dont on prétend qu'il jouissoit à la Cour, & le désir de plaire à la Reine Anne d'Autriche qui l'honoroit, dit-on, de ses bontés ? Etoit-ce l'estime profonde de l'Académie pour les Ouvrages & les talens de Voiture ? La moins mauvaise de ces deux raisons fait peu d'honneur à nos anciens Confreres (1).

(1) Il est très-possible qu'après la mort de Louis XIII, l'Académie ait eu de justes craintes d'être immolée à la haine de la Cour & de la Nation contre Richelieu, & que Voiture ait plus contribué à sa conservation que le Chancelier Seguier, qui avoit alors à craindre pour lui-même.



NOTE XXXII, relative à la page 77,
sur l'attachement de DESPRÉAUX
pour les Ecrivains de Port-Royal.

QUELQUE dévoué que fût Despréaux à ces Ecrivains illustres, il n'adoptoit pas leurs opinions, même purement littéraires. Il faisoit grand cas du célèbre Auteur des *Essais*, qu'ils ont tant maltraité, & dont la philosophie vraie, énergique & profonde, nous a un peu refroidis sur la leur, souvent commune, quelquefois exaltée, & toujours verbeuse.

Le Marquis de Sévigné, homme de beaucoup d'esprit & de goût, jugeoit avec une sévérité philosophique digne de notre Siècle, ces Ecrivains Jansénistes que tout le monde admiroit alors. » Pour » les *Essais de morale*, dit-il dans une » lettre à sa mere, je vous demande » très-humblement pardon, si je vous » dis que le *Traité de la connoissance* » de soi-même me paroît distillé, sophistique, galimatias en quelques en-

» droits , & sur-tout ennuyeux presque
» d'un bout à l'autre..... Pouvez-vous
» mettre en comparaison le style de
» Port-Royal avec celui de M. Pascal ?
» C'est celui-là qui dégoûte de tous
» les autres. M. Nicole met une quan-
» tité de belles paroles dans le sien ;
» cela fatigue & fait mal à la fin : c'est
» comme quelqu'un qui mangeroit trop
» de blanc-manger ; voilà ma décision «.
Et dans une autre lettre écrite à Ma-
dame de Grignan sa sœur : » Je vous
» soutiens , lui dit il , que le premier
» traité *des Essais de morale de Ni-*
» *cole* vous paroîtroit tout comme à
» moi , si la Marans & l'Abbé Testu
» ne vous avoient accoutumée aux cho-
» ses fines & distillées.... De tout ce
» qui a parlé de l'homme & de l'in-
» térieur de l'homme , je n'ai rien vu
» de moins agréable ; & ce ne sont
» pas là de ces portraits où tout le
» monde se reconnoît. M. Pascal , la
» Logique de Port-Royal , & Plutar-
» que & Montagne parlent bien au-
» trement ; celui-ci parle , parce qu'il
» veut parler , & souvent il n'a pas
» grand chose à dire «. Ce jugement

est sans doute trop rigoureux. Peut-être même n'y a-t-il pas assez de justice dans les reproches que M. de Sévigné fait ici à l'Auteur *des Essais de morale*, chez qui on trouve plus d'idées communes, & *delayées* souvent dans un style *un peu lâche*, que d'idées *finés & distillées*. Mais le Marquis de Sévigné est au moins louable d'avoir eu le courage de dire franchement & fortement son avis sur un Auteur devant lequel toute la France étoit prosternée, dans un temps où Montagne étoit regardé par la multitude avec une sorte de mépris. Si tous ceux qui sont faits pour juger imitoient ce courage, au risque même de se tromper quelquefois dans leurs jugemens, la Philosophie & la Littérature seroient moins ensevelies sous une masse de préjugés qui les dévorent.

Le Marquis de Sévigné n'étoit guere plus favorable aux opinions théologiques des Ecrivains de Port-Royal, qu'admirateur de leur style. Voici ce qu'il mande à Madame de Grignan au sujet du Livre de Saint Augustin *sur la prédestination*, qu'il lisoit à la

campagne avec sa mere ; Ouvrage où les Jansénistes prétendoient trouver leur doctrine. » Il s'en faut encore » quelque chose que nous ne soyons » convertis ; c'est que nous trouvons » les raisons des semi-Pélagiens fort » bonnes & fort sensibles ; & celles » de Saint Paul & de Saint Augustin , » fort subtiles & dignes de l'Abbé » Testu. Nous serions très-contens de » la Religion , si ces deux Saints n'a- » voient jamais écrit ; nous n'avons » que ce petit embarras ». Il faut pardonner à un homme du monde , peu Théologien , cette décision si légèrement hasardée.



NOTE XXXIII, *relative à la page 78,*
sur le respect de notre Poëte pour le
Docteur Arnaud.

IL exprima fortement ce respect par sa réponse franche & même un peu dure , au Pere Mallebranche , qui , lui parlant de sa dispute avec Arnaud sur les *idées* , prétendoit que ce Docteur ne l'avoit jamais entendu. *Eh ! mon Pere* , lui dit Despréaux , *qui donc voulez-vous qui vous entende ?* Avec un peu plus de lumieres & un peu moins de prévention pour son ami , Despréaux eût avoué que dans cette dispute si animée , mais si vide & si ténébreuse , les deux intrépides Métaphysiciens ne s'entendoient guere mieux l'un que l'autre. Quand on parloit au Docteur Arnaud de la beauté du génie du Pere Mallebranche : *Tant pis* , disoit-il ; *deux voyageurs vont à Rome , l'un est foible & à pied , l'autre vigoureux & bien monté ; ils manquent tous deux le chemin ; lequel croyez-vous qui s'égarera davantage ?* Le

Docteur , dans ses spéculations théologiques & métaphysiques , n'étoit il pas aussi lui-même ce voyageur bien monté & bien fourvoyé , qu'il ne voyoit que dans son Adversaire ? Le mot de Jurieu , sur le Pere Mallebranche , *que le Verbe s'étoit fait Cartesien sur ses vieux jours* , est rapporté avec éloge.

L'affection que Despréaux avoit vouée à Port-Royal , s'étendoit jusqu'aux Religieuses qui habitoient ce monastere , où elles menoient la vie la plus dure & la plus mortifiée. On lui disoit que le Roi étoit fort irrité de la résistance de ces pauvres filles à la signature de je ne fais quelle Bulle dont on n'auroit jamais dû leur parler ; & on ajoutoit que le Monarque se dispoisoit à les traiter avec la dernière rigueur : *Et comment fera-t-il* , répondit Despréaux , *pour les traiter plus durement qu'elles ne se traitent elles-mêmes ?*

Il ne prenoit cependant qu'une part très-légere aux querelles sur la grace dont cette maison fut la victime ; & l'exclamation de notre Poëte à ce sujet , *que Dieu est grand & que les hommes sont foux !* devoit être le refrain ordinaire des hommes sensés , lorsqu'ils

daignent parler des controverses aussi futiles que violentes, dont la simplicité de la Religion a été si souvent profanée. Despréaux avouoit qu'il avoit été un moment assez *fou* lui-même, pour vouloir prendre quelque parti sur ce sujet, mais qu'il n'avoit jamais pu se fixer là-dessus à une opinion qui lui parût *avoir le sens commun*; c'étoient-là ses propres expressions, que nous avons fort adoucies dans son éloge, & que nous n'hésitons point à rétablir ici, comme devant être souscrites par tous les hommes raisonnables (1).

Nous avons rapporté dans l'éloge de Despréaux, son excellente réponse à ceux qui lui disoient que Louis XIV

(1) Le célèbre Cujas, si savant dans la Jurisprudence Romaine, mais très-peu curieux de théologie, disoit, lorsqu'on lui demandoit son avis sur les controverses scholastiques, dont s'occupoient, avec leur gravité ordinaire, les Docteurs de son temps : *Nihil hoc ad Edictum Pratoris.* (*Qu'importe cela à l'Edit du Préteur ?*) Qu'il seroit à souhaiter que tant d'hommes, dont les querelles théologiques ont troublé le repos, se fussent dit aussi avant de s'y engager : *Qu'importent ces billevesées scholastiques au progrès de la raison, & au bonheur de l'espèce humaine ?*

faisoit chercher le Docteur Arnaud pour le mettre à la Bastille. Un Officier, nommé *Isaac Arnaud*, cousin de ce Docteur, & Gouverneur de Philisbourg, ayant rendu à l'ennemi cette importante place, qui pouvoit, dit-on, se défendre encore, fut réellement mis dans cette même prison dont on avoit menacé le Docteur. Quelqu'un dit à la Cour, un mois après, que le Gouverneur de Philisbourg étoit sorti de la Bastille. *Pourquoi non*, dit un Courtisan, *il est bien sorti d'une meilleure place ? Son cousin le Docteur*, ajouta quelqu'un, *ne seroit pas sorti à si bon marché ni de l'une ni de l'autre.*



NOTE XXXIV , *relative à la p. 78 ,
sur les querelles de DESPRÉAUX
avec les Jésuites.*

A l'occasion de l'*Epître sur l'amour de Dieu* , dont ces Peres avoient eu la sottise de paroître mécontents , un des Membres de la Société avoit fait une Epigramme , où l'on réduisoit aussi malignement qu'injustement le mérite de Despréaux à n'être que le copiste des Anciens. L'Epigramme finissoit par ce trait plaisant , que *pour l'amour de Despréaux on voudroit bien qu'Horace eût traité de l'amour de Dieu*. Despréaux avoit répondu à cette Epigramme par une autre , dans laquelle il assuroit les Jésuites qu'il n'avoit trouvé son *Epître sur l'amour de Dieu* , ni dans Horace ni dans les *Livres de la Société*. Ces attaques réciproques , l'épithete de *loups dévorans* par laquelle Despréaux avoit désigné assez clairement les Jésuites dans l'Epitaphe du Docteur Arnaud , la maniere aigre-douce dont ces Peres s'expliquoient sur Despréaux dans

Gvj

leur Journal, l'éloge qu'il faisoit des Provinciales en toute occasion, en célébrant cet Ouvrage comme le mieux écrit que la Langue Françoisë eût produit jusqu'alors ; tous ces coups indirects & dérobés, donnés & reçus de part & d'autre, entretenoient entre le Poëte & la Société une zizanie sourde, qui auroit fini par une guerre déclarée, si la Société n'eût pas autant redouté les sarcasmes du Poëte, que le Poëte pouvoit craindre le crédit de la Société.

L'admiration de Despréaux pour les Provinciales éclata sur-tout dans une dispute que Madame de Sévigné raconte avec ses graces ordinaires, & que notre Poëte eut chez M. de Lamoignon avec un Jésuite qui accompagnoit Bourdaloue. Une circonstance qui nous paroît bien remarquable dans ce récit, quoiqu'elle ait échappé à Madame de Sévigné, c'est la prudente & politique taciturnité du célèbre Prédicateur, qui, tout intéressé qu'il étoit, comme Jésuite, à décrier Pascal & à soutenir son Confrere, loua mieux en cette occasion les *Provinciales* par son silence, que Despréaux par son enthousiasme.

Dans une autre occasion, le P. Bouhours, s'entretenant avec Despréaux sur la difficulté de bien écrire en françois, lui nomma ceux de nos Ecrivains qu'il regardoit comme des modèles. Despréaux les rejetoit tous. *Mais quel Ecrivain lisons-nous donc*, lui disoit le Pere Bouhours ? *Mon Pere*, répondit Despréaux, *croyez moi, lisons les Provinciales, & ne lisons pas d'autre Livre.* Bossuet faisoit à cet Ouvrage le même honneur que Despréaux. Voyez plus haut les notes sur l'éloge de Bossuet.

Ce grand Poëte, las de querelles sur la fin de sa vie, & ne voulant plus que la paix, la fit sans exception avec les Jésuites, grands & petits : *Vous pourrez*, écrivoit-il à Broffette, *assurer Messieurs les Jésuites de Lyon, que je n'écrirai plus rien contre personne de leur Compagnie, dans laquelle, quoique très attaché à la mémoire de M. Arnaud, j'ai toujours eu des amis illustres. Je n'ai pas eu de peine*, disoit-il dans une autre lettre, *à donner les mains à mon accommodement avec les Journalistes de Trévoux :*

Aujourd'hui vieux lion, je suis doux & traitable.

Les Journalistes , Prêtres & Religieux , ne furent pas aussi fideles que le Poëte au traité de paix , & continuerent à lui lancer quelques traits enveloppés & fréquens , qu'il prit enfin le parti d'ignorer pour achever en repos ce qui lui restoit de jours à vivre.

Despréaux n'auroit peut-être jamais dû faire à ces Journalistes d'autre réponse que celle du Président de Montesquieu dans une circonstance à peu près semblable. On a entendu raconter plus d'une fois à ce Philosophe la vengeance plaisante qu'il avoit tirée du Jésuite *Tournemine* , qui le harceloit sans cesse dans ce même Journal de Trévoux , destiné de tout temps , comme l'on voit , à rendre justice aux grands Hommes. Ce Jésuite étoit fort vain , & croyoit toute la terre occupée de son mérite. Le Président de Montesquieu alla trouver le Pere Castel , autre Jésuite , mais dont il étoit ami. *Dites-moi , je vous prie* , lui demanda-t-il , *qui est un Pere Tournemine dont on m'a parlé ? Je ne le connois pas ; n'est il pas Jacobin ?* Comment , répondit le Pere Castel , *vous ne connoissez pas notre Pere Tournemine , qui est*

si sàvant, si célèbre, qui a tant écrit contre vous? ... Vous m'apprenez tout cela, dit le Président. Il s'attendoit bien que cette conversation seroit rendue au Pere Tournemine, qui finit par le laisser en repos.

Bourdaloue faisoit un jour, en présence de Despréaux, quelques plaisanteries un peu triviales, quelques Epigrammes de Moine & de Prêtre sur la prétendue folie qu'on reproche aux Poètes. *Je fais, mon Pere, lui répondit Despréaux, tout ce qu'on dit d'ingénieux à ce sujet; mais si vous voulez venir avec moi aux Petites-Maisons, je m'offre de vous y fournir dix Prédicateurs contre un Poète; & vous ne verrez à toutes les loges que des mains qui sortent des fenêtres, & qui divisent leurs discours en trois points.*

Cette manie de diviser toujours ainssi les Sermons, & celle de mettre à la tête un texte sur lequel tout le discours est compassé, étoit regardée par Despréaux comme un reste de la barbarie des siècles d'ignorance. Un Théologien de nos jours, Ecrivain d'ailleurs très-orthodoxe, & dont le témoignage par conséquent ne peut être suspect,

s'est élevé contre cet usage gothique dans ses *Péflexions sur l'éloquence de la chaire*. Cependant, qui croiroit qu'on a fait, il y a quelques années, un grand crime à un Orateur, homme d'esprit, qui prêchoit devant l'Académie François le Panégyrique de Saint Louis, de n'avoir point mis de texte à ce Panégyrique ? Il est vrai que plusieurs auditeurs avoient été fort scandalisés d'une si terrible innovation. *N'est-il pas étrange*, disoit entre autres un vieux Prêtre avec la plus profonde douleur, *de faire un Sermon où il n'y a pas seulement un mot de latin ?*

Un Jésuite nommé Romeville, grand faiseur de miracles dans quelques villages, & bientôt oublié comme tant d'autres de ses pareils, opéroit des prodiges dans un coin du Dauphiné. Quelques fots disoient, *j'ai ouï dire*, & qui que ce fut n'osoit dire, *j'ai vu*. Quoique la renommée de ce Thaumaturge ne passât guere deux ou trois lieues, Brossette s'avisa d'en écrire à Despréaux. » Je ne fais, répondit le Poète, si ce » grand Saint a ressuscité des morts, » ce qui est à mon avis la vraie pierre » de touche des hommes à miracles ;

» mais le plus grand qu'il pût faire
 » pour moi, ce feroit de convenir que
 » M. Arnaud est le plus grand per-
 » sonnage qui ait paru depuis long-
 » temps dans l'Eglise, & de défavouer
 » les exécrables maximes de tous leurs
 » nouveaux Casuistes; alors je lui crie-
 » rois : *Hosanna au plus haut des*
 » *Cieux; béni soit celui qui vient au*
 » *nom du Seigneur* & !

(1) Despréaux observoit avec raison, que les faux Thaumaturges avoient très-rarement tenté l'opération critique de la résurrection des morts. Quelques-uns néanmoins, disoit-il, en ont eu la hardiesse, entre autres le fameux Apollonius de Thyane, qui, si nous en croyons ses Historiens, ressuscita publiquement aux yeux de toute la ville de Rome, du temps de Néron, une jeune fille qu'on portoit en terre. Mais les Historiens ecclésiastiques, ajoutoit Despréaux, ont soin de nous avertir (ce qui n'est pas difficile à croire) que cette jeune fille n'étoit pas morte,

(1) Nous tenons les anecdotes suivantes, qui font honneur à Despréaux, de feu M. Falconnet qui l'avoit fort connu.

qu'elle étoit seulement évanouie ; qu'il sortoit encore de son visage une légère vapeur , & qu'au moment où Apollonius la ressuscita , il tomboit une rosée qui sans doute la fit revenir de l'état de pamoison où elle étoit. Un prodige plus difficile encore que la résurrection , disoit aussi notre Poète , & par cette raison plus rare dans l'Histoire des faux miracles , c'est celui de remettre les membres coupés.

Le peu de goût de ce grand Poète pour les Jésuites s'étendoit sur tous les Moines , auxquels il n'épargnoit pas les sarcasmes dans l'occasion. Ayant passé à Cîteaux , il y fut très-bien reçu par les habitans de cette riche-Abbaye , qui lui firent voir tout leur couvent. L'un d'eux le pria de leur montrer le lieu où logeoit la Mollesse , comme il l'avoit dit dans son Lutrin. *Montrez-là moi vous mêmes , mes Peres* , leur répondit-il , *car c'est vous qui la tenez cachée avec grand soin.* (1).

(1) On raconte que le Poète Santeuil , bien connu par plusieurs traits d'extravagance , se trouvant à Cîteaux , pria aussi les Moines de lui montrer cet appartement de la Mollesse , si bien

NOTE XXXV, relative à la page 83, sur quelques Ouvrages très-foibles de DESPRÉAUX, & très-chéris de leur pere.

L'ENNUYEUSE & triste Epître sur l'Amour de Dieu, que les seuls Jansénistes lisent encore aujourd'hui, & qui par conséquent a bien peu de Lecteurs, étoit pourtant un des Ouvrages que Despréaux affectionnoit le plus, ainsi que la Satire sur l'Equivoque, enfant foible & chéri de la vieilleffe d'un grand Poëte. Il mettoit ces deux fruits informes & languissans de sa verve au nombre de ses meilleures productions. Ce n'est pas tout-à-fait la place que le Public leur a donnée. Il chérissoit sur tout si tendrement la Satire sur l'Equivoque, où la morale des Jésuites étoit encore indirectement attaquée, qu'ayant reçu une défense du Roi, sollicitée par ces Peres, d'in-

décrit par Despréaux. Vous y êtes, lui répondit un Moine, mais la Mollesse n'y est plus; c'est en ce moment la Folie qui l'habite.

férer cette Satire dans une édition qu'il préparoit de ses Œuvres, il aima mieux abandonner son édition que de la priver d'un tel ornement. Il n'affectionnoit guere moins la Satire *sur les Femmes*, que la critique & le goût sont bien éloignés de ranger parmi les chef-d'œuvres de l'Auteur. On prétend que cette Satire contre les femmes fut de la part de Despréaux un ouvrage de dépit : un Mousquetaire, dit-on, lui enleva dans sa jeunesse une maîtresse qu'il croyoit aimer ; & qu'il vouloit épouser (1). Il ne le pardonna jamais aux femmes ; & s'oublia jusqu'à dire dans la Satire contre elles, en parlant des femmes honnêtes & vertueuses :

Dans Paris, il est vrai, si je fais bien compter,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

(1) Racine le fils prétend que Despréaux n'a jamais eu de maîtresse, & n'avoit de sa vie songé au mariage : on ajoute que les morsures d'un coq qu'il essuya dans son enfance l'avoient mis hors d'état d'y songer jamais (Voyez le choix des anciens Mercurès, Tome LXXXV, p. 69). Cette anecdote, vraie ou fausse, fut apparemment ignorée des ennemis acharnés & nombreux que le Satirique s'étoit faits. Ils avoient-là un sujet d'Epigramme bien précieux pour leur vengeance.

à la rigueur , ajoutoit-il , *il y en a peut-être davantage*. Quoi qu'il en soit de la finesse de cette plaisanterie , il eut grand soin , dans la Satire dont nous parlons , de mettre Madame de Maintenon à la tête de ces trois prodiges de leur sexe. Il laissa à deviner les deux autres. Cependant , malgré les mesures qu'il avoit prises pour assurer à son Ouvrage une protection si puissante , le déchainement contre cette Satire fut si violent & si général , que tout aguerri qu'il étoit aux critiques & aux injures , il fut abattu & presque découragé des traits qui pleuvoient sur lui de toutes parts. Racine le consolait de son mieux. *Rassurez-vous* , lui disoit-il , *vous avez attaqué un corps très nombreux , & qui n'est que langues , l'orage passera*. L'orage a passé en effet ; mais le calme qui a succédé n'a pas relevé l'Ouvrage , & la Satire contre les femmes est restée marquée (si nous osons parler ainsi) des coups violens qu'elle avoit essuyés dans sa naissance.

Ce même Racine , qui rendoit quelquefois à Despréaux les conseils utiles qu'il en recevoit , lui avoit fait ôter

de la Satire contre les femmes une vingtaine de vers , bien faits à la vérité , mais dégoûtans par la peinture hideuse de la Lieutenant-Criminelle Tardieu , célèbre ainsi que son mari par son infame avarice. Après la mort de Racine , l'amour paternel reprit le dessus , & les vers furent rétablis.

Mais si les traits que l'Auteur a lancés dans la Satire contre les femmes ne sont pas toujours délicats & de bon goût , l'Ouvrage est au moins la preuve louable , & assez rare dans un Poète , de l'austérité de sa morale. Un Philosophe se félicitoit en mourant de n'avoir jamais donné de ridicule à *la plus petite vertu* ; & Despréaux , *de n'avoir jamais offensé les mœurs*. Heureux , dit Racine le fils , *s'il avoit pu ajouter , & de n'avoir jamais offensé personne !*

Sa louable sévérité sur les mœurs , dans sa conduite & dans ses écrits , l'a fait surnommer le *chaste* ; éloge qu'il partage avec Virgile ; aussi a-t-il dit de lui-même :

Mais pour moi , dont le front trop aisément rougit.

Il lui étoit pourtant échappé , en parlant

de Regnier dans son *Art Poétique*, deux vers où se trouvoit une expression malhonnête, & qu'il corrigea parfaitement en cette sorte :

Heureux, si ses discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur !

On prétend que ces deux vers lui furent donnés par le Docteur Arnaud ; que ce sont les seuls que ce Théologien austère ait jamais faits ; que Despréaux vouloit lui en faire honneur dans une note, & que le modeste ou timide Docteur n'y voulut jamais consentir. Si ce fait est aussi vrai qu'il paroît difficile à croire, Arnaud auroit eu le mérite, non seulement de faire deux bons vers (1), mérite assez rare quand on n'en a jamais fait d'autres, mais d'attrapper dans ces deux vers la maniere de Despréaux, & de lui avoir comme emprunté son cachet dont ils portent l'empreinte.

(1) Un ancien Académicien, Docteur comme Arnaud, & Curé de Saint-Barthélemi, l'Abbé de la Chambre, n'avoit, dit-on, fait qu'un seul vers en toute sa vie ; il fit confidence de ce vers à Despréaux, qui lui répondit : *Ah, que la rime en est belle !*

On peut être étonné que le sévère Docteur n'ait pas fait à son ami quelques représentations sur d'autres vers, où le Poëte fait une peinture énergique & peu édifiante, des tentations auxquelles un solitaire fainéant est exposé; peinture qui, en présentant l'idée la plus basse & la plus obscène, semble faite pour inspirer le mépris d'un état que la Religion sanctifie :

Dans le calme odieux de sa sombre paresse,
Sous les honteux plaisirs, enfans de la Mollesse,
Usurpant sur son ame un absolu pouvoir,
De monstrueux dévils le viennent émouvoir,
Irritent de ses sens la fureur endormie,
Et le font le jouet de leur triste infamie.

L'indulgence un peu surprenante que le Docteur Janséniste eut pour ces vers, est peut-être expliquée par un endroit de sa lettre à Perrault, où défendant d'autres vers de son ami, assez semblables à ceux qu'on vient de citer, il prétend que *ces sortes de pensées, revêtues de termes honnêtes, ne présentent proprement rien à l'imagination, mais seulement à l'esprit, afin d'inspirer de l'aversion pour la chose dont on parle; ce qui, bien loin de porter*
au

au vice, est un puissant moyen d'en détourner. Nous n'avons l'honneur d'être ni Jansénistes, ni Docteurs, ni Casuistes; mais nous croyons qu'avec de tels principes, on justifieroit des Ouvrages très-licencieux; & nous soupçonnons qu'Arnaud auroit été moins complaisant, si les vers qu'on vient de lire eussent été d'un Jésuite.

Despréaux s'applaudissoit aussi beaucoup de quatre autres vers qui sont à peu près sur le même sujet; il ne croyoit pas, disoit-il, avoir jamais fait quatre vers plus *sonores*; il se savoit bon gré sur-tout d'avoir osé y faire entrer, sans blesser la décence, le mot un peu libre de *lubricité*. Ces vers se trouvoient dans son Epigramme aux Journalistes de Trévoux, sur l'extrait satirique qu'ils avoient fait de l'Histoire *des Flagellans*, du Docteur Boileau son frere.

Il combat vivement la fausse piété
Qui sous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'austérité même & par la pénitence,
Sait allumer le feu de la lubricité.

Le Poëte, quand il fit ces derniers vers, ne put les soumettre à la censure de son oracle Arnaud qui n'existoit

plus. Mais on ne doute pas que des vers faits contre le Journal de Trévoux n'eussent trouvé grace devant ce Docteur.

NOTE XXXVI, *relative à la p. 83 ,
sur l'entrée de DESPRÉAUX dans
l'Académie Française.*

LOUIS XIV s'étoit fait une loi bien digne de lui , & bien précieuse pour la liberté des élections, de ne jamais indiquer à la Compagnie les Membres qu'elle devoit choisir ; il désiroit néanmoins qu'elle jetât les yeux sur Despréaux , mais il s'abstenoit de le témoigner. Despréaux se trouva en concurrence avec La Fontaine , dont le rare talent & la bonhomie obtinrent la pluralité des suffrages. Le Roi différa d'approuver l'élection de La Fontaine , en apparence par le scrupule que lui donnoient les Contes obscènes dont ce Poëte étoit coupable , mais en effet parce qu'il eût mieux aimé qu'on eût choisi Despréaux. L'Académie , qui devina le vrai motif des scrup

pules du Monarque , nomma Despréaux bientôt après ; & le Roi , en approuvant beaucoup son élection , consentit aussi à celle de La Fontaine.

Ce qui doit paroître singulier , c'est que , malgré le ressentiment que devoient avoir contre ce grand Satirique plusieurs Académiciens grièvement offensés dans ses Ecrits , il n'eut pas une seule boule noire. Ses ennemis craignirent de faire mal leur cour en marquant un dessein formé de l'exclure ; quelques-uns d'entre eux se bornèrent à lui refuser leur suffrage dans le scrutin des billets , ce qui signifioit seulement qu'ils lui en préféroient d'autres , mais non qu'ils s'opposoient à son élection. Ils ne crurent pas devoir pousser la liberté plus loin ; & ces mêmes hommes qui donnerent à La Fontaine sept boules d'exclusion pour ses Contes , & pas une seule à Despréaux pour ses Satires , firent voir par ce trait de prudence , dit un Courtisan amer & caustique , qu'ils avoient été élevés dans la crainte de Dieu , & sur-tout dans la crainte du Roi.

Un Académicien , pour se soulager de la violence qu'il s'étoit faite en

consentant à l'élection de Despréaux ,
fit l'Epigramme suivante contre son
Discours de réception :

Boileau nous dit dans son Ecrit
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence ;
Il ne dit pas ce qu'il en pense ,
Mais je pense ce qu'il en dit.

Il eût été plus juste de compatir à
l'embarras du Récipiendaire pour louer
tant d'hommes qu'il avoit maltraités ,
& de sentir que, dans cette circonstance
épineuse, l'*éloquence* n'eût été guere
de saison. L'Orateur en avoit moins
besoin que d'*astuce*, mais à la vérité
d'une astuce délicate & légère, pour
échapper au défilé où il se trouvoit,
& dont il ne se tira pas fort heureu-
sement. Son Discours n'étoit qu'un
tissu de sarcasmes mal déguisés, qui dé-
plurent à ses Confreres & ne plurent
guere à ses Auditeurs.



NOTE XXXVII, *relative à la page 84,*
sur les traits de générosité de DES-
PRÉAUX.

APRÈS la mort de Colbert , la pension qu'il avoit fait donner à Corneille fut supprimée , quoique ce grand Homme fût pauvre , âgé , malade & mourant. Despréaux courut chez le Roi pour l'engager à rétablir cette pension ; il offrit le sacrifice de celle dont il jouissoit lui-même , disant qu'il ne pouvoit sans honte recevoir une pension de Sa Majesté , tandis qu'un homme tel que Corneille en étoit privé. Le Roi envoya deux cents louis à Corneille , & ce fut un parent de Despréaux qui les porta. Les Jésuites nièrent cet acte de bienfaisance du Poëte , & l'attribuèrent au Pere de la Chaise ; mais ils sont les seuls qui en aient fait honneur à leur Confrere. Le témoignage de Bourfault , qui rapporte le fait dans ses lettres , & qui n'aimoit pas Despréaux , suffit pour les réfuter.

On connoît assez le trait de désin-

téressement de ce grand Poëte à l'égard de Patru, dont il acheta la Bibliothèque en lui en laissant l'usage jusqu'à sa mort. Ses ennemis lui ont reproché, car des ennemis ont l'œil à tout, d'avoir gâté ce trait de bienfaisance par cette espece d'Epigramme :

Je l'assistai dans l'indigence,
Il ne me rendit jamais rien ;
Mais quoiqu'il me dût tout son bien,
Sans peine il souffroit ma présence :
O la rare reconnoissance !

Cette Epigramme n'est qu'un trait général contre les ingrats, & ne regarde point Patru, dont Despréaux resta l'ami après l'avoir obligé.

- Dans une autre occasion, Despréaux, qu'on accusoit d'être avare, rendit tous les revenus d'un bénéfice qu'il avoit possédé pendant huit ans, & dont il n'avoit pas acquitté les devoirs. Ce sacrifice, il est vrai, est autant un trait de scrupule que de désintéressement ; mais un avare n'auroit point de pareils scrupules.

Le procédé noble de Despréaux à l'égard de Patru, prouve de plus qu'il étoit capable d'amitié. Il méritoit même

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 173

d'inspirer ce sentiment par le prix qu'il y mettoit ; car l'amitié le flattoit encore plus que les louanges. *Ne croyez pas*, écrivoit-il à son ami Brossette, *que je ressemble à ce Sextus plein de vanité, à qui Martial écrivoit :*

Vis te, Sexte, coli ; volebam amare (1).

Il traitoit néanmoins assez durement ce Brossette même, son admirateur zélé, & depuis son Commentateur. Cet enthousiaste de Despréaux, au milieu des louanges dont il l'accabloit, hasardoit quelquefois de lui faire de légères critiques qui n'étoient pas dictées pour l'ordinaire par un goût fort éclairé. Le Poète lui répondoit avec une dureté magistrale, qui, loin de rebuter cet ami, ne faisoit qu'augmenter son dévouement & son culte (2).

(1) Vous voulez des respects, je voulois vous aimer.

ou si l'on veut appliquer ici un vers connu :

Vous parlez de respect, quand je parle d'amour.

(2) Un trait de ce pauvre Brossette suffira pour le juger. Il perdit une femme qu'il aimoit beaucoup ; sa douleur lui suggéra de faire tirer du cerveau de cette personne chérie, la

H iv

NOTE XXXVIII, *relative à la page*
85, *sur les sentimens religieux de*
DESPRÉAUX.

LE respect de Despréaux pour la Religion l'emportoit, & c'est beaucoup dire, sur celui qu'il avoit pour les Anciens; car pour justifier le vers contre Socrate, qui avoit mis M. & Madame Dacier de si mauvaise humeur (1), il disoit n'avoir pas trouvé de plus grande victime à immoler au Christianisme, que le Héros de la Philosophie païenne. Ses Ecrits retracent par-tout les sentimens pieux dont il étoit animé; il en vouloit sur-tout à ces hommes qui, comme il le disoit, *s'imaginent ne pas croire en Dieu, & sont faits pour croire aux revenans*

glande qu'on nomme *pinéale*, & où Descartes s'est avisé de placer le siége de l'ame; il fit enchâsser cette glande dans le chaton d'une bague d'or qu'il porta depuis toujours à son doigt.

(1) Voyez la Note XXIX.

& aux légendes ; en un mot , qui s'affichant pour incredules , bien plus par vanité que par conviction , méritent d'être immolés à la risée même de ceux qui professeroient la même incredulité de bonne foi & par principes. Cependant , en cherchant à tourner en ridicule les esprits forts à prétention , il étoit arrivé à Despréaux , soit fatalité , soit inattention poétique , de présenter leurs assertions impies sous une espece de jour équivoque , qui sembloit compromettre nos Mysteres , & qui auroit rendu sa bonne foi suspecte , si elle avoit pu l'être. Ceux de tous ses vers qui prêtoient le plus au scandale sur cet article délicat , se trouvoient dans un endroit de la douzieme Satire ; où , en parlant de l'Arianisme , il disoit à l'*Equivoque* :

Tu fis dans une guerre & si triste & si longue ,
Périr tant de Chrétiens , martyrs d'une diphtongue.

On fait en effet que deux mots qui ne différoient que par une diphtongue , mais auxquels la décision infallible de l'Eglise attachoit deux sens très-différens , faisoient toute la querelle des

Ariens & des Catholiques (1). Despréaux sentit que ce trait, *martyrs d'une diphtongue*, sembloit jeter un ridicule égal sur la bonne & sur la mauvaise cause ; & il se hâta de corriger cette expression mal-adroitement plaisante. Que de clameurs n'eût-elle pas excitées contre Despréaux, s'il eût vécu dans notre siècle, où Dieu, qui souvent a *de si fots ennemis*, comme le disoit Notre Poëte, a quelquefois aussi de *fots défenseurs* ; dans ce siècle de fanatisme hypocrite, aussi bien que de fanatisme irréligieux, où l'imputa-

(1) Les Catholiques vouloient que le Verbe fût *homousios to Patri*, consubstantiel au Pere ; c'est-à-dire, de la même substance ; & les Ariens, qu'il fût seulement *homoiousios*, d'une substance semblable. Les Théologiens expliquent la différence de ces deux mots avec toute la clarté dont la matière est susceptible. Cette diversité d'expressions qui présentent en apparence le même sens à des hommes peu instruits, n'est nullement indifférente à la précision du langage orthodoxe. Pour en donner encore un autre exemple non moins remarquable, c'est une hérésie de dire que la grace efficace produit nécessairement son effet, & c'est une expression très-catholique de dire qu'elle le produit *infailliblement*.

tion calomnieuse d'impiété est presque aussi commune que l'impiété même ; dans ce siècle enfin où le terrible nom de Philosophe pénètre d'effroi tant d'âmes timorées , & transporte d'une espèce de fureur épidémique tant de Prédicateurs éloquens ? Ces deux vers , hasardés de nos jours , auroient suffi pour perdre celui de tous nos Poètes qui a rendu au Christianisme les hommages les plus courageux & les plus éclatans. Puisse cette réflexion inspirer quelques scrupules à ces hommes plus remplis d'amertume que de zèle , qui , sur des expressions beaucoup moins faites pour les alarmer , accusent si légèrement d'irréligion les Ecrivains les plus circonspects & les plus sages ! Nous ne leur dirons pas :

De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et quand vous vertuez tout , ne croyez jamais rien.

Maïs nous leur dirons avec le plus respectable de tous les Maîtres , avec celui dont ils devroient pratiquer la morale en affectant de prêcher sa doctrine :
Ne jugez point , afin que vous ne soyez point jugés.

Despréaux avoit dit encore , dans sa premiere Satire , en parlant d'un Incrédule :

. . . . Et riant . . . du sentiment commun ,
Prêche que trois sont trois , & ne sont jamais un . . .

& un peu plus bas :

Pour moi qui suis plus simple , & que l'enfer étonne . . .

& dans la Satire VIII , en parlant des superstitieux , on les voit , disoit il :

De fantômes en l'air combattre leurs desirs ,
Et de vains argumens chicaner leurs plaisirs.

Son ami & son oracle Arnaud lui fit changer ces derniers vers : *Otez cela , lui dit-il ; vous plairez à quelques libertins , & vous perdrez d'honnêtes gens qui vous liroient.* Il étoit en effet difficile pour ceux qui ne connoissoient pas Despréaux , de reconnoître dans ces manieres de s'exprimer un Chrétien aussi sincere qu'il l'étoit réellement , & qu'il désiroit de le paroître.

Ce n'est pas seulement dans les Ouvrages de ce grand Poëte , que nos Censeurs , si chatouilleux au scandale , trouveroient matiere à leurs scrupuleu-

ses critiques ; le bon La Fontaine , cet
Ecrivain si simple , & en apparence
bien moins philosophe encore que
Despréaux , quoiqu'il le fût peut-être
davantage , leur offriroit de bien plus
sérieux objets de reproche. Qu'on lise
sa Fable intitulée : *Les deux Rats , le
Renard & l'Œuf* ; on y verra l'embar-
ras du Poëte pour donner une ame
aux bêtes , qui ne soit pourtant pas
celle de l'homme ; on lira , nous l'o-
sons dire , avec quelque surprise , les
assertions très-peu orthodoxes par les-
quelles il se tire de cette difficulté ,
bien digne en effet d'être résolue ; on
y trouvera une philosophie bien étrange
pour les Philosophes , & bien mal-son-
nante pour les Théologiens , par la forte
teinte qu'ils y appercevront de ce *ma-
téalisme* si dangereux , qu'on veut
voir aujourd'hui par-tout , & qu'on *su-
bedore* même où il n'est pas. Cepen-
dant on réimprime tous les jours ces
vers de La Fontaine , & la Critique
ne dit mot ! Seroit-il possible qu'elle
fit moins d'attention aux choses qu'aux
personnes , & aux Auteurs qu'aux
Ecrits ? Les mêmes hommes qui lais-
serent en paix Despréaux & La Fon-

taine , persécuterent Moliere , parce qu'ils le soupçonnoient apparemment d'avoir mis plus d'intention à ce qu'il pouvoit y avoir d'équivoque dans ses Ouvrages : aussi n'osa-t-il laisser subsister , dans la Comédie *du Festin de Pierre* , le mot de Dom Juan à un pauvre qui lui demande l'aumône *pour l'amour de Dieu : Je te la donne* , lui dit il , *pour l'amour de l'humanité*. Corneille , qui pourtant n'étoit pas aussi suspect que Moliere aux hommes scrupuleux , n'attendit pas non plus leurs clameurs pour effacer de la Tragédie de Polyeucte , ce que disoit Sévere à son confident sur les différentes Religions :

Pour être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques ,
Pour contenir un Peuple , ou bien pour l'émouvoir ,
Et dessus sa foiblesse affermir leur pouvoir.

Un Poète qui oseroit hasarder aujourd'hui le trait de Moliere & les vers de Corneille , n'en seroit pas quitte pour les supprimer , sur-tout s'il étoit soupçonné , bien ou mal à propos , de quelque penchant à la liberté de penser.

Si les ennemis de Despréaux lui

épargnerent le reproche d'impiété, ils firent un autre moyen, peut être plus efficace, de soulever le Clergé contre lui; ce vers du Lutrin leur donnoit beau jeu :

Abîmez tout plutôt, c'est l'esprit de l'Eglise.

Mais l'Eglise entendit la plaisanterie, & s'épargna le ridicule de la relever. Despréaux la calma sans peine, en l'assurant que dans ce vers il entendoit par l'Eglise, » non ce Corps respectable de Pasteurs éclairés & vertueux, qui conserve & défend le précieux dépôt de la Foi; mais cette troupe subalterne & malheureusement trop nombreuse de Ministres ignorans & calomnieux, qui ne sont pas plus l'Eglise, que le parterre de la Foire n'est le Public «.

Les hommages que Despréaux rendoit à la Religion, quoiqu'ils fussent aussi libres que sinceres, n'étoient ni aveugles, ni outrés, ni minutieux. Tout persuadé qu'il étoit de la force des preuves qui servent de base au Christianisme, il n'approuvoit pas celles que le savant Huet en avoit données dans sa *Démonstration évangélique* : Je

ne trouve, disoit-il naïvement, rien de démontré dans cet Ouvrage, que la grande érudition de l'Auteur. Il a exprimé de la manière la plus énergique sa juste horreur pour le fanatisme religieux, lorsqu'en présentant l'ailreux tableau du sang que ce fanatisme a fait répandre, il peint l'orthodoxe même :

Aveug'e en sa fureur,
Croyant, pour venger Dieu de ses fiens ennemis,
Tout ce que Dieu défend, légitime & permis,
Et sans distinction, dans tout sein hétérique,
Plein de joie, enfonçant un poignard catholique.

Voilà encore un *poignard catholique* qui eût difficilement trouvé grace auprès des Déclamateurs de nos jours. Aussi grands Juges en expressions poétiques qu'en morale chrétienne, ils eussent relevé avec une sainte aigreur cette épithete malheureusement trop vraie, en se montrant d'ailleurs *pieusement indulgens sur le poignard même.*



NOTE XXXIX, relative à la page 89,
sur les Satires de DESPRÉAUX.

LES amis de Despréaux lui ayant représenté , dit-on , que le nom de Cotin étoit trop répété dans la neuvième Satire , l'Auteur leur répondit , *il faut voir ; je consens d'ôter tout ce qui sera de trop.* On s'assemb'a , on lut la Satire toute entière ; mais on trouva par-tout le nom de Cotin si bien placé , qu'on opina à le laisser par-tout. Ce fait , s'il est vrai , prouveroit seulement que la répétition si fréquente du nom de Cotin dans cette Satire , pouvoit avoir quelque sel dans un temps où ce nom étoit devenu vaudeville , parce que le charitable Public , qui voyoit tous les jours Cotin , aimoit à s'en moquer ; mais dans notre Siècle , pour lequel Cotin est si bien mort , la répétition est devenue un peu fastidieuse. Ceux qui écrivent des Satires , même avec le plus de talent , en feroient dégoûtés bientôt , s'ils pouvoient voir combien elles deviennent

indifférentes au Public quand le moment en est passé, quand le premier besoin de la malignité est satisfait. Racine, Corneille, Moliere, &c. ont été accablés de leur temps par des volumes de satires; qui est-ce qui en connoit aujourd'hui une seule? Celles que Despréaux lui-même a écrites n'auroient plus guere de Lecteurs, si les sarcasmes contre Chapelain & Cotin en faisoient toute la substance, & si l'Auteur n'avoit su racheter la monotonie de ces sarcasmes, en les faisant servir comme de cadre à d'excellens principes de goût, embellis par la plus élégante versification.

Despréaux, quelquefois injuste pour ceux qu'il censuroit, avoit aussi le courage & l'équité de leur rendre souvent justice. Il a donné des éloges à une Ode de Chapelain & à quelques vers de Perrault. Il accordoit même à ses ennemis une autre consolation; il profitoit de leurs critiques quand elles lui paroissoient fondées. Il a corrigé plus d'un vers censuré par Desmarteaux & par d'autres; & l'on peut encore rappeler à cette occasion ces excellens vers de sa belle Epître à Racine :

Moi qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis ;
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au foible & vain talent dont la France me loue.
Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher ;
Je songe à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde ;
Je fais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.

Dans une de ses Satires, il avoit
traduit le passage d'Horace :

*.... Quid rides ? Mutato nomine, de te
Fabula narratur.*

par ces deux vers-ci :

Vous riez ? Savez-vous que c'est votre peinture,
Et que c'est vous par-là que la Fable figure ?

Il retrancha ces deux vers dans la suite,
comme peu dignes de l'original, ainsi
que Desmarets ou Pradon le lui avoient
reproché. Il eût mieux fait encore d'y
substituer l'excellent vers par lequel
un de ces deux mauvais Poètes avoit
rendu le vers d'Horace :

Tu ris ? Change le nom, la Fable est ton Histoire.

Il est vrai que cet excellent vers étoit précédé d'un vers détestable :

Tanta'e dans un fleuve a soif & ne peut boire ,

& que peut-être Despréaux , forcé de laisser le premier vers à l'Auteur , se crut obligé de lui laisser aussi le second.

Le Pere Oudin , Jésuite très-savant , qui estimoit beaucoup Chapelain , & qui malheureusement l'estimoit assez pour savoir par cœur beaucoup de vers de la *Pucelle* , prétendoit être en état de prouver que Despréaux avoit tiré beaucoup d'hémistiches , & même des vers entiers , de ce Poëme si maltraité dans ses Satires. Si l'accusation est fondée , ce que nous avons bien de la peine à croire , ce grand Poëte auroit pu faire la même réponse que faisoit Molière à ceux qui lui reprochoient d'avoir pris une scene entiere à Cyrano de Bergerac : *Cette scene m'appartient , puis-
qu'elle est bonne , & je prends mon
bien où je le trouve.* On assure que M. de Voltaire a pris des vers de Cotin & de l'Abbé du Jarry. Il a très-bien fait ; c'est une perle qui seroit restée dans la fange , & qu'il en a tirée.

Nous venons de dire que Despréaux ne répondoit à ses Critiques qu'en se corrigeant, lorsqu'ils avoient raison ; il ne dédaigna pourtant pas de leur répondre quelquefois autrement, en usant de son crédit pour leur imposer silence. Boursault, qui n'étoit ni sans esprit ni sans mérite, quoiqu'il fût sans Lettres, avoit fait contre Despréaux une Comédie intitulée : *La Satire des Satires* ; Despréaux sollicita un Arrêt du Parlement, qui empêcha qu'elle ne fût représentée. Mais il s'étoit montré si indifférent sur toutes les autres Satires faites contre lui, qu'il y a tout lieu de croire que dans celle de Boursault, sa personne étoit encore plus attaquée que ses Ouvrages ; en ce cas on ne peut le blâmer de s'y être montré sensible, & d'avoir réclamé le droit acquis à tout Citoyen, de n'être point calomnié sur le théâtre. Moliere, moins délicat ou moins maltraité, s'étoit laissé jouer par le même Boursault, en se réservant le droit de le jouer à son tour, comme il fit en effet dans l'*Impromptu de Versailles*. S'il est un cas où la Loi du talion doive être exécutée, c'est dans la représaille, bonne

ou mauvaise , envers les Satiriques ,
pourvu qu'elle ne passe pas les bornes
que le talion lui prescrit. Despréaux
en convient lui-même dans une de
ses Préfaces , où il fait dire à son Li-
braire : » J'ai charge d'avertir ceux
» qui voudront faire des Satires , de ne
» se point cacher. Je leur réponds que
» l'Auteur ne les citera point devant
» d'autre tribunal que celui des Mu-
» ses. Si ce sont des injures grossières ,
» les beurrieres lui en feront raison ; &
» si c'est une raillerie délicate , il n'est
» pas assez ignorant dans les Loix , pour
» ne pas savoir qu'il doit porter la
» peine du talion. Qu'ils écrivent donc
» librement : comme ils contribueront
» sans doute à rendre l'Auteur plus
» illustre , ils *feront le profit du Li-
» braire , & cela me regarde. Quel-
» que intérêt pourtant que j'y trouve ,
» je leur conseille d'attendre quelque
» temps , & de laisser mûrir leur mau-
» vaise humeur. On ne fait rien qui
» vaille dans la colere «.

Boursault , sans fiel & sans envie ,
eut à l'égard de Despréaux , quelque
temps après leur démêlé , un procédé
honnête qui désarma le Satirique ;

Despréaux l'effaça de ses Satires, & il y mit à sa place quelque autre nom en *aut*; car il avoit toujours sous la main, comme nous l'avons dit dans son Eloge, quatre ou cinq noms de deux syllabes & terminés en *aut*, *Quinault*, *Boursault*, *Hesnault*, *Perrault*, qui prenoient successivement la place des uns des autres. Despréaux, si on en croit M. de la Monnoye, prétendoit qu'*Hesnault* (1) étoit un des hommes qui tournoit le mieux un vers; il disoit, pour s'excuser de l'avoir mis dans ses Satires, qu'il y avoit mis d'abord *Boursault*, ensuite *Perrault*, avec lesquels il s'étoit réconcilié; & que voulant effacer leurs noms pour en substituer un autre, il n'avoit trouvé sous sa main que celui de *Hesnault*, mort en 1682, & hors d'état de se plaindre. Voilà, pour parler le langage des Jurisconsultes, un exemple bien édifiant de justice *commutative*.

Les rimes en *aut* n'étoient pas les

(1) Auteur du Sonnet de l'Avorton, & de quelques autres Pièces, entre autres d'une Satire violente contre Colbert, à l'occasion de la disgrâce de Fouquet.

seules rimes de *rechange* qu'il eût en réserve pour les faire disparaître ou renaître suivant les occasions. Il avoit dit dans les premières éditions d'une de ses Satires :

Si je pense parler des galans de notre âge,
Ma plume, pour rimer, rencontrera Ménage.

Raccommodé dans la suite avec Ménage, il changea ainsi ces deux vers :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume, pour rimer, trouve l'Abbé de Pure.

Il en usa à peu près de même à l'égard de son frere Gilles Boileau, Payeur des Rentes, Membre de l'Académie Française, & homme de beaucoup d'esprit ; ce frere n'aimoit pas Despréaux, dont on prétend qu'il étoit jaloux :

Qu'est ce que Despréaux a fait pour lui déplaire ?
Il a fait des vers mieux que lui,

disoit Linier dans une Epigramme. On ajoute que Gilles Boileau savoit mauvais gré à son frere d'avoir maltraité Chapelain & Cotin, qui avoient l'honneur d'être de ses amis. Despréaux estimoit pourtant beaucoup ce frere ;
car

DE BOILEAU DESPRÉAUX. 193
car il avoit dit en se plaignant de lui :

En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agréable, un très-bon Orateur ;
Mais je n'y trouve point un frere.

Las enfin des procédés de Gilles Boileau , il se permit contre lui une Epigramme assez piquante & très-injuste. S'étant depuis réconcilié avec son frere , non seulement il mit un autre nom dans l'Epigramme , mais il donna une édition des Œuvres de Gilles Boileau après sa mort , & y joignit une Préface, dans laquelle il dit, *qu'il en seroit des Ouvrages de son frere comme de l'Enéide , dont Virgile seul étoit mécontent.* C'étoit outrer la louange comme il avoit outré la critique ; les Satiriques de profession sont sujets à ces contradictions un peu fâcheuses, qu'il faut pardonner aux Poëtes , ou plutôt à l'humanité.

Tels sont les reproches , au fond assez légers , qu'on est peut-être en droit de faire à Despréaux comme Satirique , après lui avoir rendu d'ailleurs, & comme grand Poëte , & comme législateur du bon goût , l'hommage dont il est si digne.

Tome III,

I

Mais le plus grand tort de cet illustre Ecrivain , a dit un Philosophe , est d'avoir été par ses Satires *le pere d'une vilaine famille* , qui s'autorise de son exemple sans approcher de ses talens, Il n'y a pas un de ces rimailleurs qui ne se croye un Despréaux , pour avoir dit à nos bons Ecrivains des injures en mauvais vers. Ils font bien mieux encore que de se rendre les défenseurs du *bon goût* ; ils se déclarent ceux de la Religion , qu'ils prétendent venger par leurs Ecrits , & qu'ils déshonorent par leurs mœurs. En jouant avec impudence cette comédie ridicule & scandaleuse , ils esperent que d'estimables Protecteurs qu'ils ont su tromper , seront la dupe de leur basse hypocrisie ; ils seroient bien fâchés que d'autres s'y méprisissent. Un de ces misérables , qui craignoit apparemment que les Lecteurs éclairés ne le crussent de bonne foi , a eu soin , dans une mauvaise Piece contre les Incrédules , de faire les objections plus fortes que les réponses. Mais en voilà assez & peut-être trop sur cette engeance méprisable.



NOTE XL, *relative à la page 93*,
sur la probité de DESPRÉAUX.

QUAND nous disons que Despréaux fut honnête homme, nous parlons non seulement de sa probité morale, mais même de sa probité littéraire. S'il fut quelquefois injuste, il ne le fut que par erreur, par prévention, par humeur tout au plus, & jamais par envie; & il n'eut pas plus de bassesse à se reprocher dans ses Ecrits que dans ses actions. S'il prodigua trop les louanges à son Roi, ce fut l'erreur commune de tous les Gens de Lettres de son temps, erreur même que bien peu de Gens de Lettres du nôtre seroient en droit de lui reprocher. Ses Satires peuvent, il est vrai, faire désirer plus d'indulgence & de bonté dans son caractère moral; mais quand on voudroit juger ce caractère avec la sévérité la plus rigoureuse, observons qu'il n'en est pas des défauts ou des vices d'un Ecrivain, comme de ceux d'un Souverain ou d'un Ministre. Le carac-

tere de l'homme puissant est un objet intéressant à considérer dans son Histoire, par l'influence qu'il peut avoir eue sur le bonheur ou le malheur de toute une Nation, sur celui même des générations suivantes. Au contraire, le caractère d'un simple Homme de Lettres, eût-il mérité les plus grands reproches, ne laisse ni suites ni traces. Dès que l'Homme de Lettres a cessé de vivre, il ne reste de lui que ses Ouvrages, qu'on juge en oubliant ses actions. C'est alors l'Auteur seul & non l'homme qu'on apprécie; & tandis que l'Ecrivain vertueux & médiocre est oublié, les mânes de l'Ecrivain supérieur, vertueux ou non, reçoivent du suffrage public la récompense des lumières qu'on lui doit, ou du plaisir qu'on éprouve en le lisant. L'Histoire du vicieux Salluste est préférée à celle du pieux Grégoire de Tours, & les vers du libertin Marot aux quatrains du grave Pybrac. Le premier mérite auprès des hommes n'est pas d'être bon, c'est de leur être utile ou agréable; & l'Auteur illustre qui n'existe plus que dans ses Ecrits, a d'autant plus ce mérite pour ses Lecteurs, qu'ils

jouissent des fruits de son génie sans avoir rien à souffrir ou à craindre de sa personne. Gardons-nous bien cependant de conclure de ces réflexions, qu'il soit indifférent pour un Ecrivain célèbre de joindre la saine morale aux talens, & la conduite honnête aux bons Ouvrages. Sa vertu fait son bonheur pendant sa vie, en lui assurant le bien le plus précieux pour une ame noble, le respect de ses contemporains ; & elle met le comble, quand il n'est plus, aux hommages dont la Postérité l'honore. Avec quel plaisir ne lit-on pas dans la vie de Racine, que de la même plume dont il écrivoit *Athalie*, ce pere sensible traçoit à son fils aîné des leçons dictées par la vertu la plus simple & la plus tendre ? Et quel charme n'ajoute pas aux Ouvrages de La Fontaine l'amour que tous ses Lecteurs ont pour lui ?



PAUL



PAUL
TALLEMANT,
PRIEUR D'AMBIERLE
ET DE SAINT-ALBIN,

*Intendant des Devises & Inscriptions
des Edifices Royaux, né à Paris
le 18 Juin 1642, reçu à la place
de JEAN OGIER DE GOMBAULD, en
1666, mort le 30 Juillet 1712 (1).*

(1) Voyez son Éloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.



ÉLOGE



É L O G E

D E

FRANÇOIS-SÉRAPHIM

REGNIER DESMARAIS,

NÉ à Paris le 13 Août 1632, reçu à la place de MARIN CUREAU DE LA CHAMBRE, en 1670, élu Secrétaire perpétuel à la place de François-Eudes de Mézerai, en 1684, mort le 6 Septembre 1713.

MÉDECIN, guéris-toi, dit le Proverbe ; on peut dire aussi au Secrétaire d'une Académie, chargé d'écrire la vie de ses Confreres : Commencez par écrire la vôtre, si elle en vaut la peine. C'est une tâche dont l'Abbé Regnier s'est acquitté fidèlement. Secrétaire de l'Académie durant trente années, il n'a pas à la vérité fait l'Hif-

toire de la Compagnie , qu'il ne regardoit pas sans doute comme un travail attaché à sa place , mais il a écrit dans un assez grand détail les *Mémoires* de sa propre vie. Persuadés que son Histoire n'a pu être mieux faite que par lui-même , nous nous bornons presque uniquement à un simple extrait de ces *Mémoires* ; nous prendrons seulement la liberté , pour teindre la sécheresse de l'original , de joindre à notre extrait quelques réflexions que nous ne nous flattons pas de rendre intéressantes , mais que le sujet nous paroîtra permettre , ou plutôt exiger. Cette *sécheresse de l'original* n'est point un vice que nous prétendions reprocher à l'Auteur ; la simplicité naïve & l'air de vérité avec lequel il parle de lui-même , nous paroît au contraire très-digne d'éloges , & sur-tout plus digne de foi que ne le feroit une Histoire composée avec plus de soin & d'artifice. Une Académie étrangère dont il étoit Membre , & qui avoit pour lui beaucoup d'estime , le pria , un an avant sa mort , de lui envoyer quelques détails sur les principales circonstances de sa vie : *Afin,*

disoit-elle , que lorsque ses Confreres viendroient à le perdre , ils pussent lui faire un éloge qui honorât sa cendre , & qui leur servît de consolation. L'Abbé Regnier se rendit à leur priere , bien plus par déférence pour eux , que par un mouvement de vanité dont son écrit ne laisse pas entrevoir la moindre trace ; les premieres lignes suffiroient pour le disculper de tout soupçon d'amour propre. » Puis-
 » qu'on souhaite , dit-il , d'être informé
 » de ce que je suis , & de ce que j'ai
 » fait depuis que je suis au monde ,
 » je vais essayer d'en rendre compte
 » en homme qui n'a jamais cherché
 » ni à se cacher ni à se montrer , &
 » qui , étant déjà très-avancé dans sa
 » quatre-vingtieme année , est bien prêt
 » d'aller rendre un compte plus important «. Dans l'abrégé que nous allons donner de ces Mémoires , nous nous attacherons à ce qui concerne l'Abbé Regnier , comme Homme de Lettres , c'est-à-dire , aux seuls articles de son Histoire qui intéressent véritablement l'Académie ; nous renvoyons pour le reste aux Mémoires

mêmes (1), dans lesquels il ne faut pas chercher beaucoup d'amusement, mais qui doivent inspirer beaucoup d'estime pour la franchise & la modestie de l'Ecrivain.

Il fit ses humanités avec succès au Séminaire de Nanterre, chez les Chanoines Réguliers de Sainte-Généviève, dont son oncle maternel, le Père Faure, étoit Général. Il passa de là en philosophie au Collège de Montaigu; mais autant il avoit trouvé de charmes dans l'étude des Belles-Lettres, autant les absurdes subtilités de l'école lui causèrent de dégoût; il dédaigna les graves sottises dont on le forçoit d'infecter sa mémoire, & chercha à se distraire de cet ennui par une traduction qu'il fit en vers françois du *combat des Rats & des Grenouilles*, attribué à Homère; ce combat ressembloit assez bien, par l'importance de son objet, aux misérables chicanes scholastiques dont il avoit les oreilles rebattues: on peut

(1) Ils sont imprimés à la tête du Recueil des Poésies de l'Abbé Regnier, en 2 volumes in-12.

même croire que ces chicanes rappellerent au jeune étudiant l'idée du Poëme burlesque qui en étoit l'image, & lui inspirerent l'envie de le traduire.

Au sortir de ses études, il s'attacha successivement à plusieurs personnes puissantes, dont la faveur & l'appui étoient nécessaires à sa fortune, car il étoit le sixieme de onze enfans; il fit, à la suite de quelques grands Seigneurs, différens voyages, pendant lesquels il apprit, sans Maître & avec le seul secours des Livres, l'Italien & l'Espagnol. Il se rendit la premiere de ces deux Langues si familiere, qu'étant allé à Rome avec M. le Duc de Créqui, dont l'Ambassade est devenue célèbre par l'affaire des *Corfes*, il fut chargé d'écrire les lettres italiennes que l'Ambassadeur adressoit aux Cardinaux ou aux Princes voisins avec qui il avoit à traiter; & aucun de ces Etrangers ne s'apperçut que ces lettres fussent l'ouvrage d'un François.

Il eut bientôt dans le même genre un succès plus flatteur, qu'il faut lui entendre raconter à lui-même. » A » mon retour en France, dit-il, j'en » tretins commerce de lettres avec

» diverses personnes en Italie , & par-
 » ticulièrement avec l'Abbé Strozzy ,
 » Résident pour le Roi à Florence.
 » Ayant composé alors une Ode , ou ,
 » comme les Italiens l'appellent , une
 » chanson italienne , & l'ayant envoyée
 » à l'Abbé Strozzy , il s'en servit pour
 » tromper quelques Académiciens de
 » la Crusca de ses amis. Pour cet effet ,
 » il supposa que Leo Allatius , Biblio-
 » thécaire du Vatican , lui avoit écrit ,
 » qu'en revoyant le manuscrit de Pé-
 » trarque , conservé dans cette Biblio-
 » theque , il en avoit trouvé deux feuil-
 » lets collés , & que les ayant séparés.
 » il y avoit découvert la chanson qu'il
 » lui envoyoit. La chose parut d'abord
 » difficile à croire ; mais bientôt la
 » conformité du style la rendit vrai-
 » semblable. Quand elle fut éclaircie ,
 » M. le Prince Léopold , Protecteur
 » de l'Académie de la Crusca , auquel
 » l'Abbé Strozzy faisoit voir toutes mes
 » lettres , proposa à l'Académie de m'é-
 » lire ; & je reçus la nouvelle de mon
 » élection au mois d'Août 1667 (1).
 Les Académiciens de la Crusca , en

(1). Voyez la Note (a).

adoptant le faux Pétrarque, furent plus honnêtes & plus justes que ne l'avoit été dans une circonstance à peu près semblable, le fameux Joseph Scaliger, qui, trompé par des vers de Muret, s'en vengea par une Epigramme sanglante (1); l'offensé n'y répondit qu'en la publiant lui-même, comme un aveu mal-adroit que faisoit son Adversaire du ridicule qu'il venoit d'essuyer.

Parvenu à l'âge de trente-six ans, l'Abbé Regnier entra dans l'état ecclésiastique, presque sans en avoir formé le dessein, & comme par une inspiration subite que les circonstances amenèrent sans qu'il s'en doutât. Il demandoit une pension pour récompense de ses services: Louis XIV ne crut pas commettre un sacrilège en faisant payer par l'Eglise les dettes de l'Etat; il donna au Postulant un Prieuré; ce Prieuré fut sa vocation, qui auroit pu paroître équivoque à des Juges rigoureux, mais qu'il justifia par la conduite la plus régulière & la plus conforme à la sainte-austérité de l'habit qu'il venoit de prendre. La Providence, qui sans doute:

(1) Voyez la Note (b).

l'appeloit secrètement à porter cette robe , montra , dans cette occasion , comme elle a fait dans beaucoup d'autres , les voies impénétrables de sa sagesse , en dirigeant les vûes humaines à l'accomplissement de ses desseins.

Deux ans après qu'il fut entré dans l'Eglise , l'Académie Françoisè le choisit pour un de ses Membres ; il n'avoit donné jusqu'alors aucune preuve publique de son talent pour écrire en françois ; mais la connoissance qu'il avoit des Langues savantes , fit juger qu'il seroit très-utile à la composition du Dictionnaire dont la Compagnie étoit alors occupée , & qui demandoit un rapprochement fréquent du génie de la Langue Françoisè à celui des idiomes anciens & modernes.

Quoique ce travail fût devenu le principal objet du nouvel Académicien , il s'en délassoit quelquefois par d'autres occupations , & ses délassemens étoient ceux d'un Prêtre , & presque d'un Apôtre. » Dans ce temps-là , dit-il , je » m'étois appliqué , à la priere des Ré- » vérends Peres Jésuites , à traduire d'es- » pagnol en françois le Traité de la » *Perfection Chrétienne* de leur pieux

» Confrere Rodriguès ; je ne vois
 » pas encore fait imprimer , lorsqu'il en
 » parut une traduction , qu'on attri-
 » buoit à MM. de Port-Royal , & qui
 » m'auroit empêché de laisser paroître
 » la mienne , si la Préface ne m'avoit
 » fait voir que nos Ouvrages devoient
 » être très-différens ; car on assure dans
 » cette Préface , *que quand on voulut*
 » *travailler à cette traduction , on eut*
 » *d'abord de la peine à se déterminer*
 » *sur le choix qu'on devoit faire d'une*
 » *des trois éditions espagnoles qu'on*
 » *avoit entre les mains , & qui étoient*
 » *très-différentes entre elles...* J'avoue
 » pour moi que les ayant soigneuse-
 » ment conférées , je n'y ai pas apperçu
 » la moindre différence. Je laisse à ju-
 » ger de l'intention que les Auteurs
 » de cette traduction si vantée peu-
 » vent avoir eue en la donnant. Ce
 » qui est certain , c'est que le texte es-
 » pagnol y est entièrement altéré en
 » plusieurs endroits , & sur-tout dans
 » le Chapitre , où , en parlant de la
 » grace , on prête à l'Auteur desexpres-
 » sions toutes contraires aux siennes « .

Il semble , par le ton qui regne dans
 ce récit , que l'Abbé Regnier n'avoit pas

été fâché de trouver MM. de Port-Royal en faute , & de faire sa cour par cette découverte aux Jésuites leurs adversaires , avec lesquels il avoit d'assez étroites liaisons. Nous n'examinons point si le reproche qu'il fait à ces pieux Solitaires est bien ou mal fondé ; supposons pour un instant que l'imputation soit juste (car c'est une supposition que semble permettre l'air d'assurance avec lequel l'Auteur s'exprime) , il en faudra conclure que le désir qui animoit ces saints personnages de tendre à leurs implacables ennemis un piège innocent , leur fit oublier en cette occasion le rigorisme austère qu'ils affichent ; ils pensèrent apparemment , que pour l'avantage *de la bonne cause* , pour le triomphe *de la grace* , & dans l'unique vûe *de la plus grande gloire de Dieu* , ils pouvoient en sûreté de conscience se laisser aller un moment aux maximes de conduite relâchée dont ils faisoient un si grand crime aux Jésuites. Ce n'est pas la première fois que des Théologiens , dirigés par un zèle plus ardent que scrupuleux , ont cru pouvoir se permettre ces fraudes pieuses pour la

manifestation de ce qu'ils croyoient ou qu'ils appeloient la vérité. Nous laissons juger le procès des deux Traducteurs de Rodriguès sur la matiere de la *grace*, à ceux qui ont le courage & le loisir de s'occuper des importantes controverses qui étoient alors le sujet de la haine la plus vive & la plus édifiante entre les Anachorettes de Port-Royal & la défunte Compagnie de Jésus. Nous nous abstiendrons aussi de discuter laquelle des deux traductions mérite la préférence ; ceux qui prétendent s'y connoître , regardent la version de Port-Royal comme écrite avec plus de *force*, & celle de l'Abbé Regnier avec plus d'*agrément* ; la décision de cette question délicate appartient exclusivement aux ames pieuses , faites pour sentir tout le prix du *Traité de la Perfection Chrétienne*, & plus exercées que des Juges profanes à démêler ce qui constitue la *force* ou l'*agrément* dans un Ouvrage mystique.

L'Abbé Regnier , par les lumieres & le savoir qu'il portoit dans nos séances , & sur-tout par son zele pour hâter la publication du Dictionnaire que le Public attendoit avec empressement , répondit

si bien aux espérances de ses Confreres , que le Secrétariat de l'Académie étant venu à vaquer par la mort de Mézerai , il fut jugé plus propre que personne à remplir cette place. A peine y fut-il installé, qu'il s'éleva entre l'Académie & Furetiere le fameux procès dont toute la Littérature fut alors occupée ; procès qui servit long-temps de pâture à l'avidité malignité du Public , toujours prêt d'applaudir , ou tout au moins de sourire aux traits lancés contre les Compagnies Littéraires , même par des hommes que ce Public ne croit ni n'estime. L'Abbé Regnier , en qualité de Secrétaire , fut chargé de dresser tous les Mémoires qui parurent alors au nom de la Compagnie. Ces Mémoires étoient graves & modérés ; ceux de Furetiere étoient violens & satiriques ; aussi eurent-ils beaucoup plus de Lecteurs ; mais le Gouvernement , qui ne décide pas de la justice d'une cause par des Epigrammes , jugea en faveur de l'Académie , qui en effet étoit bien fondée dans toutes ses demandes , & qui , après les avoir juridiquement obtenues , crut devoir aussi se faire justice à son pro-

pre tribunal en retranchant Furetiere du nombre de ses Membres.

Le Dictionnaire de l'Académie , après plusieurs années d'un travail assidu , après des plaintes réitérées & très-injustes de la part du Public sur la longueur du temps que la Compagnie avoit mis à ce travail , fut enfin en état de paroître. Il n'y manquoit que la Préface & l'Epître dédicatoire ; cette Epître devoit être adressée à Louis XIV , sous les auspices duquel il étoit juste de présenter à la Nation & aux Etrangers la premiere production d'un Corps littéraire qui avoit le Monarque pour Protecteur. L'Abbé Regnier composa , par ordre de l'Académie , la Préface & l'Epître ; mais ayant été obligé , avant que le Dictionnaire parût , de s'absenter pour des affaires indispensables , quelques Académiciens qui avoient fait une autre Epître dédicatoire , eurent le crédit de la faire préférer à la sienne ; & M. Charpentier , qui avoit aussi fait une autre Préface , obtint la même préférence.

Il paroît que cette Epître dédicatoire , destinée à mettre aux pieds du

Roi l'encens & les hommages de la Compagnie, avoit été pour les Académiciens un grand objet d'émulation; car sans compter celle de l'Abbé Regnier qui n'existe plus, & celle qui est imprimée à la tête de la première édition, je trouve encore deux autres Epîtres qui furent composées dans ce temps-là, l'une par Charles Perrault, & l'autre par ce même M. Charpentier qui avoit déjà fait la Préface de l'Ouvrage. L'Abbé Regnier, piqué du dégoût qu'on lui donnoit, fit sur l'Epître de M. Charpentier des remarques critiques, qui existent encore écrites de sa main: on ajoute, qu'aidé de Racine, il en avoit fait de semblables sur l'Epître de Charles Perrault (1). On ne peut disconvenir que sur plusieurs points la critique de l'Abbé Regnier ne soit bien fondée; sur quelques autres, elle pourroit paroître ou injuste ou trop sévère; mais peut-être pardonnera-t-on le ressentiment qui l'a quelquefois dictée, en pensant au motif de mécontentement qui l'a fait écrire.

Le désagrément qu'il venoit d'essuyer

(1) Voyez la Note (c).

dans l'Académie, semble prouver qu'il n'étoit pas fort aimé de ses Confrères : Segrais l'accuse en effet d'avoir été *trop aigre & trop vétilleux* (1); Furetiere nous apprend aussi (2) que les amis même de l'Abbé Regnier lui avoient donné le nom de l'Abbé *Per-tinax*, parce qu'il avoit, dit-on, l'habitude de disputer *opiniâtement* dans les assemblées, jusqu'à ce que ses Adversaires, fatigués de la dispute, fussent obligés de se soumettre à son avis. Furetiere même ajoute qu'il écrivoit souvent le contraire de ce qu'on avoit décidé; mais il est permis, à l'égard de cette imputation, de n'en pas croire Furetiere sur sa parole. Quant à la manie tout à la fois choquante & puérile de vouloir toujours avoir raison, nous ignorons si c'est à tort ou avec justice qu'on l'a reprochée à l'Abbé Regnier; qu'on nous permette seulement, pour l'utilité des Gens de Lettres, une courte réflexion sur cette manie ou plutôt cette petitesse, dont on a accusé

(1) Voyez le *Segraisiana*.

(2) Voyez les *Factums* de Furetiere contre l'Académie,

plusieurs d'entre eux, & qui ne peut être dans un homme d'esprit que le travers d'un amour-propre bien peu éclairé. Si c'est un sot qu'il a entrepris d'entraîner par force à son opinion, qu'importe à un homme d'esprit la gloire si mince d'obliger un sot à penser comme lui ? Et si c'est un homme d'esprit qu'il se propose de convaincre, peut-il ignorer que le doute, qui est *le commencement de la sagesse*, en est aussi le fruit & le terme ; qu'à l'exception des sciences exactes, la plupart des autres objets, éclairés d'une lumière incertaine & mobile, peuvent se présenter sous différentes faces à des yeux exercés & clairvoyans ; qu'on fait *haïr*, dit Montagne, *les choses vraisemblables, quand on les plante pour infaillibles*, & qu'enfin la vanité, même convaincue, se croit intéressée à ne pas avouer sa défaite ? Dans la Société, dans les Corps, même littéraires, le Sage discute quelquefois, dispute très-rarement, ne propose son opinion qu'avec les expressions réservées, qui rendent la contradiction plus supportable, & finit toujours par permettre à chacun de rester dans son
avis,

avis , sous la condition modeste & juste , de jouir de la même liberté pour le sien. On demandoit au Philosophe Fontenelle pourquoi il ne disputoit jamais : *Par ces deux principes* , répondit-il , *tout est possible , & tout le monde a raison*. Le même Philosophe disoit un jour à l'Abbé Regnier dans je ne fais quelle discussion académique : *Voilà une dispute qui ne finiroit point si l'on vouloit ; c'est pour cela qu'il faut qu'elle finisse tout à l'heure*. Et dans une autre occasion où l'Abbé Regnier disputoit avec chaleur contre un Homme de Lettres en présence d'une femme de beaucoup d'esprit : *Eh ! Messieurs* , leur dit cette femme , *convenez de quelque chose , fût-ce d'une sottise* (1).

Si l'Abbé Regnier étoit opiniâtre dans la dispute , s'il offensoit l'amour-propre des autres par une roideur inflexible dans ses opinions , il se la faisoit pardonner en la portant dans toutes les bonnes qualités qu'il avoit d'ailleurs , & sur-tout dans un sentiment où l'opiniâtreté est presque toujours

(1) Voyez la Note (d),
Tome III.

une vertu ; il étoit ferme & inébranlable dans l'amitié. Il est vrai qu'il n'accordoit la sienne qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes , après les avoir bien connus ; mais plus il étoit difficile de faire naître ce sentiment dans son cœur, plus il étoit rare de le perdre quand on l'avoit obtenu ; le moyen de se l'assurer étoit de se distinguer par les mêmes vertus que les ennemis les plus déclarés de notre Académicien reconnoissoient en lui, une probité à toute épreuve, & un amour du vrai porté jusqu'au scrupule. Il exprima d'une manière aussi noble qu'énergique cet amour du vrai dans une occasion délicate où on le pressoit de mentir en faveur d'un homme puissant, sous peine d'encourir sa disgrâce. *J'aime mieux*, dit-il, *me brouiller avec lui qu'avec moi.*

Le Public, qui connoissoit ses talens, se vit privé avec regret de la Préface & de l'Epître qu'il avoit faites pour le Dictionnaire ; mais la Littérature fut solidement dédommée de cette perte par un grand nombre d'articles importants & fondamentaux qu'il avoit composés pour le même Ouvrage ; articles qui contribuerent beaucoup aux succès

de la premiere édition , & dont le mérite a été si bien reconnu , qu'on les a conservés presque sans changement dans les éditions suivantes ; car le Public remarqua dans ce Dictionnaire, que les longs articles qui s'y trouvoient , & qui devoient avoir coûté le plus de travail , étoient faits avec plus de soin que les autres ; C'est que la brièveté des articles peu étendus permettoit qu'ils fussent l'ouvrage de la Compagnie entiere ; & qu'une Compagnie en corps , troublée dans ses décisions par vingt avis qui se croisent & se détruisent , doit parvenir difficilement à se satisfaire elle-même & ses Lecteurs ; au lieu que les grands articles , confiés presque indispensablement à un seul homme , qui pour l'ordinaire étoit l'Abbé Regnier , acquéroient en passant par ses mains toute la perfection que pouvoit y donner l'amour-propre du Rédacteur , animé de plus par toute la ferveur académique.

Quelque intérêt cependant qu'il dût prendre à ce Dictionnaire dont il étoit presque entièrement l'Auteur , il n'eut garde de renouveler la proposition qu'avoit faite autrefois *Jean Sirmond*, un de

nos premiers Académiciens , d'obliger par serment tous les Membres de la Compagnie de n'employer dans leurs Ouvrages aucun mot qui n'eût été approuvé à la pluralité des voix ; à peu près comme ces anciens Peuples , qui juroient sur les autels de leurs Dieux , de ne parler & de n'apprendre jamais d'autre Langue que la leur. Cet avis , comme on le peut croire , n'avoit pas été goûté ; chacun de nous resta le maître d'écrire comme il le voudroit , à ses risques & périls ; & l'Abbé Regnier , qui sentoît plus que personne le besoin & les avantages de cette liberté littéraire , se garda bien d'y porter atteinte.

L'infatigable Secrétaire ne borna pas les fonctions de sa place à la publication du Dictionnaire qui lui devoit l'existence ; l'Académie , dès les premières années de son institution , avoit formé le projet d'une Grammaire Française , qui , en développant les principes dont le Dictionnaire n'étoit que l'application , devoit former avec cet Ouvrage un cours complet de notre Langue. » Mais la Compagnie ne fut pas long-temps à s'ap-

» percevoir , dit M. l'Abbé d'Olivet (1),
 » qu'un Ouvrage de système & de mé-
 » thode , tel qu'une Grammaire , ne
 » pouvoit être conduit que par une per-
 » sonne seule , qui , communiquant en-
 » suite son travail à ses Confreres , pro-
 » fiteroit de leurs avis , en sorte que son
 » Ouvrage pût être regardé comme
 » celui du Corps (2) ». On chargea
 donc de cette Grammaire l'Abbé Re-
 gnier , qui , comme il le dit dans sa
 Préface , y employa *tout ce qu'il avoit
 pu acquérir de lumiere par cinquante
 ans de réflexion sur notre Langue ,
 par quelque connoissance des Langues
 voisines , & par trente quatre ans
 d'assiduité dans les assemblées de l'A-
 cadémie où il avoit presque toujours
 tenu la plume.*

Cet Ouvrage , quand on le considère
 relativement au temps où il a été com-
 posé , fait honneur à la Littérature Fran-
 çoise & à l'Académie. S'il n'est pas aussi
 philosophique & aussi profond sur la
 métaphysique générale des Langues que

(1) Histoire de l'Académie , Tome II , in-
 11 , page 68.

(2) Voyez la Note (c).

la *Grammaire raisonnée* de Port Royal, il contient au moins, relativement à la Langue Françoisè, des discussions importantes & utiles que cette Grammaire n'offre pas : l'Auteur n'avoit cependant encore traité qu'un des objets de la Grammaire, & même le plus aride de tous, le détail des *parties d'oraison* ; il promettoit une suite dans laquelle il se proposoit d'embrasser la Syntaxe, les irrégularités réelles ou apparentes de l'usage, & les principes du style. La manière dont il s'est acquitté de la première partie de son travail, doit faire regretter au Public d'avoir été privé de la seconde.

Il y a dans cette Grammaire un article qui mérite de nous arrêter un moment ; l'Auteur s'y élève contre les innovations qu'on avoit déjà tenté d'introduire dans l'orthographe françoisè ; il en prouve de son mieux les inconvéniens ; mais ses réclamations, loin de remettre en honneur l'orthographe ancienne, n'ont pu même empêcher qu'elle n'ait souffert encore de nouvelles atteintes. Il insiste, par exemple, sur la nécessité de conserver la lettre *s* dans un très-grand nombre de

mots, soit pour indiquer l'étymologie (1), soit pour marquer la *quantité* de la syllabe (2); mais cette lettre a été supprimée depuis dans le plus grand nombre des mots où il désiroit de la conserver; il avoue même que la suppression commençoit à se faire dans le temps où il écrivoit, & l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit très-naturelle; nouvelle preuve de ce que nous avons déjà dit ailleurs (3), que ce qui a réellement besoin d'être corrigé dans notre orthographe, finira par l'être en effet; qu'il faut tout laisser faire à la raison & au temps, & que s'il y a de la pédanterie à révéler avec superstition l'ancien usage, il y a de la puérilité à le braver avec affectation.

Les Jésuites, tout bons amis qu'ils se disoient de l'Abbé Regnier, ne virent pas sans quelque chagrin le succès d'un Ouvrage qui ne sortoit pas de chez eux, ou du moins que l'Auteur n'avoit pas entrepris à leur prière, sage

(1) Comme dans *Estat*, *Status*.

(2) Comme dans *mesme*.

(3) Voyez l'article de *Louis Cousin*, & l'Eloge de l'Abbé de Dangeau.

précaution qu'il avoit prise pour la traduction de Rodriguès. Les Antagonistes amers de cette Société lui ont reproché souvent d'avoir été l'*ennemie de tout bien* ; on peut dire avec moins de fiel & plus de justice , qu'elle étoit l'ennemie déclarée ou secrète de tout le bien qui ne venoit pas d'elle. Le Pere Buffier , qui fut depuis Auteur lui-même d'une Grammaire très-estimable , attaqua celle de l'Abbé Regnier dans le Journal de Trévoux avec plus de malignité que de bonne foi ; l'Auteur fit au Journaliste une réponse assez vive , mais solide , & à laquelle il n'y auroit rien à désirer , si au lieu de s'obstiner à tout défendre , il fut convenu de bonne foi de la justesse de quelques critiques (1).

Cette querelle convainquit l'Abbé

(1) C'étoit peut-être par représailles de cette censure , que l'Abbé Regnier jugeoit trop sévèrement le P. Bouhours , Jésuite & Grammairien de profession ; il l'accusoit de *ne pas savoir la Langue Françoisse* ; arrêt injuste , sur-tout eu égard au temps où le P. Bouhours avoit écrit , & où les finesses de la Langue n'étoient connues que d'un petit nombre d'illustres Ecrivains.

Regnier, que la sécheresse des discussions grammaticales, qui semble laisser à l'envie si peu de prise, n'empêchoit pas d'avoir encore des ennemis; il fut dégoûté par cette affligeante réflexion d'achever, en complétant sa Grammaire, la tâche Académique qu'il s'étoit imposée: pour s'en dédommager, il se jeta dans l'Histoire, & il écrivit celle de l'affaire des Corfès, dont il avoit été témoin pendant son séjour à Rome. Le style de cette Histoire, quoique pur & correct, n'a ni le mouvement ni le sel dont le sujet paroïsoit susceptible. Un plus habile Peintre eût offert le contraste piquant de l'audace & de la gaité françoise dans cette violente querelle, avec la triste insolence de la soldatesque papale; de la noble fermeté de l'Ambassadeur de France, avec l'arrogance timide des Ministres de la Cour de Rome; enfin de la fierté du Roi, avec la hauteur du Pontife; hauteur qui, dégénérant adroitement & par degrés en négociations & en souplesse, obtint enfin à peu près ce que la fierté offensée lui avoit refusé long-temps. On regrette ce tableau dans la narration de l'Abbé Regnier; mais

son Ouvrage , écrit d'après les *Pieces originales* , est recommandable par la qualité la plus essentielle à un *Historien* , par celle qui le fait presque dispenser des autres , & à laquelle nulle autre ne peut suppléer , par l'exactitude des faits. Si cette production n'est ni d'un *Vertot* ni d'un *Saint-Réal* , elle est au moins bien préférable à tant de compilations insipides de mensonges anciens & modernes , qui n'ont ni le mérite du coloris , ni celui de la vérité.

L'*Historien* des *Corfes* revint à la *Poésie* , ou , si l'on veut , à la versification ; il donna , quoiqu'âgé de quatre-vingts ans , un *Recueil* de *Pieces françoises* , *latines* , *italiennes* & *espagnoles*. On prétend que ces dernières furent plus accueillies à *Rome* & en *Espagne* , que les *Poésies françoises* ne le furent à *Paris* ; & un célèbre *Ecrivain* ajoute que si l'*Abbé Regnier* avoit réussi à faire passer un de ses *Sonnets* pour être de *Pétrarque* , il n'eût pas fait passer ses vers françois sous le nom d'un grand *Poëte*. Ce n'est pas le seul de nos *Ecrivains* qui , ayant fait des vers avec succès dans une *Langue étrangere* , n'a pu réussir dans la *sienne* ;

seroit-ce parce que notre Poésie, qui ne se permet que des licences très-légères, & qui ajoute à ses entraves naturelles toute la sévérité de la prose, présente plus de difficultés à vaincre que la Poésie des autres Peuples anciens & modernes ? Ou les François, si délicats en matière de goût, & si raffinés sur les plaisirs en tout genre, sont-ils plus difficiles en vers que les autres Nations ? Mais si tant de sévérité laisse à nos Poètes médiocres encore moins d'indulgence à espérer qu'Horace n'en promettoit à ceux de son temps, ne devoit-elle pas aussi nous inspirer pour nos grands Poètes encore plus d'admiration que l'Antiquité n'en a marqué pour les siens ?

Grammairien savant & profond, & de plus Historien & Poète, l'Abbé Regnier voulut encore s'essayer dans un autre genre, celui de la traduction. Il choisit pour objet de son travail le *Traité de la Divination* de Cicéron, l'Ouvrage de ce grand Homme qui est le plus piquant par son objet, & peut-être le plus finement philosophique ; ce catéchisme d'incrédulité païenne (si on peut l'appeler de la sorte),

publié par l'Auteur même sous les yeux du Sénat, sans réclamation de la part des Augures & des Pontifes, est une preuve singulière & frappante de la tolérance des Romains en fait d'opinions religieuses; les Dialogues *sur la nature des Dieux*, sont un autre catéchisme d'incrédulité Pyrrhonienne sur l'importante question de l'existence d'un Être suprême; mais ce dernier Traité n'est guère qu'un vain tissu de subtilités sceptiques, au lieu que celui de la *Divination* est l'ouvrage d'une tête aussi éclairée que libre, & aussi décidée que sage. C'est apparemment ce qui engagea l'Abbé Regnier à le traduire de préférence aux autres Ouvrages philosophiques de Cicéron. Dans ceux-ci, la Philosophie de l'Orateur Romain, souvent un peu commune, & quelquefois ou étrangement bornée, ou puérilement sophistique, a besoin d'être relevée par le charme du style de l'Auteur, qu'il est comme impossible de faire passer dans une autre Langue. Dans le *Traité de la Divination*, le Traducteur, soutenu par l'agrément & les détails du sujet, couroit moins de risque de défigurer tout-à-fait son

modele ; & ne pouvant , dans sa copie , conserver à l'original le mérite du coloris & de l'harmonie , il lui conservoit au moins celui du dessein & de l'ensemble.

La traduction de l'Abbé Regnier est élégante , fidele , & accompagnée de remarques savantes qui en augmentent le prix. L'Auteur entreprit encore de traduire un autre Ouvrage de Cicéron , plus intéressant par sa matière , mais moins fait pour le commun des Lecteurs , le *Traité de Finibus bonorum & malorum* ; c'est-à-dire , *De la nature des vrais biens & des vrais maux*. Cette version n'a paru qu'après la mort de l'Abbé Regnier ; mais tout estimable qu'elle est , elle n'a pas été aussi accueillie que celle du *Traité de la Divination* ; le Traducteur du *Traité des biens & des maux* ne pouvoit avoir pour Juges que des Gens de Lettres Philosophes , & par conséquent assez peu de Lecteurs ; mais le Traducteur des *Plaisanteries de Cicéron sur les oracles , les augures , & les autres superstitions de la vénérable Antiquité* , étoit plus à portée d'amuser la multitude. Il eut même , à force de

succès, un malheur semblable à celui que Fontenelle avoit déjà essuyé pour son *Histoire des Oracles* ; les esprits forts de ce temps-là appliquèrent aux Prophetes & aux miracles de la Religion Chrétienne, ce que dit le Philosophe ancien des prédictions & des prodiges d'une Religion absurde ; les Adversaires très-zélés & très-vigilans des esprits forts, voulurent rendre le Traducteur responsable de ces applications si scandaleuses ; il se récria hautement contre des imputations qui, à dire vrai, ne méritoient guere, par leur ineptie, d'être réfutées, mais l'exigeoient par la gravité de l'objet & par la redoutable importance des accusateurs.

L'Abbé Regnier fait mention, dans ses Mémoires, de quelques autres productions qui sont restées manuscrites, entre autres d'un Poëme françois à la louange du Roi : » Le mauvais succès » qu'ont toujours eu ces sortes d'Ouvrages, dit naïvement le Pere Nicéron (1), a sans doute empêché

(1) Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres.

» qu'on ne donnât ce Poëme au Pu-
 » blic ». Trente ans plus tôt il eût été
 reçu avec avidité , lorsque tout reten-
 tiſſoit des louanges & des victoires du
 Monarque. Mais le temps des louanges
 & des victoires n'étoit plus ; & la ba-
 taille de Malplaquet , par où finifſoit ce
 Poëme , n'étoit pas un moyen de le
 faire lire , même à Versailles ; l'Auteur
 s'abſtint donc très-prudemment de le
 mettre au jour , & ſe contenta d'offrir
 en ſecret ſon hommage au Monarque
 vaincu & malheureux. Ce monument
 de ſon zele n'étoit pas le ſeul qu'il
 eût élevé à la gloire du Roi , car il
 nous apprend qu'il avoit compoſé les
 inſcriptions de la Statue de la place
 des Victoires , à l'exception pourtant
 de l'inſcription faſtueuſe *Viro Immor-*
tali , dont il paroît deſirer que la Poſ-
 térité ne l'accuſe pas.

Il ne parle point dans ſes Mémoires
 d'un Ouvrage qu'il donna en 1700 ,
 & qui contenoit le premier Livre de
 l'Iliade en vers françois , avec une Pré-
 face où il répond aux blaſphêmes de

Charles Perrault contre Homere. Cette Préface est pleine de raison & de goût ; mais l'Auteur plaide mieux pour l'Iliade par sa prose que par ses vers , qui feroient au divin Homere un tort irréparable , si on pouvoit soupçonner l'original de ressembler à la copie.

Il est vraisemblable que le peu de succès de cette Traduction de l'Iliade empêcha l'Auteur d'en faire mention dans la liste de ses Ouvrages , comme d'une production dont il étoit un peu honteux & repentant (1). Despréaux , qui étoit *son ami* , ou du moins qui prend ce titre dans une de ses Préfaces , n'avoit pas vu de bon œil ce fatal travestissement du Poëte Grec , & en avoit fait à l'Auteur l'aveu sincere. Il paroît que les vers de l'Abbé Regnier n'étoient pas en possession de plaire à l'inexorable Satirique ; car toute son *amitié* ne l'empêcha pas de mettre l'*Edit d'amour* de notre Académicien parmi les mauvais Livres que les Chanoines du Lutrin se jettent à la tête dans la bataille qu'ils se livrent sur les degrés du Palais. Cet *Edit d'amour*

(1) Voyez la Note (f).

étoit une petite production obscure de la jeunesse de l'Abbé Regnier , qui eût bien pu se passer de l'honneur que lui fit Despréaux d'en rappeler le souvenir. Ce grand Poëte , si l'on en croit le *Bolæana* , parloit quelquefois de son ami avec une liberté peu flatteuse : *Il se croit* , disoit-il , *un grand Homme* , *parce qu'il a hérité de la grimace de Chapelain*. Nous avons vu dans l'article de l'Abbé Boileau , avec quelle liberté Racine parloit de ce Prédicateur , qu'il appelloit aussi *son ami* ; & nous avons rappelé à ce sujet certaine chanson de Moliere , dont nous avons fait à Racine une application innocente , que son maître Despréaux est ici en droit de partager.

Dans le volume qui contient ce premier Livre de l'Iliade , on trouve la traduction françoise de quelques Odes d'Anacréon par le même Auteur. La nature de ces Odes , qui ne sont guere que des Madrigaux , & la négligence qu'on tolere dans les petits sujets , rendent cette traduction plus supportable que celle de l'Iliade ; cependant elle ne placera jamais l'Auteur au rang des bons Poëtes. Les Académiciens de la

Crusca' avoient fait beaucoup plus d'honneur à la traduction italienne qu'il leur avoit envoyée des Poésies d'Anacréon ; cette Compagnie en accepta la dédicace , & la fit ensuite réimprimer à Florence avec deux autres traductions du même Auteur , faites par des Poètes Italiens , & très-estimées de la Nation.

De toutes les Poésies françoises de l'Abbé Regnier , celle qui a été le plus accueillie est sa traduction de la fameuse scene du *Pastor fido* , dans laquelle se trouvent les vers si connus sur la contradiction entre la morale sévère qui interdit l'amour , & la nature qui semble l'ordonner. La traduction très-foible de ce morceau a été souvent célébrée par cette multitude qui ne se pique pas d'être fort sévère en poésie ; & il n'y a pas encore long-temps qu'on la faisoit apprendre aux jeunes filles , apparemment comme une excellente leçon de morale (1) : on y joignoit ce pieux Sonnet de Desbarreaux , détestable d'un bout à l'autre , mais que nos bons aïeux regardoient comme un modele de versification. Notre Siecle ,

(1) Voyez la Note (g).

moins dévot & plus difficile , a pensé que les vers de Racine , de Despréaux & de La Fontaine étoient plus dignes que ces *bouts rimés* d'orner la mémoire des enfans ; s'ils ne sentent pas à cet âge tout le mérite de nos chefs-d'œuvres , du moins leur mémoire est un dépôt qui les conserve , une terre où cette semence précieuse repose jusqu'à l'âge du jugement & du goût qui doit la faire éclore & fructifier ; ils ne se voyent plus réduit à la nécessité fâcheuse d'oublier dans un âge plus avancé les inepties poétiques dont on a si long-temps fatigué leur enfance , & qu'ils n'ont souvent apprises qu'avec beaucoup de peine , de dégoût & de larmes.

Le succès de la scène françoise du *Pastor fido* , consola , quoique foiblement , l'Abbé Regnier du peu de fortune qu'avoient fait ses autres Poésies françoises ; mais il étoit condamné à n'être jamais parfaitement heureux comme Poète ; car l'accueil général que sa traduction avoit reçu , nuisit aux vûes d'avancement qu'il avoit formées : il eût obtenu les honneurs de l'épiscopat , sans les scrupules que cette

traduction donna au Roi ; mais il pensa apparemment comme l'Evêque Héliodore , qui aima mieux , dit-on , renoncer à son Siége épiscopal , que de supprimer ou défavouer son Roman de *Théagene & de Cariclée* , préférant la réputation de bon Ecrivain à toutes les dignités de l'Eglise.

Il y avoit une autre cause plus grave du refus de l'Episcopat fait à l'Abbé Regnier. On lui attribuoit une Piece de vers dont le sujet par malheur étoit très-impie , & qui , par un autre malheur , étoit fort répandue , & regardée comme très-supérieure à toutes celles du même Poëte ; elle avoit pour objet le commerce criminel de Bethsabée avec David , d'où la Providence fit naître le Messie plusieurs siècles après ; la Piece finissoit par cette plaisanterie , aussi ignoble que scandaleuse :

Il faut avouer que la grace
Fait bien des tours de passe-passe
Avant que d'arriver au but.

Nous ne rapportons ces vers si impies , que pour disculper la mémoire de notre Académicien de la tache qu'on a voulu lui imprimer à ce sujet. Il n'y

a d'autre témoignage qu'il en soit l'Auteur, qu'une tradition vague & sans preuve. Ceux qui prendront la peine de lire le Recueil de ses Poésies, en trouveront un si grand nombre d'édifiantes, qu'ils ne pourront se persuader que tant de dévotion & tant de blasphèmes soient sortis de la même plume, ni que l'Abbé Regnier ait voulu ressembler au Poète Rousseau, qui, tout à la fois traducteur de David & rival de l'Aretin, appeloit ses Epigrammes licencieuses les *Gloria Patri de ses Pseaumes*.

Si parmi les Pièces dont l'Abbé Regnier est réellement l'Auteur, on vouloit en citer quelqu'une qui ne fût pas indigne d'éloges, on pourroit rappeler ici celle qui est connue sous le nom des *J'ai vu*, & qui renferme, quoique trop longue, quelques vers heureux :

J'ai vu la vanité s'élever jusqu'aux nues
Sur des ailes de cire, en un moment fondues...

J'ai vu deux partis disputer
De la vérité sans l'entendre ;
Le Public, sans y rien comprendre,
Pour l'un & l'autre s'entêter...

J'ai vu d'un peu de vent les hommes se nourrir,
Et ne s'attacher qu'à paroître ;
J'ai vu qu'en cherchant à connoître

Nous n'apprenons qu'à discourir ;
J'ai vu l'excessive prudence
Ne servir qu'à nous décevoir ,
Le seul intérêt tout mouvoir ,
Et la profondeur du savoir
Différer peu de l'ignorance.

Nous citerons encore les vers suivans , tirés d'une Piece sur les grands Seigneurs , que l'Abbé Regnier avoit fréquentés beaucoup , & qu'il devoit bien connoître. Après avoir dit que le Sage doit toujours rendre à leur naissance & à leur rang les égards que la société & la décence exigent , le Poëte ajoute :

Les aimer, c'est une autre affaire ;
Qui ne les connoît qu'à demi
S'honore d'être leur ami ;
Qui les connoît bien , ne l'est guere.

Qu'on nous permette enfin , quoique dans l'éloge d'un Prêtre , de joindre à ces vers une chanson , qui peut-être n'étoit adressée qu'à une *Iris en l'air* , ou n'avoit été faite par l'Abbé Regnier que pour le service de quelque amant malheureux , qui ne l'avoit pas toujours été :

Ne craignez point que votre humeur légère

Dans ma colere

Me fasse rien publier.

Heureux , je ne fais que me taire ,

Trahi , je ne fais qu'oublier.

Ces vers sont à peu près les meilleurs que nous ayons de lui. On peut, après les avoir lus , se dispenser de jeter les yeux sur presque tous les autres. Il restera encore à l'Auteur assez de qualités académiques , pour qu'il puisse à toute rigueur se passer de celle de Poëte.

Tout Prêtre & tout bel esprit qu'il étoit , il avoit un courage dont un soldat auroit pu se faire honneur. Envoyé par la Cour de France à celle de Baviere pour une affaire importante , il fit une telle diligence qu'il se rompit une côte en courant la poste ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer son voyage , & de repartir de Munich deux jours après son arrivée , pour apporter en cinq jours à Versailles la réponse aux propositions dont il étoit chargé.

Il ne montra pas moins de courage dans quelques maladies cruelles & dangereuses dont il fut attaqué. Il n'opposa à la douleur & au danger que le repos

& la patience. » Je n'appelai point de
 » Médecin, dit-il, & ne pris point de
 » médecine ; parce que je suis persuadé
 » qu'il n'y en a point qui ne soit nui-
 » sible à celui qui en fait usage. La
 » Nature toute seule , avec un peu de
 » temps , surmonta enfin le mal. J'ai
 » éprouvé plus d'une fois par moi-
 » même combien il y a de ressource en
 » elle , quand on ne la tourmente point
 » mal à propos en recourant à des
 » remèdes qui l'accablent au lieu de la
 » soulager «.

On voit par ce passage , que l'Abbé
 Regnier étoit du nombre de ceux qui
 n'honorent pas la Médecine d'une
 grande confiance ; mais il y avoit cette
 différence entre lui & les *mécréans* de
 son espèce , que notre Académicien ,
 conséquent dans ses principes , se con-
 tentoit, dans ses maladies, de souffrir &
 d'attendre ; tandis que la plupart des
 autres incrédules , impatiens ou timi-
 des , ont recours dans les mêmes cir-
 constances à l'idole ou au Dieu qu'ils
 ont blasphémé , & se laissent , comme
 dit Montagne , *tout discrètement ma-
 nier aux créances & exemples publics.*
 On ne sauroit guere disconvenir que
 dans

dans plusieurs maladies l'art ne soulage & ne sauve quelquefois la nature : on conviendra plus volontiers encore , que dans un très-grand nombre d'autres cas il la traverse & souvent la détruit en voulant l'aider ; & l'Abbé Regnier aura là-dessus peu de contradicteurs. La seule maniere sûre de décider cet ancien & fastidieux procès , seroit de constater par l'expérience , si des Peuples , dépourvus de médecine , vivoient plus ou moins long-temps que ceux qui en ont une. Mais malheureusement les Peuples sauvages qui n'ont que la Nature pour Médecin , n'ont point de registres mortuaires ; & les Peuples civilisés , qui ont fait une science de l'art de guérir , ne se laisseront pas aisément persuader d'en proscrire ou d'en suspendre l'usage (1).

(1) Voyez la Note (h).



NOTES *sur l'article de l'Abbé* REGNIER DESMARAIS.

(a) NOTRE Académicien, qui imitoit assez bien les vers de Pétrarque pour tromper les Italiens eux-mêmes, étoit si parfaitement instruit des finesſes de cette Langue, que le docte Ménage, qui ſe piquoit auſſi de la bien ſavoir, lui apportoit les Pièces italiennes qu'il faiſoit quelquefois, & les ſoumettoit à ſa critique; mais il ſe plaignoit qu'à force de puriſme & de ſévérité, l'Abbé Regnier les énerroit abſolument par ſes corrections. *Il tutto*, lui diſoit Ménage, *ſe n'e andato in limatura: Tout s'en eſt allé en limure.* Ce même Ménage, Auteur d'un Livre *ſur les origines de la Langue Italienne*, où il prétendoit réfuter, ſur quelques finesſes de cette Langue, les Auteurs nationaux eux-mêmes, n'oſoit parler italien, quoiqu'il fût très exercé à l'écrire. *Il y a une grande différence*, diſoit-il, *entre ſavoir l'italien, & ſavoir de l'italien*; & il ne ſe mettoit

que dans la seconde classe. Il ajoutoit , avec un courage & une modestie rare pour un Erudit , qu'il *en étoit de même des idiomes anciens* ; que les Littérateurs modernes les plus exercés dans ces deux Langues , pouvoient tout au plus se flatter de savoir *du latin & du grec* , & borner là leurs prétentions. C'est de quoi ne conviendront pas bien des Auteurs de mauvais vers & de mauvaises harangues , où ils croient avoir égalé Cicéron & Virgile ; leurs prétentions en ce genre sont bien plus fortes que leurs titres.

(b) Les vers de Muret étoient traduits d'un ancien Poëte Grec , dont il ne reste que des fragmens. Il fit croire à Scaliger (& plusieurs autres Erudits partagèrent cette méprise) que la Traduction étoit d'un ancien Poëte Comique Latin , nommé *Trabea*. L'Epigramme de Scaliger , pour se venger de cette supercherie , étoit une sortie violente contre les mœurs scandaleuses , dont la calomnie ou la médisance avoient accusé Muret. Echappé à ces accusations & à ses ennemis , Muret s'étoit retiré à Rome , où il se fit Prêtre ,

pour *faire pénitence* ; il disoit tous les jours la Messe avec une dévotion exemplaire, en expiation des scandales qu'il avoit donnés, ou qu'on avoit pris sans qu'il les donnât.

(c) Comme la critique dont il s'agit est devenue rare, & qu'elle peut être de quelque utilité aux jeunes gens & aux étrangers, nous croyons qu'on nous saura gré de la remettre ici sous les yeux de nos Lecteurs ; nous y joindrons quelques observations, dont la plupart auront pour objet celles des critiques de l'Abbé Regnier qui nous paroissent ou injustes ou trop sévères. Nous mettrons ces observations en lettres italiques, & nous les placerons entre deux parenthèses. M. l'Abbé d'Olivet, qui, dans la première édition de ses Remarques sur Racine, a publié la censure de l'Abbé Regnier avec une sorte de complaisance, auroit peut-être dû, pour la rendre plus utile, y joindre des observations semblables. Mais il n'avoit garde de défendre Charles Perrault, le détracteur des Anciens, contre l'Abbé Regnier leur adorateur. Il dit même qu'il a imprimé cette cri-

tique pour faire voir aux ennemis de l'Antiquité, que Perrault leur Patriarche a fait plus de fautes dans trois ou quatre petites pages de prose, qu'il n'y en a dans toute une Tragédie de Racine. Quand cela seroit, s'en suivroit-il que Charles Perrault eût bien ou mal raisonné sur les Anciens ?

A U R O I.

» SIRE,

» Le Dictionnaire de l'Académie
 » François paroît (1) enfin sous les
 » auspices (2) de Votre Majesté, &
 » nous avons (3) osé mettre à la tête
 » de notre Ouvrage le nom auguste d'un
 » plus grand des Rois. Quelques (4)
 » soins que nous ayons pris d'y rassem-
 » bler tous (5) les termes dont l'Elo-
 » quence & la Poésie peuvent former
 » l'éloge des plus grands Héros, nous (6)
 » avouons, Sire, que vous nous en
 » avez fait sentir plus d'une fois & le
 » défaut & la foiblesse. Lorsque (7)
 » notre zele ou notre devoir nous ont

» engagés à parler (8) du secret im-
» pénétrable de vos desseins, que la
» seule exécution découvre aux yeux
» des hommes, & toujours dans les
» momens marqués par votre sagesse,
» les mots de *prévoyance*, de *pru-*
» *dence* & de *sagesse* même ne ré-
» pondoient pas (9) à nos idées, &
» nous aurions osé nous servir de celui
» de (10) *Providence*, s'il pouvoit ja-
» mais être permis de donner aux hom-
» mes ce qui n'appartient qu'à Dieu
» seul. Ce qui nous (11) console, Sire,
» c'est (12) que sur un pareil sujet les
» autres Langues n'auroient aucun avan-
» tage sur la nôtre : celle des Grecs
» & celle des Romains seroient dans
» la même indigence, & tout ce que
» nous voyons (13) de brillant & de
» sublime dans leurs plus fameux Pa-
» négyriques, n'auroit ni assez de for-
» ce, ni assez d'éclat pour soutenir le
» simple récit de vos victoires. Que l'on
» remonte de siècle en siècle jusqu'à l'An-
» tiquité la plus reculée, qu'y trouvera-
» t-on de comparable au spectacle qui
» fait aujourd'hui l'attention de l'Uni-
» vers, toute l'Europe armée contre
» vous, & toute l'Europe trop foible ?

» Qu'il nous soit permis, Sire, de
 » détourner un moment les yeux (14)
 » d'une gloire si éclatante, & d'oublier,
 » s'il est possible, le Vainqueur (15)
 » des Nations, le Vengeur des Rois (16),
 » le Défenseur des Autels, pour ne re-
 » garder que le Protecteur de l'Acadé-
 » mie François. Nous sentons com-
 » bien nous honore (17) une protec-
 » tion si glorieuse; mais quel (18) bon-
 » heur pour nous de trouver en même
 » temps le modele le plus parfait de
 » l'éloquence! Vous (19) êtes, Sire,
 » naturellement & sans art, ce que
 » nous tâchons de devenir par le tra-
 » vail & par l'étude. Il regne dans
 » tous (20) vos discours une souve-
 » raine (21) raison, toujours soutenue
 » d'expressions fortes & précises, qui
 » vous rendent maître (22) de toute
 » l'ame de ceux qui vous écoutent, &
 » ne leur laissent d'autre volonté que
 » la vôtre. L'éloquence (23) où nous
 » aspirons par nos veilles, & qui est
 » en vous un don du Ciel, que ne doit-
 » elle point à vos actions héroïques?
 » Les (24) graces que vous versez sans
 » cesse sur les Gens de Lettres, peu-
 » vent bien faire fleurir les Arts & les

» Sciences ; mais ce sont les grands
» événemens qui font les Poètes & les
» Orateurs : les merveilles de votre
» regne en auroient fait naître au mi-
» lieu d'un pays barbare.

» Tandis (25) que nous nous appli-
» quons à l'embellissement de votre
» Langue , vos armes victorieuses la
» font passer chez les Etrangers : nous
» leur en facilitons l'intelligence par
» notre travail , & vous la leur rendez
» nécessaire par vos conquêtes : & si
» elle va encore plus loin que vos con-
» quêtes , si elle réduit toutes les Lan-
» gues des pays où elle est connue , à
» ne servir presque plus qu'au commun
» du Peuple , une si haute destinée
» vient moins de sa beauté naturelle
» & des (26) ornemens que nous avons
» tâché d'y ajouter , que de l'avantage
» d'être la Langue de la Nation qui
» vous a pour Monarque , & (nous ne
» craignons pas de le dire) que vous
» avez rendue la Nation dominante.
» Vous répandez (27) sur nous un éclat
» qui assujettit les Etrangers à nos Cou-
» tumes dans tout ce que leurs Loix
» peuvent leur avoir laissé de libre : ils
» se font honneur de parler comme ce

» Peuple à qui vous avez appris à sur-
 » monter tous les obstacles , à ne plus
 » trouver de places imprenables , à
 » forcer les retranchemens les plus
 » inaccessibles. Quel (28) empressement,
 » Sire , la Postérité n'aura-t-elle point
 » à rechercher , à recueillir les mémoi-
 » res de votre vie , les chants de vic-
 » toire qu'on aura mêlés à vos triom-
 » phes ? C'est (29) ce qui nous ré-
 » pond du succès de notre Ouvrage ;
 » & s'il (30) arrive , comme nous osons
 » l'espérer , qu'il ait le pouvoir de fixer
 » la Langue pour toujours , ce ne fera
 » pas tant par nos soins , que parce
 » que les Livres & les autres monu-
 » mens qui parleront du regne de Vo-
 » tre Majesté , feront les délices de
 » de tous les Peuples , feront l'étude
 » de tous les Rois , & seront toujours
 » regardés comme faits dans le temps
 » de la pureté du langage & dans le
 » beau Siècle de la France.

» Nous sommes (31) , avec une pro-
 » fonde vénération , &c « .

*Critique de l'Épître précédente, par
Racine & l'Abbé Regnier.*

(1) (*Le Dictionnaire de l'Académie paroît enfin.*) Cet mot *enfin* ne peut ici être dit qu'en deux sens : ou comme par un aveu de la lenteur de l'Académie à travailler , ou par une espece de vaine complaisance d'avoir pu venir à bout d'un si grand Ouvrage. Or dans l'un & dans l'autre sens , le mot *enfin* est mal , parce qu'il n'est ici question ni de s'accuser ni de se vanter. (*Il semble que l'Académie , sans s'accuser ni se vanter , a pu se servir ici du mot enfin ; il suffisoit qu'elle eût mis beaucoup de temps à la composition de son Dictionnaire , & que ce travail eût en effet exigé beaucoup de temps , sans qu'on pût accuser la Compagnie d'en avoir perdu. Or c'est en effet le cas où elle se trouvoit.*) Voyez l'Histoire de l'Académie , par M. l'Abbé d'Olivet, Tome II , pag. 44 & suiv.

(2) (*Sous les auspices de Votre Majesté.*) On dit bien agir sous les auspices , entreprendre , achever quelque

chose sous les auspices d'un grand Prince, pour marquer que c'est par ses ordres que tout s'est fait; que c'est son génie, son bonheur qui ont influé sur tout. Mais, *paroît sous les auspices*, ne se peut dire, à mon sens, que dans une occasion : ce seroit si un Auteur n'ayant pas voulu, par modestie, mettre un Ouvrage au jour, venoit à y être excité, & comme forcé par les instances d'un grand Prince; car alors on pourroit dire avec fondement, que cet Ouvrage paroît sous les *auspices* du Prince. Mais ici il n'y a rien de semblable. (*On dit aujourd'hui, faire paroître un Ouvrage sous les auspices de quelqu'un, pour dire, le lui dédier. Ainsi cette critique porte à faux, au moins relativement à l'usage présent de la Langue, usage qui vraisemblablement étoit dès-lors établi, puisqu'on emploie ici cette phrase.*)

(3) (*Et nous avons osé mettre à la tête de notre Ouvrage le nom auguste.*) Cette phrase, *mettre le nom d'un Prince à la tête d'un Ouvrage*, pour dire lui dédier un Ouvrage, me semble impropre; en ce qu'elle ne signifie point

en effet ce qu'on veut lui faire signifier. Le mot d'*oser* me semble aussi n'être pas à propos en cet endroit ; car en général , bien loin que ce soit une hardiesse, à qui que ce soit de dédier un Livre à un grand Prince , c'est au contraire une marque de respect , un acte d'hommage ; & pour l'Académie , c'est un devoir à l'égard du Roi qui en est le Protecteur , c'est une obligation indispensable. (*Même observation que sur la critique précédente. On dit aujourd'hui , & l'on disoit vraisemblablement dès-lors , mettre le nom de quelqu'un à la tête d'un Ouvrage , pour dire , le lui dédier. Quant à la critique du mot oser , elle paroît juste en elle-même ; mais nos formules de respect (bonnes ou mauvaises) semblent autoriser cette expression.*)

(4) (*Quelque soin que nous ayons pris d'y rassembler tous les termes dont l'Eloquence & la Poésie peuvent former l'éloge des plus grands Héros.*) De la manière dont ceci est énoncé , on peut croire que l'Académie , en faisant son Dictionnaire , n'a eu d'autre chose en vue que de recueillir les mots dont

on peut se servir dans un Panégyrique, dans une Ode, dans un Poëme épique ; ou que du moins, en rassemblant aussi tous les autres, elle ne l'a fait que par maniere d'acquit ; mais que pour ceux qui peuvent entrer dans l'éloge d'un grand Prince, elle y a travaillé avec tout un autre soin ; car c'est-là ce qui résulte naturellement de la phrase dont il s'agit. Si on la veut prendre dans un sens plus étendu, & comme faisant une figure qui, dans l'expression de la plus noble partie, comprend le tout, il y aura un autre inconvénient : c'est que tous les faiseurs de Dictionnaires seront aussi bien fondés que nous, à dire qu'ils ont pris soin de rassembler tous les termes dont on peut former l'éloge des plus grands Héros. (Si Racine, comme le prétend l'Abbé d'Olivet, a eu part à plusieurs des critiques de l'Abbé Regnier, il est difficile qu'il ait eu part à celle-ci ; car on peut voir dans les Notes sur l'article de M. de Clermont-Tonnerre, Evêque de Noyon, que ce grand Poëte avoit à peu près la même adulation à se reprocher.)

Il y a d'ailleurs une autre observation à faire là-dessus : c'est que les mots de *jurer*, *blasphémer*, *voler*, *tuer*, *assassin*, *traître*, *crime*, *poison*, *inceste*, &c. ne sont pas moins dans le Dictionnaire de l'Académie, que ceux de *régner*, *vaincre*, *triompher*, *libéral*, *magnanime*, *conquérant*, *valeur*, *gloire*, *sagesse*, &c. ; qu'ainsi on peut dire avec le même fondement, que nous avons pris soin de rassembler tous les termes dont on peut se servir pour faire les invectives les plus sanglantes, & pour décrire les actions les plus abominables. (*Cette critique paroît juste.*)

(5) (*Tous les termes dont l'éloquence*), phrase louche par elle-même, & qui laisse en doute d'abord ; si on ne veut point dire *tous les termes l'éloquence desquels*. (*On pourroit ajouter que la phrase seroit encore mauvaise dans ce dernier sens ; car on ne dit point l'éloquence des termes. D'ailleurs cette expression, tous les termes dont on peut former l'éloge des Héros, est-elle bien correcte & bien élégante ? On dit bien les mots dont est formé un*

mot composé, *mais on ne dit point* les termes dont est formé un éloge, un discours.)

(6) (*Nous avouons, Sire, que vous nous en avez fait sentir plus d'une fois & le défaut & la foiblesse.*) Ces mots-là, de la maniere dont ils sont rangés, font tout un autre sens que celui qu'on a voulu y donner. On a voulu dire que le Roi nous faisoit sentir la foiblesse & la pauvreté de la Langue: & au contraire cette phrase, telle qu'elle est, signifie qu'il nous a fait sentir le défaut & la foiblesse des Héros. (*Il est certain que la phrase pouvoit être écrite plus correctement; & la remarque qu'on fait est juste dans la rigueur grammaticale; mais le sens est clair.*)

(7) (*Lorsque notre zele.*) Quand on a avancé une proposition, il faut que la preuve qu'on en donne ensuite, y ait un parfait rapport. Ainsi, après avoir dit que le Roi nous a fait sentir plus d'une fois la foiblesse de la Langue, il faudroit, pour le bien prouver, faire une espece d'énumération des

choses en quoi il nous l'a fait sentir. Mais on ne parle que d'une seule ; & par-là non seulement on manque à prouver suffisamment ce qu'on avoit avancé , puisqu'une proposition générale ne sauroit être prouvée par un fait particulier ; mais on donne de plus lieu de croire que ce n'est qu'à l'égard de ce fait particulier qu'on a trouvé la Langue trop foible.

(8) (*Parler du secret impénétrable.*) *Parler d'un secret*, c'est le révéler, le divulguer : de sorte qu'on pourroit dire, que bien loin que le zèle & le devoir engagent à parler du secret impénétrable des desseins d'un Prince , ils obligent au contraire à n'en dire mot. (*Cette critique paroît bien sévère ; le sens est clair , & par lui-même & par ce qui suit.*)

(9) (*Ne répondoient pas à nos idées.*) Il faudroit , pour la justesse de la construction , *ont mal répondu*, puisqu'au paravant il y a , *nous ont engagés* ; ou bien , ce qui seroit encore plus régulier : *Toutes les fois que notre zèle ou notre devoir nous ont engagés.... nous avons*

trouvé que les mots.... ne répondoient pas à nos idées. (Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que ne répondoient pas, est ici plus expressif que n'ont pas répondu, & que d'ailleurs la justesse de la construction ne s'y oppose pas. Ne peut-on pas très-bien dire, toutes les fois que j'ai été chez lui, il n'y étoit point? Voilà un imparfait qui suit un prétérit. Une critique bien plus réelle à faire, c'est que la louange est ici exagérée à un degré ridicule, & c'est le reproche général qu'on doit faire à cette Épître. C'est aussi ce que le Censeur reproche quelquefois au Panégyriste; mais lui-même, comme on le verra, tombe aussi dans l'adulation.)

(10) (*Providence.*) Reconnoître que le terme de *Providence* n'appartient qu'à Dieu seul, & qu'il ne peut jamais être permis de donner aux hommes ce qui n'appartient qu'à Dieu, & dire en même temps qu'on le donneroit, s'il étoit permis de le donner, il y a en cela une contradiction d'idées, & cela se détruit de soi-même.

D'ailleurs en disant : & nous aurions

osé, &c. s'il pouvoit être permis, &c. on marque une grande disposition à faire la chose même, que l'on reconnoît n'être pas permise. Cet endroit, à ce qu'il me semble, blesse la bien-séance. (Cette critique me paroît encore trop sévère. La phrase employée ici par Charles Perrault est un tour oratoire dont on se sert tous les jours pour faire passer des louanges qui peuvent paroître exagérées. Mais la critique eût été plus juste, ainsi que la précédente, si elle fût tombée sur l'exagération ridicule de l'éloge.)

(11) (*Ce qui nous console.*) Voilà encore un endroit où l'expression fait tort au sens; car si l'Académie est véritablement touchée de ce qui regarde la gloire du Roi, ce ne doit pas être un sujet de consolation pour elle, de ce que les autres Langues ne sont pas plus capables que la nôtre de donner une juste idée des actions d'un si grand Prince. On ne peut avoir raison de s'exprimer de la sorte, que quand on veut bien laisser voir qu'on n'agit que par émulation. Mais hors de là il est mal de dire qu'on se console de ne

pouvoir pas bien-faire , parce que d'autres ne peuvent pas faire mieux. (*Cette critique paroît encore bien sévère , en mettant toujours à part l'exagération ridicule de l'éloge. L'Académie se console de ce que les autres Langues ne sont pas plus riches que la Langue Françoisse , parce qu'il en résulte que ce n'est pas la faute des Académiciens , s'ils ne sont pas plus éloquens dans les louanges qu'ils donnent au Roi.*)

(12) (*C'est que sur un pareil sujet les autres Langues n'auroient aucun avantage sur la nôtre.*) De ces deux *sur*, le premier est peut-être impropre ; car on ne dit pas *avoir avantage sur quelqu'un , sur quelque chose , mais en quelque chose*. De plus , l'exactitude & la pureté du style ne souffrent pas qu'on mette dans un petit membre de période , deux *sur*, qui dépendent tous deux d'un même régime).

(13) (*De brillant & de sublime dans leurs plus fameux Panégyriques.*) A prendre le mot de *Panégyrique* dans un sens étroit , cela n'iroit pas

loin. Ainsi je ne doute point *que par les plus fameux Panégyriques, on n'ait eu en vue tout ce que les Anciens, Grecs & Romains, peuvent avoir fait de plus achevé, en matiere de louanges, dans tous leurs Ouvrages. Mais en même temps aussi je crois que c'est une exagération, & trop forte en elle-même, & vicieuse outre cela quant au sens & quant à l'expression, que de dire que ce qu'il y a de plus brillant & de plus sublime dans l'éloquence, ou Grecque ou Romaine, ne puisse pas avoir assez de force & assez d'éclat pour soutenir le simple récit des victoires du Roi. D'ailleurs le brillant, le sublime, & l'éclat ne sont point faits pour soutenir : & un simple récit des victoires du Roi ne doit point être soutenu. (On pourroit ajouter que soutenir un récit, se dit pour l'ordinaire dans un sens très-différent de celui qu'on y donne ici. Je n'ai pu soutenir le récit de vos malheurs, c'est-à-dire, je n'ai pu le supporter.)*

(14) (*Qu'il nous soit permis, Sire, de détourner les yeux d'une gloire si éclatante.*) Je ne blâme point cette phrase;

mais pourtant *les yeux d'une gloire*
peuvent trouver de mauvais plaisans.
(*Ces plaisans auroient bien envie de*
l'être.)

(15) (*Le Vainqueur des Nations.*)
Pour pouvoir dire qu'un Prince est le
Vainqueur des Nations, il ne suffit
pas qu'il ait été toujours victorieux
dans toutes les guerres qu'il a ou en-
treprises ou soutenues contre diver-
ses Nations; il faut qu'il ait subjugué
des Nations entières. Or cela ne se peut
pas dire du Roi; quoique ses victoires &
ses conquêtes soient plus grandes &
plus glorieuses par elles-mêmes que
celles des Princes qui ont subjugué
plusieurs Nations. (*Pourquoi ajouter*
à une critique très-juste cette dernière
phrase d'adulation qui la dépare?)

(16) (*Le Vengeur des Rois.*) Cette
épithète ne convient pas non plus. Il
faudroit, pour qu'elle fût fondée, que
le Roi eût effectivement rétabli le Roi
d'Angleterre sur le trône. Tant qu'il
ne l'y rétablit point, il est son pro-
tecteur, son appui, mais il n'est point
son vengeur; le mot de *vengeur* sup-

posant un homme qui non seulement a pris quelqu'un sous sa protection, mais qui l'a effectivement vengé de ses ennemis & rétabli dans son premier état.

(17) (*Une protection si glorieuse.*) La construction souffre ici ; car il ne fustit pas que sous le terme de *Protecteur*, celui de *protection* soit enfermé, pour dire ensuite absolument *une protection si glorieuse* : mais il faut nécessairement que celui même de *protection* ait été exprimé : ces mots *une si glorieuse* étant ici de même nature que le pronom démonstratif *ce*, qu'on ne peut jamais employer sans que le terme, auquel il se rapporte ait été déjà employé peu de temps auparavant, ou sans ajouter ensuite quelque chose qui marque précisément de quoi il s'agit. Ainsi, après avoir parlé de la protection dont le Roi honore l'Académie, on peut bien dire, *une si haute protection, Sire*. Que si on ne s'est point encore servi du mot *protection*, il faudra dire, *une si haute protection que celle dont vous nous honorez*, ou quelque autre chose de

semblable ; car si l'on n'ajoute rien après une si haute protection, dans un cas où le même mot n'a pas précédé ; encore une fois, il n'y a point de construction. (*Cette critique paroît mal fondée. Il n'est pas nécessaire que le mot de protection se trouve dans la phrase précédente. C'est tout au plus ce que l'on pourroit exiger, s'il y avoit ici, cette protection au lieu d'une protection, encore y a-t-il beaucoup de bons Ecrivains qui ne s'astreindroient pas à cette contrainte. Nous ajouterons que la phrase proposée par l'Abbé Regnier, une si haute protection que celle dont vous nous honorez, n'est point françoise, il faut dire, une aussi haute protection que celle dont vous nous honorez.*)

Si glorieuse. En parlant des grandes actions du Roi, c'est fort bien dit, *des actions si glorieuses*, parce que c'est à lui qu'el'es apportent de la gloire. Mais en parlant de la protection que le Roi nous donne, comme ce n'est pas à lui, mais à nous qu'elle fait honneur, il faut le marquer & dire, *une protection qui nous est si glorieuse.*

Ce qu'il y a encore à observer sur

cette phrase , *combien nous honore une protection si glorieuse*, c'est qu'elle roule sur des termes qui ne disent à peu près que la même chose , & qu'ainsi elle tombe dans le vice où tomberoit celui qui diroit : *Je sens combien me fait de plaisir une chose si agréable*, ou *je sens combien m'est utile une chose si avantageuse*; car l'honneur & la gloire ne sont pas plus distincts entre eux que l'agrément & le plaisir , que l'avantage & l'utilité.

(18) (*Quel bonheur pour nous de trouver en même temps le modèle le plus parfait de l'éloquence!*) De la façon dont ceci est énoncé , on ne donne pas assez à entendre où l'on a trouvé ce modèle ; & puisque c'est du Roi qu'on veut parler , il me semble qu'il auroit fallu dire , *de trouver en vous*, ou quelque chose d'équivalent. Mais sans m'arrêter à ce qui regarde ici l'expression , je passe à ce qui regarde le sens.

Le Roi parle sans doute très-purement , il s'exprime avec une grande justesse , avec une grande précision , & il a l'esprit si excellent , il est si consommé

consummé dans les affaires de son Etat, que tout ce qu'il pense & tout ce qu'il dit dans ses Conseils, est toujours ce qu'il y a de meilleur à dire & à penser. C'est donc un très-grand Prince, un très-grand génie, qu'on peut proposer aux Rois pour modele : mais est-ce un Orateur éloquent, sur le modele duquel ceux qui aspirent à l'éloquence, doivent & puissent se former ? De plus, quand le bon sens, la pureté, & la précision qui regnent dans tout ce que le Roi dit dans ses Conseils, feroient cette véritable éloquence, que les Académiciens doivent chercher, comment la pourroient-ils imiter, puisque pour cela il faudroit être admis dans ses Conseils, & pouvoir l'entendre parler sur les affaires de l'Etat ? Car s'ils n'ont l'honneur de le voir & de l'entendre que comme la foule des courtisans, ils pourront bien apprendre de lui à se posséder toujours, à ne dire jamais rien de dur, rien d'inutile, rien que de précis & de sage. Mais tout cela regarde bien plus les mœurs que l'éloquence. Aussi plus j'approfondis la louange qu'on a voulu donner en cela au Roi, moins je la trouve convenable.

(19) (*Vous êtes, Sire, naturellement & sans art, ce que nous tâchons de devenir par l'étude*). Pour juger si cette proposition renferme un sens juste, il faut examiner ce que le Roi est naturellement, & ce que les Académiciens doivent travailler à devenir par l'étude. Le Roi est naturellement, c'est-à-dire par sa naissance, & sans y avoir rien contribué de lui-même, Roi de France; il est naturellement d'une bonne & heureuse complexion: & si l'on veut entendre encore davantage le sens de *naturellement*, il a naturellement de l'esprit, de la pénétration, de la bonté, de la douceur, de la fermeté, de la grandeur d'ame. Voilà à peu près ce qu'on peut dire que le Roi est *naturellement*, & ce qu'il a sans le secours de l'art. Mais est-ce là ce qu'un Académicien doit se proposer de devenir & d'acquérir? Il me semble que comme Académicien, ce qu'il doit se proposer, c'est de devenir un excellent Grammairien, un excellent Critique en matière de Littérature, un excellent Homme de Lettres. Or le Roi n'est rien de tout cela naturellement. (*Les Académiciens ont*

voulu dire que le Roi est éloquent naturellement & sans art, tandis qu'il ont besoin d'efforts pour le devenir. Le sens est clair par ce qui précède, & la phrase paroît sur ce point à l'abri de la critique, sauf, encore une fois, l'excès de l'adulation).

(20) (*Il regne dans tous vos discours*). La chose est vraie en soi, mais elle me paroît mal énoncée ; car ces mots *dans tous vos discours*, ne conviennent nullement au Roi. Il faudroit dire : *Il règne dans tout ce que vous dites ;* ou bien, *vous ne dites rien où il ne regne.* (*Il me semble que, du moins aujourd'hui, dans tous vos discours signifieroit dans tout ce que vous dites*).

(21) (*Une souveraine raison*). Cette souveraine raison dont il est ici question, & qui fait les sages Princes & les habiles Politiques, est-ce la même qui fait les Orateurs & les Poètes ? Nullement : c'en est une d'une espèce toute différente, & qui n'a rien de commun avec l'éloquence, si ce n'est parce qu'il n'y a point de véritable éloquence que celle qui est fondée sur

la raison. (*En donnant ici la raison pour base essentielle à l'éloquence, on justifie, au moins jusqu'à un certain point, la phrase de l'Académie, l'adulation étant toujours mise à part*).

(22) (*Qui vous rendent maître de toute l'ame de ceux qui vous écoutent, & qui ne leur laissent d'autre volonté que la vôtre*). Tout cela se peut fort bien dire d'un grand Prédicateur, d'un grand Orateur, &, si l'on veut, d'un éloquent Général d'armée, accoutumé à haranguer ses soldats & à leur inspirer ce qu'il veut; mais non pas d'un Roi qui donne ses ordres à ses Ministres, & qui leur prescrit ce qu'ils doivent faire. Voilà quant au sens des paroles : je viens maintenant aux paroles mêmes.

On dit fort bien, en parlant d'un Orateur, *ceux qui l'écoutent*. Mais en parlant d'un Roi qui agit, qui discute avec ses Ministres les affaires de son Etat, il faut dire *ceux qui l'entendent parler*. Et dire, en cette occasion, *ceux qui l'écoutent*, c'est une phrase aussi impropre que si on disoit ses *Auditeurs* pour dire ses *Ministres*. (*Je ne crois*

*pas cette critique juste. Ceux qui l'écou-
tent a quelque chose de plus flatteur
& de plus noble (puisque enfin on veut
ici louer le Roi) que ceux qui l'enten-
dent parler).*

Il y a, ce me semble, une autre
faute de justesse dans ces paroles, *qui
vous rendent.... & ne leur laissent....*
car ce ne sont pas les expressions fortes
& précises qui *rendent* un homme
maître, &c., c'est la souveraine raison
soutenue de ces expressions. Et par
conséquent, au lieu que ces mots sont
mis au pluriel & se rapportent à *ex-
pressions*, ils doivent être mis au sin-
gulier, & se rapporter à *souveraine
raison*.

Je crois aussi qu'en cet endroit, *ex-
pressions fortes* n'est pas bien dit, parce
que dans la bouche du Maître, des
expressions fortes sont des expressions
dures & qui tiennent de l'empire de
la menace. (*Des expressions fortes,
même dans la bouche du Roi, ne sont
point des expressions dures, mais des
expressions pleines de vigueur & d'é-
nergie*).

Quant à cette autre façon de parler,
maître de toute l'ame, il me semble

qu'elle a quelque chose de poétique , & qu'elle est ici mal appliquée ; car s'agit il que le Roi , pour faire entrer ses Ministres dans son sentiment , se rende maître de leur esprit , par la force de ses raisons & de ses paroles ? *(Cette critique ne paroît ni bien claire ni bien juste. Le Roi peut sans doute obliger ses Ministres à suivre son avis sans les persuader ; mais on a voulu dire ici qu'il ne les y oblige qu'en les persuadant. D'ailleurs il ne s'agit pas seulement ici de l'ascendant que l'éloquence du Roi lui donne sur ses Ministres , mais de l'avantage qu'il en tire pour subjuguier tous les esprits & gagner tous les cœurs. On peut seulement observer que cette expression , maître de toute l'ame , est bien peu élégante , soit en prose , soit en vers).*

(23) *(L'éloquence où nous aspirons par nos veilles , & qui est en vous un don du Ciel , que ne doit-elle point à vos actions héroïques) ? Si on s'étoit contenté de dire que l'éloquence où l'Académie aspire , doit beaucoup aux actions héroïques du Roi , on auroit dit une chose qu'on pourroit trouver*

moyen de soutenir. Mais de dire que l'éloquence qui est en lui *un don du Ciel*, doit beaucoup à *ses actions héroïques*, c'est une chose qui ne se peut pas défendre; car c'est à dire précisément, que le don du Ciel qui est en lui, doit beaucoup à ses actions. (*Il y avoit ici une autre critique à faire. L'Auteur de l'Épître a voulu dire que les actions héroïques du Roi prêtent beaucoup à l'éloquence; & cette phrase, l'éloquence doit beaucoup à vos actions, signifie dans son sens le plus naturel; l'éloquence doit s'occuper beaucoup à célébrer vos grandes actions*).

(24) (*Les grâces que vous versez sans cesse sur les Gens de Lettres, peuvent bien faire fleurir les Arts & les Sciences; mais ce sont les grands événemens qui font les Poètes & les Orateurs*). Si les grâces répandues sur les Gens de Lettres font fleurir les Lettres, il s'ensuit nécessairement qu'elles font aussi des Poètes & des Orateurs; car les Lettres ne peuvent pas fleurir sans l'éloquence & la poésie. Ainsi le sens du second membre de cette pé-

riode étant déjà enfermé dans le premier, il n'y a pas lieu de l'énoncer ensuite dans le second membre comme par une espece d'opposition, & d'en former un axiome.

Mais quand il n'y auroit nulle difficulté en cela, je ne vois pas sur quoi on se fonde pour avancer que ce sont les grands événemens qui font les Poëtes & les Orateurs. Tout ce qu'ils font, c'est de leur fournir des sujets propres à les exciter & à les soutenir. Alexandre a été un des plus grands conquérans du monde, & il n'y a peut être jamais eu de plus grand événement dans l'Univers, que le renversement de l'Empire des Perses, suivi de l'établissement de celui des Grecs dans une partie considérable de l'Europe, dans l'Egypte & dans l'Asie jusqu'au Gange. Cependant les grandes choses qu'il a faites, lui ont-elles fait naître un excellent Poëte Grec ? Et le Poëte Cherilus qui les a vues, & qu'il combloit même de bienfaits, en a-t-il été moins mauvais Poëte ? Les victoires d'Annibal, grandes & signalées en Espagne & en Italie, & celles même de Jules-César, ont-elles fait naître

des Poètes & des Orateurs ? En a-t-on vu de bien illustres du temps de Charlemagne , si célèbre par ses grandes actions , & par l'Empire Romain partagé avec les Grecs ? Et s'il étoit vrai que les merveilles du regne d'un Prince dussent faire naître des Orateurs & des Poètes, *au milieu d'un pays barbare* ; pourquoi les premiers Ottomans n'en ont-ils point eu, dont le nom ait mérité de parvenir jusqu'à nous ? Je fais bien que l'éloquence ne doit pas être renfermée dans les bornes d'une vérité rigoureuse : mais il ne faut pas aussi, dans une Epître, s'emporter comme feroit un Orateur dans la tribune , ou comme un Poète dans un Ouvrage pindarique.

(25) (*Tandis que nous nous appliquons*). Voici une période d'une extrême longueur , & qui n'a en cela nulle proportion avec les autres , qui sont presque toutes coupées. (*Je ne vois pas où est cette période si longue qui finit proprement au mot Etrangers. La période un peu longue ne commence qu'à ces mots : Et si elle va encore , &c. pour finir à ceux-ci , la Nation domi-*

M v

nante. Mais la longueur n'en est pas excessive, & d'ailleurs les autres phrases de l'Épître ne sont pas assez courtes, pour que celle-ci détonne par sa longueur).

Il me semble, au reste, qu'il y a quelque chose qui blesse la bienséance, de représenter dans un même tableau, d'un côté l'Académie travaillant à la composition ou à la révision du Dictionnaire, & de l'autre le Roi à la tête de ses armées

Mais laissant cela à part, puisque c'est du Dictionnaire qu'on parle & du Dictionnaire achevé, il ne faut pas dire en le présentant : *Tandis que nous nous appliquons . . . vos armées victorieuses l'ont fait passer, &c.* (Cette critique paroît sans fondement ; le présent a ici plus de vivacité & d'expression que le préterit).

(26) (Des ornemens que nous avons tâché d'y ajouter). Travailler au Dictionnaire d'une Langue, est-ce y ajouter des ornemens ? Tous ceux qui font des Dictionnaires, ne sont que des compilateurs plus ou moins exacts. On orne, on embellit une Langue par des Ouvra-

ges en prose & en vers, écrits avec un grand sens, un grand goût, une grande pureté, une grande exactitude, un grand choix de pensées & d'expressions. Mais on ne peut pas dire que ce soit y ajouter des *ornemens*, que d'en recueillir, d'en définir les mots, & d'en fournir des exemples tirés du bon usage.

(27) (*Vous répandez sur nous*). Ce *nous*, si on en juge par tous les autres qui sont dans l'Épître, & même par ceux qui sont dans la période précédente, doit s'entendre des Académiciens. De sorte que dans la rigueur des termes, la phrase entière signifie que les étrangers sont assujettis aux coutumes de l'Académie, dans tout ce que leurs loix leur ont pu laisser de libre. Mais quand on ôteroit l'équivoque de *nous*, qui est très-facile à ôter, il ne seroit peut-être pas aisé de réduire cette pensée à un sens juste & raisonnable; car la Langue d'un pays peut elle raisonnablement se mettre au rang des choses, que les loix laissent à la liberté des Peuples de quitter comme il leur plaît?

(28) (*Quel empressement*). Tout ceci, quant au sens, ne me paroît pas assez lié ni avec ce qui précède, ni avec ce qui suit.

(29) (*C'est ce qui nous répond du succès*). Qu'est-ce que le succès d'un Ouvrage? Est-ce simplement de durer long-temps & de passer à la Postérité? Si cela est, tous les mauvais Ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous depuis deux mille ans, plus ou moins, ont eu un grand succès. Et que promet-on au Dictionnaire, quand on ne lui promet autre chose? Mais si, par le succès d'un Ouvrage, on entend, comme on le doit, le jugement avantageux qu'en fait le Public après l'avoir examiné; comment peut-on dire que l'empressement que la Postérité aura à recueillir les mémoires de la vie du Roi, est ce qui répond du succès du Dictionnaire?

(30) (*S'il arrive... qu'il ait le pouvoir de fixer la Langue pour toujours, ce ne sera pas tant pour nos soins que parce que...*); c'est-à-dire: s'il arrive qu'il ait le pouvoir de fixer la Langue,

ce ne fera pas lui qui la fixera. La bonne logique auroit voulu qu'on eût dit : S'il arrive que la Langue Française, telle qu'elle est aujourd'hui, vienne à être fixée pour toujours, ce ne sera pas tant nos soins que parce que, &c.

(31) (*Nous sommes*). Lorsqu'un particulier écrit à un autre particulier, il peut finir sa lettre par-tout où il veut. Il peut couper tout d'un coup, & dire, *je suis*, sans que cela ait aucune liaison de sens avec ce qui a précédé. Peut-être même qu'il est mieux d'en user de la sorte, que de s'amuser à prendre un tour pour finir une lettre comme en cadence. Mais il n'en est pas de même, à mon avis, quand une Compagnie écrit au Roi. Il faut que tout soit plus compassé, plus mesuré, plus étudié ; & que du moins les dernières choses qu'on a dites aient quelque rapport de sens avec la protestation par laquelle on finit ; car une fin brusque, & qui n'est liée à rien, marque de la négligence ou de la lassitude ; & l'un & l'autre blessent le respect. (*Le respect exige, du moins aujourd'hui, que la dernière phrase qui en*

contient la formule , soit séparée des autres , & même mise à la ligne , comme elle l'est ici. Tel est au moins l'usage actuel , lorsqu'on écrit à des personnes d'un rang très-supérieur).

Voici maintenant les remarques critiques de l'Abbé Regnier sur l'Épître que M. Charpentier avoit faite pour le Dictionnaire de l'Académie. Chacune de ces remarques nous paroît très-juste , si on en excepte la dernière.

Lettre de M. Charpentier au Roi.

» SIRE ,

» Quand l'Académie Françoisse ap-
 » porte son Dictionnaire à Votre Ma-
 » jesté (1) , c'est un hommage qu'elle
 » vous rend de votre propre bien. Les
 » graces continuelles que nous avons
 » reçues de votre libéralité & de votre
 » magnificence (2) , nous ont été si
 » nécessaires pour achever cette en-
 » treprise , qu'on peut dire que c'est
 » votre ouvrage autant que le nôtre.
 » Ce Dictionnaire est un fidele portrait

» de l'état glorieux (3) où est enfin
 » parvenue la Langue Françoisé, par
 » les réflexions de tant de grands Hom-
 » mes qui l'ont employée dans leurs
 » Ouvrages, & principalement par
 » l'attention de Votre Majesté, qui la
 » parle avec une pureté & une poli-
 » tessé qui nous font sentir qu'on n'y
 » peut plus ajouter de nouvelles graces.
 » Nous avons préparé, Sire, les maté-
 » riaux (4) qui doivent être employés
 » au temple de votre gloire. Et ceux
 » qui voudront toucher désormais à
 » vos actions immortelles, trouveront
 » peut être après nous (5) plus de fa-
 » cilité à s'en expliquer : mais ne nous
 » flattons point de leur être utiles (6),
 » si la noblesse de leur génie ne les
 » élève au dessus de nos méditations.
 » Pourrons-nous leur suggérer des ter-
 » mes assez forts pour atteindre à ces
 » idées héroïques (7) qui ont porté no-
 » tre bonheur au delà de notre espé-
 » rance, & qui ont changé en mieux
 » la face de l'Univers ? La Foi Chré-
 » tienne prêchée jusqu'au fond des In-
 » des (8) par un eilet de votre zele ;
 » la France purgée de l'hérésie qui
 » l'avoit si long-temps infectée ; la

» Religion Catholique victorieuse &
» triomphante ; les pernicieuses maxi-
» mes d'une fausse valeur abolies ; la
» sainteté des Loix par-tout révérée ;
» l'injustice réduite à se contenter de
» faire de mauvais souhaits ; la Ma-
» jesté Royale soutenue contre les ef-
» forts de la rebellion & de la tyrannie ;
» les ennemis de la France vaincus par-
» tout ; leurs plus fortes places fou-
» droyées ; les trophées de vos victoi-
» res par mer & par terre élevés dans
» toutes les parties de l'Europe ; la Jus-
» tice toujours compagne de vos ar-
» mes ; tout cela , Sire , s'offrira en
» foule à ceux qui entreprendront de
» parler de Votre Majesté. C'est à tra-
» cer de fideles images de ces grands
» événemens qu'ils s'occuperont. Heu-
» reux s'ils trouvent des couleurs assez
» vives pour exprimer tant de luxie-
» res (9) ; & s'ils en peuvent soutenir
» l'éclat sans s'éblouir ! De notre côté ,
» Sire , nous rendrons de continuelles
» actions de grâces au Ciel (10) de
» nous avoir fait vivre en un temps
» où nous sommes les spectateurs de
» tant de merveilles , où nous voyons
» de nos propres yeux cet air plus

» qu'humain (11) imprimé sur votre
 » front, & où nous entendons les ora-
 » cles de votre Louche sacrée, bonheur
 » qui nous fera envié de la Postérité.
 » Cependant, Sire, agréez nos pro-
 » fonds respects ; jetez un regard fa-
 » vorable sur l'Ouvrage que nous pré-
 » sentons à Votre Majesté, assurés que
 » son approbation (12) fera la plus glo-
 » rieuse récompense de nos travaux.

» Nous sommes ,

» SIRE ,

» Vos, &c «.

Remarques de M. l'Abbé Regnier.

(1) Beau passage pris de Saint Au-
 gustin, Liv. 9 de ses Confessions, cha-
 pitre 13.

*Quisquis tibi enumerat merita sua,
 quid tibi enumerat, nisi munera tua ?*

(2) Voilà de grands mots pour ne
 signifier que des jetons, du bois & de
 la bougie.

(3) Il est ridicule de dire qu'un Dic-

tionnaire qui n'est qu'un recueil de termes & de phrases, soit un fidele portrait de l'état glorieux d'une Langue. Il pourroit être tout au plus un fidele portrait de son abondance : & ce qui est une louange fade & puérile, c'est de dire que la Langue soit parvenue à cet état principalement par l'*attention* du Roi.

(4) Faire un Dictionnaire, est-ce préparer des matériaux? Les matériaux d'une Histoire ne sont pas les termes. Ce sont les mémoires qu'on donne pour une Histoire, qui en sont uniquement les matériaux.

(5) Pourquoi, & qu'est-ce que cela veut dire?

(6) Qu'est-ce que cela veut dire encore? S'agit-il de donner ici des préceptes?

(7) Qu'est-ce que c'est que des termes *assez forts pour atteindre*? Et qu'est-ce que c'est que des *idées héroïques*, qui portent le bonheur au delà de l'espérance, & qui changent

en mieux la face de l'Univers ? c'est un galimatias pompeux, & de plus fort à contretemps.

(8) Dans cette énumération il y a des choses vraies ; mais il y a des choses vagues, qui ne sont que d'un déclamateur, d'un homme qui dérobe des phrases à Balzac, & d'autres qui sont dites d'une manière impropre & outrée.

(9) Autre phrase de galimatias & de déclamateur.

(10) Voilà un plaisant partage pour des Académiciens, de donner aux autres à célébrer les grandes actions du Roi, & de se réserver le soin de rendre de continuelles actions de grâces à Dieu. Il seroit excusable au Clergé de faire ces sortes de distributions.

(11) Il a voulu imiter ma lettre en cet endroit. *Mais l'air plus qu'humain* est dit poétiquement & est outré : le reste est aussi outré.

(12) Cet endroit est bien. Il n'y a

•

que le mot d'*approbation* qui ne convient nullement. (*Cette remarque est la seule qui ne paroisse pas bien juste. Le mot d'approbation semble être ici le plus convenable*).

Nous ignorons si l'Académie eut quelque connoissance des remarques critiques faites par son Secrétaire sur l'Epître de Perrault & sur celle de Charpentier ; il paroît au moins que cette dernière Epître , telle qu'on vient de la lire , fut rejetée par la Compagnie , puisqu'elle ne se trouve point à la tête de l'édition de 1694. On n'y trouve point non plus celle de Perrault , dont à la vérité on a conservé plusieurs phrases ; & comme l'Abbé Regnier nous assure dans ses Mémoires que l'Académie préféra à l'Epître qu'il avoit faite , celle dont M. Charpentier étoit l'Auteur , il en faut conclure que M. Charpentier fut apparemment chargé par l'Académie de composer une troisième Epître , où il conserveroit ce qui lui paroîtroit de meilleur dans les deux autres. C'est sans doute celle qu'on lit à la tête de la première édition , & que nous croyons devoir insérer ici , afin qu'on puisse la juger , soit en elle-

DE REGNIER DESMARAIS. 285
même, soit en la comparant avec les
deux dont on vient de lire la critique.

A U R O I.

» SIRE,

» L'ACADÉMIE FRANÇOISE
» ne peut se refuser la gloire de pu-
» blier son Dictionnaire sous les aus-
» pices de son auguste Protecteur. Cet
» Ouvrage est un recueil fidele de tous
» les termes & de toutes les phrases
» dont l'éloquence & la poésie peu-
» vent former des éloges; mais nous
» avouons, SIRE, qu'en voulant tra-
» vailler au vôtre, vous nous avez fait
» sentir plus d'une fois la foiblesse de
» notre Langue. Lorsque notre zele
» ou notre devoir nous ont engagés à
» célébrer vos exploits, les mots de
» valeur, de courage & d'intrépidité
» nous ont paru trop foibles; & quand
» il a fallu parler de la profondeur &
» du secret impénétrable de vos des-
» feins, que la seule exécution dé-
» couvre aux yeux des hommes, les

- » mots de prévoyance , de prudence
» & de sagesse même ne répondoient
• » qu'imparfaitement à nos idées. Ce
» qui nous console, SIRE, c'est que
» sur un pareil sujet les autres Lan-
» gues n'auroient aucun avantage sur
» la nôtre. Celle des Grecs & celle
» des Romains seroient dans la même
» impuissance , le Ciel n'ayant pas
» voulu accorder au langage des hom-
» mes des expressions aussi sublimes
» que les vertus qu'il leur accorde
» quelquefois pour la gloire de leur
» siècle. Comment exprimer cet air de
» grandeur marqué sur votre front , &
» répandu sur toute votre personne ,
» cette fermeté d'ame que rien n'est
» capable d'ébranler , cette tendresse
» pour le Peuple , vertu si rare sur le
» trône , & ce qui doit toucher par-
» ticulièrement les Gens de Lettres ,
» cette éloquence née avec vous , qui
» toujours soutenue d'expressions no-
» bles & précises , vous rend maître
» de tous ceux qui vous écoutent , & ne
» leur laisse d'autre volonté que la vô-
» tre ? Mais où trouver des termes pour
» raconter les merveilles de votre re-
» gne ? Que l'on remonte de siècle en

» siecle, on ne trouvera rien de com-
 » parable au spectacle qui fait aujour-
 » d'hui l'attention de l'Univers. Toute
 » l'Europe armée contre vous, & toute
 » l'Europe trop foible.

» C'est sur de tels fondemens que
 » s'appuie l'espérance de l'immortalité
 » où nous aspirons ; & quel gage plus
 » certain pouvons-nous en souhaiter
 » que votre gloire, qui, assurée par
 » elle-même de vivre éternellement
 » dans la mémoire des hommes, y fera
 » vivre nos Ouvrages ? L'auguste nom
 » qui les défendra du temps, en dé-
 » fendra aussi la Langue qui aura servi
 » à le célébrer ; & nous ne doutons
 » point que le respect qu'on aura pour
 » une Langue que vous aurez parlée,
 » que vous aurez employée à dicter
 » vos résolutions dans vos Conseils, &
 » à donner vos ordres à la tête de vos
 » armées, ne la fasse triompher de tous
 » les siècles. La supériorité de votre
 » puissance l'a déjà rendue la Langue
 » dominante de la plus belle partie du
 » Monde. Tandis que nous nous ap-
 » pliquons à l'embellir, vos armes vic-
 » torieuses la font passer chez les Étra-
 » gers ; nous leur en facilitons l'intelli-

» gence par notre travail , & vous la
» leur rendez nécessaire par vos conquêtes ; & si elle va encore plus loin
» que vos conquêtes , si elle se voit
» aujourd'hui établie dans la plupart
» des Cours de l'Europe , si elle ré-
» duit , pour ainsi dire , les Langues
» des pays où elle est connue , à ne
» servir presque plus qu'au commun
» du Peuple , si enfin elle tient le premier rang entre les Langues vivantes , elle doit moins une si haute
» destinée à sa beauté naturelle , qu'au
» rang que vous tenez entre les Rois
» & les Héros.

» Que si l'on a jamais dû se proposer
» mettre qu'une Langue vivante pût
» parvenir à être fixée , & à ne dépendre plus du caprice & de la
» tyrannie de l'usage , nous avons lieu
» de croire que la nôtre est parvenue
» de nos jours à ce glorieux point
» d'immutabilité , puisque les Livres
» & les autres monumens qui parlent
» de VOTRE MAJESTÉ , se-
» ront toujours regardés comme faits
» dans le beau Siècle de la France ,
» & feront à jamais les délices de
» tous les Peuples & l'étude de tous
» les

» les Rois. Nous sommes , avec une
 » profonde vénération ,

» SIRE ,

» Vos , &c. «.

(d) Il ne faudroit pourtant pas abuser de ces maximes sur l'inutilité & l'inconvénient des disputes , & se servir d'un pareil motif ; comme on l'a fait quelquefois pour exclure des Sociétés littéraires des hommes de beaucoup de mérite , sous prétexte qu'ils sont *aigres & disputeurs*. On ne doit rejeter pour de telles raisons que ceux qui joindroient peu de talent à un naturel peu sociable ; mais cette considération doit être mise à l'écart, lorsqu'il est question d'un homme de génie que le Public seroit étonné de ne point voir assis parmi nous. On entend dire souvent dans les Académies : *Ce n'est pas le talent seul qu'il faut chercher dans un sujet , c'est le caractère ;* maxime vraie en elle-même , mais dont les *fores & les médiocres* ne profitent que trop souvent pour repousser les talens distingués qui leur font ombrage.

Tome III.

N

Le parti le plus sage pour l'Homme de Lettres Philosophe qui veut vivre tranquille & heureux, c'est de suivre la maxime dont Fontenelle avoit fait la regle de sa conduite : *Les hommes, disoit-il, sont fols, vains & méchans ; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux, & je me le suis dit de bonne heure.*

(e) On a plusieurs fois proposé dans les séances académiques de travailler en commun à une Grammaire ; mais après quelques essais de ce travail commun, on a bientôt senti l'impossibilité d'y réussir. Un tel Ouvrage exige en effet, quant au plan général & raisonné, quant aux principes philosophiques, & quant à la maniere de traiter les différentes parties de la Grammaire, des discussions épineuses & profondes sur lesquelles il est souvent impossible à un Corps de s'accorder, & dont le résultat, dressé au nom de la Compagnie, sera toujours très-défectueux par la nécessité d'y concilier bien ou mal les différens avis. Les décisions & les travaux qu'un Corps produit en commun, sur-tout lorsque l'objet doit

embrasser un grand nombre de branches à la fois, ont l'inconvénient inévitable d'entraîner beaucoup d'imperfections & de négligence. Il n'en est pas de même des travaux dont l'objet ne demande à être considéré que par petites parties, comme la révision des articles du Dictionnaire, & l'examen grammatical des bons Auteurs François. Ce sont aussi les deux principaux objets dont la Compagnie s'est occupée, & les seuls peut-être dont elle puisse s'occuper en corps. Le Public peut juger, à chaque édition du Dictionnaire, du travail assidu de l'Académie pour améliorer & enrichir cet Ouvrage; & il ne seroit pas difficile de mettre le même Public en état d'apprécier les remarques faites par la Compagnie sur nos bons Auteurs. Dans ce double travail, on n'a presque jamais à décider que des questions isolées & particulières, susceptibles d'être examinées avec plus de détail par la Compagnie entière que par quelqu'un de ses Membres, parce que chacun peut apporter à cet examen les lumières, les connoissances & les vûes particulières que ses réflexions, ses études &

ses lectures ont pu lui fournir. Avouons cependant qu'un tel travail , par la multitude même de ceux qui y concourent , doit laisser encore beaucoup à désirer. On ne connoît que trop par expérience , combien la vérité la plus incontestable , a quelquefois de peine à s'établir dans des assemblées , même assez peu nombreuses. Prenez douze à quinze hommes qui tous en particulier aient l'esprit droit & juste ; rassemblez les , donnez-leur quelque objet à discuter , vous serez souvent étonné de voir à quel point ils s'égareront dans leurs raisonnemens & leurs décisions. J'ai ouï dire au Prince le plus célèbre de nos jours par ses victoires , qu'il n'avoit assemblé de Conseil de guerre qu'une seule fois , & qu'ayant entendu déraisonner dans ce Conseil des Généraux d'ailleurs très-éclairés , il avoit juré de n'en plus assembler de sa vie , qu'il avoit tenu parole & s'en étoit très-bien trouvé.

Mais pourquoi les Corps en général ont-ils moins de sens & de lumières que les particuliers ? Par deux raisons ; la première , parce que les hommes pris en corps donnent rarement à un objet

qu'on leur propose la même attention qu'ils y donneroient étant consultés séparément ; l'intérêt s'affoiblit en se partageant sur plusieurs têtes ; chacun se repose sur son voisin de l'examen que la question mérite, & l'examen ne se trouve fait par personne. Une seconde raison, c'est la timidité des Compagnies, qui, toujours en garde pour ne se point compromettre, n'osent prononcer affirmativement sur des questions qu'un particulier décideroit sans hésiter. Elles craignent que le plus léger changement dans leurs principes, leurs opinions, leurs usages, n'entraîne des inconvéniens ; & pour éviter ces prétendus inconvéniens, elles laissent subsister les erreurs & les abus. Dans tous les Corps, dès qu'on propose une chose nouvelle, quelque raisonnable qu'elle soit, le cri de guerre des sots est toujours, *c'est une innovation*. Il n'y a, disoit un homme d'esprit, qu'une réponse à faire à cette objection, c'est de servir du *gland* à ceux qui la proposent ; car le pain, quand on a commencé d'en faire, étoit une *grande innovation*.

(f) Nous rapporterons ici, avec d'autant moins de scrupule ; quelques vers de cette Traduction , qu'il paroît que l'Abbé Regnier, en revoyant ces enfans informes & contrefaits, a été le premier à les condamner, puisqu'il n'a osé s'en avouer le pere dans la liste de ses Ouvrages.

L'arc & la trouffe au dos, son mouvement rapide
 Fait craqueter les traits dans sa trouffe homicide...
 Consultons un Devin, un Prêtre, un Interprete
 De songes.
 Car je ne prétends pas de nos travaux souffrir
 Seul n'avoir aucun prix, & le mien je le perds...
 Par ses beaux cheveux blonds, la Déesse guerriere,
 Visible pour lui seul, le saisit par derrière...
 Il faudroit que je fusse, interrompit Achille,
 Bien indigne, bien lâche, & d'une ame bien vile
 Pour te céder. Commande aux autres à ton gré,
 A moi, non ; car jamais je ne t'obéirai.

On ne doit pas être étonné que ces vers aient donné de l'humeur à Despréaux.

(g) Pour juger combien cette imitation du *Pastor fido* est peu digne du succès qu'elle eût dans le temps, il ne faut que rapporter l'endroit si

DE REGNIER DESMARAIS. 295
 connu de la scène dont il s'agit, & y
 joindre la traduction que l'Abbé Re-
 gnier en a faite. On verra combien la
 copie est au dessous de l'original, &
 même combien elle est foible & lâche
 indépendamment de toute comparaison :

Se'l peccare è sì dolce
 S'el non peccar sì necessario; o troppo
 Imperfetta Natura
 Che tepugni alla legge;
 O troppo dura legge
 Che la Natura offendi.

» Si l'instinct & la Loi, par des effets contraires
 » Ont également attaché,
 » L'un tant de douceur au péché,
 » L'autre des peines si sévères,
 » Sans doute, ou la Nature est imparfaite en soi,
 » Qui nous donne un penchant que condamne la Loi;
 » Ou la Loi doit passer pour une Loi trop dure,
 » Qui condamne un penchant que donne la Nature «.

Le Savant Littérateur la Monnoye a
 traduit ces mêmes vers du *Pastor fido*
 en vers latins, qui valent un peu mieux
 que les vers françois de l'Abbé Regnier,
 & beaucoup moins que les vers italiens:

*Si placita dulce est adeò succumbere culpæ,
 Et placita tamen usque adeò pugnare necesse est,
 Prava vel ès Natura nimis, contraria Legi,
 Vel tu, Nature contraria, barbara Lex es.*

A l'occasion de ces vers de l'Abbé Regnier, nous avons parlé du Sonnet de Desbarreaux, & nous avons osé dire qu'il est détestable d'un bout à l'autre. Il suffira, pour le prouver, d'en souligner toutes les expressions ridicules:

*Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité.
Toujours tu prends plaisir à nous être propice :
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne peut me pardonner sans choquer ta justice.*

*Oui, Seigneur, la grandeur de mon iniquité
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice :
Ton intérêt s'oppose à ma félicité,
Et ta clémence même attend que je périsse.*

*Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux :
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre.*

*J'adore en périssant la raison qui t'aigrît :
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?*

L'Abbé Regnier, comme nous l'avons dit, réussissoit mieux dans la Poésie italienne que dans la françoise. De toutes les Pièces qu'il a faites dans la première de ces deux Langues, nous ne citerons que les vers suivans sur la mort de la Duchesse de Montbazou ; ils nous paroissent d'une simplicité fine

& élégante , qu'il seroit difficile de rendre en françois avec toutes ses graces & sa naïveté :

Sotto quel duro marmo ,
Dí mortal velo sciolta
La bella Montbazón giace sepolta ;
Festingin le donne , piangan gli Amori,
Et liberi oggi mai vadino il cori.

Nous y joindrons la traduction suivante , purement littérale & vers par vers , pour faire sentir , quoique très-imparfaitement , le mérite de ces vers à ceux qui ignorent la Langue Italienne :

Sous ce marbre insensible ,
Dégagée du voile mortel ,
La belle Montbazón est ensevelie ;
Les femmes se réjouissent , les Amours pleurent ,
Et les cœurs déformais sont libres.

Les deux vers latins suivans , qui sont de l'Abbé Regnier , & qui ont pour objet le passage du Rhin en 1672 , passage tant célébré , quoiqu'assez peu digne de l'être , sont ce qu'il y a de mieux dans les nombreuses inscriptions latines & françoises du même Auteur , pour la Statue de la Place des Victoires :

*Granicum Macedo, Rhenum secat agmine Gallus ;
Quisquis fasces voles conferre, & flumina confer.*

L'Auteur disoit peut-être mieux qu'il ne vouloit, & , contre son intention, louoit plutôt Alexandre que Louis XIV. Le Granique pouvoit n'être pas aussi large que le Rhin, mais il étoit défendu par une armée qui combattit, & le Rhin, par une armée qui tourna le dos.

Parmi les Poésies de l'Abbé Regnier, on trouve une Piece remarquable par la mesure des vers. C'est une Hymne sur la Prédestination, en vers non rimés, & de même mesure que les vers sapphiques. Le mauvais Poète Dubartas & d'autres avoient déjà essayé ce genre de Poésie, auquel nous croyons que notre Langue ne se prêtera jamais (1). Dans la Piece de l'Abbé Regnier, la prosodie est estropiée souvent; l'Auteur y fait breves des syllabes longues, & longues des syllabes breves. C'est de quoi on peut s'assurer aisément, en chantant cette Hymne sur le même air

(1) Voyez dans un des volumes suivans quelques observations sur cette matiere. (Notes sur l'article de l'Abbé d'Olivet).

que les Hymnes latines de même mesure , comme on s'apperçoit facilement des fautes contre la prosodie dans une chanson mal parodiée sur un air connu. On a demandé si des vers de cette espèce , affranchis de la rime , mais dans lesquels on observeroit exactement la quantité des syllabes , seroient plus difficiles à faire que nos vers ordinaires & rimés. C'est une question que nous n'entreprendrions pas de décider ; & dont la décision , quand elle seroit facile , nous paroît bien peu importante au progrès de la Littérature.

(h) L'illustre Pétrarque , cet Auteur si chéri de l'Abbé Regnier , ne pensoit pas plus favorablement que lui sur les Médecins & la Médecine. A l'occasion de cet aphorisme d'Hippocrate , *ars longa , vita brevis* (l'art est long & la vie courte) , il disoit : *Vitam Medicum brevem dixerunt , brevissimam effecerunt*. Les Médecins , en disant que la vie est courte , l'ont rendue bien plus courte encore.

ÉLOGE



É L O G E

D E

JEAN-FRANÇOIS

CHAMILLART,

ÉVÊQUE DE SENLIS,

*Premier Aumônier de Madame la Dauphine, reçu à la place de FRANÇOIS
CHARPENTIER, le 7 Septembre
1702, mort le 15 Avril 1714.*

LA réponse de l'Abbé Gallois au Discours de réception de M. l'Evêque de Senlis ; nous apprend que ce Prélat avoit fait connoître à la Cour son éloquence , en y portant la parole au nom d'une des principales Provinces du Royaume , & que , malgré le succès général des harangues qu'il fit en cette occasion , sa modestie s'obstina à ne

pas vouloir les rendre publiques. Cette éloquence & cette modestie furent pour l'Académie une double raison d'adopter l'Orateur, qui d'ailleurs tenoit de près à un Ministre alors fort accrédité, fort aimé du Roi, honoré de sa confiance, mais plus estimable par sa probité, qu'il ne fut heureux dans son administration.

M. l'Evêque de Senlis joignoit à ses talens la connoissance profonde & la pratique rigoureuse de ses devoirs ; son Discours de réception en est une preuve édifiante, par le regret qu'il y témoigne de ne pouvoir joindre que rarement les travaux académiques à ceux de l'épiscopat, & concilier son goût & son plaisir avec les fonctions indispensables de son ministère. Aussi la Compagnie eut à peine la satisfaction de le posséder quelquefois dans ses assemblées. Ce respectable Prélat, cher à l'Eglise de France par la pureté de sa doctrine & de ses mœurs, donna au gouvernement de son Diocèse, à l'instruction de son peuple, au soulagement des pauvres, tout le temps qu'il refusoit aux Lettres ; & l'Académie n'a garde de se plaindre de cette préfé-

rence, malgré tout ce qu'elle y a perdu. Mais plus ces sacrifices nous content, plus il est juste que nous soyons rarement dans le cas de les faire ; & peut-être seroit-il permis d'en conclure que parmi les différentes classes d'Académiciens que doit réunir cette Compagnie, & qui sont utiles ou à ses intérêts ou à sa renommée, une des moins nombreuses doit être celle des Evêques ; les devoirs sacrés de leur état doivent leur permettre à peine de donner quelques instans aux objets profanes dont nous nous occupons ; & l'Académie, qui doit être essentiellement une Société de Gens de Lettres, ne doit pas finir par être un Concile. C'est tout au plus ce qu'elle pourroit être, si on avoit suivi le plan que proposoit Gombault, l'un de nos anciens Académiciens, dans un projet de règlement pour la Compagnie. Ce Poëte, apparemment Chrétien zélé, tout hérétique qu'il avoit le malheur d'être, vouloit que chacun de nous s'obligeât solennellement à composer tous les ans une grande ou petite Piece à l'honneur de Dieu. (1). Il est

(1) L'Académie des *Intronati* de Sienné

certain qu'une longue liste d'Evêques eût fort illustré ce Recueil édifiant de Cantiques ou de Sermons ; mais le projet n'ayant pas été agréé , la multitude des Prélats nous est devenue moins indispensable.

M. l'Abbé d'Oliver , parlant des Evêques Académiciens , dont la Compagnie ne doit pas trop multiplier le nombre , dit *qu'il faut du sel pour assaisonner les meilleures viandes , mais qu'il en faut avec modération*. Un Journaliste connu par ses Satires , aujourd'hui oubliées , contre la Compagnie & ses Membres , a cru faire une excellente plaisanterie , en observant que , suivant M. l'Abbé d'Oliver , » les Evêques » sont apparemment le sel de l'Acadé-

avoit pris pour sa devise les six maximes suivantes : 1°. *Orare* (prier) ; 2°. *studere* (étudier) ; 3°. *gaudere* (se réjouir) ; 4°. *neminem ledere* (n'offenser personne) ; 5°. *non temerè credere* (ne pas croire légèrement) ; 6°. *de mundo non curare* (laisser aller le monde). Gombault vouloit apparemment que l'Académie Françoisè adoptât sur-tout la première de ces maximes : elle se contente d'en observer quelques-unes ; & ce sont celles qui ont paru les plus convenables à une Société Littéraire.

» mie , comme ils font *le sel de la*
 » terre ; *vos estis sol terræ* , dit Jésus-
 » Christ à ses Apôtres , dont les Evê-
 » ques , comme l'on fait , font les suc-
 » cesseurs ». Ce froid & injurieux sar-
 casme n'empêchera pas les noms des
 Bossuet , des Fénelon , des Maffillon ,
 des Fléchier , & de leurs semblables ,
 d'être aussi nécessaires qu'honorables à
 notre liste , où le Public nous repro-
 cheroit de ne les pas trouver. Quant à
 d'autres noms du même genre , respec-
 tables d'ailleurs , mais moins imposans
 que ceux-ci , ils ne doivent y être que lé-
 gèrement clair-semés , & c'est-là *le sel*
 que M. l'Abbé d'Olivet nous avertit de
 répandre sur la Compagnie avec autant
 de choix que de modération. Nous ne
 parlons point des Prélats qui sans ta-
 lens cômme sans vertus , si par mal-
 heur il s'en trouvoit jamais de tels ,
 joindroient à ce double titre d'exclu-
 sion la haine des Lettres & des lumie-
 res , & le fanatisme politique de l'hy-
 pocrisie ambitieuse ; de tels Membres
 (dont le Ciel veuille préserver l'Aca-
 démie & l'Eglise) seroient le plus dé-
 testable fléau d'une Société Littéraire ,

(1) Un des plus nobles rôles que puissent jouer dans l'Académie les Prélats qu'elle compte parmi ses Membres , c'est de se rendre auprès du Monarque les défenseurs des Lettres calomniées & persécutées. C'est ce qu'a fait en digne Prélat & en digne Académicien M. l'Archevêque de Lyon , notre illustre Confrere , dans la belle lettre qu'il a écrite au Roi sur ce sujet au commencement de 1776 ; lettre que sa modestie & des motifs plus respectables encore ne lui permettent pas de rendre publique , mais qui mériteroit d'être lue dans le Conseil de tous les Rois.

L'Archevêque de Paris , François de Harlai , qu'on accuse d'avoir eu des mœurs peu sévères , mais qui avoit de l'éloquence , du goût , & sur-tout de l'élévation , se trouvant à la tête de l'Académie dans une députation où la Compagnie n'avoit pas été reçue comme le Prince l'avoit ordonné , eut le courage de dire au Monarque, que *François Premier , lorsqu'on lui présentoit pour la première fois un Homme de Lettres , faisoit trois pas au devant de lui.* C'est ce même François Premier entre les bras duquel mourut le célèbre Artiste Léonard de Vinci , & qui , voyant ses Courtisans étonnés des marques d'intérêt qu'il donnoit à cet homme de génie , n'hésita point à leur dire : *Dieu seul peut faire un homme tel que lui ; les Rois peuvent faire des hommes tels que vous.*

Plus d'un Prélat Académicien a donné aux



É L O G E
DE JULES
DE CLEREMBAULT,

ABBÉ DE SAINT-TAURIN D'ÉVREUX,

Reçu à la place de JEAN DE LA FONTAINE, le 3 Juin 1695, mort le 17 Août 1714.

IL étoit fils de Philippe de Clerembault, Maréchal de France, distingué

Lettres & à l'Académie des marques publiques & distinguées de ses sentimens. On peut voir entre autres dans le Discours de réception de M. l'Archevêque d'Aix, avec quelle dignité & quelle vérité ce Prélat relève les avantages des Lettres, leur influence sur le bonheur des hommes, sur la perfection de la morale, & sur les principes d'une sage administration. L'Académie se fera toujours honneur d'adopter des Evêques qui pensent si dignement de ses travaux, & le Public ne s'étonnera jamais de les voir assis au milieu de nous.

par la gloire qu'il avoit acquise à la guerre. (1).

M. l'Abbé de Clerembault succéda à notre illustre Fabuliste François ; & comme il étoit contrefait , cette partie du Public qui ne laisse jamais échapper

(1) On lit dans le *Ménagiana* , que ce Maréchal de Clerembault , plus brave apparemment que religieux , ayant su de son Médecin qu'il lui restoit très-peu de temps à vivre , envoya chercher un Prêtre , & lui dit pour toute confession : *Je m'en vais donner tête baissée dans l'avenir*. Avoit-il lu le passage où Montagne parle ainsi de la mort ? « Je me plonge stupidement , & tête baissée , dans » cette profondeur muette qui m'engloutit » & m'étouffe en un moment , plein d'insipidité & d'indolence ». Le Curé Rabelais disoit en expirant : *Je m'en vais chercher un grand peut-être* , expression plus digne d'un Philosophe Sceptique , que d'un Prêtre & d'un Chrétien , & trop semblable au mot d'un Epicurien mourant à son valet : *Dans quelques minutes , mon ami , j'en saurai beaucoup plus ou beaucoup moins que toi*.

Ce même Maréchal de Clerembault s'exprimoit , dit-on , avec beaucoup de peine & d'obscurité. Il se brouilla avec la fameuse Madame Cornuel , célèbre par ses bons mots , & dont il avoit été long-temps l'intime ami. *Je suis fâchée* , disoit-elle , *de l'avoir perdu , je commençois à l'entendre*.

l'occasion d'une plaisanterie bonne ou mauvaise , dit que l'Académie avoit choisi *Esope* pour remplacer *La Fontaine*. Cet *Esope* n'étoit pas indigne d'un pareil honneur , par les talens académiques qu'il réunissoit à un degré peu commun , par la vivacité de son esprit , fertile en expressions fortes & singulieres , par une mémoire prodigieuse , aussi sûre qu'étendue , & que ceux qui la consultoient ne trouvoient jamais en défaut. » Il n'étoit pas , dit » M. l'Abbé Massieu , son successeur » à l'Académie, du nombre de ces hommes qui s'imaginent qu'un grand nom est un privilège d'ignorance..... Il » résolut de porter le savoir aussi loin » que ses aïeux avoient porté la va- » leur..... Philosophe & Théologien , » il sembloit que la Nature & la Religion n'eussent pour lui rien d'obscur » ni de caché. Profond dans l'Histoire , » on eût dit qu'il avoit vécu dans tous » les siècles , & qu'il avoit vu toutes » les Nations «.

M. l'Abbé Massieu ajoute que son prédécesseur étoit plein d'estime & de zele pour l'Académie : c'est le sentiment naturel qu'elle doit inspirer à

tous ses Membres, & qu'elle mérite d'en obtenir. Mais ce sentiment, quoiqu'elle en connoisse le prix, n'eût pas été pour M. l'Abbé de Clerembault un titre suffisant d'adoption dans le Sanctuaire des Muses, s'il n'y avoit joint tous ceux dont nous venons de faire honneur à sa mémoire. Distingué, il est vrai, par sa naissance, mais privé de toute autre décoration, il avoit besoin, pour justifier le choix de l'Académie, de lui apporter, comme il fit, tout le mérite d'un véritable Homme de Lettres. En effet, ni la naissance seule, ni même le simple goût des Lettres joint à la naissance, ne doivent être des passe-ports suffisans pour ouvrir l'entrée de cette Compagnie. Elle doit renfermer, si l'on peut parler de la sorte, trois familles différentes d'Académiciens; la première & la plus importante pour elle, est celle des Ecrivains célèbres destinés à soutenir aux yeux de la Nation & de l'Europe la gloire de l'Académie Française; la seconde, moins brillante, mais non moins nécessaire, est celle des Gens de Lettres instruits, éclairés, laborieux, utiles par leur assiduité & par

leurs lumieres au travail journalier dont la Compagnie s'occupe ; la troisieme , plus éclatante qu'indispensable , doit être formée d'Académiciens respectables par leurs places & leurs dignités , pour faire respecter la Compagnie elle-même à cette multitude nombreuse , éblouie & subjuguée par les décorations extérieures , & à qui un cordon en impose plus qu'un bon Ouvrage : encore ces décorations , si frappantes pour un certain Public , tenteroient peu l'Académie , si ceux qui en sont revêtus n'y joignoient le droit plus réel que donnent à nos suffrages l'esprit , le goût & les lumieres. Il seroit difficile de trouver place parmi nous pour une quatrieme famille , pour celle de ces faux amphibies , qui ne tenant à la Cour que par un fil très-foible , & aux Lettres que par un autre fil plus imperceptible encore , voudroient jouir à la fois des avantages du rang & de ceux du mérite , sans avoir ni l'éclat des dignités , ni celui des talens ; espece de contrebande qu'il seroit très-dangereux d'admettre parmi nous , par la facilité funeste qu'il y auroit à l'y multiplier. De pareils choix ne pouvant répandre

312 É L O G E , &c.

sur l'Académie aucune espèce de lustre, même d'opinion ou de vanité, entraîneroient bientôt sa dégradation, que des circonstances malheureuses amèneront peut-être un jour ; mais qu'elle ne doit ni préparer ni accélérer par sa faute.



JACQUES



J A C Q U E S
DE TOUREIL,

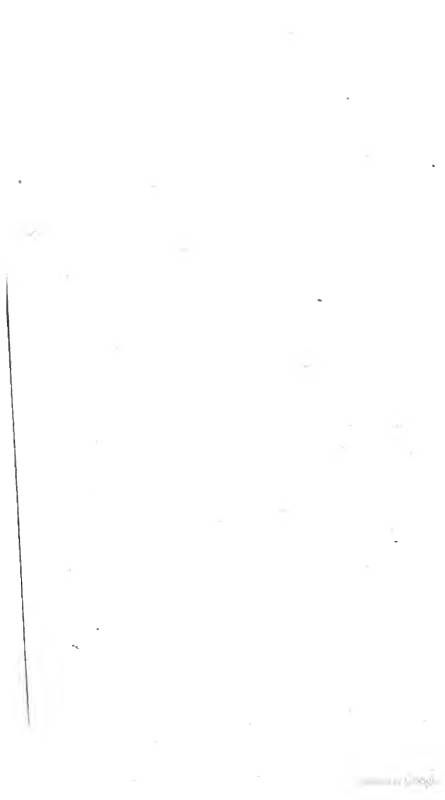
*NÉ à Toulouse le 18 Novembre 1656,
reçu à la place de MICHEL LE
CLERC, Avocat au Parlement,
le 14 Février 1692, mort le 11 Oc-
tobre 1714 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.



Tome III.

O





F A B I O

BRULART DE SILLERY,
ÉVÊQUE DE SOISSONS,

NÉ au château de Pressigny en Touraine, le 25 Octobre 1655, reçu à la place d'ÉTIENNE PAVILLON, le 7 Mars 1705, mort le 20 Novembre 1714 (1).

(1) Voyez son Éloge dans l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres.







É L O G E

DE CÉSAR,

CARDINAL D'ESTRÉES ;

*Evêque de Laon , Commandeur des
Ordres du Roi , né le 5 Février
1628 , reçu à la place de PIERRE
DU RYER , le 31 Mars 1658 , mort
le 18 Décembre 1714.*

M. le Cardinal d'Estrées fut à la fois homme d'Etat & Académicien ; mais nous ne parlerons de l'homme d'Etat , qu'autant qu'il déploya dans les affaires importantes dont il fut chargé , les talens qui l'avoient fait adopter par la Compagnie , & sur-tout l'art de la parole & de la persuasion qu'il possédoit à un degré supérieur. Il fut nommé de bonne heure à l'Evêché de Laon ; & le premier usage que fit Louis XIV

O iij

des talens du jeune Prélat, fut de le nommer pour médiateur entre le Nonce du Pape & quatre Evêques François, réfractaires très obstinés à la condamnation de Jansénius : la négociation étoit d'autant plus difficile, que la querelle rouloit sur un point de théologie, bien futile à la vérité par lui-même, mais auquel les quatre Evêques croyoient l'Eglise & leur conscience vivement intéressées; il s'agissoit de cette grande question : *Si l'Evêque d'Ypres avoit soutenu dans ses Ouvrages la doctrine dont on l'accusoit, & que les deux partis s'accordoient d'ailleurs à condamner; les Sectateurs de Jansénius disoient à ses Adversaires: Si les cinq propositions qu'on lui impute sont en effet sa doctrine, montrez-les nous dans son Livre, nous signerons sa condamnation; & les Adversaires de l'Evêque d'Ypres écrivoient de gros volumes pour prouver que si les cinq propositions n'étoient pas en nature dans ce terrible Livre, le poison y étoit au moins en substance*(1).

(1) Les plaisans du parti Janséniste racontent qu'un Ecclésiastique achetoit chez un Li-

Tel étoit l'objet de cette querelle , à laquelle néanmoins l'Eglise de Rome , celle de France , & même le grand Bossuet , firent l'honneur de s'en occuper (1). L'Evêque de Laon , chargé d'une négociation où d'illustres Prélats attachoient tant de prix , eut besoin de toute sa modération , de toute sa patience , de toute son adresse , pour amener les esprits à un accommodement qu'on appela *la paix de Clément IX* , & même , dit M. de Voltaire , *la paix de l'Eglise* , quoiqu'il fût question d'une dispute ignorée ou méprisée dans le reste du Monde Chrétien ; encore cette paix ne dura-t-elle que peu de temps , parce que de part & d'autre les contendans vouloient la guerre , dont ils avoient besoin pour faire parler d'eux.

La Cour de Rome , de concert avec

braire l'Ouvrage de Jansénius , qu'il trouvoit fort cher (cet Ouvrage doit être aujourd'hui à très-bon marché , si quelqu'un l'achete encore) : *Au moins* , dit l'Ecclésiastique au Marchand , *les cinq propositions y sont-elles ? Si elles y étoient* , répondit le Libraire , *vous n'auriez pas le Livre pour cent écus.*

(1) Voyez les notes sur l'article de Bossuet.

celle de France, récompensa l'Evêque de Laon d'un chapeau de Cardinal, sinon pour la paix perpétuelle qu'il n'avoit pu faire, au moins pour la treve qu'il avoit su obtenir ; & bientôt après, le Roi le chargea des affaires de France auprès du Pape. La circonstance étoit délicate, les esprits étant alors fort échauffés & les deux Cours fort aigries au sujet de l'affaire de la Régale (1). Cependant, malgré les bravades & les insultes même du Souverain Pontife, Louis XIV, alors la terreur de l'Europe, faisoit à l'Eglise Romaine l'honneur de la ménager ; & ce Prince, qui n'opposoit à ses plus redoutables ennemis que la fierté & la force, daignoit descendre aux négociations avec le *vieux Prêtre* successeur de S. Pierre. Nous n'hésitons point à donner à l'Evêque de Rome ce titre modeste, que prenoit autrefois humblement un Pape orgueilleux, tout glorieux d'avoir soumis à ses volontés, dans un siècle d'ignorance, un puissant Empereur (2), en ne

(1) Voyez l'Eloge de *Bossuet*, & les notes sur cet Eloge.

(2) *Dieu a voulu*, disoit Alexandre III,

repoussant les armes du Prince qu'avec les clefs qu'il tenoit dans ses foibles mains. Louis XIV, fidele à sa qualité de Roi très-Chrétien, mais placé dans un siècle moins timide & plus éclairé, ne vouloit ni briser ces clefs autrefois si redoutables, ni laisser briser son sceptre par elles; & tout irrité qu'il se montroit contre l'Evêque de Rome, il étoit bien résolu de rester toujours le respectueux fils du S. Siège. M. le Cardinal d'Estrées remplit en digne Ministre du Monarque des vûes tout à la fois si fermes & si pieuses. Le zele du Négociateur en cette circonstance démentit hautement une maxime injurieuse à l'épiscopat & à la pourpre, avancée dans plus d'une occasion par des politiques soupçonneux; il prouva qu'un *Prélat Cardinal* peut servir très-fidèlement son Souverain, & qu'on peut être Prince de l'Eglise Romaine

qu'un vieux Prêtre triomphât d'un Empereur puissant & terrible. Cet Empereur puissant & terrible étoit le fameux Frédéric Barberousse, dont les armes & le courage ne purent résister aux foudres ecclésiastiques, alors très-respectés des Peuples & très-redoutés des Souverains.

O v.

sans oublier qu'on est François. Chargé de traiter avec une Cour qui , réduite à la ruse par sa foiblesse même , n'a d'autres ressources que de se couvrir de la *peau du Renard* dans les momens où l'ancienne Rome n'auroit montré que les *ongles du Lion* , le Prélat François sut opposer la prudence à la finesse , la modération aux vains éclats du zèle , l'activité à la lenteur , & la vigueur à l'opiniâtreté. Il eut à traiter, peu de temps après , avec le même Pape Innocent XI une autre affaire d'autant plus critique , que ce Pape réclamoit un droit très-juste , celui de priver d'asile dans Rome les brigands & les malfaiteurs ; le Roi , qui auroit sans peine accordé cette demande aux représentations & à l'équité , ne la refusoit qu'à la hauteur & aux menaces. Le Cardinal d'Estrées réussit à tout pacifier ; mais il n'en vint à bout (grace aux détours infidieux de l'astuce italienne) qu'après plusieurs années de négociations , aussi longues & presque aussi épineuses que s'il eût été question du traité de paix le plus important , après la guerre la plus opiniâtre , & pour les plus grands intérêts.

Exercé dans la connoissance des hommes & dans l'art de manier les esprits, M. le Cardinal d'Estrées en fit un usage heureux dans plusieurs Conclaves, où son titre lui donnoit le droit d'affister pour concourir à l'élection du Chef de l'Eglise. Le Saint-Esprit, qui, au milieu des intrigues & des cabales, veille toujours sur ces assemblées (1), ne dédaigne pas, disent les Théologiens, quand le bien de la Religion l'exige, d'employer les moyens humains pour faire réussir les choses divines; il fit servir dans ces occasions les talens du Cardinal d'Estrées, à remplir les vûes de sa providence & de sa sagesse, en élevant toujours sur le trône pontifical le sujet que désiroit un Monarque zélé pour la propagation de la Foi, & pour l'honneur de la Religion Catholique.

(1) *Je me repens*, disoit Saint Charles Borromée à Grégoire XIII, *de vous avoir donné ma voix pour la Papauté, depuis que j'ai appris les écarts de votre jeunesse. Charles*, répliqua le Pape sur le ton du pieux Cardinal, *soyez tranquille; le Saint-Esprit le savoit avant vous.*

L'habile & heureux Négociateur fut envoyé d'Italie en Espagne, au commencement du regne de Philippe V, à qui le Roi de France son aïeul vouloit donner pour Conseil un homme plein de sagesse & de lumieres. L'Ambassadeur eut à traiter dans cette Cour, non plus avec des Prêtres souples & rufés, mais, ce qui étoit plus difficile, avec une femme ambitieuse, puissante & fiere, qui gouvernoit le Monarque & le Royaume, la fameuse Princesse des Ursins, dont le crédit fit rappeler le Cardinal d'Estrées au bout de trois ans. Mais Louis XIV, voulant éloigner de ce rappel toute idée de disgrâce & de dégoût, & d'autant plus satisfait de son Ministre que les Courtisans de Philippe V l'étoient moins, lui donna pour récompense l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il acheva paisiblement ses jours avec la considération que méritent les dignités & la naissance, quand on y a joint des talens utiles à la patrie.

M. le Cardinal d'Estrées étoit entré dans l'Académie dès l'âge de vingt-huit ans; son nom étoit déjà si distingué dans les Lettres, que Chapelain lui

fit l'honneur de le placer , avec les Ecrivains les plus célèbres qu'il y eût alors , sur la liste qu'il en fit par ordre de Colbert. Voici ce qu'on lit dans cette liste au sujet de l'Evêque de Laon :
 » Il n'a rien imprimé que l'on sache ;
 » mais on a vu de lui plusieurs lettres
 » latines & françoises de la dernière
 » beauté , & qui font bien voir qu'il
 » n'est pas seulement Docteur en Théologie , mais encore au Parnasse entre
 » les premiers «.

Cet éloge , dont le ton & la forme pourroient rendre la vérité suspecte , n'étoit pas aussi exagéré qu'on seroit tenté de le croire. A un grand amour pour les Lettres , M. le Cardinal d'Estrées joignoit en effet beaucoup de talens pour les Lettres mêmes. Il les cultiva , autant que ses autres travaux le lui permirent , avec la même ardeur & le même succès que s'il y eût attaché sa fortune (1). Nous voyons par les discours prononcés à l'Académie le jour de la réception de l'Abbé d'Estrées son neveu , l'estime qu'on avoit dans la Compagnie pour les connoissances

(1) Voyez la Note (a).

& les qualités académiques de l'oncle ,
qui étoit présent à la séance. » Dans
» quels âges , dit M. de Valincourt
» (dont le défaut n'étoit pas la flat-
» rie), dans quels siècles cet illustre Car-
» dinal ne paroît-il pas avoir vécu?....
» Grecs , Latins , Philosophes , Poëtes ,
» Historiens , tous lui sont présens ; &
» lorsque nous les voyons revivre dans
» sa bouche , c'est toujours avec des
» graces nouvelles, dont on peut dire
» qu'ils lui sont redevables «.

Tels étoient les sentimens de l'Aca-
démie pour M. le Cardinal d'Estrées.
Elle eut le bonheur de le posséder près
de soixante ans , & de le voir long-
temps à sa tête en qualité de Doyen ;
& quand elle le perdit , elle le pleura
comme si elle venoit à peine de l'ac-
quérir. Puissent tous ses successeurs
dans le Décanat mériter de pareils re-
grets !

M. le Cardinal d'Estrées mourut à
l'âge de près de quatre vingt-sept ans.
On lui avoit adressé , quelques mois
auparavant , une Piece de vers , où en
l'exhortant à conserver la santé dont
il jouissoit encore , on ajoutoit :

DU CARDINAL D'ESTRÉES. 327

Et donne l'exemple à Louis
De vivre un siècle & davantage.

Le Monarque ne suivit pas l'exemple du sujet, car il mourut quelques mois après lui, ayant dix années de moins, & cependant ayant vécu dix années de trop pour sa gloire, cruellement obscurcie par la fin de son regne, au moins si on en juge par les événemens.

On fit à notre Académicien différentes Epitaphes en vers latins, dont le vers le plus remarquable est celui-ci :

Sepè virum Reges experti recta monentem,

qui peut se traduire en cette sorte :

Par lui la vérité se fit entendre aux Rois.

éloge qu'on devoit lire plus souvent sur la tombe des Evêques, mais qu'on ne s'attendroit guere à trouver sur celle d'un Prélat courtisan (1).

Il avoit fait présent à Louis XIV de deux grands globes de coronelli, de près de douze pieds de diametre, ornés d'une inscription à l'honneur du Monarque. Ils ont été transportés depuis

(1) Voyez la Note (b).

à la Bibliothèque du Roi , dont ils devoient faire un des principaux ornemens , & dans laquelle on les a long-temps cherchés en vain. On assure que le *malheur des circonstances* avoit empêché de faire les dépenses nécessaires pour placer ces globes dans un lieu où la Nation & les Étrangers désiroient de les voir. Gémissons d'une si fâcheuse excuse ; mais respectons-la dans notre douleur , au moins si le *malheur des circonstances* n'a pas permis des dépenses plus onéreuses & plus inutiles. Ces globes sont enfin placés aujourd'hui dans le lieu qui leur étoit destiné ; le Public les y voit avec autant de plaisir que de reconnoissance pour ceux qui l'ont fait jouir d'un bien auquel il avoit droit depuis si long-temps.



NOTES. *sur l'article du Cardinal
d'Estrées.*

(a) **O**N assure que le Cardinal d'Estrées cultiva jusqu'à la Poésie, dans les momens que lui laissoient des occupations plus importantes ; & on lui attribue les vers sur la *violette* dans la *Guirlande de Julie*, Ouvrage de tous les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, à l'honneur de la célèbre Julie d'Angennes, depuis Duchesse de Montausier. Chaque fleur de cette guirlande rendoit hommage à Julie, & celui de la violette réunit tous les suffrages.

Simple dans ma couleur, modeste en mon séjour,
Libre d'ambition, je me cache sous l'herbe ;
Mais si sur votre sein je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

Dans quelques *Ana*, on attribue ces vers à Desmarets, qui, en ce cas, n'en auroit pas fait de meilleurs. Voyez, si vous le pouvez, ses *Pieces de Théâtre*, son *Clovis* & ses autres rapsodies poétiques.

Un Académicien François (aujourd'hui oublié), Claude de l'Etoile, fit pour la même guirlande ces vers sur le Narcisse, adressés aussi à Julie :

Epris de l'amour de moi-même,
 De Berger que j'étois, je devins une fleur.
 Ah ! profitez de mon malheur,
 Vous que le Ciel orna d'une beauté suprême ;
 Et pour en éviter les coups,
 Puisqu'il faut que chacun aime,
 Aimez un autre que vous.

On prétend que le Cardinal d'Estrées fit aussi des vers galans pour Madame de Maintenon dans le temps de sa plus grande faveur. On ajoute même que ces vers avoient été dictés par un sentiment plus vif que la simple galanterie. Que ce sentiment ait été réel ou supposé, Madame de Maintenon n'y répondit pas ; elle portoit ses vûes bien plus haut, & l'on fait quel en fut le succès.

(b) Le Cardinal d'Estrées s'étoit montré digne dans tous les temps de l'attachement que les Gens de Lettres lui témoignèrent. On a vu combien ses Confreres le chérissoient ; il avoit su de bonne heure se faire aimer des Lit-

térateurs célèbres. Dès sa première jeunesse, long-temps avant son élévation, il leur donnoit des marques flatteuses de son affection & de son estime. Ménage, qui avoit long-temps vécu avec lui dans la plus intime familiarité, lui applique le mot que Tacite fait dire à un Général Romain au sujet de l'Empereur : *Cùm privatus esset, amici vocabamur* : Lorsqu'il n'étoit qu'homme privé, on nous appeloit amis.





FRANÇOIS
DE SALIGNAC
DE LA MOTTE FÉNELON,

Archevêque de Cambrai , & Précepteur des Enfans de France , né au château de Fénelon en Périgord², le 6 Août 1651 , reçu le 31 Mars 1693 , à la place de PAUL PELISSON , mort le 8 Janvier 1715 (1).

NOTES
SUR L'ÉLOGE DE FÉNELON.

NOTE I , relative à la p. 287 , sur l'incendie de la Bibliothèque de Fénelon.

PLUSIEURS Savans qui ont eu , comme ce vertueux Prélat , le malheur

(1) Voyez son Eloge dans le premier Vol.

de perdre leurs Livres par un accident semblable , n'ont pas supporté cette perte avec le même courage. Le célèbre Bartholin , dont la Bibliothèque fut brûlée avec tous ses papiers & d'autres manuscrits précieux , a fait un Ouvrage intitulé *de Bibliotheca incendio* , où il déplore son infortune. Antonius Urceus , dit Codrus , à qui la même disgrâce arriva , pensa , dit-on , en perdre l'esprit. Il faut plaindre , sans les condamner , ces deux Littérateurs ; mais il faut louer Fénelon d'avoir montré plus de courage , & de l'avoir exprimé avec une sensibilité si touchante.



NOTE II, *relative à la page 291, sur l'unité de bénéfices que l'Archevêque de Reims le Tellier reprochoit à FÉNELON.*

ON trouve dans une Lettre de Madame de Coulanges à Madame de Sévigné, du 22 Février 1695, quelques détails intéressans, relatifs à ce fait, & à l'attachement de Fénelon au précepte de la résidence. » M. l'Abbé de Fénelon a paru surpris du présent que le Roi lui a fait de l'Archevêché de Cambrai; en le remerciant, il lui a représenté qu'il ne pouvoit regarder comme une récompense, une grace qui l'éloignoit de M. le Duc de Bourgogne; le Roi lui a dit qu'il ne prétendoit point qu'il fût obligé à une résidence entière; & en même temps ce digne Archevêque a fait voir au Roi, que par le Concile de Trente il n'étoit permis aux Prélats que trois mois d'absence de leurs Diocèses, encore même pour les affaires qui pouvoient regarder leur église. Le

» Roi lui a représenté l'importance de
 » l'éducation des Princes, & a con-
 » senti qu'il demeurât neuf mois à Cam-
 » brai & trois à la Cour. Il a rendu
 » son unique Abbaye. M. de Reims
 » a dit que M. de Fénelon, pensant
 » comme il faisoit, prenoit le bon parti;
 » & que lui, pensant comme il fait,
 » il fait bien aussi de garder tous ses
 » bénéfices «; résolution bien digne
 d'un Prélat qui n'attachoit de prix
 qu'aux richesses : aussi le caustique Des-
 préaux disoit de lui : *Il fait bien plus*
de cas de moi depuis que je suis de-
venu riche. Ce successeur des Apôtres,
 qui ne l'étoit pas de leur mépris pour
 les biens de ce monde, prétendoit
 qu'on ne pouvoit être *honnête homme*
 à moins d'avoir dix mille livres de
 rente ; & ce fut d'après un tarif si
 édifiant & si épiscopal, que Despréaux
 répondit un jour au même Prélat qui
 s'informoit de la probité de quelqu'un :
Monseigneur, il s'en faut quatre mille
livres de rente qu'il ne soit honnête
homme. C'est lui que le Poëte avoit
 en vue dans les vers suivans de sa troi-
 sième Épître, où il parle de la *mauvaise*
honte :

L'avare ,

L'avare, des premiers en proie à ses caprices,
 Dans un infame gain merrant l'honnêteté,
 Pour toute honte alors compta la pauvreté.

C'étoit encore le même Prélat, qui voyant passer dans la galerie de Versailles le malheureux ex-Roi d'Angleterre Jacques II., suivi de quelques Jésuites, délaissé par tous les Courtisans, & baffoué de la plupart d'entre eux, dit assez haut pour scandaliser les âmes pieuses : *Voilà un bon homme ; il a quitté trois Royaumes pour une Messe.* Les Jansénistes assurent pourtant que ce Prélat, si détaché de la Messe, étoit fort attaché à la *saine doctrine* : c'est qu'il n'aimoit pas les Jésuites, & n'en étoit pas aimé.

Peu scrupuleux sur la pluralité des bénéfices, mais Janséniste d'ailleurs ou prétendant l'être, l'Archevêque de Reims affichoit très-peu de soumission à l'autorité papale. Aussi le Nonce lui disoit-il : *Où croyez à l'autorité du Pape, où ne possédez qu'un bénéfice ; car vous ignorez apparemment que la pluralité des bénéfices, interdite par les décisions des Conciles, n'est permise ou tolérée en France qu'en vertu*

Tome III.

P

de quelques Brefs émanés de cette Cour dont vous avez tant d'envie de se-couer le joug. Ce mot a beaucoup de rapport avec la réponse de Basnage à un Janséniste qui lui avoit envoyé un Ouvrage contre la Bulle Unigenitus. Ou recevez cette Bulle, lui disoit Basnage, ou renoncez à l'Eglise Romaine.

L'amour si tendre de l'Archevêque de Reims le Tellier pour la pluralité des bénéfices, nous rappelle aussi la réponse de Louis XIV à un Evêque de Metz, qui arrivant de son Séminaire, où il avoit passé dix jours, pour revenir promptement habiter Versailles son séjour ordinaire, exaltoit ridiculement en présence du Roi le désintéressement de tous ses Ecclésiastiques : *Ils ne font, disoit-il, aucun cas ni de bénéfices, ni de richesses, & même ils s'en moquent. Vous vous moquez donc bien d'eux, répondit Louis XIV.*



NOTE II , relative à la page 292 , sur
la Comédie du Tartuffe , très-ap-
prouvée par FÉNELON.

LE reproche ridicule , fait au divin
Moliere par le pesant Baillet , d'avoir
usurpé les droits de l'Eglise pour con-
fondre les hypocrites , occasionna un
mot du premier lorsqu'il donna son
Tartuffe ; on lui demanda de quoi il
s'avisoit de faire des Sermons. On per-
met bien , répondit-il , au Pere Maim-
bourg de faire des Comédies en chaire ;
pourquoi ne me seroit-il pas permis de
faire des Sermons sur le théâtre : On
peut voir dans le Dictionnaire de Bay-
le , article Maimbourg , l'extrait d'un
des Sermons de ce Jésuite , que Mo-
liere avoit bien raison d'appeler des
Comédies , plus ridicules à la vérité que
plaisantes. Le mot de Moliere sur ce
Jésuite étoit suffisant pour exciter l'o-
rage que les charitables Confreres du
Pere Maimbourg firent essuyer au Tar-
tuffe & à son Auteur ; car malgré le
peu d'estime des Jésuites pour ce mi-

féralable Ecrivain, qu'ils chassèrent bientôt après de chez eux, ils ne pouvoient souffrir qu'on attaquât tout ce qui portoit leur robe ; mais dans ce même temps ils laissoient jouer à la *Comédie Italienne* une Piece très-scandaleuse, qui n'attaquoit que la Religion & ne touchoit point à leur Société.

Nous avons parlé, dans l'Éloge de Fénelon, de la *Diatribes* de Bourdaloue contre le *Tartuffe*. On ne sera peut-être pas fâché de la trouver ici.

» Comme la vraie & la fausse dé-
» votion ont je ne fais combien d'ac-
» tions qui leur sont communes, com-
» me les dehors de l'une & de l'autre
» sont presque tous semblables, il est
» non seulement aisé, mais d'une suite
» presque nécessaire, que la même rail-
» lerie qui attaque l'une intéresse l'au-
» tre, & que les traits dont on peint
» celle-ci, intéresse celle-là ; & voilà
» ce qui est arrivé lorsque des esprits
» profanes ont entrepris de censurer
» l'hypocrisie, en faisant concevoir
» d'injustes soupçons de la vraie piété
» par de malignes interprétations de
» la fausse. Voilà ce qu'ils ont prétendu

» en exposant sur le théâtre & à la risée
 » publique un hypocrite imaginaire ;
 » en tournant dans sa personne les
 » choses les plus saintes en ridicule ; en
 » lui faisant blâmer les scandales du
 » siècle d'une manière extravagante ;
 » en le représentant consciencieux jus-
 » qu'à la délicatesse & au scrupule sur
 » des points moins importants, pendant
 » qu'il se portoit d'ailleurs aux crimes
 » les plus énormes ; en le montrant
 » sous un visage de pénitent, qui ne
 » sert qu'à couvrir ses infamies ; en lui
 » donnant enfin , selon leurs caprices ,
 » un caractère de piété le plus austère ,
 » mais dans le fond le plus mercenaire
 » & le plus lâche ». Il résulte de cette
 étrange logique , qu'il ne faut pas met-
 tre les fripons sur le théâtre , en con-
 séquence du proverbe , *que rien ne*
ressemble tant à un honnête homme
qu'un fripon. Nous ne dirons rien du
 style de ce morceau , style qui doit un
 peu étonner , si on le rapproche de la
 réputation du Prédicateur.

On peut juger par ce passage de
 Bourdaloue , l'un des ennemis les plus
 modérés du Tartuffe , de tout ce
 que Molière eut à essuyer d'imputa-

tions & de cabales au sujet de cet immortel ouvrage ; aussi , quand il rencontroit par hasard quelques véritables gens de bien qui le remercioient d'avoir , dans cette Piece , donné à la vraie vertu tout son éclat en l'opposant à la vertu fausse & perfide : *Je ne sais , disoit ce grand homme , si j'ai réussi comme je le voulois à peindre la vraie vertu & à la faire aimer ; mais j'ai éprouvé combien il est dangereux de prendre ses intérêts ; car au prix qu'il m'en coute , je me suis plus d'une fois repenti de l'avoir fait.*

Les déclamations de Bourdaloue & de sa Compagnie sur la Piece de Moliere , ne sont pas le seul exemple d'une pareille injustice. Croiroit-on que le Docteur célèbre Jean Gerson , d'ailleurs si estimable par son travail & par sa piété , l'ame & l'oracle du fameux Concile de Constance , ait écrit avec amertume contre le *Roman de la Rose* , en haine d'un vers de ce Roman , qui malheureusement est devenu proverbe , que *l'habit ne fait pas le Moine* ! Le Chrétien vertueux auroit pu trouver dans cet Ouvrage plein d'obscénités , des objets bien plus graves de

censure, qu'une vérité si tristement incontestable; mais le Prêtre n'a vu que la satire de son état, ou plutôt a cru la voir où elle n'est pas; & l'intérêt de la Religion, des mœurs & de la décence, a cédé à l'intérêt de sa robe. Fénelon, en pareille circonstance, eût été plus Chrétien que Prêtre.

NOTE III, *relative à la page 298, sur la soumission de l'Archevêque de Cambrai à la condamnation de son Livre.*

UN homme d'esprit, à qui on racontoit les traits si multipliés de cette soumission, dit plaisamment qu'en effet l'Archevêque y avoit mis *toute la coquetterie de l'humilité*; mot un peu précieux, mais fin & assez juste; car l'humilité, différente en cela de la modestie, est une vertu qui aime à se montrer aux yeux des autres, parce qu'en se montrant elle flatte leur vanité bien loin de l'offenser; elle suppose pour l'ordinaire dans celui qui la fait paroître un sentiment secret d'a-

mour-propre ou même d'orgueil qu'elle réprime avec effort, en désirant qu'on lui sache gré de sa victoire. La Bulle du Pape contre le Livre des *Maximes des Saints*, n'avoit pas sans doute convaincu Fénelon, & ne pouvoit même le convaincre, puisqu'elle ne lui donnoit pas de nouvelles lumières sur ses opinions théologiques; mais elle l'avoit soumis, parce qu'il regardoit cette soumission comme un devoir; & après toutes les vexations qu'il avoit souffertes, il lui étoit permis, pour fermer la bouche à ses adversaires, de mettre dans son obéissance une sorte de raffinement & de recherche qui devoit bien plus les embarrasser que n'auroit fait sa résistance à la décision du Saint-Siège. Il y a toute apparence que Bossuet, s'il eût été condamné par le Pape, ne se seroit pas montré si docile.

Le zèle que témoigna Louis XIV pour faire condamner à Rome ce que l'Evêque de Meaux appeloit la *dangereuse hérésie* de l'Archevêque de Cambrai, étoit de plus vieille date que le Livre de Fénelon. Vingt ans auparavant, le Docteur Molinos, Théologien Espagnol; & grand Directeur de fem-

mes , avoit prêché , imprimé , enseigné à ses dévotes les maximes du Quiétisme. Louis XIV , apprenant l'existence de cette nouvelle secte , se montra zélé pour la détruire ; & , quoique Molinos ne fût ni son sujet , ni dans son royaume , il supplia instamment le Pape Innocent XI de le condamner. Le Pape , qui aimoit Molinos , & qui peut-être ne voyoit pas , comme le Monarque , tout le danger de cette chimérique doctrine , eut assez de peine à faire ce que le Roi Très-Chrétien desiroit de lui ; il ne céda qu'aux sollicitations pressantes & réitérées de l'Ambassadeur de France , à qui son Maître recommandoit vivement le succès de cette grande affaire , & la nécessité de réprimer dans sa naissance une erreur *qui s'insinuoit , disoit-il , si agréablement dans les esprits*. Les extases des dévotes Quiétistes justifioient assez cette expression du Monarque. Mais l'ame pure de Fénelon étoit bien éloignée de donner dans ces écarts.

Il n'est pas fort surprenant que l'imagination vive & pieuse de l'Archevêque de Cambrai , & l'imagination impétueuse & théologique de l'Evêque

de Meaux son rival, aient produit les Ouvrages de ces deux Prélats sur les questions creuses du Quiétisme. Mais on peut être étonné qu'un Philosophe tel que la Bruyere, ait pris la peine d'écrire sur ce sujet *des Dialogues* qui ont été imprimés après sa mort. Il est vrai que dans ces Dialogues le Quiétisme est tourné en ridicule ; & c'est tout ce que peut se permettre un Philosophe qui prend la peine d'écrire sur ce futile sujet ; mais c'est faire même bien de l'honneur à de pareilles disputes, que d'employer la Philosophie à s'en moquer.

Cet Ouvrage de la Bruyere est pourtant encore moins étrange que le *Traité de la Perfection Chrétienne*, composé très-sérieusement par le Cardinal de Richelieu, & imprimé non moins sérieusement après sa mort, avec une dédicace à la Vierge, qui peut bien être aussi de ce Ministre, puisque l'Ouvrage est véritablement de lui, comme le démontrent les termes du Privilège obtenu pour l'impression par Madame la Duchesse d'Aiguillon sa niece. Le Cardinal de Richelieu rival du Jésuite Rodriguez ! ô pauvre espece humaine !

Cette pieuse sottise du Cardinal rend malheureusement vraisemblables toutes les impertinences capucinales qu'on lit dans le Testament politique attribué à Richelieu. Mais revenons à l'Archevêque de Cambrai, plus digne de nous occuper.

Un Ouvrage de ce Prélat, bien plus extraordinaire que ses spéculations mystiques, c'est sa lettre à l'Evêque d'Arras sur le danger de faire lire au Peuple l'Ecriture-Sainte (1). Si cette lettre n'étoit pas signée *Fénelon*, on la croiroit dictée en plusieurs endroits par l'intention la plus maligne, tant l'Auteur y présente avec force les traits de la Bible les plus propres à scandaliser les foibles, & à donner aux impies un avantage apparent dans leurs objections contre le Texte sacré. Ces objections si énergiquement exposées par l'Archevêque de Cambrai, surprendront dans sa lettre les Incrédules mêmes, & ne feront que leur montrer avec plus d'évidence la candeur & la bonne foi du respectable Prélat. Il est

(1) Voyez les *Œuvres spirituelles* de Fénelon, Tome IV.

vrai que long-temps avant Fénelon ; plusieurs Conciles avoient défendu la lecture de l'Ecriture-Sainte en Langue vulgaire , sans doute par la même raison ; & c'est aussi par ce motif (plus sage & plus réfléchi qu'on ne croiroit , disoient les Jésuites) , que Clément XI avoit condamné dans la Bulle *Unigenitus* les passages de Quesnel qui étoient favorables à cette lecture. Les ennemis de cette Bulle ont objecté qu'il paroît mal-sonnant d'interdire au Peuple la lecture du Livre fondamental de la Religion qu'on lui enseigne. Mais ceux des Ministres de cette Religion qui ont pensé de la sorte , ont cru savoir mieux que les autres ce qu'il faut , dans ces matières , laisser voir ou cacher à la multitude. De deux inconvéniens , ont-ils dit , on doit choisir le moindre ; & par cette raison , il vaut mieux expliquer l'Ecriture au Peuple sans la lui faire lire , que de la lui faire lire , même en l'expliquant : c'est aux Théologiens éclairés à peser la solidité de cette doctrine.

Quelques hommes qui avoient le malheur de ne pas aimer l'Archevêque de Cambrai , & qui jugeoient avec

l'austérité stoïque ce Juge si indulgent pour les autres, lui ont assez durement appliqué, à l'occasion de ses Ouvrages sur le Quiétisme, le mot d'un Philosophe moderne, que *la porte de la conscience est pour bien des gens à côté de celle de l'imagination, & qu'ils sont sujets à s'y méprendre*. La conscience de Fénelon étoit si pure, que son imagination doit obtenir grace si elle a été coupable.

Madame de Sévigné comparoit plaisamment les Mystiques aux faux Monnoyeurs. » Ceux-ci, disoit-elle, font » de la fausse monnoie à force de » souffler; & les autres, des hérésies à » force de s'alambiquer l'imagination. » Si les uns & les autres, ajoutoit-elle dans une lettre à sa fille, méritent également la potence, je crains qu'avec votre..... vous ne soyez au pied de celle où notre ami Corbinelli sera pendu ». Ce Corbinelli, long temps incrédule, étoit devenu un Mystique du premier ordre, aussi outré dans sa dévotion qu'il l'avoit été dans ses écarts philosophiques. Mais la mysticité de Fénelon étoit plus sage, parce que sa piété étoit plus éclairée.

Cette piété affectueuse & tendre ne se montrait ni pédante ni austère. Il se permettoit quelquefois jusqu'à des chansons, mais où la plus rigoureuse décence & la plus pure morale dominoient toujours, & où des leçons utiles étoient présentées sous une forme agréable & douce. Nous citerons celle-ci pour exemple.

Iris, vous connoîtrez un jour
Quel est le danger où vous êtes,
Le mépris suit de près l'amour
Que savent donner les coquettes.
Cherchez à vous faire estimer
Bien plus qu'à vous montrer aimable;
Le faux honneur de tout charmer
Détruit souvent le véritable.

Mille trompeurs, par leurs discours,
Remplis d'une perfide adresse,
Chez vous s'efforcent tous les jours
De prouver leur feinte rendresse.
Fuyez leur charme séducteur,
Tôt ou tard il devient funeste;
L'oreille est le chemin du cœur,
Et toujours le cœur l'est du reste.

Son aimable sensibilité se répandoit toute entière sur les autres, sans aucun retour sur lui-même, car elle ne l'empêchoit pas d'être juste à l'égard

de ses adverfaires. Nous avons dit, dans son Eloge, avec quelle candeur & quelle vérité il vantoit l'éloquence & le fàvoir de Boffuet, dans le temps même où il croyoit avoir le plus à fe plaindre de lui.

NOTE IV, *relative à la page 300, fur la lettre de FÉNELON à Louis XIV.*

COMME cette lettre n'a jamais été imprimée, & qu'elle eft très-intéreffante, non feulement par fon objet, mais par la vérité & la vigueur avec laquelle elle eft écrite, nous la donnons ici fidèlement transcrite fur l'original, qui eft de la propre main de Fénelon; on y remarque plufieurs ratures & corrections qui prouvent qu'il en étoit l'Auteur. A la tête de la lettre, on lit cette note d'une main inconnue.



Minute d'une lettre de M. l'Abbé de Fénelon au Roi , à qui elle fut remise dans le temps par M. le Duc de Beauvilliers , & qui , loin de s'en indisposer, choisit au contraire, quelque temps après, cet Abbé pour Précepteur des Princes ses petits-enfants (1).

» **L**A personne , SIRE , qui prend la liberté de vous écrire cette lettre , n'a aucun intérêt en ce monde. Elle ne l'écrit ni par chagrin , ni par ambition , ni par envie de se mêler des grandes affaires. Elle vous aime sans être con-

(1). Cette anecdote ne sauroit être vraie. On voit par la lettre suivante , qu'elle a été écrite après la mort de M. de Louvois , c'est-à-dire en 1691 au plus tôt ; & Fénelon étoit Précepteur dès 1689. Voyez le Président Hénault. On voit aussi par la même lettre , qu'elle a été écrite en 1695 au plus tard , année de la mort de M. de Harlay , Archevêque de Paris. Nous doutons qu'elle ait été présentée au Roi , sur-tout par le D. de B. qui n'y est pas trop bien traité.

nue de vous , elle regarde Dieu en votre personne. Avec toute votre puissance , vous ne pouvez lui donner aucun bien qu'elle désire , & il n'y a aucun mal qu'elle ne souffrit de bon cœur pour vous faire connoître les vérités nécessaires à votre salut. Si elle vous parle fortement , n'en soyez pas étonné , c'est que la vérité est libre & forte. Vous n'êtes guere accoutumé à l'entendre. Les gens accoutumés à être flattés prennent aisément pour chagrin , pour âpreté & pour excès ce qui n'est que la vérité toute pure : c'est la trahir que de ne vous la montrer pas dans toute son étendue. Dieu est témoin que la personne qui vous parle le fait avec un cœur plein de zèle , de respect , de fidélité & d'attendrissement sur tout ce qui regarde votre véritable intérêt.

» Vous êtes né , SIRE , avec un cœur droit & équitable ; mais ceux qui vous ont élevé , ne vous ont donné pour science de gouverner , que la défiance , la jalousie , l'éloignement de la vertu , la crainte de tout mérite éclatant , le goût des hommes souples

& rampans, la hauteur, & l'attention à votre seul intérêt.

» Depuis environ trente ans, vos principaux Ministres ont ébranlé & renversé toutes les anciennes maximes de l'Etat, pour faire monter jusqu'au comble votre autorité, qui étoit devenue la leur parce qu'elle étoit dans leurs mains. On n'a plus parlé de l'Etat ni des regles, on n'a parlé que du Roi & de son *bon plaisir*. On a poussé vos revenus & vos dépenses à l'infini. On vous a élevé jusqu'au Ciel, pour avoir effacé, disoit-on, la grandeur de tous vos prédécesseurs ensemble, c'est-à-dire, pour avoir appauvri la France entière, afin d'introduire à la Cour un luxe monstrueux & incurable. Ils ont voulu vous élever sur les ruines de toutes les conditions de l'Etat, comme si vous pouviez être grand en ruinant tous vos sujets, sur qui votre grandeur est fondée. Il est vrai que vous avez été jaloux de l'autorité, peut-être même trop dans les choses extérieures; mais pour le fond chaque Ministre a été le maître dans l'étendue de son administration. Vous avez cru gouverner, parce

que vous avez réglé les limites entre ceux qui gouvernoient. Ils ont bien montré au Public leur puissance , & on ne l'a que trop sentie. Ils ont été durs , hautains , injustes , violens , de mauvaise foi. Ils n'ont connu d'autre regle , ni pour l'administration du dedans de l'Etat , ni pour les négociations étrangères , que de menacer , que d'écraser , que d'anéantir tout ce qui leur résistoit. Ils ne vous ont parlé que pour écarter de vous tout mérite qui pouvoit leur faire ombrage. Ils vous ont accoutumé à recevoir sans cesse des louanges outrées qui vont jusqu'à l'idolâtrie , & que vous auriez dû , pour votre honneur , rejeter avec indignation. On a rendu votre nom odieux , & toute la Nation Françoisë insupportable à tous vos voisins. On n'a conservé aucun allié , parce qu'on n'a voulu que des esclaves : on a causé depuis plus de vingt ans des guerres sanglantes. Par exemple , SIRE , on fit entreprendre à Votre Majesté , en 1672 , la guerre de Hollande pour votre gloire , & pour punir les Hollandois qui avoient fait quelque raillerie dans le chagrin où l'on les avoit mis en troublant les re-

gles du commerce établi par le Cardinal de Richelieu : je cite en particulier cette guerre , parce qu'elle a été la source de toutes les autres. Elle n'a eu pour fondement qu'un motif de gloire & de vengeance, ce qui ne peut jamais rendre une guerre juste ; d'où il s'ensuit que toutes les frontieres que vous aurez étendues par cette guerre sont injustement acquises dans l'origine. Il est vrai, SIRE, que les traités de paix subséquens semblent couvrir & réparer cette injustice, puisqu'ils vous ont donné les places conquises : mais une guerre injuste n'en est pas moins injuste pour être heureuse. Les traités de paix signés par les vaincus ne sont point signés librement ; on signe le couteau sous la gorge ; on signe malgré soi , pour éviter de plus grandes pertes ; on signe comme on donne sa bourse, quand il la faut donner ou mourir. Il faut donc, SIRE, remonter jusqu'à cette origine de la guerre de Hollande, pour examiner devant Dieu toutes vos conquêtes.

» Il est inutile de dire qu'elles étoient nécessaires à votre Etat ; le bien d'autrui ne nous est jamais nécessaire ;

ce qui nous l'est véritablement , c'est d'observer une exacte justice. Il ne faut pas même prétendre que vous soyez en droit de retenir toujours certaines places , parce qu'elles servent à la sûreté de vos frontieres. C'est à vous à chercher cette sûreté par de bonnes alliances , par votre modération , ou par les places que vous pouvez fortifier derriere ; mais enfin le besoin de veiller à notre sûreté ne nous donne jamais un titre de prendre la terre de notre voisin. Consultez là-dessus des gens instruits & droits , ils vous diront que ce que j'avance est clair comme le jour.

» En voilà assez , SIRE , pour reconnoître que vous avez passé votre vie entiere hors du chemin de la vérité & de la justice , & par conséquent hors de celui de l'Evangile. Tant de troubles affreux qui ont désolé toute l'Europe depuis plus de vingt ans , tant de sang répandu , tant de scandales commis , tant de Provinces ravagées , tant de villes & de villages mis en cendres, sont les funestes suites de cette guerre de 1672, entreprise pour votre gloire & pour la confusion des faiseurs

de Gazettes & de Médailles de Hollande. Examinez sans vous flatter, avec des gens de bien, si vous pouvez garder tout ce que vous possédez en conséquence des traités auxquels vous avez réduit vos ennemis par une guerre si mal fondée.

» Elle est encore la vraie source de tous les maux que la France souffre. Depuis cette guerre vous avez toujours voulu donner la paix en maître, & imposer les conditions, au lieu de les régler avec équité & modération. Voilà ce qui fait que la paix n'a pu durer. Vos ennemis, honteusement accablés, n'ont songé qu'à se relever & qu'à se réunir contre vous. Faut-il s'en étonner? Vous n'êtes pas même demeuré fidèle dans les termes de cette paix que vous aviez donnée avec tant de hauteur. En pleine paix vous avez fait la guerre & des conquêtes prodigieuses. Vous avez établi une Chambre de réunion, pour être tout ensemble Juge & Partie : c'étoit ajouter l'insulte & la dérision à l'usurpation & à la violence. Vous avez cherché, dans le traité de Westphalie, des termes équivoques pour surprendre Strasbourg.

Jamais aucun de vos Ministres n'avoit osé depuis tant d'années alléguer ces termes dans aucune négociation, pour montrer que vous eussiez la moindre prétention sur cette ville ; une telle conduite a réuni & animé toute l'Europe contre vous. Ceux même qui n'ont pas osé se déclarer ouvertement, souhaitent du moins avec impatience votre affoiblissement & votre humiliation, comme la seule ressource pour la liberté & pour le repos de toutes les Nations Chrétiennes. Vous qui pouviez, SIRE, acquérir tant de gloire solide & paisible à être le pere de vos sujets & l'arbitre de vos voisins, on vous a rendu l'ennemi commun de vos voisins, & on vous expose à passer pour un Maître dur dans votre Royaume.

» Le plus étrange effet de ces mauvais conseils, est la durée de la ligue formée contre vous ; les Alliés aiment mieux faire la guerre avec perte, que de conclure la paix avec vous ; parce qu'ils sont persuadés sur leur propre expérience, que cette paix ne seroit point une paix véritable, que vous ne l'observeriez non plus que les autres, & que vous vous en serviriez pour ac-

cabler séparément , sans peine , chacun de vos voisins , dès qu'ils se feroient défunis : ainsi , plus vous êtes victorieux , plus ils vous craignent & se réunissent pour éviter l'esclavage dont ils se croient menacés. Ne pouvant vous vaincre , ils prétendent au moins vous épuiser à la longue. Enfin ils n'espèrent plus de sûreté avec vous , qu'en vous mettant dans l'impuissance de leur nuire. Mettez-vous , SIRE , un moment en leur place , & voyez ce que c'est que d'avoir préféré son avantage à la justice & à la bonne foi.

» Cependant vos Peuples , que vous devriez aimer comme vos enfans , & qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous , meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée : les villes & la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent & ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti ; par conséquent vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre Etat , pour faire & pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce pauvre Peuple , il faudroit lui faire l'aumône & le nourrir.

La

La France entiere n'est plus qu'un grand hôpital désolé & sans provisions. Les Magistrats sont avilis & épuisés. La Noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit que de Lettres d'Etat. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent & qui murmurent. C'est vous-même, SIRE, qui vous êtes attiré tous ces embarras ; car tout le Royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, & personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand Royaume si florissant sous un Roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les délices du Peuple, & qui le seroit en effet, si les conseils flatteurs ne l'avoient point empoisonné.

» Le Peuple même (il faut tout dire) qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, & même le respect. Vos victoires & vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur & de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux ; que vous n'aimez que votre autorité & votre gloire. Si le Roi, dit-on, avoit un cœur de pere

pour son Peuple , ne mettroit-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain & à les faire respirer après tant de maux , qu'à garder quelques places de la frontiere qui causent la guerre ? Quelle réponse à cela , Sire ? Les émotions populaires , qui étoient inconnues depuis si long-temps , deviennent fréquentes. Paris même , si près de vous , n'en est pas exempt. Les Magistrats (1) sont contraints de tolérer l'insolence des mutins , & de faire couler sous main quelque monnoie pour les apaiser. Ainsi, on paye ceux qu'il faudroit punir. Vous êtes réduit à la honteuse & déplorable extrémité , ou de laisser la sédition impunie & de l'accroître par cette impunité , ou de faire massacrer avec inhumanité des Peuples que vous mettez au désespoir , en leur arrachant , par vos impôts pour cette guerre , le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

» Mais pendant qu'ils manquent de pain , vous manquez vous-même d'ar-

(1) Il y eut en 1694 des émeutes causées par la cherté du pain : c'est vraisemblablement l'époque de cette lettre.

gent, & vous ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit; parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux; vous craignez qu'on ne vous les ouvre; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire: cette gloire, qui endurecit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos Peuples, qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, qui est incompatible avec cette idole de gloire.

» Voilà, SIRE, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux: vous vous flattez sur les succès journaliers qui ne décident rien, & vous n'envisagez point d'une vue générale le gros des affaires qui tombe insensiblement sans ressource. Pendant que vous prenez dans un rude combat le champ de bataille & le canon de l'ennemi (1), pendant que vous

(1) Ceci semble indiquer les batailles de Steinkerque & de Nerwinde en 1692 & 1693,

forcez les places ; vous ne songez pas que vous combattez sur un terrain qui s'enfonce sous vos pieds, & que vous allez tomber malgré vos victoires : tout le monde le voit, & personne n'ose vous le faire voir. Vous le verrez peut-être trop tard. Le vrai courage consiste à ne se point flatter, & à prendre un parti ferme sur la nécessité. Vous ne prêtez volontiers l'oreille, SIRE, qu'à ceux qui vous flattent de vaines espérances. Les gens que vous estimez les plus solides, sont ceux que vous craignez & que vous évitez le plus. Il faudroit aller au devant de la vérité puisque vous êtes Roi, presser les gens de vous la dire sans adoucissement, & encourager ceux qui sont trop timides ; tout au contraire, vous ne cherchez qu'à ne point approfondir. Mais Dieu saura bien enfin lever le voile qui vous couvre les yeux, & vous montrer ce que vous évitez de voir. Il y a long-temps qu'il tient son bras levé sur vous ; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un Prince

où la victoire se réduisit en effet à prendre le champ de bataille & une partie du canon.

qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs , & parce que d'ailleurs vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas , & vous humilier pour vous convertir ; car vous ne ferez Chrétien que dans l'humiliation. Vous n'aimez pas Dieu , vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave : c'est l'enfer, & non pas Dieu, que vous craignez. Votre Religion ne consiste qu'en superstitions , en petites pratiques superficielles. Vous êtes comme les Juifs , dont Dieu dit, *Pendant qu'ils m'honorent des levres, leur cœur est bien loin de moi.* Vous êtes scrupuleux sur des bagatelles, & endurci sur des maux terribles. Vous n'aimez que votre gloire & votre commodité. Vous rapportez tout à vous , comme si vous étiez le Dieu de la terre , & que tout le reste n'eût été créé que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre Peuple ; mais hélas ! vous ne comprenez point ces vérités. Comment les goûteriez-vous ? vous ne connoissez point Dieu , vous ne l'aimez point , vous

ne le priez point du cœur , & vous ne faites rien pour le connoître.

» Vous avez un Archevêque (1) corrompu , scandaleux , incorrigible , faux , malin , artificieux , ennemi de toute vertu , & qui fait gémir tous les gens de bien. Vous vous en accommodez , parce qu'il ne songe qu'à vous plaire par ses flatteries. Il y a plus de vingt ans qu'en prostituant son honneur il jouit de votre confiance. Vous lui sacrifiez les gens de bien , vous lui laissez tyranniser l'Eglise , & nul Prélat vertueux n'est traité aussi bien que lui.

» Pour votre Confesseur (2) il n'est pas vicieux ; mais il craint la solide vertu , & il n'aime que les gens profanes & relâchés. Il est jaloux de son autorité , que vous avez poussée au delà de toutes les bornes. Jamais Confesseurs des Rois n'avoient fait seuls les Evêques & décidé de toutes les affaires de conscience. Vous êtes seul en France , SIRE , à ignorer qu'il ne fait rien , que son esprit est court & grossier ,

(1) De Harlay , mort en 1695.

(2) Le Pere la Chaise.

& qu'il ne laisse pas d'avoir son artifice avec cette grossièreté d'esprit. Les Jésuites même le méprisent , & sont indignés de le voir si facile à l'ambition ridicule de sa famille. Vous avez fait d'un Religieux un Ministre d'Etat. Il ne se connoît point en hommes, non plus qu'en autre chose. Il est la dupe de tous ceux qui le flattent & lui font de petits présens. Il ne doute ni n'hésite sur aucune question difficile. Un autre très-droit & très-éclairé n'oseroit décider seul. Pour lui, il ne craint que d'avoir à délibérer avec les gens qui sachent les regles : il va toujours hardiment sans craindre de vous égarer , il penchera toujours au relâchement & à vous entretenir dans l'ignorance ; du moins il ne penchera aux partis conformes aux regles , que quand il craindra de vous scandaliser ; ainsi, c'est un aveugle qui en conduit un autre , & comme dit Jésus-Christ , *ils tomberont tous deux dans la fosse.*

» Votre Archevêque & votre Confesseur vous ont jeté dans les difficultés de l'affaire de la Régale, dans les mauvaises affaires de Rome ; ils vous ont laissé engager par M. de Louvois dans

celle de Saint-Lazare , & vous auroient laissé mourir dans cette injustice , si M. de Louvois eût vécu plus que vous (1).

» On avoit espéré , SIRE , que votre Conseil vous tireroit de ce chemin si égaré ; mais votre Conseil n'a ni force ni vigueur pour le bien : du moins Madame de M. & M. le D. de B. devoient-ils se servir de votre confiance en eux pour vous détromper ; mais leur foiblesse & leur timidité les déshonorent & scandalisent tout le monde. La France est aux abois. Qu'attendent-ils pour vous parler franchement ? que tout soit perdu ? Craignent-ils de vous déplaire ? ils ne vous aiment donc pas ; car il faut être prêt à fâcher ceux qu'on aime , plutôt que de les flatter ou de les trahir par son silence. A quoi sont-ils bons , s'ils ne vous montrent pas que vous devez restituer les pays qui ne sont pas à vous , préférer la vie de vos Peuples à une fausse gloire , réparer les maux que vous avez faits à l'Eglise , & songer à devenir un vrai Chrétien avant que la mort vous sur-

(1) Mort en 1691.

prenne? Je fais bien que, quand on parle avec cette liberté chrétienne, on court risque de perdre la faveur des Rois; mais leur faveur leur est-elle plus chère que votre salut? Je fais bien aussi qu'on doit vous plaindre, vous consoler, vous soulager, vous parler avec zèle, douceur, & respect; mais enfin il faut dire la vérité. Malheur, malheur à eux s'ils ne la disent pas, & malheur à vous si vous n'êtes pas digne de l'entendre! Il est honteux qu'ils aient votre confiance sans fruit depuis tant de temps. C'est à eux à se retirer, si vous êtes trop ombrageux & si vous ne voulez que des flatteurs autour de vous. Vous demanderez peut-être, SIRE, qu'est-ce qu'ils doivent vous dire; le voici: Ils doivent vous représenter qu'il faut vous humilier sous la puissante main de Dieu, si vous ne voulez qu'il vous humilie; qu'il faut demander la paix, & expier par cette honte toute la gloire dont vous avez fait votre idole; qu'il faut rejeter les conseils injustes des politiques flatteurs; qu'enfin il faut rendre au plus tôt à vos ennemis, pour sauver l'Etat, des conquêtes que vous ne pouvez d'ailleurs retenir sans injus-

tice. N'êtes-vous pas trop heureux dans vos malheurs , que Dieu fasse finir les prospérités qui vous ont aveuglé (1), & qu'il vous contraigne de faire des restitutions essentielles à votre salut , que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire dans un état paisible & triomphant ? La personne qui vous dit ces vérités, SIRE, bien loin d'être contraire à vos intérêts, donneroit sa vie pour vous voir tel que Dieu vous veut, & elle ne cesse de prier pour vous «.

(1) Ceci semble prouver que cette lettre a été écrite après l'affaire de la Hogue en 1692 , premier *malheur* de Louis XIV , peut-être même après la prise de Pondichéry par les Hollandois en 1693 , qui pouvoit *obliger* le Roi à ces *restitutions* dont parle Fénelon.

Nota. Des notes que nous avons mises à cette lettre , on peut conclure avec assez de certitude , qu'elle a été écrite en 1694. Toutes les époques s'accordent à cette date.



NOTE VI, *relative à la page 302, sur les Ecrits de FÉNELON contre les Jansénistes.*

IL n'écrivit contre eux, si on les en croit, que par reconnoissance pour le Pere de la Chaise, qui, dans sa querelle avec Bossuet, l'avoit défendu à la Cour, autant qu'un Jésuite courtisan pouvoit défendre la vertu opprimée. Fénelon étoit bien incapable d'un pareil motif. Sa bonne foi en matiere de Religion étoit si vraie & si pure, que sur les querelles du Jansénisme il avoit embrassé les opinions de Bossuet, avec lequel il s'accordoit si peu sur tout le reste. Mais ce qui étoit bien propre à l'Archevêque de Cambrai, c'étoit le sentiment de charité dont il faisoit profession pour les Jansénistes, les Protestans, les Incrédules mêmes.

On a imprimé que, vers la fin de sa vie, il étendit ses principes de tolérance encore plus loin qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Il ne pouvoit, dit-on, se persuader que cet Etre suprême qu'il

appeloit *bon*, & qu'on ne devoit jamais appeler autrement, rendit éternellement malheureux des millions d'hommes, pour avoir ignoré, soit par le malheur des circonstances, soit par celui de leurs lumières, des vérités que sa sagesse impénétrable semble n'avoir voulu révéler qu'à une petite partie de la terre. Il en concluoit, ajoute-t-on, non pas que toutes les Religions étoient égales (il aimoit trop la sienne), mais que Dieu pardonneroit à ceux qui, attachés dans la simplicité de leur cœur au culte qu'ils croyoient lui être le plus agréable, apporteroient aux pieds de son trône le premier & le plus indispensable de tous les cultes, la bienfaisance, la charité, & la justice. On assure enfin que les sentimens d'humanité, de douceur, & de paix, dont ce vertueux Archevêque se pénétra de plus en plus à mesure qu'il avança en âge, lui firent regarder avec indifférence, dans ses dernières années, toutes les disputes théologiques dont il s'étoit trop long temps occupé pour son bonheur & son repos. Nous ne garantissons pas ces faits; nous sommes encore plus éloignés & plus incapables d'ap-

précier les opinions qu'on prête à l'Archevêque de Cambrai sur ces matieres. Nous croyons seulement que, s'il a été dans l'erreur, on doit lui pardonner en faveur du motif, & que la Théologie peut le condamner, mais que l'humanité doit l'absoudre.

NOTE VII, *relative à la page 303,*
sur l'éducation du Duc de Bourgogne confiée à FÉNELON.

LOUIS XIV n'aimoit pas Fénelon, qu'il ne regardoit que comme un *bel-esprit* ; c'étoit le nom qu'il affectoit de lui donner. Madame de Maintenon, qui en jugeoit mieux, déterminâ ce Prince, malgré sa répugnance, à le choisir pour Précepteur de son petit-fils. Elle n'eut besoin pour y réussir, que de présenter Fénelon au Roi comme l'Ecclésiastique le plus vertueux qui fût à sa Cour : le Roi, par ce seul motif, préféra Fénelon à tous ses concurrens ; & rien ne fait plus d'honneur à Louis XIV, que d'avoir, en cette occasion si importante, sacrifié au bien de

son petit-fils & de l'Etat sa façon particulière de penser. Dans la suite, Madame de Maintenon & le Monarque se repentirent tous deux de cette nomination : Madame de Maintenon, parce que le Précepteur, consulté par le Roi sur son projet de mariage, avoit cherché à l'en dissuader ; & Louis XIV, parce qu'il eut bientôt le déplaisir de voir que l'éducation donnée par Fénelon au Duc de Bourgogne, étoit la satire indirecte de son regne. Mais plus ils se repentirent l'un & l'autre de leur choix, plus les motifs de leur repentir prouvent combien le choix étoit digne d'éloge.

On peut voir dans la vie de Fénelon par Ramsay, les vraies maximes de cet Archevêque sur l'autorité royale. » Tout Prince sage, disoit-il, doit souhaiter de n'être que l'exécuteur des » Loix, & d'avoir un Conseil suprême » qui modere son autorité ». Si le Précepteur du Duc de Bourgogne lui enseignoit de tels principes de gouvernement, on ne doit pas s'étonner qu'il ait déplu à Louis XIV. Nous rapportons ici comme simples Historiens cette maxime de Fénelon, sans prétendre ni

l'adopter ni la combattre. Nous laisserons à des Ecrivains plus éclairés & plus instruits que nous, à examiner quels seroient les avantages, les droits, les fonctions de ce *Conseil suprême* & modérateur que l'Archevêque de Cambrai désire à tous les Souverains; nous examinerons encore moins quels seroient les inconvéniens d'un semblable Conseil, s'il n'étoit ni désigné, ni avoué par la Nation qu'il croiroit représenter. Nous observerons seulement que Fénelon appuyoit ses principes de l'exemple respectable de nos deux meilleurs Rois; Louis XII, qui défendoit à ses Parlemens *d'enregistrer les Edits qui leur paraîtroient injustes*; & Henri IV, qui tenoit, en 1596, à l'assemblée des Notables, ce beau discours qu'on ne sauroit trop répéter : *Je vous ait fait assembler pour recevoir vos conseils, pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guere aux Rois, aux barbes grises, & aux victorieux comme moi; mais le désir de voir mon Peuple heureux, me fait trouver tout facile & tout honorable.*



NOTE VIII, *sur le Roman de Télémaque.*

CE Roman, que Fénelon avoit uniquement destiné pour le Duc de Bourgogne son Eleve, vit le jour par l'infidélité d'un domestique qui en avoit pris une copie. Les maximes d'humanité répandues dans cet Ouvrage, ont fait dire à un Philosophe sensible, qu'en le lisant on se console de vivre & de souffrir. Mais ces belles maximes n'empêcherent pas que le Télémaque ne blessât profondément Louis XIV, qui crut y voir la censure secrète de son administration despotique, de sa passion pour la gloire, de ses guerres légèrement entreprises, de sa foiblesse pour les flatteurs, de sa malheureuse confiance pour des hommes qui en abusoient. Fénelon fut bien différent de ces malheureux Précepteurs des Rois, qui, dans des Ecrits aussi absurdes que dangereux, ont tracé aux Maîtres du Monde des principes d'intolérance & de despotisme; ouvrages moins faits

pour les Princes que pour les Inquisiteurs & les Tyrans.

Son Roman aggrava beaucoup sa disgrâce , déjà commencée par son Quiétisme. Il se montra bien au dessus de cette disgrâce par la conduite aussi épiscopale que patriotique qui le rendit si cher à son peuple , si utile aux armées Françoises , si respectable même à nos ennemis. Sans l'extrême simplicité de sa vertu , on auroit cru qu'il avoit pris pour sa devise :

Faites rougir ce Roi qui vous a condamné.

S'il est vrai , comme on l'a dit , que Louis XIV , dans ses dernières années , ait paru se rapprocher de Fénelon ; & si les malheurs que ce Prince essuya sur la fin de son regne ont produit cet heureux effet ; osons regretter pour le Prince & pour la France, qu'ils n'aient pas commencé plus tôt ; ils auroient été plus courts , moins funestes , moins humilians ; ils auroient fait couler moins de sang & moins de larmes. La France auroit eu moins de gloire , & l'auroit moins cruellement payée.



NOTE IX, *relative à la page 307,*
sur l'Epitaphe de FÉNELON placée
dans l'église de Cambrai.

CETTE Epitaphe , très-longue & très-froide , est l'ouvrage du Pere Sannadon , Jésuite. Nourri comme il l'étoit de la lecture des Anciens , dont il a tâché d'imiter le style dans ses Ouvrages , il auroit dû apprendre d'eux que le premier mérite d'une Epitaphe , & même de toute inscription , est une noble brièveté ; & que plus l'objet est intéressant , plus cette brièveté donne de prix & d'éclat à l'inscription & à son objet. Le trait si heureux de l'Epitaphe de Catinat , *Non sibi, sed Patriæ vicit, nec plus vicit quàm illa voluit* (1), feroit bien plus remarquable & d'un bien plus grand effet , si l'Epitaphe de ce guerrier philosophe se bornoit à ce peu de paroles.

(1) *Vainqueur pour la Patrie , & non pour lui, il a cessé de vaincre dès qu'elle a cessé de le vouloir.*

Un des plus beaux éloges peut-être qui aient été donnés à l'Archevêque de Cambrai, c'est le témoignage que lui a rendu l'illustre Général Munich qui l'avoit connu en Flandre, où il servoit dans l'armée des Alliés. Je » regarde, disoit-il, comme le temps » le plus heureux de ma vie, celui où » j'ai eu le bonheur de connoître cet » homme si respectable ; & je suis » moins flatté de mes succès à la guer- » re, que des marques de bonté qu'il » a daigné me témoigner dans ma jeu- » nesse «.







É L O G E
DE FRANÇOIS
DE CALLIERES,

*Conseiller du Roi en ses Conseils ,
Secrétaire du Cabinet de Sa Majesté ;
né à Thorigny en Basse-Normandie
le 14 Mai 1645 ; reçu à la place de
PHILIPPE QUINAULT , le 7 Février
1689 ; mort le 5 Mai 1717.*

S O N pere , Jacques de Callieres ,
homme d'esprit & Auteur de quelques
Ouvrages , lui inspira de bonne heure
l'amour des Lettres & de l'étude. Ce
pere avoit été fort attaché à la Maison
de Longueville : le fils hérita des mê-
mes sentimens ; il annonçoit , pour la
négociation , des talens distingués , qu'il
employa d'abord au service de cette

illustre Maison. Envoyé par elle en Pologne , il étoit sur le point de faire élire le Duc de Longueville Souverain de ce grand Royaume, lorsque ce Prince de si grande espérance fut tué au passage du Rhin en 1672.

L'habileté que M. de Callieres avoit montrée dans cette circonstance , fit juger à Louis XIV qu'il étoit capable de conduire de plus importantes affaires. En 1693 , au milieu d'une guerre qui avoit embrasé l'Europe , il fut envoyé en Hollande , où , après avoir négocié secrètement pendant cinq années , il amena enfin les esprits au traité de paix qui fut conclu à Ryswick , & dont il fut un des Plénipotentiaires , avec plus de succès que de reconnoissance de la part de la Nation (1).

M. de Callieres étoit dès lors Membre de l'Académie Française , & digne de cet honneur par les talens qu'il avoit montrés en traitant l'affaire de Pologne ; talens qui supposent une partie des qualités que la Compagnie exige

(1) Voyez plus haut l'article de M. le Comte de Creci.

ou défire dans ses Membres (1). Ces qualités n'étoient pourtant ni le seul ni le premier de ses titres, Il avoit forcé, pour ainsi dire, la porte de l'Académie, mais l'avoit forcée d'une manière honorable, par le succès d'un Panégyrique du Roi qu'il fit en 1688. L'Eloge de ce Prince étoit alors répété par toutes les bouches, & son Panégyrique tracé par toutes les plumes. Louer le Souverain, & sur-tout le louer avec éloquence, comme fit M. de Callieres, étoit le moyen le plus assuré, non seulement de se concilier les bontés du Monarque, mais de se rendre favorable la Nation même, alors enthousiaste de son Roi, & de mériter les suffrages de l'Académie, uniquement occupée, au milieu de ce concert général de louanges, à célébrer la gloire de son Protecteur.

Notre Académicien, qui par ses talens & ses succès avoit justifié le choix du Prince dans les emplois dont il avoit été chargé, fut récompensé de ses services par des pensions considérables, &

(1) Voyez encore l'Eloge de M. le Comte de Creci.

par cette même charge de Secrétaire du Cabinet, que plusieurs autres de nos Confreres ont occupée. La Compagnie doit désirer qu'elle le soit souvent par ceux de ses Membres qui sont les plus dignes de la remplir ; l'accès facile & continuel que cette place leur donne auprès du Souverain, & les moyens aussi honnêtes que sûrs qu'ils peuvent employer pour obtenir son estime & sa confiance, les mettent à portée de rendre aux Lettres des services également utiles pour elles & honorables pour eux, soit en faisant connoître au Monarque tout l'intérêt qu'il a de protéger les talens, soit en repoussant les calomnies que des Courtisans méprisables s'efforcent quelquefois d'accréditer pour noircir le mérite qui les fuit & les dédaigne.

M. de Callieres se montra digne du titre d'Académicien, par le zèle qu'il témoigna toujours pour la Compagnie ; par l'intérêt qu'il prit à ses travaux, en venant les partager le plus souvent qu'il lui fut possible ; enfin par différens Ouvrages utiles ou agréables, dont il se croyoit redevable à la République des Lettres, depuis qu'il en avoit demandé
&

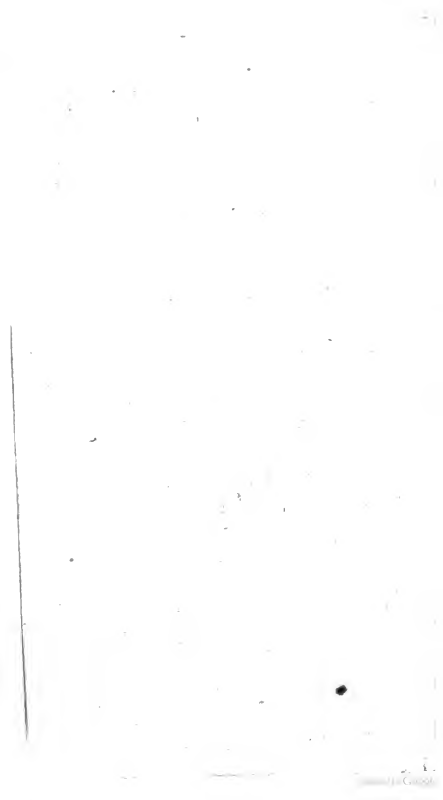
& obtenu les honneurs. On compte parmi ces Ouvrages quelques Poésies, qui n'étoient pas sans mérite dans un temps où l'Art de la versification étoit encore le secret d'un petit nombre d'adeptes. De toutes ses productions en prose nous n'en citerons que deux. La première, qu'on peut regarder comme un Ouvrage vraiment académique, est un *Traité du bon & du mauvais usage de s'exprimer, & des façons de parler bourgeoises*. L'habitude qu'avoit M. de Callieres de vivre à la Cour, l'avoit rendu très-capable d'écrire sur ce sujet, le seul peut-être qu'un simple Courtisan puisse bien traiter, mais qu'un Courtisan, homme de Lettres, est en état de traiter d'une manière supérieure. Le premier n'a dé maître & de loi que l'usage, &, pour ainsi dire, que l'instinct; le second, joignant à l'usage l'étude réfléchie de la Langue & des bons modeles, fait appercevoir & juger les nuances délicates des expressions & des tours, connoître la propriété ou l'impropriété des termes, & par-là en prévoir le sort & la fortune, distinguer ceux qui sont ignobles & réservés pour le Peuple d'avec ceux

qui ont l'aisance & les graces d'une noble familiarité, démêler enfin, dans le langage de la Cour même, ce qui est maniere & jargon d'avec ce qui est fin & de bon goût; en un mot, se rendre, en quelque sorte, législateur dans la Langue des Grands & dans celle de la multitude, & assigner à chacune son partage & ses bornes.

Le second Ouvrage de M. de Callieres, dont nous croyons devoir faire mention, est un *Traité de la maniere de négocier*; personne n'étoit plus en droit d'en écrire que lui, s'il appartient de donner les préceptes à ceux qui ont commencé par donner les exemples. Il faut pourtant convenir que ces sortes d'Ouvrages ne sont guere utiles qu'à ceux qui pourroient s'en passer, & qu'en vain on se remplira la tête de principes sur l'art des négociations, si l'on n'est pas d'avance préparé par la Nature à trouver ces principes en soi-même sans le secours des Livres. Tel pourroit étaler sur cette matiere des leçons & des maximes d'une vérité bien triviale, qui seroit, ou par la dureté de son caractère ou par son peu de connoissance des hommes, le plus

malheureux des Négociateurs. D'ailleurs , ou les regles de conduite qu'on prescrit dans ces sortes d'Ouvrages sont des lieux communs qu'il est fastidieux d'écrire , ou si ce sont des vûes plus raffinées & plus secretes , la publicité de l'impression met bientôt les Etrangers en état d'en profiter pour eux-mêmes ; & toute la science de l'Ecrivain devient dès-lors inutile à la Nation pour qui il l'avoit principalement destinée. Il en est de ces Ouvrages , quand ils sont dignes d'être lus , comme de ces inventions guerrieres qui , en devenant bientôt communes à tous les Peuples , perdent , par cette publicité même , sinon leur mérite , au moins leurs avantages.







É L O G E
DE JEAN
D'ESTRÉES,
ABBÉ DE SAINT-CLAUDE,

*Commandeur de l'Ordre du S. Esprit ;
né en 1666 ; reçu à la place de Ni-
COLAS BOILEAU DESPRÉAUX , le
25 Juin 1711 ; mort le 3 Mars
1718.*

IL fut reçu à l'Académie du vivant
du Cardinal d'Estrées son oncle , qui
étoit alors Doyen de la Compagnie ;
& ce Cardinal eut pour successeur le
Maréchal d'Estrées , frere de celui qui
est le sujet de cet article. L'amour que
cette illustre Maison a toujours montré
pour les Lettres , & dont ces trois
Académiciens avoient si noblement hé-

rité , a été regardé par l'Académie comme un droit qu'ils avoient à son suffrage ; titre honorable d'adoption , & dont il seroit à souhaiter que beaucoup d'autres Maisons du Royaume connussent le prix , plus encore pour les intérêts de leur propre gloire , que pour l'éclat qui en rejailliroit sur les Lettres.

Les talens de M. l'Abbé d'Estrées furent mis en œuvre par le feu Roi dans des emplois importans , où il répondit au choix du Monarque par sa capacité & par son zele. En 1692 , il fut Ambassadeur en Portugal ; & le Roi récompensa ses services , en 1704 , en le faisant Chevalier de l'Ordre (1). Au mois de Janvier 1716 , il fut nommé à l'Archevêché de Cambrai , & mourut deux ans après , n'ayant point encore été sacré ; la crainte religieuse que les devoirs de cet état lui inspiroient , & peut-être un secret pressentiment de sa mort prochaine , lui avoient fait différer cette sainte &

(1) Récompense d'autant plus distinguée , que jusqu'alors aucun Ecclesiastique non Prélat ne l'avoit obtenu.

redoutable cérémonie. Peut-être aussi est-il permis de penser, & cette conjecture honoreroit sa mémoire, que se voyant nommé pour succéder immédiatement au respectable Fénelon, il redoutoit le moment de se montrer à un diocèse pénétré de douleur de la perte irréparable qu'il venoit de faire. En effet, l'Abbé d'Estrées, quoiqu'irréprochable dans sa doctrine & dans ses mœurs, étoit si supérieur à Fénelon comme Courtisan, qu'il lui étoit bien difficile de l'égaliser comme Evêque. C'étoit lui qui disoit à Louis XIV, affligé de perdre toutes ses dents l'une après l'autre : *Sire, qui est-ce qui a des dents ?* Réponse que non seulement Fénelon n'auroit pas faite, mais dont il auroit su tirer une leçon utile pour le jeune Prince son élève (1).

L'Abbé d'Estrées eut pour successeur dans l'Académie, M. d'Argenson, alors Garde des Sceaux & Contrôleur-Général, qui avoit, disoit-il, attendu que la fortune l'eût élevé au faite des grandeurs, pour leur assurer, par cette alliance intime avec les Mu-

(1) Voyez la Note (a).

ses , un éclat supérieur à la faveur des Princes , & à la vicissitude des choses humaines (1). Des raisons particulières , relatives aux circonstances (2) où l'Académie se trouvoit alors , raisons qui seroient d'une conséquence dangereuse si elles étoient fréquentes , déterminèrent la Compagnie à dispenser le Ministre Magistrat du Discours public que chaque Académicien doit faire pour sa réception ; & le Public , à qui tous les momens de M. d'Argenson étoient nécessaires pour des intérêts plus essentiels , sacrifia volontiers à ces intérêts le plaisir qu'il auroit eu de l'entendre (3). Cette double condescendance , de l'Académie & du Public , a privé M. l'Abbé d'Estrées des honneurs que le Récipiendaire & le Directeur eussent rendus à sa mémoire. Il nous suffira de dire , pour y suppléer , qu'il soutint dans l'Académie l'honneur du nom chéri qu'il y portoit. Il n'en falloit pas moins pour consoler

(1) Voyez le Recueil des Harangues de l'Académie , Tome VI , page 105.

(2) Voyez l'Histoire de l'Académie , T. II , page 175.

(3) Voyez la note (b).

la Compagnie du vide immense que laissoit au milieu d'elle la mort de Despréaux, prédécesseur de notre Académicien. Nul homme de Lettres n'auroit rempli ce vide ; l'Académie avoit besoin d'un nom aussi respectable que celui de *d'Estrées*, pour lui tenir lieu du nom illustre qu'elle étoit obligée d'effacer de sa liste. La Fontaine avoit été remplacé de même par un Académicien qui joignoit la naissance aux talens (1). Racine n'avoit pu l'être d'une manière convenable que par son ami M. de Valincourt ; & le frere seul du grand Corneille avoit osé lui succéder (2).

(1) Voyez plus haut l'article de l'Abbé de Clerembault.

(2) Voyez la note (c).



NOTES sur l'article de l'Abbé d'ESTRÉES.

(a) **L'**ADULATION la plus inepte faisoit quelquefois à Louis XIV des réponses semblables à celle de l'Abbé d'Estrées, sur la perte des dents. Le Monarque, dans sa soixantième année, demandoit à un Courtisan quel âge il avoit : *Sire, l'âge DE TOUT LE MONDE, soixante ans.* Il demandoit à un autre quelle heure il étoit : *Sire, l'heure qu'il plaira à Votre Majesté.* On aimera mieux la réponse de Lully à un Duc & Pair qui lui reprochoit de ne pas être prêt à commencer l'Opéra, quoique le Roi fût arrivé : *Le Roi, dit Lully, est le maître ; il peut attendre tant qu'il lui plaira.*

Une réponse d'un genre bien différent, parce qu'elle est en même temps une leçon, une épigramme, & presque une vérité, c'est le mot d'un Philosophe à un Financier qui se plaignoit que *les pauvres riches* ne fussent pas heureux malgré leur opulence : *Bon,*

lui dit le Philosophe , qui est-ce qui est heureux ? des misérables.

(b) On cite , avec raison , comme un chef-d'œuvre le tableau (très-connu) des fonctions du Magistrat de la Police , dans l'Eloge de M. d'Argenson par M. de Fontenelle. La peinture que ce même Académicien fait ensuite de M. d'Argenson dans ses audiences , quoique moins citée , nous paroît du moins aussi digne d'éloges , par la finesse , l'intérêt & la noblesse que l'Auteur y a su répandre.

» Environné & accablé , dans ses au-
 » diences , d'une foule de gens du
 » menu Peuple pour la plus grande
 » partie , peu instruits même de ce qui
 » les amenoit , vivement agités d'in-
 » térêts très-légers & souvent très-mal
 » entendus , accoutumés à mettre à la
 » place du discours un bruit insensé ;
 » il n'avoit ni l'inattention ni le dé-
 » dain qu'auroient pu s'attirer les per-
 » sonnes ou les matieres ; il se donnoit
 » tout entier aux détails les plus vils ,
 » ennoblis à ses yeux par leur liaison
 » nécessaire avec le bien public ; il se
 » conformoit aux façons de penser les

» plus basses & les plus grossières ; il
 » parloit à chacun sa Langue , quelque
 » étrangere qu'elle lui fût ; il accom-
 » modoit la raison à l'usage de ceux qui
 » la connoissoient le moins ; il conci-
 » lioit avec bonté des esprits farouches ,
 » & n'employoit la décision d'autorité
 » qu'au défaut de la conciliation. Quel-
 » quefois des contestations peu suscep-
 » tibles ou peu dignes d'un jugement
 » sérieux , il les terminoit par un trait
 » de vivacité plus convenable & aussi
 » efficace. Il s'égayoit à lui-même ,
 » autant que la Magistrature le per-
 » mettoit , des fonctions souveraine-
 » ment ennuyeuses & désagréables , &
 » il leur portoit de son propre fonds
 » de quoi le soutenir dans un si rude
 » travail ».

(c) Le grand Corneille pensa avoir
 un successeur , sinon plus désirable , au
 moins plus qualifié que son frere.
 Comme on étoit sur le point de rem-
 plir sa place , Racine , alors Directeur ,
 demanda une surséance de quinze jours ,
 parce que M. le Duc du Maine (âgé
 d'environ quatorze ans) témoignoit
 quelque désir du fauteuil académique.

On imagine bien que le délai fut accordé par acclamation ; on voulut même charger Racine d'assurer le Prince , que, quand il n'y auroit point de place vacante , *il n'y avoit point d'Académicien qui ne fût ravi de mourir pour lui en faire une* (1). Nos prédécesseurs étoient , comme l'on voit , autant de Décius , prêts à s'immoler pour l'honneur de la Patrie. Mais le Protecteur de l'Académie se montra plus difficile en cette occasion que l'Académie même ; la grande jeunesse de M. le Duc du Maine empêcha le Roi de donner son consentement à cette élection ; & les manes de Corneille furent privés de l'honneur d'être loués par un Prince.

(1) Voyez le choix des anciens *Mercurus*, Tome XXVII, page 177.







ÉLOGE

DE GASPARD

ABEILLE,

*Prieur de Notre-Dame de la Mercy ;
né à Riez en Provence , en 1648 ;
reçu à la place de CHARLES BOI-
LEAU , le 11 Août 1704 ; mort le
22 Mai 1718.*

ETANT venu jeune à Paris , il s'y fit connoître de bonne heure avantageusement , & fut introduit auprès du célèbre Maréchal de Luxembourg , qui se l'attacha en qualité de Secrétaire. Non seulement il mérita la confiance & la faveur du Maréchal par son attachement & par sa probité ; il obtint aussi dans cette place l'estime des personnes les plus distinguées par leur rang , qui , ayant contribué aux victoires de

ce grand Capitaine & partagé ses lauriers , formoient à la Cour sa société intime. L'Abbé Abeille , admis dans cette société brillante , s'y fit goûter par les agrémens de son esprit , par sa gaieté naturelle , par des plaisanteries , auxquelles il savoit donner une forme piquante , & cependant assez mesurée pour ne sortir jamais des bornes de la circonspection & de la décence. On ne sauroit assez dire aux gens de Lettres , quelquefois trop flattés de la redoutable familiarité des Grands , que cette familiarité , s'ils ont l'imprudence de s'y livrer sans réserve , peut devenir un fâcheux écueil pour eux ; que les démonstrations du respect & de la déférence , constamment soutenues de leur part , sont pour leur vanité même un abri bien plus commode , & un garant beaucoup plus sûr des égards qu'à leur tour ils sont en droit d'exiger ; qu'en un mot , dans cette position hasardeuse & critique , ils ne sauroient être trop attentifs à mesurer leurs discours , ni trop s'observer dans leur liberté même , pour ne pas dégrader la noble indépendance de leur état , & ne pas l'exposer au mépris de ceux qui ont tant d'intérêt de

l'honorer. Bien persuadé de ces maximes, l'Abbé Abeille y conforma sa conduite. Obligé de vivre avec des hommes fort supérieurs à lui par leur rang, & qu'il sentoît apparemment disposés à abuser de cette supériorité, il vit toujours, à travers les caresses qu'il en recevoit, les ongles & les dents de ces *lous bergers*, suivant l'expression d'un Philosophe (1). En un mot, il fut avec eux *être toujours à sa place*, non dans le sens humiliant que l'orgueil de la grandeur attache trop souvent à ce mot, mais dans le sens noble que doivent y attacher les talens, pleins d'une juste confiance sur la considération qui leur est due, & que réclame pour eux le rare avantage d'être à la fois nécessaires & agréables. *J'ai trouvé moyen*, disoit l'Abbé Abeille, *par un mélange heureux de liberté & de prudence, de vivre doucement & décemment avec les Grands, sans avoir jamais à m'en plaindre; & je n'ai point été réduit à m'écrier comme ce personnage de Molière, désespéré de s'être allié à ce qu'il appelle la gentilhommerie: Ah!*

(1) Voyez la Note (a).

George Dandin, où t'es-tu fourré ? Combien d'hommes de Lettres ont eu les mêmes regrets que *George Dandin*, pour n'avoir pas tenu, comme celui dont nous parlons, la sage conduite qui auroit pu les leur épargner !

Quoiqu'engagé dans l'état Ecclésiastique, l'Abbé Abeille ne crut pas apostasier en travaillant pour le Théâtre ; il pensoit, & avec très grande raison, que la Scene peut être une école de vertu, & qu'à ce titre, jamais un Citoyen honnête ne doit avoir de scrupule d'y consacrer ses talens. Il donna donc un assez grand nombre de Tragédies, qui presque toutes furent accueillies dans leur nouveauté ; mais la sévérité de l'habit qu'il portoit, & le contraste de cet habit avec le genre de travail auquel il s'étoit livré, lui attirèrent les reproches de quelques personnes régulières ou scrupuleuses, qu'il ne vouloit pas scandaliser & qu'il avoit intérêt de ménager. Il prit donc le parti de ne point faire représenter & imprimer sous son nom ses derniers Ouvrages (1). Il n'osa même, par une

(1) Voyez la Note (b).

suite de cette délicatesse , ni faire paroître sur le théâtre ni mettre au jour quelques autres Pièces dramatiques , malgré les applaudissemens qu'elles avoient reçus dans les Sociétés les plus choisies & les plus faites pour être difficiles. Nous citerons entre autres *Caton d'Utique* , dont un grand Prince disoit que , si cet illustre Republicain revenoit au monde , *il ne seroit pas plus Caton que celui de l'Abbé Abeille*. Il seroit à souhaiter néanmoins , pour confirmer une décision si favorable , que cette Pièce eût été soumise au jugement du Public ; lui seul auroit pu constater irrévocablement , si celui qui a porté ce jugement étoit aussi grand connoisseur que grand Prince : plus d'un exemple pouvoit faire craindre que le second Juge ne cassât en cette occasion l'Arrêt du premier , comme il n'a fait que trop souvent avec une liberté peu respectueuse.

Parmi les Tragédies que l'Abbé Abeille a fait représenter , nous citerons *Coriolan* , sujet que tant d'autres Auteurs ont depuis traité sans succès ; notre Poëte fut plus heureux , sa Pièce ayant eu près de vingt représentations.

Cet Ouvrage , dit-on , donna aux Corneille & même aux Racine de grandes espérances des talens du jeune Écrivain. Si ces deux grands Hommes se sont trompés sur son sujet, il faut pardonner au Public de s'être trompé un moment comme eux , & peut-être même à l'Abbé Abeille de n'avoir pas tenu tout ce qu'ils attendoient de lui. Le jugement des deux Maîtres de la scène tragique put lui faire illusion à lui-même , & lui inspirer plus d'ardeur que la Nature ne lui avoit donné de force. Ces méprises de talent , nous l'avons déjà dit (1) , ne sont que trop communes ; & l'Écrivain qui a le malheur d'y tomber , n'en est détrompé pour l'ordinaire que par le triste avortement qui les suit : heureux celui qui reconnoît sa méprise d'assez bonne heure pour n'en pas être la victime !

Une prétendue anecdote , qui s'est conservée & perpétuée jusqu'à nos jours , a répandu des nuages fâcheux sur la réputation dramatique de l'Abbé Abeille. On a dit , & mille brochures ont répété , qu'à la première représen-

(1) Voyez l'article de Charles Perrault.

tation d'une de ses Tragédies , où une
Princesse disoit à une autre ,

Vous souvient-il , ma Sœur , du feu Roi notre pere ?

un plaisant du parterre répondit sur le
champ ,

Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.

On ajoute que cette faillie fut saisie
avidement par les spectateurs (il n'en
falloit pas tant pour faire rire des Fran-
çois) , & que la Piece ne put être ache-
vée. Des faiseurs de satires , que ce
conte devoit bien tenter , se presserent
de le tourner en épigramme; ils en firent
une entre autres où ils appliquoient sans
pitié à tous les Ouvrages de l'Abbé
Abeille , ce vers qui lui avoit été si
funeste,

Ma foi , s'il m'en souvient , il ne m'en souvient guere.

Malheureusement pour l'anecdote qui
servoit de prétexte à ces sarcasmes ,
plusieurs Ecrivains exacts & instruits
en ont prouvé la fausseté : mais cette
fausseté bien reconnue n'empêchera pas
que l'anecdote ne soit encore répétée
plus d'une fois; il suffit pour cela qu'elle

soit propre à amuser un moment la malignité publique, qui, toujours pressée de jouir, reçoit avec avidité les alimens qu'on lui offre, de quelque part & sous quelque forme qu'ils lui soient présentés.

Quoique l'Abbé Abeille (pour parler le langage très-usité de son temps, & heureusement beaucoup plus rare du nôtre) pût se flatter d'avoir des *Protecteurs* puissans ; il eut toujours la sagesse ou le courage de ne point s'appuyer de leurs secours, soit pour faciliter ses succès au théâtre, soit pour y retarder ses chutes. Il refusa constamment de recourir à cette vile ressource, toujours inutile & souvent fatale à ceux qui ont la bassesse & l'ineptie d'en faire usage. Il ne s'exposa point à la même humiliation qu'un Poète son contemporain, dont la Pièce fut solennellement sifflée, quoiqu'un Ministre, digne Mécène du Poète, eût envoyé un corps de troupes pour tenir en respect les spectateurs, qui ne s'y tinrent pas. Ce même Ministre ayant laissé prendre dans le même temps, faute de secours, une ville que les ennemis nous enleverent, eut la satisfac-

tion d'entendre dire qu'il auroit été plus heureux , s'il avoit seulement envoyé pour défendre cette place autant de soldats qu'il en avoit perdus à soutenir l'Ouvrage de son malheureux protégé. L'homme puissant apprit, par cet écueil où son pouvoir vint si mal-adroitement se briser, ce que l'Abbé Abeille savoit trop bien pour compromettre de la même manière ses propres Mécenés ; qu'il est des objets sur lesquels le despotisme veut en vain donner la loi ; qu'on éprouve même alors d'autant plus de plaisir à le braver , qu'on se sent d'ailleurs plus chargé de chaînes & plus maître de les secouer un moment sans crainte & sans péril ; qu'enfin rien n'est plus fâcheux pour l'autorité , que de se rendre ridicule en voulant commander au bon goût. Si les Ouvrages dramatiques de l'Abbé Abeille ne sont pas d'excellens modèles pour les Poètes , sa manière de penser sur la liberté littéraire , & son attention à n'y point porter atteinte , est pour eux d'un grand exemple ; & cette leçon de conduite qu'il a donnée à ses Confreres , peut lui tenir lieu de quelques bonnes scènes de Tragédie.

Il ne borna pas au genre tragique ses travaux pour le Théâtre ; il fit aussi une espèce de Farce en un acte, intitulée *Crispin bel-éprit*, qui fut représentée comme ses autres Pièces sous le nom d'un Comédien, & qui depuis a osé reparoître quelquefois, parce qu'elle est gaie, semée de traits vifs & plaisans, & que les Spectateurs, attendris ou ennuyés par une Tragédie, consentent volontiers à s'amuser un moment d'une bagatelle sans prétention & sans apprêt, destinée à effuyer leurs larmes ou à dérider leur front.

Notre Académicien fit aussi dans le genre lyrique l'essai de ses forces ; il fut Auteur de quelques Opéra qui obtinrent le suffrage des connoisseurs à qui il en fit la lecture : cependant, comme il ne croyoit pas qu'on pût faire de l'Opéra une école de mœurs ainsi que de la Comédie ; un scrupule austère, si l'on veut, mais toujours louable, le porta à supprimer ces Ouvrages.

Enfin il a publié en différentes occasions des Epîtres & des Odes, dont quelques-unes ont été lues avec succès dans les séances publiques de l'Académie ;

mie : il en lut une entre autres sur la *patience* & la *constance* dans l'adversité, qui fut assez applaudie pour mériter l'honneur d'une Epigramme, dont le bon mot n'étoit pas un grand effort d'esprit ; on opposoit la *constance* de l'Académicien à faire de mauvais vers, à la *patience* que le Public avoit de les entendre. Le motif qui avoit dicté cette Epigramme, auroit suffi pour la décréditer. Elle étoit de l'Abbé de Chaulieu, qui, mécontent de l'Académie dont il n'avoit pu obtenir les suffrages (1), & mécontent des amis de l'Abbé Abeille qui lui en avoient fermé l'entrée, cherchoit à se venger de ce dégoût par ces petits moyens, peu dignes de ses talens.

Si les Poésies de l'Abbé Abeille ne sont pas des chef-d'œuvres de versification, elles respirent du moins partout la vertu & les mœurs. Les sentimens estimables que l'Auteur a exprimés dans ses vers, étoient la peinture de son ame. Bienfaisant & désintéressé, il n'usa jamais de son crédit

(1) Voyez l'Histoire de l'Académie, in-12, Tome II, page 40.

que pour obliger ceux qui avoient recours à lui ; tout ce qui souffroit avoit droit sur son cœur ; & quoique sa position lui fournît des occasions fréquentes d'augmenter sa fortune , il mourut dans cette médiocrité honorable qui donne tant d'éclat à la vertu.

Il recueillit dans une circonstance flatteuse le prix de l'honnêteté de son caractère. Un Poëte qui avoit fait contre lui une Epigramme injurieuse , se trouva quelque temps après à Rouen , où notre Académicien étoit aussi à la suite du Maréchal de Luxembourg , Gouverneur de Normandie. L'Abbé Abeille , qui n'ignoroit ni l'Epigramme ni l'Auteur , alla chercher le Poëte , le présenta au Maréchal de Luxembourg en le comblant d'éloges , lui procura tous les agrémens que les Satiriques n'attendent guere de ceux qu'ils ont offensés , enfin témoigna tant d'empressement à le servir , que le Poëte s'écria dans la violence de ses remords , *Ah ! Monsieur , quelle vengeance vous exercez contre moi , & quelle leçon vous venez de me donner ! Me voilà corrigé pour jamais de la satire. Le faiseur d'Epigrammes , qui nous a lui-*

même appris cette anecdote , ajoutoit qu'il l'avoit souvent racontée à de jeunes Poëtes , dans le dessein très-louable de les détourner de ce malheureux genre d'écrire , pour lequel il leur voyoit de fâcheuses dispositions. *Mais*, disoit-il en soupirant , *je suis jusqu'à présent le seul que cette aventure ait rendu meilleur* (1).

NOTES *sur l'article de l'Abbé ABEILLE.*

(a) **L**E Philosophe , un peu amer dans ses qualifications , qui donnoit à tous les Grands l'épithète énergique de *Loups bergers* , auroit été bien injuste s'il n'y avoit pas reconnu des exceptions. Plus même ces exceptions seroient rares , plus ceux qui les méritent sont dignes du respect & de l'attachement des gens de Lettres. L'Académie Française se glorifie d'en compter plusieurs parmi ses Membres. Voyez l'article du *Maréchal d'Esstrées*.

(b) Les Tragédies de l'Abbé Abeille

(1) Voyez la Note (c).

étoient données sous le nom du Comédien *la Thuillerie*. Parmi ces Pièces, il y en eut une, nommée *Hercule*, dont le succès fut si marqué, que les Comédiens, jaloux, dit-on, de la gloire (peu méritée) de leur camarade, en interrompirent brusquement les représentations au milieu de son cours. On soupçonnoit cependant la *Thuillerie* de n'en être que le pere adoptif; mais celui-ci, soit par vanité, soit de concert avec le véritable & secret Auteur, s'éleva dans la Préface d'*Hercule* contre ce soupçon injurieux à ses talens & à sa réputation. » Je crois, dit M. de Voltaire, dans une lettre au Comédien La Noue, Auteur de la Tragédie de Mahomet second, » que vous » êtes le premier parmi les Modernes » qui ayez été à la fois Auteur & Acteur Tragique : car *la Thuillerie*, » qui donna sous son nom les Tragédies de l'Abbé Abeille, n'en étoit » point l'Auteur; & d'ailleurs ces Tragédies sont aujourd'hui comme si elles » n'avoient point été. Connoissez-vous » l'Építaphe de ce *la Thuillerie* ?

» Ci-gît un Fiacre nommé Jean,
» Qui croyoit avoir fait *Hercule* & *Soliman* ».

Les ennemis de l'Abbé Abeille prétendoient que, s'il avoit donné ses dernières Pièces sous un autre nom que le sien, n'ayant pas eu le même scrupule pour les premières, ce n'étoit nullement par respect pour sa robe, mais parce que la chute de *Lyncée*, une de ses Tragédies, lui avoit fait craindre d'essuyer une autre fois trop publiquement la même disgrâce.

(c) Par ces détails sur notre Académicien, on peut apprécier une autre Epigramme qui fut faite contre lui, & que nous ne craignons pas de rapporter, parce qu'elle est démentie par tous les faits racontés dans cet article. La meilleure réponse à une Epigramme injuste, est de la faire connoître. Nous en avons d'ailleurs une autre raison, que nous dirons dans un moment.

Abeille, arrivant à Paris,
 D'abord pour vivre vous chantâtes
 Quelques Messes à juste prix;
 Puis au théâtre vous lassâtes
 Les sifflets par vous renchérïs;
 Quelque temps après, fatiguâtes
 De Mars l'un des grands favoris,
 Chez qui pourtant vous engraisâtes;

S iij

Enfin, digne aspirant, entrâtes
 Chez les Quarante beaux Esprits,
 Et sur eux-mêmes l'emportâtes
 A forger d'ennuyeux Ecrits.

Cette Epigramme ne sauroit être de Racine, à qui des faiseurs de brochures l'ont attribuée, puisque ce grand Poète étoit mort quand l'Abbé Abeille fut reçu de l'Académie Françoise. Mais on a cru rendre l'Epigramme meilleure en la décorant d'un si beau nom, sans avoir même le bon sens de voir que Racine, Membre de l'Académie, n'auroit pas eu la sottise de se qualifier lui même d'ennuyeux Ecrivain. L'illustre Auteur de Phédre avoit assez d'Epigrammes satiriques à se reprocher, pour qu'on doive se faire un scrupule de lui imputer en ce genre des péchés qu'il n'a pas commis.





C A M I L L E

LE TELLIER DE LOUVOIS,
BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI,

*Abbé de Bourgueil & de Vauluisans ;
né à Paris le 11 Avril 1675 ; reçu
à la place de JEAN TESTU DE
MAUROY , le 23 Septembre 1706 ;
mort le 5 Novembre 1718 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Sciences , & dans celle de l'A-
cadémie des Belles-Lettres.



13112

13113

13114

13115

13116

13117

13118

13119

13120

13121

13122

13123

13124

13125

13126

13127

13128

13129

13130



EUSEBE
RENAUDOT,
PRIEUR DE FRESSOY,

*De l'Académie della Crusca ; né à
Paris le 20 Juillet 1646 ; reçu à la
place de JEAN DOUJAT , le 7 Fé-
vrier 1689 ; mort le premier Sep-
tembre 1720 (1).*

(1) Voyez son Éloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.







P H I L I P P E

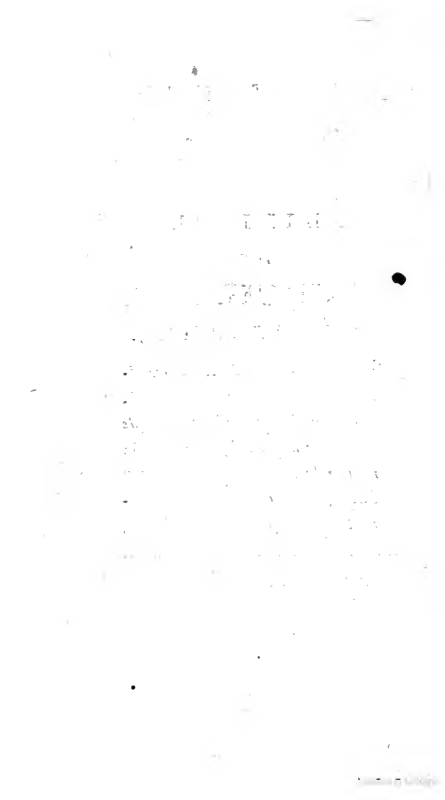
D E

• **COURCILLON,**

MARQUIS DE DANGEAU ,

*Chevalier des Ordres du Roi , Grand-
Maître de l'Ordre de Saint-Lazare,
Conseiller d'Etat , Gouverneur de
Touraine; né le 21 Septembre 1638 ;
reçu à la place de GEORGE DE
SCUDERY , en 1668 ; mort le 9 Sep-
tembre 1720 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Sciences.





É L O G E
DE JACQUES-LOUIS
V A L O N ,
MARQUIS DE MIMEURE,

- *Lieutenant-Général des Armées du Roi;
né à Dijon le 19 Novembre 1659;
reçu à la place de LOUIS COUSIN,
le premier Décembre 1707; mort le
3 Mars 1719.*

SORTI très-jeune de sa Province, avec des talens précoces & un caractère aimable, il fut produit à la Cour, & placé auprès du Dauphin, fils de Louis XIV, en qualité de Page, mais de Page distingué & chéri; on l'associa, par ordre du Roi, à tous les amusemens du jeune Prince, & sur-tout à ses études, Louis XIV, qui devoit à la

Nature seule toutes ses bonnes qualités , & à sa seule éducation tous ses défauts , ne sentoit que trop combien cette éducation avoit été négligée , pour ne rien dire de plus ; & comme il ne pardonnoit pas à ses Instituteurs ce crime envers l'Etat , il ne vouloit pas s'en rendre coupable lui-même à l'égard de son fils. Il n'oublioit donc rien pour donner à l'éducation de ce fils toute la perfection que la Nature exigeoit d'un pere , & la France de son Souverain ; il désiroit au moins de n'avoir aucun reproche à se faire, si le succès de cette institution si importante ne répondoit pas à sa sollicitude royale & à ses vûes paternelles. En plaçant auprès du Dauphin les plus excellens Maîtres en tout genre , il crut devoir joindre aux avantages précieux de leurs leçons , l'aiguillon plus puissant encore de l'émulation & de l'exemple , & voulut donner dans le jeune Mameure une espece de rival à son fils. Le rival , tout jeune qu'il étoit , eut l'art de se faire aimer du Prince , en contribuant à animer ses études. La faveur dont l'honora l'héritier de la Couronne , ne se refroidit jamais , parce qu'il ne cessa jamais de

la mériter , & le Dauphin s'attacha jusqu'à la fin de sa vie ce Compagnon de ses premiers travaux & de ses premiers plaisirs.

M. le Marquis de Mimeure , en suivant avec ardeur la route brillante que lui offroit la fortune , n'oublia pas les Lettres , qui la lui avoient ouverte de si bonne heure ; il cultiva avec succès , non seulement les Muses françoises , mais encore les Muses latines , qui étoient alors plus accueillies , même à la Cour , qu'elles ne le sont aujourd'hui de la plupart des gens de Lettres. Il fut à la fois & rival d'Horace en latin (autant qu'un Moderne peut aspirer à l'être) , & Traducteur françois plus digne encore de ce Poëte , si admirable quelquefois , & toujours si aimable. M. de Voltaire nous assure que l'*Ode à Vénus* , imitée d'Horace par M. le Marquis de Mimeure , n'est pas indigne de l'original ; la décision d'un si grand Juge est , pour l'Auteur de la Piece , une attestation de talent poétique. Cette Ode n'ayant paru que dans quelques Recueils , & étant aujourd'hui assez peu connue , nous croyons devoir la mettre ici sous les

yeux de nos Lecteurs (1), comme le principal titre académique de M. le Marquis de Mimeure. En voyant de quelle maniere il a *imité* l'Ode latine (car ce n'est qu'une traduction très-libre), nos Lecteurs décideront si M. de Voltaire a été rigoureusement juste dans le jugement qu'il a porté de l'Ode françoise, ou s'il n'a été qu'indulgent pour un amateur avec lequel il avoit été lié dans sa jeunesse. Ceux qui pourroient être plus sévères que lui, doivent en même temps ne pas oublier que cette Ode est l'ouvrage d'un Poëte courtisan & homme de guerre, qui ne faisoit des vers que par délassment, & qu'il est plus d'un faiseur d'Odes de profession, qui n'a pas si bien réussi.

M. le Marquis de Mimeure a fait plusieurs autres Pièces de vers, non pas comme celle-ci, à l'honneur de l'amour, mais à l'honneur de Louis XIV & des Princes ses fils; elles furent accueillies à Versailles, comme devoient l'être des louanges données par un courtisan à ses Maîtres. Mais il n'a jamais voulu

(1) Voyez la Note (a).

les faire imprimer , prévoyant sans doute en Philosophe le peu d'intérêt que la Postérité prendroit un jour à ces éloges éphémères.

Lorsque les talens & les Ouvrages de M. le Marquis de Mimeure lui obtinrent une place à l'Académie, il n'osa, soit timidité, soit modestie; composer lui-même son Discours de réception, quoiqu'il en fût très-capable. Il se reposa de ce travail sur la Motte, qui n'étant point encore Membre de la Compagnie, fit en cette circonstance un secret & heureux essai de ses talens pour ce genre d'écrire; & des applaudissemens qu'il devoit recevoir dans l'Académie, lorsqu'il y parleroit pour lui-même. Il composa aussi quelques années après, pour une occasion d'éclat, un autre Discours de réception, celui du Cardinal du Bois, qu'il n'étoit pas facile de faire parler d'une manière également décente pour lui & pour le Corps littéraire dont il devenoit Membre. Fontenelle répondit à ce Discours, & ne l'effaça pas. L'envie, qui n'auroit pas manqué de déchirer des Ouvrages dont la Motte se feroit nommé l'Auteur, fit au Public l'honneur d'être

de son avis en ces deux circonstances ; elle applaudit beaucoup , à la vérité sans le savoir , le simple Homme de Lettres caché derrière la naissance & les dignités (1).

M. le Marquis de Mimeure mourut à Auxonne , dont il étoit Gouverneur. Il fut enterré dans l'église paroissiale de cette ville , où on lit son Epitaphe , terminée par ces mots édifiants :

Passans , priez pour lui , & songez à vous (2).

(1) Voyez la Note (b).

(2) Voyez la Note (c).



NOTES sur l'article précédent.

(a) ODE A VÉNUS,
IMITÉE D'HORACE (1)

Par M. le Marquis de Mimeure.

CRAUELLE mere des Amours (2),
Toi que j'ai si long-temps servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix mes derniers jours!
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices.
C'est trop gémit dans ta prison;
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent
Les fruits tardifs de la raison.

(1) Cette Ode est la première du quatrième Livre. Nous mettrons ici les vers latins que M. de Mimeure a imités ou traduits. Par-là on jugera tout à la fois & de l'imitation, & de ce qui appartient en propre au Traducteur.

(2) *Intermissa Venus diu,*
Rursum bella moves; parce precor, precor....
Desine, dulcium
Mater sœva cupidinum,
Circa lustra decem flectere mollibus
Jam durum imperiis.

DÉJA m'échappe le bel âge (1)
 Qui convient à res favoris,
 Et des ans le sensible outrage
 Me va donner des cheveux gris.
 Si pour moi le dessein de plaire
 Devient un espoir rémétraire,
 Que puis-je encore désirer ?
 Quelle erreur de remplir mon ame
 D'une vive & constante flamme
 Que je ne saurois inspirer !



QUAND on fait unir & confondre
 En deux cœurs mêmes sentimens,
 Et que les yeux de deux amans
 Savent s'entendre & se répondre,
 Quand on se livre tout le jour
 Aux soins d'un mutuel amour,
 De quel transport l'ame est ravie !
 Dans ces momens délicieux
 Un mortel porte-t-il envie
 A la félicité des Dieux ?



MAIS l'amorce de tes promesses
 N'eut que trop l'art de m'éblouir ;
 Réserve toutes tes caresses (2)
 A l'heureux âge d'en jouir.

(1) *Non sum qualis eram bona
 Sub regno Cynaræ.*

(2) *Abi
 Quò blanda juvenum se revocant preces.*

Serre de la plus forte chaîne
L'ardent Cléon, la jeune Ismène;
Vole où s'appellent leurs vœux;
Fais-les mourir, fais-les revivre,
Et que ta faveur les enivre
D'un torrent d'amoureux plaisirs.



POUR moi, dans un champêtre asyle,
Où l'Arrou de ses claires eaux
Baigne le pied de nos côreaux,
Je cherche un bonheur plus tranquille;
Sur des fleurs mollement couché
Avec un esprit détaché
Des biens que le courtifan brigue,
Sur moi le pere du repos,
Le Sommeil, d'une main prodigue,
Versera ses plus doux pavots.



Je verrai quelquefois éclore
Dans les prés les aimables fleurs,
Odorantes filles des pleurs
Que verse la naissante Aurore;
Je verrai tantôt mes guérêts
Dorés par la blonde Cérès:
Dans leur temps les dons de Pomone
Feront plier mes espaliers,
Et mes vignobles, en Automne,
Rempliront mes vastes celliers.



MAIS quel trouble & quelles alarmes (1)
 Viennent me saisir malgré moi !
 Pourquoi, Céphise, hélas ! pourquoi
 Ne puis-je retenir mes larmes ?
 Dans mon sein je les sens couler.
 Je rougis, je ne puis parler ;
 Un cruel ennui me dévore.
 Ah ! Vénus ! ton fils est vainqueur :
 Oui, Céphise, je brûle encore ;
 Tu regnes toujours sur mon cœur.



QUELQUEFOIS la douceur d'un songe (2)
 Te rend sensible à mes transports.
 Charmes secrets, divins trésors,
 N'êtes-vous alors qu'un mensonge ?
 Une autrefois avec dédain,
 Tu te détaches sous ma main :
 J'embrasse une ombre fugitive,
 Et te cherchant à mon réveil,
 Je hais la clarté qui me prive
 Des doux fantômes du sommeil.

(1) *Sed cur heu ! Ligurine , cur
 Manat rara meas lacryma per genas ?
 Cur facunda parùm decoro
 Inter verba cadit lingua silentio ?*

(2) *Nocturnis te ego somniis
 Jam captum teneo , jam volucrem sequor
 Te per gramina martii
 Campi , te per aquas , dura , volubiles.*

(b) Nous pourrions citer plus d'un exemple de pareils discours, que les Zoïles de la Littérature ont fort exaltés, non seulement par le motif si digne d'eux de flatter des hommes puissans, mais pour opposer, disoient-ils, la supériorité & les graces de ces discours à l'insipidité & au mauvais goût de plusieurs autres, qu'avoient prononcés, en leur propre nom, des Académiciens, gens de Lettres; il est arrivé plus d'une fois que ces Académiciens, outragés avec tant de bonne foi & de justice, étoient les secrets Auteurs des discours tant célébrés. Peut-être cependant (car il ne faut rien outrer, même en repoussant la satire) peut-être est-il arrivé quelquefois qu'un Académicien, homme de Lettres, a mieux fait pour un autre Académicien qu'il n'eût fait pour lui-même, par la raison seule qu'il ne cherchoit pas à faire aussi bien. L'Ecrivain qui ne travaille pas pour son propre compte, qui travaille de plus dans le silence, à l'abri de l'envie, & sous un nom que la satire n'osera déchirer, prend en liberté son essor, & déploie avec confiance son talent &

ses forces. Affranchi de cette contrainte odieuse , qui refroidit & resserre le génie , il n'est point tourmenté (comme il l'est en écrivant pour lui-même) par les efforts contradictoires & pénibles qu'il feroit obligé de faire , d'un côté pour s'élever , & de l'autre pour contraindre son vol.

(c) La famille de cet Académicien a bien voulu nous communiquer un écrit , d'où nous tirerons les principaux faits qui honorent sa mémoire , & dont nous n'avons point fait mention dans son Eloge , parce qu'ils sont trop étrangers à ses qualités académiques , qui ont dû principalement nous occuper.

» Dès sa tendre jeunesse il annonça
 » un talent singulier pour la Poésie ; à
 » neuf ans , sa réputation naissante lui
 » ouvrit le chemin de la Cour. Ce fut
 » sur les témoignages avantageux du
 » grand Condé , Gouverneur de Bourgogne , qu'il fut placé par Louis XIV
 » auprès du Dauphin. A cette grâce ,
 » le Roi joignit une pension de 3000
 » livres , destinée à contribuer à son éducation.

» Quelque attaché qu'il fût au service
 » vice

» vice de ce Prince , il fut le concilier ,
 » avec celui de la guerre. Après avoir
 » servi , sous M. Duquesne , en qualité
 » de Volontaire , à l'expédition d'Al-
 » ger , en 1683 , il fut Mestre-de-
 » Camp & Sous-Lieutenant des Gen-
 » darmes Anglois : son courage & sa
 » conduite le firent successivement pas-
 » ser aux emplois de Brigadier , de Ma-
 » réchal-de-Camp , & de Lieutenant-
 » Général : il se distingua aux combats
 » de Steinkerque , de Leuse , aux deux
 » journées de Fleurus , à celles de la
 » Marfaille , de Ramilly , & de Mal-
 » plaquet ; de même qu'aux sièges
 » de Luxembourg , de Philisbourg ,
 » Frankendal , Mons , Landau , & Bri-
 » sac , où il eut l'honneur de servir en
 » qualité d'Aide-de-Camp de Monsei-
 » gneur le Duc de Bourgogne , qui le
 » chargea de porter au Roi les articles
 » de la capitulation. Ce Prince , après
 » la mort du Dauphin son pere , le re-
 » tint , par ordre du Roi , près de sa
 » personne , dans les mêmes fonctions .
 » qu'il avoit déjà remplies : il le traita
 » toujours avec estime ; & cette dis-
 » tinction fut , non seulement le fruit
 » de l'attachement fidele que M. de

» Mimeure avoit fait paroître dans toutes les occasions pour son premier Maître , mais encore de son goût pour les Lettres.

» Il est mort sans avoir eu d'enfans de dame Magdeleine de Carvoisin d'Achy , d'une illustre Maison de Picardie , qu'il avoit épousée en 1707 ; & laissa , pour son héritière , Anne-Philippine sa sœur , mariée à Messire Anselme-Bernard Fyot de Vaugémois , Président aux Requêtes du Palais , à Dijon.

» Le nom de Valon est connu depuis Regnier Valon , Seigneur de Capelle , & Gouverneur d'Arleux en Flandre , qui mourut en 1296 , & laissa d'Alix de Rocourt une nombreuse postérité ; elle suivit la profession des armes jusqu'à la fin du quinzieme siecle ; & depuis ayant pris le parti de la robe , elle donna un grand nombre d'Officiers distingués au Parlement de Bourgogne , & plusieurs Chevaliers à l'Ordre de Malte. Quelques-uns des cadets qui , dans la suite , reprirent le métier de la guerre , y servirent avec distinction ; entre autres , le Chevalier Va-

» Ion commandant le bataillon de
 » Malte , au siège de Valence , en
 » 1656 , & Jacques Valon de Saint-
 » Seine , Capitaine au Régiment des
 » Gardes-Françoises , tué à la bataille
 » de Sénéf. Leurs services sont rap-
 » portés , avec éloge , dans les lettres
 » d'érection en Marquisat de la terre
 » de Mimeure , située en Bourgogne ,
 » & possédée en franc - aleu noble
 » dans la même famille , depuis Ni-
 » colas Valon , Seigneur de Barain ,
 » Conseiller au Parlement de Dijon ,
 » en 1554 , & qui a passé à M.^{re} Claude
 » Fyot de Mimeure , petit-neveu du
 » Marquis de Mimeure , objet de cet
 » article 4.







ÉLOGE

DE CHARLES-CLAUDE

GENEST,

ABBÉ DE SAINT-VILMER,

*Aumônier ordinaire de Madame la
Duchesse d'Orléans ; né à Paris le
17 Octobre 1639 ; reçu à la place
de CLAUDE BOYER , le 7 Septembre
1698 ; mort le 20 Novembre 1719.*

M. l'Abbé d'Olivet , dans une lettre imprimée & adressée à M. le Président Bouhier , est entré dans un assez grand détail sur ce qui concerne cet Académicien. Nous nous croyons d'autant plus en droit de transcrire ici cette lettre , que celui qui va parler est un Académicien célèbre , Historien de la Compagnie , & fut d'ailleurs l'ami

T iiij

intime de l'Abbé Genest. Personne n'avoit donc plus de droit que lui de rendre à la mémoire de ce Confrere estimable , le tribut d'éloges qu'elle mérite. Enfin , le ton de cette lettre est si différent de celui que nous avons pris dans les articles dont nous sommes les Auteurs , que nous avons cru , en l'insérant dans cet Ouvrage , y répandre plus de variété , & peut-être en rompre la monotonie. C'est par cette raison que nous donnons la lettre telle qu'elle a paru , sans nous permettre d'y changer ou d'y retrancher quelques détails & quelques expressions , que des Lecteurs d'un goût sévère pourroient ne pas approuver. Nous nous permettrons seulement un petit nombre de notes , que nous avons jugées ou nécessaires , ou utiles , mais qui peut-être ne le paroîtront pas à nos Lecteurs autant qu'à nous.



*LETTRE de M. l'Abbé d'Olivet à
M. le Président Bouhier.*

» PERSONNE, Monsieur, n'étoit plus en état que moi, de satisfaire pleinement votre curiosité sur ce qui regarde feu M. l'Abbé Genest. Je l'ai fort connu ; & pendant les trois ou quatre dernières années de sa vie, il ne s'est guere passé de mois, que nous ne nous soyons vus à table. Voilà où ses amis le possédoient tout entier. Vous allez donc le voir tel qu'il s'est montré à moi. Homme simple & vrai, dans qui les révolutions d'une vie de quatre-vingts ans, dont il passa la moitié à la Cour, n'avoient pas gâté les présens que la Nature lui avoit faits. Homme sans éducation, sans fortune, sans étude ; mais qui, par son bon sens, par ses talens, par sa bonne conduite, parvint à un rang distingué, & dans les Lettres & dans le monde.

» Je fais de lui-même, qu'il étoit né à Paris, & baptisé dans l'église de Saint-Gervais, le 17 Octobre 1639. A l'égard de sa famille, n'en parlons point,

si ce n'est pour dire qu'un homme aussi vertueux que M. l'Abbé Genest, eut ce trait de ressemblance avec Socrate, d'être né d'une Sage-femme. Quand son origine seroit moins obscure, vous ne lui en feriez pas un mérite, vous, Monsieur, qui mettez votre gloire, non à être sorti d'ancêtres que la Bourgogne respecte, mais à les imiter. Peu de temps après sa naissance, il perdit son pere; & il avoit déjà treize à quatorze ans, que sa mere n'avoit pas encore songé à lui rien apprendre. Heureusement elle fut appelée pour accoucher la femme d'un Commis de M. Colbert; & l'accouchée, dans le cours de sa convalescence, lui ayant bien répété que, pour faire fortune auprès du Ministre, il ne falloit qu'avoir une belle main, le jeune homme fut envoyé chez le plus fameux Maître à écrire, où durant trois ou quatre ans il travailla sans relâche; mais son projet de chercher place dans un Bureau, fut dérangé par l'espérance qu'on lui donna de gagner des millions en peu de temps. Un de ses camarades, héritier d'un petit fonds de boutique, se mit en tête d'aller le négocier aux Indes, & s'obligea

d'en partager le produit avec Genest, qui n'eut à mettre dans la Société que sa bonne humeur & la disposition qu'il avoit pour bien tenir un registre. Jeunesse ne doute de rien : ils vont à la Rochelle, & s'embarquent. A peine furent-ils en haute mer, qu'un vaisseau Anglois qui retournoit chez lui les attaqua, & les ayant débarrassés de leur pacotille, prit soin de les transporter à Londres, où ils furent jetés sur le pavé, sans argent & sans ressource.

» Vous voilà bien en peine, Monsieur, pour notre aventurier. Il s'en tira par le moyen d'un Seigneur Anglois, qui l'envoya dans sa campagne à quatre journées de Londres, pour enseigner le françois à ses enfans, sortis depuis peu du Collège, & dont la plus forte passion étoit de monter à cheval : passion, qui bientôt devint aussi vive dans le Précepteur que dans les Eleves ; mais avec cette différence, que ce qui n'étoit qu'un amusement pour eux, fut pour lui une étude. Il acquit une grande connoissance des chevaux ; & ce fut-là, par un coup de hasard, ce qui lui servit d'échelon pour monter

où il arriva depuis : car le Duc de Nevers ayant envoyé acheter des chevaux en Angleterre, son Ecuyer tomba dans la maison où étoit M. Genest, profita de ses conseils pour l'emplette qu'il étoit chargé de faire, lui persuada de s'en revenir en France par la même occasion, & au retour le présenta à son Maître, comme un homme qui pouvoit être bon à tout.

» Vous savez que le Duc de Nevers se piquoit d'être Poëte. Mais je ne vous ai pas encore dit que l'Abbé Genest, avant même que de savoir écrire, savoit déjà ce que c'étoit que vers. Une fille de mérite, & dont les nouveaux Moréris ont immortalisé le nom, Louise-Anastasie Serment, logeoit sur le même pallier que M. Genest, qui, voyant arriver chez elle quantité de personnes distinguées par la naissance (car c'étoit encore le temps où la qualité de bel esprit donnoit du relief), conçut pour cette vertueuse fille une sorte de vénération, & obtint, par son empressement à lui rendre de petits services, qu'elle daignât employer quelques momens à l'instruire. Il savoit lire alors, mais rien de plus. Elle lui fit

apprendre le *Ciel* par cœur, & ne fut pas long-temps à s'appercevoir que le feu qui fait les Poètes, commençoit à étinceler déjà dans son esprit. Il recevoit de son oreille les premières & les plus importantes leçons; en sorte que sa voisine lui ayant expliqué la mécanique du vers, il ne tarda pas à faire voir de quel côté son génie devoit se tourner. Quand sa main se fut un peu fortifiée chez son Maître à écrire, si l'occasion se présentoit de faire des copies, dont il espérât d'être payé, il y passoit les nuits pour avoir de quoi aller à la Comédie. En un mot, à travers les ténèbres même d'une éducation si négligée, ses dispositions pour la Poésie se firent jour, quoiqu'il n'ait proprement commencé à les cultiver que lorsqu'il fut attaché au Duc de Nevers. On distribua les premiers prix de l'Académie en 1671. Tout ce que la France avoit de Poètes & de Versificateurs, se mirent sur les rangs. Ils étoient soixante & seize, dont le victorieux fut M. de la Monnoye, votre ami particulier, & l'un de mes premiers Maîtres. Parmi tant de concurrents, si M. Genest n'atteignit pas à la

couronne , du moins il en approcha de fort près ; & sa Piece lui mérita des louanges , à la faveur desquelles il sentit croître son talent , & produisit coup sur coup diverses autres Poésies , qui affermirent les fondemens de sa réputation , non seulement par leur propre valeur , mais encore par les circonstances où elles parurent. Il fit , à la suite du Duc de Nevers , la campagne de 1672 & celle de 1673. Dans la première , il eut l'honneur de présenter au Roi une Ode sur la conquête de la Hollande (1) ; & dans la seconde , une Ode sur la prise de Maastricht. Outre que ses vers étoient vraiment beaux ,

(1) On cite avec élogé dans le *Menagiana*, quelques vers de cette Ode , où l'Auteur dit que Louis le Grand , plus terrible que *le Monarque des Cieux* , qui ne lance sa foudre que durant l'été , a fait gronder la sienne au plus fort des hivers ; parce qu'en effet la Hollande fut conquise presque toute entière dans cette saison. Cette flatterie , un peu grossière , n'étoit pas nouvelle ; plusieurs Poètes l'avoient déjà mise en œuvre quelques années auparavant pour la conquête de la Franche-Comté par le même Prince. L'Abbé Genest n'eut auprès du Roi que le triste mérite de la répéter.

ils avoient d'ailleurs l'avantage d'être chantés , pour ainsi dire , sur le champ de bataille , & mêlés avec les acclamations d'une armée triomphante. Pelisson , cet homme illustre , dont le cœur méritoit encore plus de louanges que l'esprit , & qui jamais ne perdit une occasion d'être utile aux gens de Lettres , se joignit au Duc de Nevers , pour faire valoir auprès du Roi les Poésies de M. Genest. Aussi furent-elles *honorées des regards de Sa Majesté , & récompensées de ses bienfaits* , comme l'Auteur nous l'apprend dans une Epître dédicatoire , où il témoigne son étonnement d'avoir pu , *sans art , sans étude , sans éducation , parvenir à faire ces Poésies , & si l'on ne m'a point trompé* , ajoute-t-il , *rencontrer quelquefois les pensées de ces Anciens , que je n'ai jamais lus*. Voilà , dans un aveu si humble , la confirmation de ce que je vous ai dit.

» A la fin de la campagne de 1673 , sa Muse reçut de nouveaux honneurs ; il remporta le prix de l'Académie. Une victoire de cette espece , annoncée par les Gazettes , retentit dans tout le camp ; & chacun prit part à sa joie.

Toutes les tables de l'armée se le disputoient matin & soir. Je crois, Monsieur, vous avoir déjà fait entendre qu'il aimoit les plaisirs de la table, & qu'il s'y livroit de bonne grace. Un jour entre autres, pendant qu'il buvoit & qu'il folâtroit avec une troupe de jeunes Officiers, le Pere Ferrier, Confesseur du Roi, vint à passer devant leur tente; & lui ayant fait signe d'approcher, *Je voudrois bien*, lui dit-il à l'oreille, *vous voir plus de sagesse, & un autre habit*; paroles énergiques, qui trouverent un Auditeur docile, en sorte qu'il n'eut pas plus tôt regagné Paris, qu'il accourcit sa perruque, & troqua son épée contre un petit manteau noir. Pour peu que le Pere Ferrier eût vécu, ses bonnes intentions ne seroient pas demeurées sans effet. Il faisoit cas des gens d'esprit, étant lui-même très-savant, & Auteur d'un excellent *Traité de Deo*; je parle ainsi de ce livre pour l'avoir lu. Mais une mort prématurée enleva le Pere Ferrier, & trompa les espérances de l'Abbé Genest, qui, ne pouvant plus, par respect pour sa soutanelle, donner des ordres dans l'écurie du Duc de Nevers, prit le parti d'aller

à Rome, où ce Seigneur avoit de grands biens. Il y passa deux ou trois ans, au bout desquels il fut rappelé par M. Pellisson, qui le prit chez lui à Versailles, où il se trouvoit en même temps à couvert des besoins & à portée des graces. Mais ce qui me paroît plus heureux encore, il y eut toute facilité de se faufiler avec les hommes choisis, qui furent successivement préposés à l'éducation de M. le Dauphin, de M. le Duc du Maine, & de M. le Duc de Bourgogne. Quels hommes c'étoient! Vous les connoissez, Monsieur, & je me borne ici à vous dire, qu'ils furent tous les amis & les protecteurs de l'Abbé Genest; & qu'après l'avoir bien connu, ils conspirèrent tous ensemble pour le placer, en qualité de Précepteur, auprès de Mademoiselle de Blois, aujourd'hui Son Altesse Royale Madame la Duchesse d'Orléans.

» Jugez combien ses mœurs devoient être aimables, puisqu'un Bossuet, un Decourt, un Malézieu, charmés de voir jusqu'à quel point la Nature avoit été libérale pour lui, entreprirent à frais communs de suppléer à ce que l'éducation ne lui avoit pas donné. Pen-

dant qu'il étoit chez le Duc de Nevers, une prodigieuse envie d'apprendre , mais jointe à l'impossibilité de puiser dans les sources , le rendoit assidu aux conférences du célèbre Rohault , qui enseignoit la Philosophie de Descartes. Il n'en avoit pu prendre , dans les entretiens publics , qu'une teinture superficielle , mais suffisante néanmoins pour entrer là-dessus en matière avec M. Bosfuet , qui , comme nous le savons d'ailleurs , étoit grand Cartésien. D'abord ce savant Maître s'aperçut que les fondemens nécessaires pour bâtir solidement , n'étoient pas jetés dans l'esprit de son disciple ; je veux dire , que les regles de la Dialectique lui étoient inconnues. Ainsi , les leçons qu'il lui donna commencerent par cette science , qui est la clef du raisonnement. Tous les Mardis , l'Abbé Genest se trouvoit au lever du Prélat , & jouissoit de son entretien jusqu'à l'heure où M. le Dauphin entroit à l'étude. Peu à peu ils attaquèrent toutes les parties de la Philosophie , & ce fut-là ce qui donna naissance à cette espece de Poëme qu'il ne publia que sur la fin de ses jours , mais dont il s'étoit occupé plus

de trente ans : ouvrage auquel le Public n'a fait qu'un froid accueil , parce qu'il est venu dans un temps où la faveur du Cartésianisme étoit déjà bien diminuée (1).

» Je n'ai pu voir le fameux Caton Decourt , mort en 1694 ; mais généralement tous ceux qui l'ont vu , disent que c'étoit un homme qu'on auroit mis au dessus de tous ses contemporains , s'il n'avoit apporé autant de soin à cacher son mérite , que ceux au contraire qui en ont peu étudient les moyens de briller. Il conçut pour M. l'Abbé Genest une amitié sans égale. Quand il avoit un moment à prendre l'air , il s'enfonçoit avec lui dans un bosquet de Versailles , & , le livre à la main , lui expliquoit quelque bel endroit des Poëtes ou des Philosophes anciens. Vous ne croirez pas tout-à-fait que cela seul ait pu lui tenir lieu de bonnes études , ébauchées dès l'enfance , & reprises dans l'âge mûr. Mais du moins il n'en falloit guere davantage pour lui former le goût ; & ceux de nos Confrères qui ont été de son

(1) Voyez la Note (a).

temps à l'Académie, m'ont dit qu'en effet il opinait toujours avec un grand sens, & que, si l'on s'apercevoit quelquefois de son peu d'étude, ce n'étoit que par un silence également sage & modeste.

» Venons à son troisieme Maître, M. de Malézieu, dont les mânes, si vous me permettez de parler poétiquement, doivent être bien glorieux de voir que la place qu'il occupoit parmi les Quarante a été si dignement remplie (1). On lui est redevable de tout ce que l'Abbé Genest a fait pour le Théâtre : car, non seulement il le forçoit à travailler en ce genre ; mais il l'éclairoit, il le guidait. Vous connoissez *Zélonide*, *Pénélope*, & *Joseph*, Tragédies imprimées qui ont été jouées (2) avec un grand succès. Une autre de ses Tragédies, *Polymnestor*, étoit de pure invention ; & sur un plan romanesque tracé par M. de Malézieu, qui prétendoit que la nouveauté toucheroit les Spectateurs, & que les

(1) Elle le fut par M. le Président Bouhier, à qui cette lettre est écrite.

(2) Voyez la Note (b).

sujets tirés de la Fable ou de l'Histoire étoient si usés, qu'on ne s'y intéressoit plus. Au contraire, M. Decourt soutenoit que, pour nous toucher, il faut des objets réels & connus jusqu'à un certain point ; qu'ayant, pour ainsi dire, passé notre enfance avec les Héros de la Grece & de Rome, c'est-là ce qui nous fait prendre un intérêt à ce qui leur arrive sur le théâtre, & qu'en conséquence de ces principes, *Polymnestor* échoueroit, quoique d'ailleurs la Piece fût bien versifiée, bien conduite, pleine de sentimens & d'heureuses situations : l'événement justifia M. Decourt.

» Un Homme de Lettres ne trouve pas moins à profiter avec les femmes d'une grande condition, lorsqu'elles ont eu une éducation proportionnée à leur rang ; & de ce côté-là votre Confrere fut aussi heureux qu'en hommes. Car Madame de Thiange, à qui le Duc de Nevers, son gendre, le présenta, ne put lui refuser son amitié, & bientôt le mit en liaison avec ses deux sœurs, Madame de Montespan, & l'Abbesse de Fontevault. Celle-ci joignoit, aux solides vertus de son état,

un rare génie , & un savoir encore moins commun. Homere & Platon lui étoient aussi familiers qu'à vous. Elle goûta fort l'Abbé Genest : il alla passer plusieurs étés à Fontevrault ; & l'envie de lui plaire l'engagea , quoiqu'agé de quarante ans , à vouloir apprendre le latin. Il est vrai que notre ami , M. de la Monnoye , n'étoit guere moins âgé lorsqu'il se mit au grec , où cependant il fit d'étonnans progrès. Mais l'Abbé Genest , avec des efforts incroyables , ne parvint qu'à une médiocrité qui est inutile.

» Puisque je vous fais ici la liste des personnes illustres , dont le commerce a le plus contribué à lui orner l'esprit , comment oublierois je Madame la Duchesse du Maine , qui , pour l'avoir plus souvent auprès d'elle , lorsque ses fonctions de Précepteur furent finies auprès de Madame la Duchesse d'Orléans , lui donna un appartement à Sceaux , où depuis il a toujours passé une partie de l'année , & même son dernier été , les plaisirs ordinaires de cette Cour étant de tout âge ?

» Vous souvenez-vous , Monsieur , d'avoir lu dans les *Divertissemens de*

Sceaux, que M. le Duc & Madame la Duchesse du Maine, faisant l'honneur à notre Confrere de plaifanter avec lui, & cherchant l'anagramme de son nom, *Charles Genest*, trouverent ces mots : *Eh ! c'est large nés*. Il avoit effectivement un nez qui s'attiroit de l'attention, & qui sur-tout avoit extrêmement fiappé M. le Duc de Bourgogne. Quand ce Prince apprenoit à deffiner, il tournoit tous ses desseins à faire le nez de l'Abbé Genest ; qu'il fût en carrosse, & que la glace vînt à se ternir, aussitôt il y traçoit avec son doigt ce maître nez. Un jour le Comte de Matignon, celui-là même chez qui vous savez que je passe souvent la belle saison, ayant paru au lever de M. le Duc de Bourgogne, avec un justaucorps tout blanc de poudre, aussitôt l'aimable Prince, avec la dent d'un peigne, représenta si parfaitement ce fameux nez, qu'il y avoit de quoi rire en même temps, & de quoi admirer, en comparant la copie avec l'original, qui étoit présent. J'ai vu entre les mains de l'Abbé Genest une grande médaille de carton, où ce Prince l'avoit crayonné

divinement bien. Autour de la médaille , il y avoit mis de sa propre main , *Carolus Genestus Naso*. A l'égard du revers , je vous dirai tout à l'heure ce que c'étoit ; mais auparavant il faut que je vous fasse un autre conte sur ce nez si merveilleux.

» Pendant que l'Abbé Genest étoit à Rome , il alloit souvent manger chez le Cardinal d'Estrées , qui aimoit fort les Poëtes , & qui lui même , dans sa jeunesse , avoit fait joliment des vers. Un jour que son Eminence avoit beaucoup de gens à table , il s'y trouva un homme qui , ayant le nez extrêmement grand , donnoit matiere à un *bel humore* , l'un des convives , de dire beaucoup de gentilleses , bonnes ou mauvaises , sur ce nez monstrueux , dont il faisoit semblant d'être effrayé. Arrive l'Abbé Genest , qui d'abord ne fit que se montrer à la porte , prêt à disparaître pour ne rien déranger ; mais le Cardinal d'Estrées l'appela & lui ordonna de prendre place. Alors le *bel humore* , ayant considéré ce second nez , dont il parut plus effrayé que du premier , s'écria , en adressant la pa-

role au Cardinal : *Eminentissimo*, *per un*, *si puo soffrire*, *ma per duo*, *no* (1); & là-dessus, jetant sa serviette, s'enfuit & court encore, aussi bien que le loup de la Fable.

» Je vais en venir au revers de la médaille dont je parlois ; mais comment me rendre intelligible ? Voyez, je vous prie, dans les nouvelles Lettres de Madame de Sévigné, ce qu'elle raconte du Marquis d'Hoquincourt, qui, à une cérémonie des Cordons bleus, étoit tellement habillé, que ses chausses de Page étant moins commodes que celles qu'il avoit d'ordinaire, sa chemise ne voulut jamais y demeurer, quelque priere qu'il lui en fit. Ainsi en usoit souvent la chemise de l'Abbé Genest, sans qu'il se mît en peine de la corriger. Or. voici ce qui arriva de plaisant : une de ces longues soirées d'hiver, où l'ennui cherche à pénétrer dans Versailles comme ailleurs, le Roi se divertit à voir un Joueur de gobelets, qui faisoit l'admiration de Paris, & dont un des principaux tours étoit de

(1) *Eminence*, un peut se souffrir, mais deux, non.

prendre entre ses mains un verre, le plus grand que l'on pût trouver, & de le faire disparoître avec tant de souplesse, que ceux qui le regardoient de plus près ne savoient ce que le verre étoit devenu. Pour mieux voir son jeu, l'Abbé Genest, près de la porte, avoit pris une lunette. Tout à coup l'Opérateur ayant jeté les yeux sur cette physionomie frappante, & sachant que Sa Majesté ne demandoit qu'à rire, dit fort haut, & comme en colere : *Qui est cet homme-là qui ose me regarder avec une lunette ? Qu'on me l'amene.* Il fallut descendre du piédestal ; la Compagnie s'entre ouvre pour le laisser passer ; pendant ce temps-là le verre est escamoté ; & l'Opérateur s'étant aperçu que l'Abbé Genest étoit habillé à la maniere du Marquis d'Hoquincourt, il eut l'insolence d'y porter la main, en disant : *A quoi songez-vous, M. l'Abbé, d'avoir là dedans un verre qui peut vous blesser ?* On vit en effet sortir de là ce grand verre, qui avoit disparu. Jamais le Roi n'a ri de si bon cœur, & c'est un trait à mettre dans son Histoire : car il me paroît édifiant, qu'un Roi, & un si grand Roi,

ait

ait ri, du moins une fois en sa vie, de ce rire naturel, qui est le partage de l'innocence champêtre.

» Vous me demanderez si c'est donc là ce revers de médaille, que je vous avois promis ? Oui, Monsieur, & vous allez voir que je ne me suis point écarté. Quoique notre Confrere fût l'homme du monde qui entendoit le mieux raillerie, cette aventure le déconcerta un peu. Il ne pouvoit se montrer nulle part dans Versailles, qu'on ne se prit à rire ; en sorte qu'il fut plusieurs jours sans oser paroître chez M. le Duc de Bourgogne. Il y retourna enfin, non sans avoir pris ses précautions cette fois-là, pour être vêtu décemment. On fit remarquer cette nouveauté au Prince, qui, sur le champ & sans dire mot, ayant recherché la médaille qu'il avoit faite de l'Abbé Genest, mit au revers un temple de Janus fermé, avec ces paroles à l'entour : *Quodd Janum clausit* (1) ; après quoi, il fit présent de la médaille à l'Abbé Genest, qui l'en remercia par une fort jolie Epître en vers.

» On s'étonnera qu'ayant vécu tant

(1) Parce qu'il a fermé le Temple de Janus.

d'années à la Cour, où il étoit chéri des Princes & des Princesses, sous la protection des personnes qui pouvoient le plus, il ait eu si peu de part aux grâces ; car il n'eut du feu Roi qu'une Abbaye, qui rendoit à peine cinq cents écus. Ce ne fut qu'au commencement de la Régence, & par conséquent peu de temps avant sa mort, qu'il eut deux mille livres de pension sur l'Archevêché de Sens. Mais ne fait-on pas que la Cour ne jette rien à la tête de ceux qui ne sont pas importuns ? Et après tout, puisqu'un revenu modique suffisoit à ses besoins, & qu'il avoit l'ame assez belle pour ne point connoître l'avidité, n'a-t-il pas été l'homme le plus riche de son temps ?

» Outre celles de ses Poésies qui ont été imprimées, & dont je vous ai cité la plupart, il en a laissé beaucoup d'autres, que je crois entre les mains de Madame la Duchesse du Maine. Ce sont des Odes à la louange de Louis XIV ; ce sont des Comédies héroïques, qui ont été jouées à Sceaux ; ce sont des récits pour de petits ballets, qu'il faisoit par l'ordre de Madame de Montespan, & dont quelquefois Madame

de Maintenon donnoit le canevas. Je me souviens d'en avoir lu plusieurs, & particulièrement ceux qu'il fit pour le ballet que les Princesses danserent à Trianon après la campagne de Philisbourg.

» A l'égard de sa prose, je ne connois que ce qu'il y en a d'imprimé, c'est-à-dire, son *Portrait de M. Decourt*, & une *Dissertation sur la Poésie pastorale*, composée pour obéir à une délibération de l'Académie, qui portoit que chacun des Académiciens traiteroit un sujet de Rhétorique ou de Poétique, en attendant que la Compagnie donnât quelque chose de complet sur ces deux Arts, dont les diverses parties, quoique dépendantes les unes des autres, peuvent aisément se détacher.

» Voilà, Monsieur, ce que ma mémoire peut se rappeler touchant M. l'Abbé Genest, que nous perdîmes la nuit du 19 au 20 de Novembre 1719. Je vous remercie de m'avoir mis sur ce sujet : vous êtes cause que j'ai passé une journée qui me paroît une des plus belles de ma vie. Je viens de l'employer toute entière à m'entretenir d'un ami,

& avec un ami. Qu'y auroit-il de plus doux pour moi, si ce n'est de vous entendre ?

D'OLIVET.

NOTES *sur l'article de l'Abbé*
GENEST.

(a) **L**E refroidissement de la Nation Française pour la Philosophie Cartésienne, peut sans doute avoir influé sur le peu de succès du Poëme de l'Abbé Genest en l'honneur de cette Philosophie : mais ce peu de succès eut une cause plus réelle dont M. l'Abbé d'Olivet ne parle pas ; c'est la foiblesse de la Poésie ; c'est que l'Ouvrage est moins en vers qu'en rimes. On auroit tort d'en accuser la matiere. Un homme de génie, un vrai Poëte eût bien su embellir & animer un pareil sujet. Le système ingénieux & pittoresque des tourbillons Cartésiens, fournissoit à la Poésie bien plus de mouvement & d'images que l'aride & géométrique Philosophie de Newton. Cependant lisez les beaux vers où M. de Voltaire a parlé du système

du monde & de l'attraction des planètes, & voyez quels charmes il a su répandre sur le tableau de cette Philosophie, qui paroïssoit bien plus faite pour être démontrée que pour être chantée. Celle d'Epicure que Lucrece a mise en vers, n'est guere plus vraie que celle de Descartes; cependant on lit tous les jours Lucrece, & on ne lit point l'Abbé Genest. Lucrece, il est vrai, a exposé séchement les dogmes d'Epicure, assez semblables à ceux de Newton, en quoi il a montré moins de talent que M. de Voltaire pour enrichir, des beautés de la Poésie, ce qui n'en semble pas susceptible: mais le Poëte Latin a du moins eu l'avantage de dédommager son Lecteur par quelques morceaux intéressans ou sublimes qu'il a su lier à son sujet; au lieu que l'Abbé Genest a simplement rimé les opinions de Descartes, à peu près comme le P. Buffier a rimé l'Abrégé de l'Histoire Ancienne & Moderne.

(b) Ces Tragédies, à l'exception de *Zélonide*, eurent dans leur nouveauté peu de succès. Elles parurent froides & sans coloris. *Pénélope* fut la plus

maltraitée ; elle n'eut que six représentations : on lui a rendu dans la suite plus de justice , quoique le style en soit négligé. Quoique les deux premiers Actes soient languissans, les Comédiens ont osé la remettre sur la scène il y a plusieurs années , & le Public l'a revue avec plaisir. On a trouvé dans les trois derniers Actes une marche assez animée & une sorte de chaleur. On a tenu compte à l'Auteur de l'art peu commun qu'il avoit montré , en sachant mettre dans sa Tragédie jusqu'à trois *reconnoissances*, non seulement sans monotonie & sans dégoût , mais avec une gradation de nuances & d'intérêt qui attache le Spectateur , & qui achève entièrement son effet dans la reconnoissance d'Ulysse & de Pénélope au cinquieme Acte ; reconnoissance qu'on peut regarder comme une des plus touchantes qui soient au Théâtre , & des plus heureusement traitées. Ajouterons-nous à cet éloge celui que Bossuet crut devoir donner à la même Piece ? Il la trouvoit si remplie de sentimens de vertu , qu'il auroit , dit-il , fort approuvé la Comédie , si on n'y eût jamais représenté que de

tels Ouvrages. Nous avons néanmoins dès lors, & sur-tout nous avons eu depuis, plusieurs piéces de Théâtre qui méritent le même éloge, & qui se montrent sur la scène plus souvent que *Pénélope*; mais elles n'ont pas réconcilié la dévotion avec les spectacles. Devons-nous la féliciter ou la plaindre de se montrer plus difficile que le grand Bossuet?

La Tragédie de *Joseph*, représentée en 1710 au théâtre François, avoit eu le plus grand succès à Clagny, où elle fut jouée d'abord au mois de Février 1706. Madame la Duchesse du Maine daigna y prendre un rôle; & Baron, qui avoit alors quitté le Théâtre, où il rentra depuis, joua le rôle de *Joseph*. M. de Malézieu, dans une lettre imprimée & adressée à Madame la Duchesse du Maine, osa dire que ceux à qui cette Tragédie n'arracheroit point de larmes, lui donneroient bien mauvaise opinion de leur sensibilité & de leur goût. Il ajoute que, non seulement M. le Duc & Madame la Duchesse de Bourgogne, M. le Duc de Berri & M. le Prince avoient trouvé la piéce extrêmement touchante, mais

que M. le Duc, qui se vantoit de n'avoir jamais pleuré à aucune Tragédie, eut à peine entendu le premier Acte de *Joseph*, que toute sa fermeté l'abandonna, & qu'il fut aussi foible que les autres. Cependant, quand cette pièce parut sur la Scène Françoisé, le Public fut bien plus difficile à émouvoir que tant de Princes ne l'avoient été. Tous les yeux furent secs jusqu'à la reconnoissance de *Joseph* & de ses freres, la seule scene qui produisit quelque effet, & la pièce, après quelques représentations, disparut du théâtre pour ne s'y remontrer jamais.





É L O G E
DE PIERRE-DANIEL
H U E T,

· ÈVÈQUE D'AVRANCHES,

*NÉ à Caen le 8 Février 1630 ; reçu
à la place de MARIN LEROI DE
GOMBERVILLE , le 13 Août 1674 ;
mort le 26 Janvier 1721.*

L'ARTICLE de ce savant & laborieux Académicien se trouve dans la partie de l'Histoire de l'Académie , dont M. l'Abbé d'Olivet est Auteur. Quoique cette Histoire se termine à l'année 1700 , & que M. Huet ne soit mort qu'en 1721 , M. l'Abbé d'Olivet, son disciple, son admirateur, & son ami, a cru devoir payer ce tribut à sa mémoire , & nous a dispensés, comme il vient de faire pour l'Abbé Genest ,

V v

d'un éloge dont il s'est acquitté mieux que nous. Néanmoins, en rendant avec ce grave Historien toute la justice possible au savoir & aux travaux de M. Huet, nous ne le placerons pas comme lui sur la même ligne que ces redoutables admirateurs de l'Antiquité, qui par leur nom seul ont si puissamment combattu pour elle. Le partisan déclaré de Chapelain (1) n'étoit pas trop digne d'admirer Homere, & moins encore d'être mis au nombre de ses illustres Panégyristes.

Parmi les portraits qui se trouvent à la fin des *Mémoires de Mademoiselle*, & qui ne sont pas de cette Princesse, on trouve le portrait suivant de M. Huet, adressé à lui-même. » Je crains » que la capacité que vous avez pour » les grandes choses ne vous donne de » l'inapplication & même de l'incapa- » cité pour les petites, qui sont néan- » moins de l'exakte bienséance du » monde; ce qui est un défaut nuisi- » ble, en ce que la plupart des per- » sonnes ne jugeant que sur l'extérieur, » cela empêche, quand le vrai mérite

(1) Voyez la page 51 du Recueil intitulé *Huetiana*, dont nous parlerons plus bas.

» n'est pas tout-à-fait poli, qu'il ne paroisse ce qu'il est. Vous n'êtes pour-
 » tant pas incivil, mais votre civilité
 » manque un peu de politesse «.

Nous ignorons jusqu'à quel point ce portrait étoit ressemblant ; nous dirons seulement, & on s'en appercevra bien au style, qu'il étoit fait par une femme, mais par une femme d'esprit, c'est-à-dire, par un excellent juge des qualités sociales qu'on pouvoit désirer dans l'Evêque d'Avranches. M. l'Abbé d'Olivet nous assure cependant que dans sa première jeunesse, M. Huet, tout livré qu'il étoit à l'étude, cherchoit beaucoup à plaire, & à porter dans la Société tous les agrémens dont il étoit capable. Une assiduité de plus de soixante ans dans son cabinet, lui fit perdre sans doute, ou l'empêcha d'acquérir cette fleur d'urbanité que le commerce seul du monde peut donner aux Gens de Lettres, à laquelle le mérite ne sauroit suppléer, mais qui en récompense a tenu lieu de mérite à quelques-uns d'eux.

Il ne paroît pas que M. Huet eût renoncé, même dans sa vieillesse, à un certain ton de galanterie avec les

femmes, dont apparemment il avoit pris dans sa jeunesse l'habitude & le langage. Nous avons vu une espece de lettre d'amour (sans doute purement intellectuel & platonique), qu'il écrivoit à une femme de qualité, & qui n'est ni un chef-d'œuvre de goût, ni un chef-d'œuvre de sévérité chrétienne. Ce qui paroîtra plus extraordinaire encore (nous demandons grace pour cette observation minutieuse, mais non pas indifférente), c'est qu'au haut de ce billet peu épiscopal, on voit la petite croix que les personnes pieuses ont coutume de mettre à la tête de leurs lettres. M. Huet, quoique lié d'amitié avec les Jésuites, pensoit-il, contre la doctrine tant reprochée à ces Peres, qu'il étoit indispensable de rapporter à Dieu toutes ses actions de quelque nature qu'elles soient; & avoit-il intention de lui rapporter même cette production galante, quoiqu'elle en fût si peu susceptible (1) ?

On nous a communiqué un volume de lettres manuscrites de notre savant Académicien, qui le font mieux con-

(1) Voyez la Note (a).

noître que ne le pourroit un long article. L'extrait que nous allons en donner servira de supplément, & quelquefois peut-être de correctif à l'éloge dont M. l'Abbé d'Olivet a honoré ses mânes.

La plupart de ces lettres sont adressées au Pere Martin, Cordelier à Caen, inconnu dans la Littérature, mais estimé sans doute de l'Evêque d'Avranches.

L'ardeur de M. Huet pour l'étude, ardeur qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie, se montre dans une de ses lettres qu'il écrivoit à l'âge de quatre-vingts ans.

» J'ai eu quelque indisposition (en
» 1707) qui m'a paru légère, quoi-
» qu'elle n'ait pas paru telle à mes
» amis. J'ai pris cette attaque pour le
» premier son de Complies. Ce sont
» des avertissemens de la miséricorde
» de Dieu, de tenir mes comptes prêts.
» Cela m'a servi de prétexte pour ne
» point sortir, mais non pour ne point
» étudier «.

Il se plaint beaucoup de la noire médifance & de la lâche ingratitude de ses compatriotes. Il s'en console par

l'exemple de Cujas & de plusieurs autres hommes célèbres, que leur Patrie n'a pas mieux traités.

» On est, dit-il, fort envieux dans
 » notre pays : *Non est Propheta sine*
 » *honore nisi in Patriâ suâ. Ego Dæ-*
 » *monium non habeo, sed honorifico*
 » *patrem meum & vos inhonorastis*
 » *me* (1).

» Pendant les trois derniers jours
 » que je passai à Caen, il me revint
 » de plusieurs endroits que mon Ou-
 » vrage (*des Origines de Caen*) avoit
 » reçu beaucoup de contradictions ;
 » qu'il n'y avoit pas même de Péda-
 » gogue ni de Régent à l'Université,
 » pas de fainéant, de batteur de pavé,
 » & de débiteur de fausses nouvelles
 » aux carrefours, qui ne se donnassent la
 » licence d'y exercer leur indolence &
 » maligne critique ; jusqu'à dire que je
 » n'y parle pas françois, & reprendre
 » quelques termes dont je me suis servi.
 » J'ai donc bien peu profité pendant

(1) *Nul Prophete n'est privé d'honneur que dans sa Patrie Je ne suis point possédé du Démon, mais j'honore mon pere & vous me déshonorez.*

» quarante ans que j'ai passés à la source
 » de la pureté de la Langue, & pen-
 » dant trente ans que j'ai fréquenté
 » l'Académie, si j'ai besoin de venir
 » l'apprendre à Caen des nigauds de
 » la rue de Giole, du Vaugueux, & du
 » Bourg-l'Abbé. Ce qui m'a attiré le
 » plus de plaintes, c'est le chapitre des
 » éloges. La plupart de ceux qui y
 » ont intérêt ne savent pas l'obligation
 » qu'ils m'ont, & de ce que j'ai dit,
 » & de ce que je n'ai pas dit. Mais
 » aucun de ces gens-là fait-il ce que
 » c'est qu'un éloge, & cē que c'est
 » qu'Histoire ? Il est donc vrai, &
 » je l'éprouve, que *pro captu Lec-*
 » *toris habent sua fata Libelli* (1),
 » & je puis bien m'appliquer sans trop
 » de vanité ce passage d'un Ancien :

*At mihi quod vivo detraxeris invida turba ,
 Post obitum duplici favore reddet honos* (2).

» Je me fais aussi fort bon gré d'avoir
 » dit de moi-même « :

(1) La destinée des Livres dépend de l'intelligence du Lecteur.

(2) On me rendra avec usure, après ma mort, les honneurs qu'une multitude envieuse m'aura refusés de mon vivant.

*Livor edax in me vanis incurris habenis ,
 Melpomene cedro nomina nostra linet ,
 Meque suis eddet laudatrix Gallia fastis ;
 Illum post cineres spondet Apollo diem (1).*

Quoique mécontent de sa Patrie , il prenoit cependant beaucoup d'intérêt au progrès que les Lettres y auroient pu faire.

» J'ai lu avec plaisir l'agréable invitation aux beaux esprits de Caen ,
 » de retabli'r l'Académie ; j'en apprendrai volontiers le renouvellement. La
 » lecture de la Gazette fut la première occupation de cette Académie municipale ; mais depuis , & la Gazette &
 » les nouvelles en furent bannies : on peut compter trois Académies de
 » Caen ; l'ancienne où l'on m'avoit donné une place ; la seconde , que
 » M. de Segrais recueillit chez lui ; la troisième sera donc celle-ci , à qui je
 » souhaite honneur & savoir .

Cette dernière phrase est d'un hom-

(1) *L'envie se déchaîne pour me dévorer ;
 Melpomene gravera mon nom sur le cedre , & la France me nommera avec éloges dans ses fastes ; c'est le sort qu'Apollon promet à ma cendre.*

me qui ne paroît pas trop sûr que ses vœux soient exaucés.

Il ne souffroit guere plus patiemment les attaques des autres Ecrivains, que les satires de ses compatriotes.

» Un Ecclésiastique a fait depuis
 » deux ans un Ouvrage , par lequel il
 » interdit à tous les Théologiens , &
 » presque à tous les Chrétiens, l'étude
 » des Lettres profanes , & il m'attaque
 » personnellement avec beaucoup d'in-
 » jures, de ce que, dans mes *Questions*
 » *Alnetanes*, j'ai avancé que les Païens
 » ne devoient pas refuser leur créance
 » au Myſtere de l'Incarnation de No-
 » tre - Seigneur , & à l'enfantement
 » d'une Vierge, eux qui ont fait un
 » point de leur Religion de la naiſſance
 » de Perſée , fils de Danaé , & de Ju-
 » piter changé en or. Il traite cette
 » comparaifon d'impiété & de ſacrilège
 » qui fait horreur à penſer. Mais mal-
 » heureuſement pour lui, S. Juſtin ,
 » Martyr , avoit dit en deux endroits
 » la même choſe avant moi , & ces
 » fortes de comparaifons & de raiſon-
 » nemens ſont ordinaires aux anciens
 » Peres de l'Egliſe , lorsqu'ils combat-
 » tent les Païens «.

S'il n'aimoit pas la critique , il n'aimoit guere mieux les éloges en face.

» J'avois été invité aux harangues
» de l'ouverture des Classes des Jésuites. J'en vois la raison dans ce
» que vous m'écrivez ; si je l'avois
» sue , j'aurois encore refusé bien plus
» fortement de m'y trouver. J'avois
» défendu très-expressément à Avran-
» ches aux Prédicateurs de me faire
» jamais d'éloges «.

M. Huet aimoit les Jésuites , mais seulement comme Gens de Lettres ; car il s'occupoit peu (& avec beaucoup de raison) de leurs querelles théologiques , qui alors agitoient si violemment toute l'Eglise de France. Cependant la liaison de M. Huet avec eux lui rendoit peu favorables tous les ennemis de la Société.

» S'il me tombe entre les mains quel-
» qu'un de ces Ecrits qu'on débite sur
» le cas de conscience (1) des Doc-
» teurs , je vous en ferai part volontiers.
» Mais ma demeure chez les Jésuites

(1) Ce cas de conscience , proposé à la Sorbonne , avoit pour objet la signature du formulaire.

» me rend fort suspect, & empêche
 » qu'on s'adresse à moi. Ces conten-
 » tions m'ont fait perdre le P. Alexan-
 » dre, qui étoit autrefois de mes meil-
 » leurs amis «.

Mais quoiqu'il prît assez peu de part
 aux querelles du Jansénisme, il en
 prenoit beaucoup aux intérêts & à
 l'honneur de la catholicité.

» Je ne veux pas différer de répon-
 » dre à la priere que vous me faites de
 » vous dire mon sentiment sur les por-
 » traits de nos illustres compatriotes
 » Huguenots, que vous voulez mettre
 » dans votre Bibliothèque. Si l'on y
 » voyoit quelques Ministres & quel-
 » ques Huguenots célèbres par leur
 » savoir, comme qui diroit MM. Bo-
 » chart, du Bosc, & Gretemesnil,
 » faisant figure vis-à-vis des Catholi-
 » ques, cela ne manqueroit pas de
 » choquer les Spectateurs «.

Une de ces lettres, & plus encore
 une piece de Santeuil, nous apprend
 le fâcheux désastre arrivé à la nom-
 breuse Bibliothèque que le Prélat avoit
 formée. La maison qui la renfermoit
 étoit placée au fauxbourg Saint-Jac-
 ques sur des carrieres qui s'entr'ouvri-

rent ; une partie de la Bibliothèque fut consumée ou perdue. M. Huet en donna les débris aux Jésuites de la Maison professe , chez lesquels il se retira pour y passer le reste de ses jours. Santeuil peint dans sa piece les mauvais auteurs engloutis au fond de l'abîme , sans espoir d'en sortir jamais , tandis que les bons écrivains , parmi lesquels il a eu soin de placer beaucoup de Jésuites , sortent au contraire de ce gouffre avec plus d'éclat & de gloire pour augmenter les trésors littéraires de la Société.

M. Huet avoit laissé sa Bibliothèque aux Jésuites , *afin qu'elle ne fût pas dispersée*. Le pere qui en mourant laissa une pension à son fils Jésuite , *en cas que la Société fût détruite un jour* , se montra plus prévoyant dans l'avenir.

Dans ces mêmes lettres , M. Huet porte son jugement sur quelques Ouvrages , soit imprimés , soit manuscrits.

» J'ai ouï parler de cette *Histoire*
 » *des Flagellans* (de l'Abbé Boileau).
 » On m'a fait un si sale rapport des
 » saletés qui y sont , que je n'ai point
 » voulu la voir. On s'étonne qu'un

» Ecclésiastique ait voulu remuer ces
 » ordures, & plus encoré qu'il y ait
 » des Docteurs qui l'ayent approuvé.

» Vous me mandez que vous faites
 » l'apologie de M. de Fontenelle con-
 » tre le P. Baltus. Fontenelle & Van-
 » dale (dont Fontenelle n'a fait qu'a-
 » bréger & orner l'Ouvrage sur les
 » Oracles) sont attaqués si vivement
 » par le P. Baltus, qu'il leur sera dif-
 » ficile de répondre ». Vivement ,
 cela n'est que trop vrai , mais non pas
 assurément de maniere que *la réponse*
eût été difficile. Fontenelle l'avoit faite
 en deux lignes, qui couvrent de ridi-
 cule tout le pieux verbiage du Pere
 Baltus (1).

Ce jugement sur *les Oracles* de Fon-
 tenelle, prouve que le savant Evêque
 d'Avranches étoit bien plus érudit que
 philosophe ; M. l'Abbé d'Olivet, qui
 paroît avoir cru aux *Oracles* de M.
 Huet en tout genre, plus que Fonte-
 nelle à ceux du Paganisme, a publié,
 après la mort de ce Prélat, un *Hue-*
tiana qu'il avoit laissé manuscrit, &

(1) Voyez, dans le premier volume, l'Eloge
 de la Motte, page 274.

dont plusieurs articles ne donnent pas non plus une grande idée de la Philosophie du Prélat, de sa Logique, ni même de la justesse de son goût dans les jugemens littéraires. On y verra qu'il fait assez peu de cas de Montagne, de la Rochefoucauld, de Tacite; mais qu'en revanche il estime beaucoup la Pucelle de Chapelain, & regrette fort que les douze derniers Chants ne soient pas imprimés, regret que personne ne sera tenté de partager avec lui (1).

Dans ce même *Huetiana*, où l'Evêque d'Avranches prodigue tant d'éloges à Chapelain, il critique ces beaux vers de Virgile que tout le monde fait par cœur :

Qualis populeæ mœrens Philomela sub umbrâ

. *At illa*

Flet noctem, &c.

» Le Poëte, dit-il, fait chanter d'a-
 » bord le rossignol à l'ombre d'un peu-
 » plier, & incontinent après, ce chant
 » est un chant nocturne, *flet noctem*.
 » Comment peuvent se rencontrer en-

(1) Voyez la Note (b).

» semble la nuit , & l'ombre d'un peu-
 » plier « ? M. Huet auroit dû voir que
 Virgile , pour exprimer la douleur du
 rossignol , lui fait *continuer* tout le long
 de la nuit (*integrat*) les sons plaintifs
 qu'il a poussés durant le jour.

Dans une autre remarque , l'Auteur
 examine quelle est la posture la plus
 naturelle à l'homme , *d'être debout* ,
d'être assis , *d'être couché* , ou *de mar-*
cher ; & , après avoir discuté les in-
 convéniens qu'il y auroit pour nous à
 nous tenir *continuellement* dans l'une
 de ces postures , il conclut que l'état
 naturel à l'homme est de les prendre
successivement. Etoit-ce la peine d'écrire
 de pareil'es puérilités , & sur-tout de
 les rendre publiques ?

Un article plus singulier encore est
 celui où M. Huet veut montrer *la va-*
rité de l'espérance qui est ordinaire
aux hommes de l'établissement de leur
famille , & de la perpétuité de leur nom
après leur mort : il le prouve par des rai-
 sonnemens scholastiques sur les *relations* ;
 d'où il résulte , selon lui , qu'après la
 mort du pere , la *relation* du pere au
 fils n'existe plus. Il faut voir dans l'Ou-
 vrage même cette étrange métaphysique.

Nous ne parlerons plus que des raisonnemens qu'il fait encore pour rejeter le sublime qu'on a trouvé dans le *fiat lux* de l'Ecriture , & dans quelques autres passages qui , selon lui , ne sont pas sublimes , parce que l'expression en est simple : devoit-il ignorer que le vrai sublime est celui qui joint à la grandeur de l'idée la simplicité de l'expression ?

Il semble qu'un écrivain qui raisonnoit de la sorte n'étoit pas en droit de traiter avec tant de dénigrement la Philosophie de Descartes , proscrire à la vérité par notre siècle , mais faite pour être accueillie par le siècle précédent , qui n'avoit rien à y opposer que les ténèbres & la barbarie du péripatétisme , jusqu'au moment où Newton est venu nous dévoiler le vrai système de l'Univers. L'Evêque d'Avranches ne se contenta pas d'attaquer ouvertement cette Philosophie dans son Ouvrage intitulé *Censura Philosophiæ Cartesianæ* ; il voulut encore , pour lui porter à son aise des coups plus violens , prendre le masque de l'anonyme dans un Livre qu'il intitula , *Nouveaux Mémoires pour l'Histoire du Cartésianisme* ,
ouvrage

ouvrage assez peu connu , & qui ne mérite guere de l'être. C'est une es-
pece de dialogue entre Descartes & un
de ses amis , où le Philosophe raconte
naïvement tous les malheurs qu'il a
essuyés , & dit à cette occasion autant
de sottises que le Jésuite des Provin-
ciales. Mais l'Evêque d'Avranches a
eu beau faire : on ne réussit point à
rendre ridicule un homme tel que
Descartes ; & s'il falloit absolument
que dans cette occasion le ridicule restât
à quelqu'un (nous le disons avec re-
gret) , ce ne seroit pas à lui. La Phi-
losophie de ce grand homme est mau-
vaise sans doute ; mais il a fallu bien
du temps pour le prouver ; & le sa-
vant Prélat , très-estimable d'ailleurs ,
n'étoit fait ni pour combattre cette
Philosophie , ni sur tout pour s'en mo-
quer. On prétend que M. Huet étoit
jaloux de Descartes : nous ne voyons
pas de quel droit ; qu'a de commun
l'érudition avec la Philosophie ? Ce
qu'on peut au moins présumer , c'est
que , si le Prélat a été jaloux du phi-
losophe , il n'y a pas d'apparence que
le philosophe lui eût rendu la pareille ;
car on voit par ses lettres , que sem-

b'able sur ce point au P. Mallebranche son disciple , il n'honoroit pas l'érudition d'une estime bien profonde.

Si nous en croyons Madame de Sévigné , M. Huet ne se déclara si ouvertement contre la Philosophie de Descartes , que pour faire sa cour à M. de Montausier. Par où cette philosophie avoit-elle pu déplaire au courtisan misanthrope ? C'est ce qu'il est difficile de deviner , & très-peu important de savoir.

Quoi qu'il en soit , si ce chétif *Huetiana* n'inspire pas une grande estime pour la Philosophie & pour le goût de l'Auteur , il en donne beaucoup pour son ame honnête & reconnoissante. Dans un article de cet Ouvrage , M. Huet rend à la mémoire de son pere , de sa mere , & de ses sœurs , un hommage dicté par la tendresse la plus touchante & la plus vraie ; ce sentiment respectable & intéressant demande grace (& doit l'obtenir) pour quelques raisonnemens foibles & quelques jugemens hasardés.

Ajoutons , pour rendre à M. Huet toute la justice qui lui est due , qu'on lit à la fin de ce recueil quelques pieces

de vers latins composées par ce Prélat à l'âge de quatre-vingts ans, & qui, pour la pureté & l'élégance du style, semblent pouvoir le disputer, nous ne dirons pas aux Tibulles & aux Horaces, mais aux plus renommés des Poëtes Latins modernes.

Si les fragmens de lettres qu'on vient de lire n'ont pas intéressé beaucoup nos Lecteurs, en voici une qui aura peut être un meilleur effet. Elle prouvera que notre Académicien, pour l'ordinaire peu philosophe dans sa vaste Littérature, l'a pourtant été quelquefois. Le docte Samuel Bochart & quelques autres érudits avoient cru prouver, ou même *démontrer* (car c'étoit leur expression) la conformité de la Fable avec l'Histoire sainte, par la ressemblance des noms, dont ils cherchoient l'étymologie dans les Langues Orientales. M. Huet soutint contre ces redoutables adversaires, que la preuve tirée de la prétendue ressemblance des noms étoit bien foible & bien précaire.

» Le véritable usage de la connoissance des Langues étant perdu, écrit-il à Bochart, l'abus y a succédé. On s'en est servi pour étymologiser; &

» comme si la Langue Hébraïque étoit
» la seule & unique racine de toutes
» les Langues, & que dans la con-
» fusion de Babel Dieu n'en eût pas
» produit un très-grand nombre (que
» la plupart font monter jusqu'à 70,
» toutes différentes de celle-là), on
» veut pourtant trouver dans l'Hébreu
» la source de tous les mots & de toutes
» les Langues, pour barbares & étran-
» ges qu'elles puissent être. En con-
» séquence de l'origine de ces Lan-
» gués, on y cherche aussi celles des
» Nations qui les parlent. Se présente-
» t-il un nom de quelque Roi d'Ecosse
» ou de Norwege? on se met aux
» champs avec ses conjectures; on en
» va chercher l'origine dans la Palesti-
» tine. A-t-on de la peine à l'y ren-
» contrer? on passe en Babylone. Ne
» s'y trouve-t-il point? l'Arabie n'est
» pas loin; & en un besoin même
» on passeroit jusqu'en Ethiopie, plu-
» tôt que de se trouver court d'éty-
» mologies: & l'on bat tant de pays,
» qu'il est impossible enfin qu'on ne
» trouve un mot qui ait quelque con-
» venance de lettres & de son, avec
» celui dont on cherche l'origine;

» comme si le son des mots n'étoit pas
 » comme le son des cloches , à qui
 » l'on fait dire tout ce qu'on veut. Si
 » dans le mot que l'on prétend origi-
 » nal , on ne trouve que la moitié des
 » lettres du dérivé , on y trouve l'au-
 » tre par des exemples de changemens
 » de lettres ; & comme ces permuta-
 » tions sont très - fréquentes , & qu'il
 » n'y a guere de lettres qui ne soit
 » changée en quelque autre , on y trouve
 » à la fin son compte.

» Par cet art , on trouve dans l'Hé-
 » breu ou dans ses dialectes , l'origine
 » des noms du Roi Artus & de tous
 » les Chevaliers de la Table ronde , de
 » Charlemagne , & des douze Pairs de
 » France , & même. en un besoin , de
 » tous les Incas du Pérou. Par cet art ,
 » un Allemand que j'ai connu , prou-
 » voit que Priam avoit été le même
 » qu'Abraham , & Æneas le même que
 » Jonas ; & promettoit de mettre au
 » jour un beau Livre , pour montrer que
 » toutes les Langues qu'on parle depuis
 » l'Espagne jusqu'à la Chine , sont sor-
 » ties d'une seule & même origine.

» Il y a quelque temps qu'une inf-
 » cription trouvée en Bourgogne , où

» l'on lisoit le nom d'un Roi du pays ;
» vous ayant été proposée , vous ne
» balançâtes pas de chercher ce mot
» dans la Langue arabe , & ne man-
» quâtes pas de l'y trouver ».

Il est fâcheux qu'après avoir si bien raisonné sur les mauvaises preuves qu'on a tirées de la ressemblance des noms pour établir la conformité de la Fable avec l'Histoire sacrée , M. Huet ait cru voir des preuves bien plus solides de cette conformité dans la prétendue ressemblance des événemens & des usages ; ressemblance où tant d'autres Savans ont trouvé des difficultés insurmontables. Aussi la *Démonstration évangélique* du docte Prélat , fondée en grande partie sur cette ressemblance , n'a pas fait grande fortune ; & il est heureux pour la Religion , que tout ce détail d'érudition rabbinique ne soit pas nécessaire à la conviction d'un Chrétien , comme il est heureux pour la morale que tout le fatras de la morale scholastique ne soit pas nécessaire pour former un honnête homme. Dieu parle au cœur de ses élus , & la Nature à celle de l'homme de bien. Voilà de meilleures leçons pour nous

tendre croyans & vertueux, que toute l'érudition Orientale, & tout le jargon des Ecoles (1).

NOTES sur l'article de M. HUET.

(a) **L**À piece singuliere dont il s'agit, est écrite toute entiere de la main de l'Evêque d'Avranches, &, ce qui en assure encore plus l'authenticité, datée de son Abbaye d'Aulnay, le 9 Septembre 1707. Ceux de nos Lecteurs qui pourroient nous soupçonner d'exagération, voudront bien nous permettre d'en rapporter quelques passages.

Il paroît que le nom *du Sorton* qui se trouve dans cette lettre, est le nom de société ou de galanterie qu'avoit pris M. Huet pour la personne à laquelle il écrit.

» Du Sorton n'est point un ingrat,
 » chere ame de mon ame; & quand il
 » le seroit, vous ne vous êtes pas mise
 » en droit par vos faveurs de lui re-

(1) Voyez la Note (c).

» procher son ingratitude. Si vous
» comptez pour une grande grace ,
» une pensée passagere de lui écrire ,
» je vois que vous voulez être servie
» à peu de frais ; & si , après avoir re-
» jeté cette pensée , vous demandez
» encore des remerciemens , c'est vou-
» loir que je me tienne encore trop
» heureux d'avoir été rebuté.... Vous
» voulez que pour cette tendresse alam-
» biquée que vous proposez , ne met-
» tant rien en jeu de votre part , on
» vous fasse des sacrifices sans réserve....
» Quel sacrifice m'offrez-vous en re-
» vanche ? Vous voulez , dites-vous ,
» du Sorton entier , en esprit & en
» ame , & vous l'abandonnez en chair
» & en os à qui en voudra. Ce par-
» tage ne me paroît pas aisé.... M. le
» Cardinal votre oncle , que j'honore
» plus que quatre Papes & que j'aime
» plus que ma vie , vous dira quand
» vous voudrez un rondeau de Marot
» qui finit ainsi « :

Quant à son cœur , il est en ma cordelle ,
Et son mari n'a sinon le corps d'elle ;
Mais toutefois quand il voudra changer ,
Prenez le cœur , & pour le soulager
J'aurai pour moi le gent corps de la belle.

(b) Ces douze derniers Chants de la Pucelle sont déposés, ou, si l'on veut, enterrés à la Bibliothèque du Roi, dans un manuscrit corrigé, nous dit-on, de la propre main de l'Auteur. On ne nous apprend pas si les corrections y sont nombreuses; nous craignons bien qu'elles n'y soient légères & clair-semées. Personne, que nous sachions, ne prend plus aucun intérêt à ces enfans posthumes & morts-nés, & nous ne croyons pas qu'aucun Homme de Lettres soit tenté d'aller troubler le repos dont ils jouissent dans leur tombeau.

Le docte Huet n'étoit pas le seul des Littérateurs de son temps qui fût pénétré d'admiration pour la Pucelle de Chapelain. Le foible & naïfce Versificateur Godeau, contre qui je ne fais quel Jésuite avoit fait une Pièce intitulée : *Godellus utrum Poeta?* (*Godeau est-il Poète?*) affichoit le même enthousiasme. Un de ses amis, à qui ses vers flasques & languissans avoient sans doute le bonheur de plaire, lui ayant conseillé de faire un Poëme épique, il répondit par un *rebus* digne du mauvais goût de ce temps-là; que, pour

emboucher la trompette, *l'Évêque devoit céder la place au Chapelain.*

On prétend que Fléchier lui-même n'étoit pas trop éloigné de partager avec ces deux Prélats une si étrange estime. Il faut croire au moins, pour l'honneur de son goût, que le suffrage qu'il accordoit à la Pucelle n'étoit pas, à beaucoup près, sans restriction & sans bornes. Le passage suivant d'une de ses lettres semble en fournir la preuve, & peut-être même justifie tout-à-fait sa mémoire d'une si fâcheuse imputation. *Autrefois, dit-il, nous avons fait ensemble, M. Chapelain & moi, quelques lectures de son Poëme, les unes trop peu, les autres trop réjouissantes.* Cette maniere d'apprécier un Poëme épique a plus le ton de l'épigramme que de l'éloge.

(c) En joignant cet article sur M. Huet à l'éloge qu'on lui a consacré dans l'Histoire de l'Académie, & en tempérant, pour ainsi dire, l'un par l'autre, le Lecteur sera en état d'apprécier le compliment qu'un mauvais Poëte fit à l'Académie Françoisse en l'année 1712, où le docte Prélat

penfa lui être enlevé par une maladie dangereuse ; la piece finissoit par ce vers :

Pour vous rendre un Huet , il vous faut dix illustres.

Nous n'avons pas ouï dire qu'on ait proposé une pareille ressource à l'Académie après la mort de Corneille, de Bossuet , de Despréaux , & de Racine , quoiqu'assurément dix infatigables érudits , & de plus poètes Latins , tels que l'Evêque d'Avranches , ne pussent pas la dédommager d'un seul de ces grands Hommes.







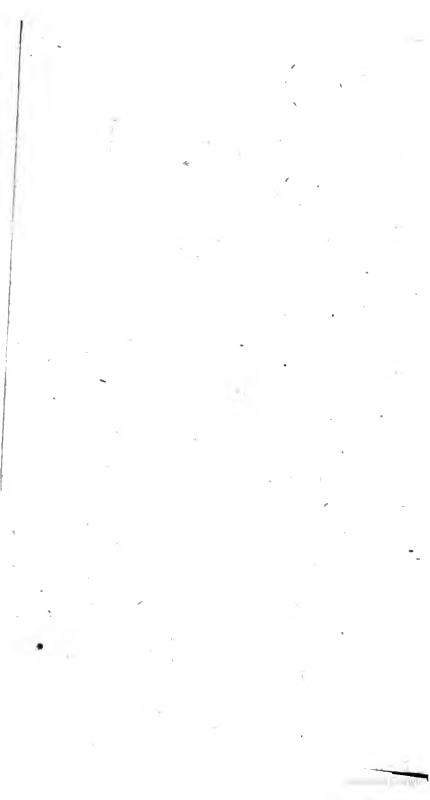
M A R C - R E N É
DE VOYER DE PAULMY
D'ARGENSON,

GARDE DES SCEAUX,

*Né à Venise le 4 Novembre 1652 ;
reçu à la place de JEAN D'ESTRÉES,
Abbé de Saint-Claude , en 1718 ;
mort le 8 Mai 1721 (1).*

(1) Voyez son Éloge dans l'Histoire de
l'Académie des Sciences.







A N D R É
D A C I E R ,

*Garde des Livres du Cabinet du Roi ;
né à Castres le 6 Avril 1651 ; reçu
à la place de FRANÇOIS DE HAR-
LAY , Archevêque de Paris , le 9
Décembre 1695 ; élu Secrétaire de
l'Académie à la place de FRAN-
ÇOIS REGNIER DESMARAIS , le 9
Novembre 1713 ; mort le 18 Sep-
tembre 1722 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.







GUILLAUME
- MASSIEU,

*Professeur Royal en Langue Grecque;
né à Caen, le 13 Avril 1665; reçu
à la place de JULES DE CLÉREM-
BAULT, le 29 Décembre 1714; mort
le 26. Septembre 1722 (1).*

(1) Voyez son Eloge dans l'Histoire de
l'Académie des Belles-Lettres.







LOUIS
DE COURCILLON
DE DANGEAU,

ABBÉ DE FONTAINE-DANIEL,

NÉ en 1643 ; reçu à la place de CHARLES COTIN , le 26 Février 1682 ; mort le premier Janvier 1723 (1).

NOTES
SUR L'ÉLOGE DE DANGEAU.

NOTE I, *relative à la page 179, sur les Princes soi-disant amateurs des Lettres.*

LES Princes qui ont laissé approcher de leur trône les hommes à talents,

(1) Voyez son Eloge dans le premier Vol.

n'ont pas toujours été pour eux des *Louis XIV*, des *Augustes*, & des *Frédéric*s. On pourroit nommer plus d'un Philosophe qui a passé sa vie auprès d'un Monarque sans y jouir de la considération qu'il méritoit. L'Empereur Rodolphe, le seul Prince de la Maison d'Autriche qui ait montré quelque amour pour les Lettres, & qu'on a tant loué de son goût pour l'Astronomie, n'estimoit cette Science que parce qu'il la regardoit comme la base des prédictions astrologiques, & n'avoit appelé Kepler à sa Cour, que dans l'espérance de trouver en lui un profond Astrologue. Il demanda sérieusement à ce grand Homme, quel événement étoit annoncé par une nouvelle étoile qui venoit de paroître. L'illustre Astronome fut obligé de faire des *Almanachs* à prédictions, pour ne pas perdre la faveur du Prince, & pour toucher ses appointemens qui étoient très-mal payés, mais sur-tout pour se procurer quelque subsistance par le débit de ces Almanachs. Cette ressource, disoit-il, est encore plus honnête que le métier de mendiant ; heureux si je puis sauver l'honneur de Sa Majesté Im-

périale en ne mourant pas de faim à sa Cour & sous ses yeux (1).

Nous devons avouer que notre bon Henri IV, le meilleur de tous nos Rois, mais plus guerrier que savant, n'honoroit pas les gens de Lettres d'un grand accueil. Le savant Joseph Scaliger, ayant été appelé par les Hollandois pour être Professeur chez eux, alla prendre congé de ce Prince, qui, sans lui témoigner aucun regret de le perdre, se contenta de lui dire : Eh bien, *M. de Lescale* (c'étoit le vrai nom de Scaliger), *les Hollandois vous désirent & vous font une grosse pension, j'en suis bien aise.* On fait d'ailleurs que ce Prince détestoit la lecture, & qu'un jour Dupleffis-Mornai eut le courage de lui en faire un reproche. Mais il fut bon, il aima son Peuple, & cette qualité doit faire excuser un Roi de n'avoir pas aimé les

(1) *Calendarium cum prognostico scripsi, quod paulò honestius est quam mendicare; nisi quòd sic honori Caesaris parçitur, qui me in solidum deserit, & per ipsius mandata cameralia, quamvis crebra & recentia, mihi fame perire liceat.*

Lettres. On pourroit compter bien d'autres Souverains , dont les gens de Lettres ont encore eu moins à se louer. Témoin (pour ne citer qu'un seul exemple) le savant & pauvre Théodore de Gaza , qui , ayant dédié à Sixte IV sa traduction du Livre d'Aristote sur les animaux , en reçut pour tout remerciement le prix de la reliure , que ce Pape lui fit rendre.

NOTE II, *relative à la page 183 , sur le Journal que M. l'Abbé de DANGEAU présentoit tous les ans à Louis XIV.*

CE Journal curieux des graces annuelles accordées par le Roi à ses Courtisans , étoit distribué en *graces ecclésiastiques , bienfaits militaires , bienfaits pour la Robe , bienfaits pour la Marine*. L'Auteur y ajoutoit même les graces accordées par le Roi aux étrangers , avec une courte notice sur ceux qui les avoient obtenues. Ce petit volume , qu'il donnoit pour étrennes à Louis XIV , écrit de la meilleure

main qu'il pût trouver, étoit orné de vignettes gravées par Edelinck; il en coutoit à M. l'Abbé de Dangeau 300 l. tous les ans, pour se faire tous les ans plus de cent ennemis. Aussi cherchoient-ils à se venger, même par les plus petits moyens, en tâchant de rendre ridicule le goût de M. l'Abbé de Dangeau pour la Grammaire. Ils répétoient avec une charitable complaisance cette chanson faite contre lui.

Je suis les Dangeaux à la piste,
J'arrange au cordeau chaque mot,
Je sens que je deviens puriste,
Je pourrois bien n'être qu'un sot.

L'injure étoit si grossière, & M. l'Abbé de Dangeau étoit si loin d'être un *sot*, que nous croyons, en rapportant cette mauvaise épigramme, montrer uniquement la *sottise* de ses détracteurs.



NOTE III, relative aux pages 189 & suiv. sur les *Essais de Grammaire* de M. l'Abbé de DANGEAU.

CES *Essais de Grammaire* ont été rassemblés par M. l'Abbé d'Olivet dans un Recueil qu'il a intitulé, *Opuscules sur la Langue Française* (1). Aux cinq voyelles connues *a, e, i, o, u*, M. l'Abbé de Dangeau ajoute les prétendues diphtongues *ou, eu, au*, qui sont des véritables voyelles, l'*e* ouvert, comme dans *cyprès*, l'*e* muet, & les voyelles nazales *an, en, in, on, un*, ce qui fait en tout quinze voyelles. M. Duclos, qui adopte ce catalogue de voyelles dans ses *Remarques sur la Grammaire de Port-Royal*, y fait quelques additions & quelques retranchemens. Il distingue l'*a* en deux, l'*a* long, comme dans *mâtin* (*molossus*), & l'*a* bref, comme dans *matin* (*mane*);

(1) Cette remarque étant purement grammaticale, ceux qu'elle ennuieroit pourront la passer.

il distingue de plus l'*e* ouvert long, comme dans *tête*, & l'*e* ouvert bref, comme dans *tette*; & il y ajoute l'*e* fermé comme dans *bonté*: il distingue aussi deux *o*, l'*o* long de *côte*; & l'*o* bref de *cotte*; l'*eu* long de *jeûne*, & l'*eu* bref de *jeune*. Il supprime la voyelle *au* qui n'est que l'*o* long; & retranche aussi des voyelles nazales l'*in* qui n'a réellement que le son de l'*en*, *in* dans *ingrat* ne se prononçant pas autrement que la dernière de *bien*. Moyennant ces additions & ces retranchemens, M. Duclos compte dix-sept voyelles au lieu des quinze de M. l'Abbé de Dangeau. Mais est-il nécessaire de compter l'*a* long & l'*a* bref, ainsi que l'*o* long & l'*o* bref, pour deux voyelles différentes? Il semble que ce n'est que la même voyelle différemment modifiée. En ce cas, les dix-sept voyelles de M. Duclos ne seroient plus qu'au nombre de quinze, comme celles de M. l'Abbé de Dangeau, mais ne seroient pas toutes exactement les mêmes. Ce seroit *a*, *i*, *o*, *u*, *eu* long, *eu* bref, *ou*, *an*, *en*, *on*, *un*, *e* ouvert long, *e* ouvert bref, *e* fermé, *e* muet. On a distingué l'*eu*

long & l'*eu* bref, parce qu'il semble que le son de ces deux *eu* est bien plus différent que celui de l'*o* long & de l'*o* bref, ainsi que de l'*a* long & de l'*a* bref.

A l'égard des consonnes, M. l'Abbé de Dangeau en compte dix-neuf, savoir ; *b*, *d*, *f*, *g*, qu'il prononce comme dans la première de *gager*, *j* qu'il prononce comme dans la première de *jeu*, *h*, qui n'est qu'une aspiration, *k*, *l*, *m*, *n*, *p* (il retranche *q*, qui n'a, selon lui, que le son du *k*), *r*, *s*, *t*, *v* (qu'il prononce comme dans *voir*) *z* ; il y ajoute *ll* mouillée, & *ñ* ou *gn*, comme dans *régner* ; enfin le *ch*, comme dans *chant*, qu'il représente par un *c* simple, le son du *c* dans *ce*, étant représenté par *s*, & le son du *c* dans *cas*, étant représenté par *k* ; il retranche l'*x*, qui n'est qu'un composé du *k* & de l'*s*, comme dans *axe*, ou du *g* & du *z*, comme dans *exil*.

M. Duclos fait aussi à cette liste des consonnes les changemens suivans. Il distingue dans *g* celui de *gueule*, & celui de *guenon*, qui est le même, à très-peu près, que dans la première de *gager* ; il ajoute *q* comme dans *queue*,

prétendant avec raison que le son de ce *g* est différent de celui du *k* ; enfin il prend pour consonne l'*ï* trema de *païen* , *aïeul* , qu'il dit n'être que *ll* mouillé foible. Mais il nous semble que cet *ï* trema est une vraie diph-tongue , & que dans *aïeul* , les trois lettres du milieu se prononcent , à très-peu près au moins , comme les trois dernières de *Dieu*.

De plus l'*h* aspirée ne paroît être ni une consonne ni une voyelle , mais une simple modification dans la manière de prononcer les voyelles.

Ainsi nous retrancherions des consonnes de M. Duclos , l'*ï* trema & l'*h* aspirée , ce qui feroit en tout vingt consonnes. On auroit donc , suivant ce système , vingt consonnes & quinze voyelles , & de plus l'*h* aspirée.

Cette énumération exacte des voyelles & des consonnes facilitera infiniment l'art d'apprendre à lire , qui fait si cruellement & depuis si long-temps le supplice de l'enfance. Elle n'aura plus à apprendre que l'alphabet composé de ces trente-cinq sons ; il faudra seulement avoir soin de lui faire exprimer chaque voyelle par un son simple,

& chaque consonne de la maniere la plus facile pour être jointe avec les voyelles ; par exemple , on appellera *f* , *fe* , & non pas *effe* , suivant l'ancien & absurde usage. Au moyen de cette dénomination , très-naturelle & très-aisée , la jonction de chaque consonne avec chaque voyelle se fera , pour ainsi dire , d'elle-même , & sans effort ni contention de la part de l'enfant. L'alphabet que nous proposons , & qui manque encore à la Jeunesse , est un ouvrage bien court , bien facile à faire , & ne seroit peut-être pas indigne d'un Philosophe citoyen. On y placeroit d'abord les quinze voyelles , ensuite les vingt consonnes , en leur faisant donner par l'enfant la plus simple dénomination. Ensuite on combineroit les vingt consonnes avec les quinze voyelles , ce qui formeroit en tout trois cents syllabes très-aisées à lire , & qui composeroient tout l'alphabet. Nous espérons qu'on nous pardonnera ce détail , à cause de l'utilité de son objet ; peut-être même nous en saura-t-on quelque gré , si l'on daigne se souvenir des longs & fréquens chagrins qu'on a

éprouvés dans son enfance par le tourment de la lecture.

Il seroit trop long d'exposer ici le travail très-utile de M. l'Abbé de Dangeau sur les verbes ; on peut en voir le détail dans les *Essais de Grammaire* de cet Académicien que nous venons de citer ; & on fera bien de joindre à cette lecture celle des *Remarques de M. Duclos* sur l'article des verbes dans la *Grammaire de Port-Royal*. Nous dirons seulement, pour faire voir avec quelle précision M. l'Abbé de Dangeau analyse cette partie de la Grammaire, que parmi les verbes qui se conjuguent avec le pronom personnel *je*, & qu'il appelle *pronominaux*, il en distingue de quatre sortes : des verbes *identiques*, dont l'objet ou le régime est la personne même qui agit, comme *se déshonorer*, *se tuer* ; des verbes *réciroques*, signifiant des personnes qui agissent réciproquement les unes sur les autres, comme *s'entre-battre* ; des verbes qu'il appelle *neutrisés*, comme *se souvenir*, *se plaire* ; enfin des verbes qu'il nomme *passivés*, comme dans, *Ce livre se vend chez un tel*, pour dire *est vendu*.

Quelque ingénieuse que soit cette division , elle seroit susceptible de plusieurs remarques qui nous meneroient trop loin. Nous nous bornerons à dire , que peut-être ces verbes *pronominaux* ne devroient pas être regardés comme une classe de verbes à part , puisqu'ils ne sont tous presque autre chose que des verbes actifs ou neutres , combinés avec le pronom *se* ; *se déshonorer* , c'est-à-dire , déshonorer soi ; *se plaire* , c'est-à-dire , plaire à soi ; *se vendre* , c'est-à-dire , proprement vendre soi. Il est pourtant quelques-uns de ces verbes *pronominaux* qui forment une classe particulière , comme *se souvenir* , *se repentir* , dans lesquels *se* ne peut signifier ni *soi* ni à *soi* ; *se moquer* , qui signifie , rire non pas de *soi* , mais d'un autre , &c. Il y a surtout un verbe pronominal d'une espece particulière , parce qu'il ne s'emploie (avec le *se*) qu'à la troisième personne de l'indicatif , de l'imparfait , & du subjonctif ; il *se meurt* , il *se mourroit* , qu'il *se meure*. Ce verbe differe encore des autres verbes *pronominaux* ; en ce que le pronom personnel s'y joint à un verbe purement neutre ,

mourir, qui ne suppose aucune action ni aucun sentiment, ce qui n'est pas de même dans *se repentir*, *se souvenir*, *se moquer*, *se plaire*, &c. Mais en voilà assez sur ce sujet. C'est aux Grammairiens à juger s'il y a en effet des verbes qui méritent proprement le nom de *pronominaux*, & quels sont ces verbes.

En rendant compte, dans l'Eloge de M. l'Abbé de Dangeau, de son travail sur la Langue François, & de l'usage dont lui avoit été, dans ce travail, la connoissance de plusieurs autres Langues, nous avons fait quelques réflexions sur l'analogie que peuvent avoir entre eux les différens idiomes anciens ou modernes. Il y a, par exemple, une assez singulière ressemblance entre la Langue Espagnole & la Langue Latine; c'est qu'elles ont en commun un assez grand nombre de mots, pour qu'on puisse composer un discours suivi, & même assez long, qui ne renfermera que des mots employés dans chacune de ces deux Langues, & qui par conséquent sera tout à la fois espagnol & latin. En voici un exemple, tiré des *Annales d'Espagne*, de J. A.

de Colmenar , Tome IV , page 11.
C'est une espece de parallele entre la France & l'Espagne , tout à l'avantage de cette derniere , comme on doit s'y attendre de la part d'un Auteur Espagnol.

Scribo & supplico rogando te , Francia , des , respondeas tales probationes tradando de tua eloquentia , loquela , excellentia , quales scribo de Hispania , comparando Gentes , Nationes , Provincias , quales manifesto didando Epistolas puras , Latinas , Hispanicas. Hispania (antiquissima corona) persevero (cessante memoriâ de contrario) duro , regno Provincia Christiana > Tu , Francia , principias (1) à Meroveo , regnas continuando quasi mille annos Christiana , pradicante Sancto Remigio , regnante Clodoveo. Responde , Francia , da , propone contra nos tam grandes Nationes , tam fertiles , tam fructuosas Provincias ; tales Gentes , tam ingeniosas , tam scientificas , tam virtuosas , prudentes , justas , modestas , liberales , gra-

(1) Mot de la basse latinité.

tiosas , magnificas : non monstras tu , Francia , tam grandes resistencias , tantas victorias contra Romanos , &c. Præsenta te , Francia , da tales campos , montes , valles , tales bestias feras & domesticas , tantos tam excellentes caballos ; tales vaccas , aves , carnes suavissimas , lanas pretiosas , &c. Non cognosces tu , Francia , plantas , arbores , bestias , perfecciones , qualés de Hispania mayores nos demonstramus ; cognosco de Hispania infinitas , quales in Francia non cognosces. Si celebras Principes & Imperatores Romanos , demanda & inquire de Bruto , de Hadriano , de Honorio , de Theodosio , de Trajano inclyto , glorioso Hispano.

On nous a assuré qu'il y avoit en Espagne des Ouvrages entiers (apparemment de peu d'étendue) imprimés dans ce double idiome , c'est-à-dire , selon toutes les apparences , en mauvais espagnol & en mauvais latin tout à la fois.

Les Italiens , dont la Langue a un grand nombre de mots communs avec la Latino , ont été jaloux de l'honneur

d'imiter les Espagnols ; nous ignorons pourtant s'ils ont écrit , à leur exemple , des Livres tout à la fois italiens & latins ; mais ils ont essayé avec succès de surmonter un autre genre de difficulté ; ils ont fait des vers dans cette double Langue , & , qui pis est , des vers rimés. Voici un Sonnet de cette espece, en l'honneur de la Vierge Marie. Nous observerons que la conjonction & qui s'y trouve est italienne , quoiqu'elle soit aujourd'hui peu en usage (1).

*Vivo in acerba pœna, in mesto horrore ,
Quando te non invoco ; in te non spero ;
Purissima Maria , & in sincero
Te non adoro , & in divino ardore.*

*Et oh vita beata , & anni , & hora ,
Quando , contra me armato odio severo
Te , Maria , colo ! Et in te gaudio vero
Vivere spero ardendo in vivo amore.*

*In te sola , Maria , in te confido ,
In tua materna cura respirando ,
Quasi columba in suo beato nido.*

• *Non amo te , Regina augusta , quando
Non vivo in pace , & in silentio fido ,
Non amo te , quando non vivo amando.*

(1) Voyez le Dictionnaire d'Antonini , au mot E.

Le célèbre Dante, dès le treizieme siecle, avoit plus fait encore, en composant une *canzone* qui étoit à la fois provençale, italienne, & latine.

NOTE IV, *relative à la page 197, sur la pension de Gentilshommes que MM. de DANGEAU avoient établie.*

M. l'Abbé de Dangeau avoit remarqué avec douleur, combien la Noblesse de son temps étoit en général dépourvue de connoissances & de lumieres. » Il y a en France, disoit-il, deux » Nations bien distinctes qui ne se mêlent point ensemble, comme ces » rivières qui coulent long-temps l'une » auprès de l'autre sans confondre leurs » eaux ; la partie moyenne qui est » très instruite, & qui contribue même » par ses écrits à l'instruction de l'Europe ; & la plupart des hommes distingués par leur naissance, qui sont » à cent lieues & à cent ans en arriere » de la partie éclairée ». C'étoit pour faire sortir de cet état d'ignorance la

partie de la Nation la plus distinguée par son rang , qu'il avoit fondé un établissement destiné à l'instruire. Il ne vouloit pas , comme l'a dit un Philosophe , *que la Nation Françoisse ressemblât à la vipere , où tout est bon excepté la tête.*

Charlemagne , qui veilloit attentivement sur les études de la Jeunesse , & qui examinoit par lui-même les progrès des Eleves dans les Ecoles qu'il avoit fondées , trouva un jour que des enfans du Peuple , qu'il faisoit instruire avec la jeune Noblesse , avoient eu sur celle-ci un avantage très-marqué , soit par hasard , soit qu'attendant moins les graces de la Cour , ils sentissent la nécessité d'être quelque chose par eux-mêmes ; il jura que les Evêchés & les Abbayes feroient pour eux , & se tournant vers les enfans des Nobles : » Pour vous , » leur dit-il , vous comptez , je le vois , » sur le mérite de vos ancêtres ; mais » apprenez qu'ils ont reçu leur récom- » pense , & que l'Etat ne doit rien qu'à » ceux qui se rendent capables de le » servir , & de lui faire honneur par » leurs talens «.

NOTE V, *relative à la page 203 ,
sur le projet d'une classe d'Hono-
raires dans l'Académie Françoisse ,
éventé par MM. de DANGEAU.*

UN hafard malheureux a voulu que, depuis la mort des Académiciens qui avoient enfanté l'absurde projet d'une classe d'Honoraires dans l'Académie Françoisse, on ait imprimé quelques lettres qu'ils avoient écrites à ce sujet. Par ménagement pour leur mémoire, nous ne ferons point connoître le Recueil où elles se trouvent.

On dit que la ville de Mantoue a placé dans ses armes la tête de Virgile, s'imaginant que ce fils d'un Potier de terre de village l'honoroit plus que des Princes & des Rois ; les hommes qui étoient si blessés de voir dans les premiers génies de la Nation leurs confreres & leurs égaux, auroient dû avoir toujours dans leur cabinet la médaille de Mantoue, & se demander à eux-mêmes : *Quand je ne serai plus, fera-t-on à ma tête le même honneur*

qu'à celle de *Virgile* ! Le Public a déjà fait justice de leur nom en le mettant à sa place, c'est à dire, en l'oubliant. Un très-illustre Ecrivain de cette Compagnie, mécontent d'un choix qu'elle avoit fait, & qu'il trouvoit peu digne d'elle, mandoit à un de ses Confreres : *Ne mettez plus sur l'adresse des lettres que vous m'écrirez, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE* ; son Confrere lui répondit, *Je mettrai toujours sur l'adresse de vos lettres, DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE, non pas parce que vous en êtes, mais parce que j'en suis.* Il n'auroit pas fait la même réponse à ceux qui avoient si grand besoin du titre d'*Honoraires*.

MM. de Dangeau, entre autres raisons qu'ils apportèrent à Louis XIV pour laisser subsister l'Académie Françoise telle qu'elle étoit, représentèrent sur-tout à ce Prince, que *l'égalité académique* est proprement toute entiere à l'avantage des Académiciens de la Cour ; puisque cette confraternité leur fait partager, avec les Académiciens Gens de Lettres, le titre d'*homme d'esprit* que leur naissance ne leur donnoit pas ; au lieu que les

Gens de Lettres ne peuvent partager leurs titres de *noblesse*, dont à la vérité, ajoutoient MM. de Dangeau, les *Racine*, les *Quinault* & les *La Fontaine* se sont très-bien passés.

L'Auteur de cet Ouvrage a cru devoir à sa Compagnie & aux Lettres le détail où il est entré sur ce projet ridicule & sur ses Auteurs. *Travaillez sans crainte*, disoit Anne d'Autriche à un Homme de Lettres qu'elle encourageoit à écrire l'Histoire avec vérité; *faites tant de honte aux vices & aux fots, qu'il ne reste que de la vertu & de la raison sur la terre.* Tel devoit être l'honorable, mais triste emploi de l'Historien de l'Académie Française, si elle avoit le malheur de renfermer dans son sein des Membres indignes d'elle par leurs sentimens & par leur conduite à l'égard de leurs Confreres. Puisse la Divinité tutélaire qui veille sur les Lettres, les préserver de la douleur d'éprouver ces maux, & de la cruelle nécessité de les peindre !

Dans la Préface de nos Éloges, nous avons parlé de notre précieuse égalité académique, & à cette occa-

sion, de la prétendue maxime de *l'égalité des conditions*, dont quelques sots ont accusé des gens de Lettres, bien éloignés de prêcher une pareille impertinence ; nous croyons les en avoir justifiés sans réplique. Ce reproche si ridicule, mais si souvent répété, a été repoussé par un Philosophe moderne (1), bien plus amèrement que nous n'avons fait, & sans doute avec trop de fiel, mais peut-être aussi avec la force que mérite une injustice si absurde. Nous rapporterons ses propres paroles, qui ne s'adressent qu'à la dignité orgueilleuse & hautaine, mais que les grands Seigneurs, vraiment dignes de ce nom, ne doivent pas prendre pour eux. » Les Philosophes, » dit-on, voudroient confondre tous » les états, & ne rendre de devoirs à » personne. Non, Messieurs, non, les

(1) Feu M. Rousseau de Geneve, qui, dans le temps où il écrivit cette espece de diatribe, n'étoit pas encore brouillé avec les Philosophes & se piquoit lui-même de l'être. C'étoit à un de ses amis (feu M. d'Amilaville) qu'il adressoit ces réflexions dans une lettre que nous avons vue, & qui n'a point paru dans le Recueil de ses Œuvres.

» Philosophes ne veulent rien confon-
 » dre ; ils ne sont jaloux ni de la bonne
 » chere qui vous tue , ni du carrosse
 » qui vous empêche de vous servir de
 » vos jambes , ni des domestiques in-
 » solens qui vous pillent & vous ren-
 » dent si souvent odieux ; ils ne refu-
 » sent pas même de vous rendre ce
 » qui vous est dû , comme ils n'eussent
 » pas fait de difficulté , dans l'ancienne
 » Grece , de faire à une Idole des ré-
 » vérences qui ne signifioient rien ;
 » mais ils voudroient que vous n'a-
 » busassiez pas de vos places & de
 » votre crédit , pour commettre des in-
 » justices & des vexations qu'on puni-
 » roit dans d'autres que vous ; ils vou-
 » droient que vous ne protégassiez
 » point les libelles qu'on fait contre
 » eux , ou qu'en permettant d'impri-
 » mer contre eux des mensonges , vous
 » voulussiez bien permettre qu'on im-
 » primât vos vérités ; ils voudroient
 » qu'on fit justice des grands fripons
 » comme des petits , enfin que toutes
 » les conditions fussent également sous
 » la protection & sous la sévérité des
 » Loix. Vous savez bien que c'est-là
 » l'égalité qu'ils demandent , & qui est

» nécessaire dans tout Etat bien gou-
» verné ; mais vous leur prêtez des
» sottises , parce que vous n'oseriez
» combattre les vérités qu'ils sou-
» tiennent «.

Nous joindrons à cette réponse le trait suivant , qui prouve bien l'esprit dont certains ennemis des Lettres sont animés.

Une grande Princesse écrivit de sa main à un de ces hommes , que , soit à tort , soit à droit , soit par honneur , soit par injure , on appelle aujourd'hui Philosophes , une lettre pleine de bonté & d'estime , dans laquelle elle se servoit d'ailleurs de quelques formules de politesse que l'on emploie tous les jours , même de supérieur à inférieur : *Permettez-moi de vous dire , pardonnez mon indiscretion.* Quelques-uns de ces hommes qui rampent & calomnient dans les antichambres de Versailles , appuyerent beaucoup sur l'*indécence* de ces expressions employées par une Souveraine écrivant à un particulier. Voilà , dirent-ils , de quoi rendre les Philosophes bien plus insolens , bien plus persuadés qu'ils ne l'étoient de l'*égalité des conditions.*

La vérité est que ces expressions , qui ne signifient rien en elles-mêmes , ne bleffoient point ces vils détracteurs ; ce qui les bleffoit , c'étoit de sentir qu'au comble même des richesses & des honneurs , ou plutôt des places , ils n'auroient pu se flatter de recevoir dans leurs personnes la même marque de considération que recevoit un Citoyen sans ambition & sans faste , qui n'étoit ni illustre , ni décoré , & qui alloit à pied dans les rues.

Fin du troisieme Volume.

